

Margaret Kennedy

La nymphe
au cœur fidèle



LA NYMPHE
AU CŒUR FIDÈLE

MARGARET KENNEDY

LA NYMPHE
AU CŒUR FIDÈLE

roman

Traduit de l'anglais par Louis GUILLOUX

PLON

Cet ouvrage a paru en langue anglaise
sous le titre :

THE CONSTANT NYMPH

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective* et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Plon, 1927.

ISBN 2.266.00658.4

LIVRE PREMIER

LE CIRQUE SANGER

CHAPITRE PREMIER

A l'époque de sa mort, le nom d'Albert Sanger était à peine connu du *public musicien* de Grande-Bretagne. Même parmi les très rares qui avaient entendu parler de lui, certains peu disposés à croire qu'un grand homme soit, par accident, né à Hammersmith, l'appelaient Sanjé à la manière française.

C'est là pourtant qu'il était né dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Ses parents appartenaient à la classe moyenne. Le monde entier l'apprit dès qu'il fut mort et enterré. Les Anglais, se découvrant une possession nouvelle, s'échauffèrent, et on s'aperçut que partout ailleurs on avait beaucoup entendu parler de Sanger. Des gens, qui espéraient avoir bientôt l'occasion d'entendre ses œuvres, discutaient avec passion ses droits à l'immortalité. On découvrit que son génie qui, évidemment, n'était ni latin, ni germanique, ni même slave, était anglo-saxon. Dans les colonnes nécrologiques, on parlait de la simplicité gaie de ses rythmes, trait essentiellement national, et qui, disait-on, rappelait Chaucer.

On se lamenta sur ce qu'un nouveau prophète ait passé sans être honoré dans son propre pays.

Mais le public anglais avait des excuses. Peu de gens peuvent sincèrement admirer un morceau de musique qu'ils n'ont pas entendu. Durant la vie de Sanger, ses œuvres ne furent pas jouées en Angleterre.

C'était, en partie, sa propre faute, car il ne composait que des opéras particulièrement grandioses.

Sous les apparences les plus prometteuses, leur représentation était une entreprise pleine de risques et, en Angleterre, la représentation d'un opéra ne se fait jamais sous des auspices favorables. On raconta dans la presse que d'autres compositeurs anglais avaient été entendus à Londres, à plusieurs reprises, tandis que Sanger languissait dans l'étroite prison de l'oubli. Ce n'était pas tout à fait le cas. La prison n'avait jamais été aussi étroite qu'on voulait bien le dire.

De plus, Sanger haïssait l'Angleterre. Il la quitta de bonne heure, n'y revint jamais, et en parlait rarement sans fortes injures.

Le succès, bien que tardif, fut complet quand il vint. On fit un effort extraordinaire, un an environ après la mort de Sanger, et *The Nine Muses*, un théâtre de répertoire actif de la rive sud, donna *Prester John*, le plus simple et le plus court des opéras. Le succès de la pièce fut complet. Toute l'*Intelligentzia*, et d'autres, se pressèrent pour l'entendre et prouvèrent par leurs applaudissements comme ils étaient prêts à apprécier la musique anglaise dès qu'on leur en offrait l'occasion. Il n'y eut pas de cris de rage comme c'était arrivé quand *Prester John* avait été joué à Paris, ni de bagarres dans la salle, entre les partisans et les ennemis du compositeur. Tout se passa de la manière la plus convenable, et le respectueux enthousiasme de l'assistance, ses acclamations prolongées à la fin du spectacle, ne laissèrent aucun doute sur la situation posthume de Sanger dans son propre pays. Cette ovation n'était pas sans ressembler à celle qu'on accorde à un invité de marque qui arrive un peu en retard.

Ayant renoncé à son pays natal, Sanger n'en adopta aucun autre. Il erra d'une capitale européenne à l'autre, ne se fixant jamais longtemps nulle part, toujours tiré en avant par son étrange et infatigable fantaisie. Ordinairement, il installait ses quartiers chez des amis, habi-

tués à beaucoup supporter de sa part. Il restait chez eux des semaines, travaillant, faisant jouer des opéras qui échouaient toujours financièrement, tombant amoureux de leurs femmes, conduisant leurs symphonies et leur empruntant de l'argent. Sa bizarre famille l'accompagnait en général. Peu de gens auraient pu dire avec exactitude combien Sanger avait d'enfants mais il était certain qu'il en avait plusieurs, tous élevés de la manière la plus choquante. Ils étaient connus collectivement dans leur milieu sous l'appellation de « Cirque Sanger », surnom que leur avait valu leur existence nomade, leur vulgarité, leur esprit facile et commun, leur tapage et cette sorte d'éclat tape-à-l'œil qui était dans tout ce qu'ils faisaient ou disaient. Ils n'avaient reçu aucune éducation suivie, mais, au cours de leurs voyages, ils avaient ramassé de quoi se meubler suffisamment l'esprit, et ils pouvaient s'injurier les uns les autres dans l'argot de quatre langues. Leur père leur avait donné un bon et sérieux entraînement musical, mais rien d'autre.

Ils restaient rarement plus de trois mois consécutifs dans le même endroit. Mais ils possédaient, en fait, leur propre demeure, un énorme chalet dans le Tyrol autrichien, où ils passaient ordinairement le printemps et le début de l'été. Sanger aimait les paysages alpestres et il avait choisi un endroit où il pût recevoir ses amis. Il invitait tout le monde à venir le voir, sans aucun souci de sa pauvreté et du manque de confort qu'il y avait chez lui pour loger les gens. Sa sociabilité était illimitée. Sans cesse il faisait de nouvelles connaissances qu'il invitait à venir à la Karindehütte. Le chalet était souvent plein à déborder, et, pour faire place aux nouveaux invités qui ne cessaient d'affluer, on envoyait les enfants coucher dans les fermes voisines. Des inconnus bizarres, de toutes les classes et de toutes les nationalités, des gens dont Sanger avait oublié même les noms, arrivaient à l'improviste.

Aucun visiteur ne pouvait prévoir avec certitude

quel étrange compagnon on pourrait jeter dans sa chambre, ou même dans son propre lit. Tous étaient les bienvenus. Pour l'amour de Sanger, les invités enduraient ces incommodités et ce désordre. L'enchantement de sa présence les attirait vers la maison, dans la montagne, aussi souvent qu'on les en priait. L'endroit avait un charme qu'on n'oubliait plus après l'avoir une fois goûté. Plus tard, ce charme devint légendaire. C'est par la légende qu'on apprit d'abord à connaître la maison construite par cette étoile voyageuse, maison où il était mort. Il était enterré sous les gentianes et les primevères.

Les visiteurs de la Karindethal étaient généralement obligés de passer la nuit dans une petite ville de la vallée de l'Inn, car la dernière étape du voyage était longue et lente. Ceux qui venaient de loin arrivaient ordinairement tard le soir dans cette ville et, s'ils étaient assez riches, ils descendaient à l'hôtel de la gare. Non que l'hôtel de la gare fût coûteux, ce n'était qu'une humble et petite auberge; mais les invités de Sanger étaient souvent très pauvres et voyageaient en quatrième classe avec les mères de famille, les bébés et les paniers remplis de victuailles, ils voyageaient parmi eux et quelquefois dessous. Lewis Dodd, remontant la vallée de l'Inn, tard, un soir de mai, se trouva si profondément enterré sous les autres voyageurs de quatrième classe qu'il lui fut bien difficile de quitter le train à la station, et qu'il faillit être emmené à Innsbruck. Se dégageant au dernier moment, il sauta vivement du wagon, dans un enchevêtrement de voies; il mit son havresac sur l'épaule et se dirigea vers l'hôtel de la gare, suivant un commissionnaire assez âgé qui portait deux grandes et magnifiques valises de cuir. Ces valises appartenaient à un voyageur de première classe qui avait quitté le train sans difficulté cinq minutes plus tôt environ et qui était déjà installé à l'hôtel.

Ils traversèrent la cour de la gare, petit enclos sablé, entouré de châtaigniers en fleur pareils à des arbres de Noël avec leurs grosses bougies pointues.

De grosses lampes électriques, parmi les troncs d'arbre éclaboussaient ici et là l'obscurité, de leurs flaqes de lumière blanche, et peignaient des ombres noires comme de l'encre parmi les feuilles brillantes. Tout autour de la ville, les montagnes étaient cachées dans la nuit. L'air des champs de neige, piquant et frais, arrivait par bouffées à travers la forte et lourde odeur des fleurs de châtaigniers. Le voyageur de première classe ayant remarqué cette douceur de l'air avait ôté son chapeau pour s'essuyer le front, et murmurait quelque chose à propos du magnifique et divin « Bergluft » avant d'aller dîner. Lewis aussi leva son visage vers les montagnes cachées, qui, par les nuits claires, empêchaient qu'on vît les étoiles, dans les villes de la vallée. Il était très heureux de goûter encore une fois le printemps dans la montagne et d'aller voir son ami Sanger.

Les deux voyageurs étaient en route pour la Karindehütte. Mais ils ne s'aperçurent de la présence l'un de l'autre que le lendemain matin, au moment où ils déjeunèrent à deux tables voisines dans la salle de café, petite et nue, de l'hôtel.

Ils attendaient les œufs qu'ils avaient commandés, et ils s'observaient l'un l'autre avec méfiance. Leurs impressions mutuelles étaient si peu favorables que pendant quelques minutes ils hésitèrent, maussades, sur le bord de la conversation.

Le voyageur de première classe était un gros garçon qui parlait un allemand courant, avec l'accent français. Il était probablement beaucoup plus jeune qu'il ne paraissait. Ses habits étaient impressionnants. Il portait un magnifique complet, taillé avec justesse aux épaules et à peine un peu trop grand pour lui. Il avait de nombreux bijoux, tous de valeur, mais

discrets, et un chapeau mou de couleur noire était posé sur la table près de son coude. Ses traits étaient lourds et sans mobilité. Il avait des mains épaisses et blanches, très soignées, et portait ses cheveux noirs « en brosse », ce qui convenait mal aux lignes rondes pleines et charnues de sa figure pâle. Ses yeux, qui auraient dû être hardis et avides, étaient étrangement malheureux et laissaient découvrir dans leur regard droit une timidité inattendue, une modestie candide entièrement sans rapport avec le reste de sa personne. Il le savait. Il regardait rarement en face les gens qu'il voulait impressionner, mais quelquefois, dans son impatience, il perdait possession de lui-même. Son attitude générale était d'une excessive politesse et il avait l'air étrangement peu à sa place dans la salle de café de l'hôtel de la gare.

Lewis Dodd, au contraire, était un jeune homme maigre, vêtu d'une manière si banale qu'elle ne méritait aucune attention. Il portait plusieurs gilets et, autour du cou, un cache-col jaune. Lui aussi était pâle, de cette pâleur qui accompagne les cheveux roux. Des boucles flottantes erraient sur son front osseux et pendaient dans son cou comme une sorte de frange sur le cache-col. Sa figure jeune était profondément sillonnée, et l'on ne pouvait guère être rassuré par sa bouche mince, plutôt cruelle, ni par ses yeux clairs, observateurs si attentifs qu'ils le trahissaient rarement. Son compagnon, à qui l'attitude de Lewis inspirait de la méfiance, trouva néanmoins une admirable beauté à ses mains, ce qui donnait un air d'extrême intelligence à tout ce qu'elles faisaient, comme si chaque doigt avait été pourvu d'un cerveau supplémentaire.

Leur force et leur délicatesse contredisaient les lignes dures de son visage, et ce fut ce contraste qui détermina l'étranger à entrer en conversation. Il observa, comme un coq chantait avec fanfaronnade dans le jardin :

— Un œuf vient d'être pondu. C'est, sans doute, l'événement que nous attendons.

Lewis répondit d'un ton brusque, dans un si mauvais allemand qu'il ne fut pas compris. Il répéta en français :

— Les coqs ne pondent pas...

— Tiens! s'exclama l'autre surpris, personne ne l'a jamais supposé.

— Les poules, poursuivit Lewis, ne chantent pas.

— Allons donc!

Lewis, inspiré, se mit tout à coup à imiter habilement le caquetage d'une poule qui vient de pondre un œuf. Son compagnon tressaillit violemment. L'hôtesse, entendant le bruit de sa cuisine et l'interprétant comme un reproche, passa la tête dans la porte et déclara que les œufs commandés par les nobles seigneurs étaient déjà dans la poêle. A quoi Lewis cessa de caqueter, et commença de jouer aux jonchets avec les cure-dents de bois qui étaient sur la table.

Son compagnon, qui n'avait jamais vu de cure-dents mis à un usage aussi vain, fronça les sourcils, leva les épaules, et s'éloigna. D'une serviette de cuir qui était posée auprès de lui il tira un stylographe, richement rehaussé d'or, un petit carnet de notes et un rouleau de papier à musique. Il commença de couvrir ce rouleau d'annotations et d'étranges hiéroglyphes, se référant de temps en temps au petit carnet de notes. Ses traits larges et mobiles se tordaient continuellement. Il fronçait les sourcils, clignait, s'ébrouait, souriait, et levait les yeux comme dans une sorte de crise.

Lewis observait ces attitudes avec une attention mélancolique. Il abandonna les cure-dents et se mit à le regarder attentivement, saisi par l'idée désagréable qu'ils allaient se trouver ensemble à la Karindehütte. Cette grosse personne devait sûrement se rendre chez Sanger, on ne pouvait pas l'expliquer autrement.

Pendant tout le reste du voyage, ils seraient forcés d'aller ensemble.

Il leur faudrait même peut-être partager la dernière chambre disponible à moins de persuader Kate qu'elle disposât autrement les choses. Kate, la plus âgée des filles de Sanger, était la seule personne de la maison qui se débattît avec les problèmes des invités et des lits. Elle était bonne et pleine d'attentions.

Ces odieuses possibilités qu'il entrevoyait attristèrent beaucoup Lewis. Il se persuadait trop aisément que les gens ne lui plairaient pas. Sa propre apparence n'était pas très engageante, et il n'avait que faire d'être si délicat. Pendant qu'il était assis, se demandant combien de temps s'écoulerait encore avant qu'on les livre l'un à l'autre, l'hôtesse, apportant les œufs, provoqua l'événement. Elle connaissait très bien Lewis qu'elle savait ami intime de Sanger; elle lui demanda aimablement des nouvelles de sa santé et le pria de faire ses compliments à la famille, qu'elle aimait beaucoup, car la famille envoyait de nombreux invités à son hôtel. Les Sanger n'étaient arrivés que depuis une quinzaine, et elle croyait qu'ils venaient d'Italie. Un des jeunes fils de Sanger s'était perdu en route. Sautant du train à une halte, au milieu de la nuit, il était resté en arrière. La famille, à ce moment-là plongée dans le sommeil, ne découvrit son absence que quelques heures plus tard. Ils étaient arrivés très montés contre lui, mais Herr Sanger avait déclaré que le garçon était assez grand pour se tirer d'affaire tout seul. Fräulein Kate avait pleuré, disant que le pauvre petit n'avait ni argent ni ticket. Gnädige Frau dit que c'était bien fait. Ils avaient discuté pendant la plus grande partie de la nuit dans cette même pièce, tour à tour dans une langue et dans l'autre, et enfin ils avaient décidé de ne plus s'occuper de cette affaire, et le lendemain ils étaient partis pour la Karindehütte. Le jeune garçon était revenu plus tard.

Lewis écoutait et, s'apercevant que l'hôtesse s'en

allait, il marmotta quelques commentaires indistincts. Son compagnon de voyage avait écouté avec passion et quand ils furent seuls, il demanda :

— Vous allez en visite chez M. Sanger?

— Oui.

— Ah! moi aussi. Il observa Lewis de nouveau, depuis le cache-col jaune jusqu'aux chaussettes déchirées. « Mon nom, dit-il, est Trigorin, Kiril Trigorin. »

De l'endroit où il était assis, il fit une sorte de petite révérence. Lewis en fit une autre exactement semblable.

Le nom de Trigorin éveillait en lui de vagues échos, mais il était incapable de le situer exactement. Kiril Trigorin!

L'homme avait l'air d'un employé de bureau de location de théâtre, et les bijoux qu'il portait étaient de ceux que l'on offre. Probablement un ténor d'opéra. Il s'aperçut que la situation exigeait quelque chose de lui. Il dit rapidement :

— Mon nom est Dodd.

— Dodd? Vous êtes anglais.

— Oui.

— Dodd? Est-il possible que vous soyez M. Lewis Dodd?

Trigorin devint rayonnant et, tournant franchement vers Lewis son regard humble et innocent, il s'écria :

— Se peut-il... se peut-il que j'aie enfin le plaisir, le privilège de rencontrer un compositeur si doué? Un homme pour le génie de qui j'ai toujours...

— Oui, mon nom est Lewis.

Trigorin se leva; ses talons claquèrent, et il fit une révérence vraiment pleine d'égards. Nerveusement, Lewis répondit par une révérence semblable, mais il lui fut impossible de détourner un flot de félicitations polies sur ses œuvres, ses talents et son avenir. Il apprit que M. Trigorin avait suivi sa carrière avec attention, que lui, Lewis Dodd, était de tous les jeunes hommes celui qui promettait le plus, et qui avait le plus de chances de devenir l'égal de Sanger; que son œuvre

la moins populaire, les *Chants révolutionnaires*, pour chœur et orchestre, était sans conteste la plus belle, et montrait un grand progrès sur sa *Symphonie en trois tons*, plus connue; et aussi qu'il ne devait pas se décourager si le public mettait longtemps à le découvrir. C'est toujours le cas pour les œuvres originales, dit M. Trigorin. Les applaudissements du troupeau ne sont rien comparés à l'appréciation savante d'un petit cercle. Lewis sentit qu'on lui saisissait la main, et qu'on le suppliait avec des larmes de s'élever au-dessus de sa propre impopularité.

— Cela me serait égal, si j'étais vous, dit M. Trigorin avec une grande simplicité.

Lewis ne fut pas aussi reconnaissant qu'il aurait dû l'être pour cet encouragement. Il dégagea sa main avec un regard venimeux. Ce n'était pas pour recevoir l'appréciation de gens comme ce gros Slave qu'il avait écrit les *Chants révolutionnaires*.

— A l'avenir, poursuivit son ami, nous parlerons anglais. C'est un excellent exercice pour moi.

— Très bien, dit Lewis.

— Vous avez été à la Karindehütte? Mais c'est naturel! Vous êtes l'ami préféré de M. Sanger.

— Vraiment?

— C'est bien connu. Et quel privilège... Et le voilà de nouveau parti, sans s'effrayer de sa connaissance limitée de l'anglais. Quel grand génie que Sanger! Colossal! Personne comme lui au monde.

Lewis écoutait à peine car il commençait à se rappeler qui était son compagnon. Son nom lui rappelait une fameuse ballerine, Irma Zhigalova! Evidemment! C'était son mari, un homme de quelque talent s'il était vrai qu'il avait dessiné tous ses ballets. Mais que diable faisait-il ici?

Du discours de Trigorin, ressortait l'explication de ce mauvais sort. Trigorin avait arrangé un ballet, l'automne précédent pour l'opéra de Sanger, *Akbar*, et on l'avait, pour cette raison, invité.

— Jamais encore je ne suis venu ici en visite, dit-il enfin sur un ton confidentiel.

C'était évident; l'ennui, c'est qu'il avait été invité à présent.

— Ce moment, vous pouvez l'imaginer, mon cher monsieur, est pour moi un très grand moment. Je vais en visite chez M. Sanger; je rencontre M. Dodd. Je me trouve moi-même, à la fois en compagnie des deux hommes les plus distingués. Je suis stupéfait.

Lewis pensa qu'il le serait encore bien plus quand il arriverait à la Karindehütte. Mais il ne dit rien.

— De qui se compose la famille? demanda l'innocente créature.

— Qui? Les Sanger? Vous ne les connaissez pas tous?

— Seulement M. Sanger. A Prague, il était seul. Je pense qu'il a une famille nombreuse?

— Oh!... Eh bien... oui... assez nombreuse.

Trigorin désirait des détails que Lewis était peu empressé à donner. Il dit enfin :

— Eh bien... il y a Madame.

— Madame? dit Trigorin d'un ton de doute. Vous voulez dire Mme Sanger?

— Oui, s'exclama Lewis, comme s'il avait tout à coup découvert une explication qui le soulageait du mot madame. Et ensuite, il y a les enfants.

— Beaucoup d'enfants?

— Oh! oui, un grand nombre d'enfants.

Après avoir réfléchi un moment, il déclara :

— Sept.

— Sept! Et tous les enfants sont de Madame?

— Oh! non, pas tous.

Il y eut une nouvelle pause, et M. Dodd répéta :
« Pas tous. Un seulement. »

— Ach! Alors, les six autres... ils ont une autre mère?

— Des mères.

— Des mères?

— Il a été marié plusieurs fois.

— Ah!...

— La première femme, dit Lewis très rapidement, en eut deux, la seconde quatre et la troisième un. En tout sept.

— S'il vous plaît... pas si vite.

Même quand on lui répéta la chose plus doucement, il fallut à Trigorin quelque temps pour comprendre. Il dit ensuite :

— Et cette Karindehütte? Comment y va-t-on? Par la route?

— Par le chemin de fer de montagne, dit Lewis. Il vous mène jusqu'au lac où l'on prend un petit steamer jusqu'à Weissau. De là, on fait en voiture cinq ou six milles jusqu'à la Karindehütte à l'entrée de la gorge. Alors on saute de voiture, et l'on grimpe.

— On grimpe, cria Trigorin, suant un peu à la seule pensée de grimper. Lewis ricana, et dit avec énergie :

— Oh! oui. C'est très escarpé, plusieurs centaines de pieds. Trop rude pour la voiture.

— Ach! Et nos gepacks¹? Il faut les porter?

— C'est cela. Dans votre intérêt, j'espère que vous voyagez peu chargé?

— Et le train, quand part-il, M. Dodd?

— Oh! dans une heure environ. Je vous retrouverai à la gare. Il faut que j'aille en ville acheter un... rasoir.

Et Lewis se sauva, heureux d'avoir pu s'échapper si facilement. Trigorin acheva son déjeuner et s'en alla doucement promener dans le jardin, qui était garni de petites tables sous les châtaigniers. Il s'assit devant l'une de ces tables et commença, à sa femme, une lettre en français, langage dont ils se servaient le plus couramment. Il raconta son voyage jusqu'au point où il en était arrivé et poursuivit :

« Je suis assis devant le paysage le plus délicieux. Le printemps est déjà arrivé dans cette charmante

1. Bagages.

vallée et les prairies autour de moi sont pleines de... »

Il regarda les prairies autour de lui, mais il ne put déterminer de quoi elles étaient pleines. Il y avait des quantités de fleurs, les unes bleues, les autres jaunes; mais comme ce n'étaient ni des camélias ni des gar-dénias il ne put leur trouver un nom, il s'en tira par un compromis :

« ... pleines de milliers de fleurs épanouies, de toutes couleurs! »

Avec un juron, il chassa de dessus son papier une fleur de châtaignier. Elles tombaient partout, en tourbillonnant, se fixaient dans ses cheveux droits dressés et sur le cou des poules qui picoraient ici et là dans l'herbe. C'était un fléau. Il continua d'écrire.

« Autour de moi, de tous côtés, s'élèvent des montagnes encore couronnées par l'hiver. Derrière ces remparts sévères, nourrissant son génie dans la grandeur solitaire, habite le Maître. Je prendrai le train pour aller vers lui dans une heure. »

Il savait que sa femme ne trouverait pas cela très intéressant. Mais il souffrait d'un tel besoin d'« épanchement de cœur » qu'il lui fallait absolument écrire cela tout au long à quelqu'un, et il n'avait personne d'autre que sa femme. Il décrivait sa rencontre avec le jeune Dodd.

« Ai-je besoin de vous dire que quelque chose dans l'air de ce jeune homme sauvage a tout de suite attiré mon attention? Je l'étudiais secrètement, encore ignorant de son identité. Voici, me dis-je, le génie. Je le devine dans chaque geste. Au même instant il se présente lui-même, à la manière simple des Anglais. C'est Lewis Dodd! »

A ce moment le jeune homme sauvage, en personne, tourna au coin de la maison. Apercevant Trigorin, il battit hâtivement en retraite, et s'en alla causer avec un homme qui regardait paître une vache dans un champ. Il était moins effrayé par ces sortes de gens que par les autres, et avec eux il était presque affable.

La conversation dura jusqu'au moment de prendre le train.

Trigorin fut un peu surpris qu'un gentleman pût l'abandonner pour un vacher, mais il n'eut pas de rancune puisqu'il s'agissait de Lewis Dodd, et que les grands ont des voies étranges. Il écrivit :

« Lewis Dodd voyage comme un homme du peuple, son havresac sur le dos. Il est même, pour le moment, en train de causer avec un pauvre paysan, de la manière la plus cordiale. Avec moi, je dois le confesser, il est un peu bourru, mais j'attribue cela à sa sensibilité nerveuse. Je ne m'en suis pas inquiété. »

C'était une bonne chose, Lewis n'étant pas le premier de ses pareils qui eût rabroué Trigorin. Cela arrivait souvent. Mais Trigorin ne le méritait pas. En réalité, il méritait leur pitié. Mais on ne peut pas tout savoir d'un homme.

Il avait caressé, dans sa première jeunesse, l'ardent désir de composer de la musique. Il ne pouvait imaginer de joie plus profonde. Mais ses dons n'étaient pas à la mesure de son ambition. Il ne put rien écrire qui valût la peine d'être entendu, et, grâce à son intelligence très développée et qu'il maudissait, il le savait. Il abandonna la musique et se mit à arranger les ballets, occupation où, presque contre sa volonté, il obtenait un succès très vif. Il avait un talent chorégraphique qui touchait au génie, et d'abord ce lui fut un peu une consolation bien qu'il trouvât dur d'interpréter la musique des autres.

S'étant lié avec la Zhigalova, il dessina pour elle une série de ballets d'une rare beauté. C'était une belle danseuse, mais elle manquait de sens artistique, et c'est lui qui lui révéla toutes les possibilités de sa propre personne et de ses talents. Par reconnaissance elle l'épousa. Lui, en fut un peu surpris, et elle s'assura ainsi ses services pour la vie.

Ainsi engagé dans une profession qu'il n'avait pas tout à fait choisie, Trigorin pensait quelquefois encore

à ses espérances mortes. Il adorait sa chimère en secret, avait un profond respect pour tous les compositeurs qu'il trouvait sur son chemin, et s'obstinait à rechercher la compagnie des gens qui s'occupaient de musique. Malheureusement ceux-ci s'attachaient rarement à lui, trouvant qu'il avait quelque chose d'un charlatan et qu'il était, incontestablement vulgaire. Ils étaient trompés par son air de prospérité. Il avait l'allure d'un directeur d'Opéra. Ils ne pouvaient pas voir, sous ses magnifiques gilets, son cœur humble et déçu, ni deviner combien, à ses oreilles, le nom même de la musique était sacré. De plus, il ne se montrait jamais à son avantage dans leur compagnie; il perdait toute sa touchante politesse; dans son impatience de se faire aimer, il parlait trop, et, trahi par son cœur ardent, il était souvent ridicule. Sanger avait cependant une raison de lui être reconnaissant. Ils s'étaient rencontrés à Prague, l'automne précédent, au moment où le compositeur montait son opéra, *Akbar*. La stupidité de ses metteurs en scène le conduisait jusqu'aux bords de la folie. Il confia ses soucis à Trigorin. Son dessein avait été de représenter l'aube de l'histoire d'Orient, jeune, primitive, héroïque, en contraste avec la splendeur de sa décadence mystérieuse. Il ne pouvait faire comprendre cela à personne; les ballets étaient languissants; ils exhalaient un parfum suranné de contes des *Mille et Une Nuits*. On introduisait partout des odalisques conventionnelles, même dans ses scènes de chasse les plus entraînantes. Trigorin pouvait-il lui venir en aide? Il le put. Il dessina ses danses, un décor où il saisit le caractère de gaieté exprimé par la musique. Sanger fut charmé. Il emprunta cinquante livres à son nouvel ami, et l'invita à venir à Karindethal le printemps suivant.

L'enchantement de Trigorin fut sans borne. C'était la première avance qui lui eût jamais été faite par un compositeur d'importance. Il accepta, profondément reconnaissant. Quand vint le printemps, il eut quelques difficultés à persuader à sa femme qu'elle devait le

laisser partir, car elle mettait les musiciens un peu au-dessous de ses tailleurs. Elle lui permettrait de partir, mais à la condition qu'il obtînt que Sanger composât un ballet pour elle. Bien qu'il doutât de son habileté à présenter une telle requête, il avait un tel désir de partir qu'il était prêt à promettre tout ce qu'on voudrait. Il ajouta un *post-scriptum* à sa lettre : « Sois assurée, mon ange, que je n'oublie pas ton ballet. Mais il vaut mieux que je n'importune pas tout de suite M. Sanger. Ce n'est pas que j'oublie, mais je suis plein de tact. »

CHAPITRE II

LE voyage, jusqu'à Weissau, fut moins désagréable pour Lewis qu'il ne l'avait présumé. Sans doute, son compagnon était-il horriblement bavard, et tout au long du chemin il montrait son intelligence par des remarques sur la grandeur du paysage; mais dans le choix de ses sujets de conversation il fit preuve d'un certain respect pour la sensibilité nerveuse de M. Dodd. Ils furent d'accord pour observer que les châtaigniers et les chênes de la vallée avaient maintenant cédé la place à des bois de pins; ils discutèrent les noms de quelques-uns des pics qui dominaient le paysage, au-dessus d'eux, tandis que le petit train poursuivait son chemin en haletant à travers les pâturages alpestres. Lewis poussa l'affabilité jusqu'à montrer du doigt à son compagnon plusieurs chutes d'eau.

Après une dure montée, la ligne de chemin de fer aboutissait au lac, où les attendait un petit steamer. M. Trigorin déclara que l'étendue d'eau prêtait une agréable perspective aux montagnes que l'on voyait s'élever, escarpées, de l'autre côté du lac. M. Dodd répondit que cela était vrai et que, quand ils auraient traversé le lac, on pourrait en dire autant des montagnes qui se trouvaient de ce côté-ci. M. Trigorin répondit qu'il le supposait, et il resta un peu silencieux et malheureux. Ils traversèrent le lac sans autre conversation.

Comme ils allaient atteindre le hameau de Weissau, Lewis s'exclama brusquement :

— En voilà une partie!

— Comment? dit Trigorin anxieux.

— Deux des enfants de Sanger. Sur le débarcadère.

Il montrait un petit groupe de paysans qui attendaient le bateau. Deux petites filles, qui se tenaient un peu en dehors de la foule, avaient déjà reconnu Lewis, et elles agitaient vivement les mains. Dès qu'il eut quitté le bateau, elles se jetèrent à son cou, l'embrassant avec une joie impatiente.

— Oh! Lewis, s'exclama la plus petite, nous n'espérons pas vous voir. Seulement il était probable que quelqu'un arriverait par ce bateau; et alors nous avons pensé que nous pourrions descendre acheter des bonbons et remonter en voiture.

— Oui, dit l'autre. Sanger a reçu une lettre annonçant la venue de cette personne. Il vous faudrait entendre ce qu'il en raconte. Il dit que jamais....

— Je suppose que c'est Trigorin, interrompit Lewis.

— Oh! oui, c'est le nom qu'a prononcé Sanger, n'est-ce pas, Lina?

— Eh bien, dans le cas, voici notre homme. Monsieur Trigorin! Miss Teresa Sanger; Miss Paulina Sanger.

Trigorin posa ses valises par terre et s'inclina lentement, disant :

— Je suis vraiment charmé...

Mais Teresa l'interrompit net :

— Lewis! Avez-vous... vous savez quoi!

— Quoi? Oh! je sais. Oui. Je l'ai dans mon havresac.

— C'est très bien. Nous vous aurions lynché si vous aviez oublié. Mais vous avez été diablement long à le trouver. Nous n'avons que trois jours; son anniversaire est jeudi. Et ça ne lui plaira pas, à moins que ce ne soit très bien.

— Trois jours suffiront, si nous travaillons dur, lui assura Lewis. Dites, avez-vous commandé une voiture,

ou quelque chose? Sinon l'une de vous va courir à l'hôtel et en demander une.

— Oh! nous l'avons. Elle est derrière la boutique. Il y a un cochon dedans, que Kate nous a dit de ramener. C'est un cochon bien tranquille. Il est mort.

Teresa regarda sa sœur, et toutes les deux étouffèrent un rire.

— Aime-t-il le lard? dit Paulina à voix basse, mais de manière qu'on l'entendît, en jetant un regard vers Trigorin qui attendait patiemment près de ses valises, qu'on voulût bien s'apercevoir de sa présence. « Il a un peu l'air d'un juif. Nous avons passé un vilain moment, une fois, quand l'oncle d'Ikey Mo est venu à la maison et qu'il n'y avait rien... »

— S'il n'aime pas le lard, il n'y aura rien d'autre pour lui à manger, dit Teresa. Elle se tourna vers Trigorin et lui demanda effrontément :

— Etes-vous juif?

— Non, dit-il un peu pincé, je suis russe.

— Eh bien, il y a des juifs en Russie, n'est-ce pas? discuta-t-elle.

— Ils ne sont pas faits comme moi, lui dit Trigorin.

— Vraiment, dit-elle avec dérision. Nous avons tous à nous louer de quelque avantage, n'est-ce pas? Vous avez beaucoup de bagages. J'espère qu'il y aura de la place, dans la voiture, pour nous tous et pour le cochon.

— C'est un très gros cochon, surenchérit Paulina, laissant exploser de nouveau le rire qu'elle comprimait. Teresa et moi nous l'avons traîné tout au long du chemin depuis l'abattoir.

Ils s'acheminèrent vers la petite boutique de village qui se trouvait près du débarcadère. Lewis marchait devant, une fillette tendrement suspendue à chaque bras. Trigorin peinait en arrière avec ses valises. Derrière la boutique, ils trouvèrent un tout petit véhicule qui avait un peu la forme d'une victoria. A sa vue, l'hilarité des enfants devint presque spasmodique. Elles

avaient hissé le corps du cochon vidé de ses tripes et l'avaient installé, droit, sur le siège arrière. Drapé dans un plaid écossais et couronné du chapeau de paille de Teresa, c'était une chose horrible à voir, mais non sans ressemblance, si on la regardait de loin, avec une épaisse dame allemande. Les enfants, qui croyaient leur farce irrésistiblement drôle, demandèrent pleines de curiosité, si Lewis ne trouvait pas une ressemblance avec fraulein Brandt, le célèbre contralto.

— Peut-être, dit Lewis. Mais croyez-vous que nous allons nous asseoir sur ces coussins? Ils sont pleins de cochon.

— Vous n'abîmerez pas vos habits, cher Lewis.

— Je n'en ai pas d'autres, chère Tessa. Et Trigorin? C'est un gentleman.

— J'irai sur le siège, avec le conducteur, déclara le gentleman d'un ton ferme.

— Alors, dit Paulina, Lewis et Tessa s'assieront sur le siège d'arrière, et moi sur les genoux de Lewis; nous mettrons les bagages devant nous et fräulein Brandt par-dessus.

Ils s'entassèrent avec peine et la petite voiture partit à grand train dans la vallée. Le village fut bientôt loin derrière, et ils avancèrent à travers des bois de pins, dans un chemin raboteux et vert enfoui sous le feuillage. Devant eux le mur droit d'une montagne à pic leur cachait le ciel, et il semblait qu'ils couraient au pied même de la montagne.

Teresa et Paulina Sanger avaient à cette époque environ quatorze et douze ans. Elles étaient les filles de la seconde femme de Sanger, de famille aristocrate; elles avaient hérité de leur mère un esprit vif et une grande instabilité nerveuse qui se montrait dans leur façon impatiente et bégayante de parler, dans la délicate effronterie de leur maintien. Elles avaient des figures pâles, anguleuses; de petits corps minces, fragiles mais intrépides, le front haut ouvert. Leurs longs cheveux rejetés en arrière leur pendaient dans le dos, négligem-

ment noués. Teresa était la plus belle et la plus simple; ses yeux verdâtres avaient une sorte de gaieté secrète, comme si elle pensait dans son cœur que la vie est une affaire très divertissante. Mais récemment elle avait commencé à se sentir revenue de tout; les plaisanteries l'ennuyaient et aussi les toilettes. Elle ne voyait aucune chance d'en avoir de nouvelles. Cependant, elle riait encore assez souvent. Paulina était moins capable d'un compromis. C'était une enfant brillante, violente par à-coups, puis très gaie, jamais raisonnable et incurablement sauvage. Elle s'habillait avec un goût extravagant et portait en ce moment une robe d'étoffe écossaise en lambeaux, aux vives couleurs rouges et vertes, qu'elle avait trouvée on ne sait où. Trop longue pour elle, elle l'avait retroussée, fixant les plis avec des épingles; comme la robe était taillée pour une personne adulte, elle pendait en larges plis sur sa petite poitrine plate. Elle se servait de ces plis comme de sortes de poches, les bourrant de pommes, de bonbons et de mouchoirs, ce qui donnait à son corps l'air d'être fait d'une série de petites mottes superposées. Teresa portait l'habit paysan de l'endroit, une jupe jaune, courte et d'une étoffe grossière, avec un corsage taillé très juste et des manches brèves. Cette toilette était rehaussée d'un tablier rouge. Les deux fillettes étaient nu-pieds. Toutes deux réussissaient à avoir, à certains moments, et en dépit de leurs haillons, une certaine fierté d'allure qui les proclamait filles d'Evelyn Sanger, née Churchill.

Elles bavardèrent sans arrêt le long de la vallée et Paulina offrit des bonbons à la menthe à tout le monde, y compris Trigorin sur son siège.

— Vous avez entendu dire que Sébastien s'était perdu comme nous montions à la Karindejhal, dit-elle. A la halte où il est resté, il rencontra des Américains. Et il leur dit qu'il avait été enlevé par des anarchistes et qu'il était un prince russe. Je ne pense pas qu'ils l'aient cru, mais ils le trouvèrent sympathique. Il disait qu'ils ne cessaient de se répéter les uns aux autres qu'il était

très malin. Ils l'emmenèrent avec eux jusqu'à Innsbruck où il passa quelques jours délicieux à l'hôtel. Quand il en eut assez, il vint trouver le directeur de l'Opéra, qui est un ami de Sanger, et lui emprunta de l'argent pour rentrer.

— Et que dirent les Américains?

— Oh! il leur laissa un mot, disant qu'il s'était trompé sur sa propre personnalité, mais qu'il avait reçu un coup sur la tête quand il était enfant et que depuis sa mémoire était brouillée. Il s'était souvenu brusquement, disait-il, qu'il était le fils d'Albert Sanger et il rentrait à la maison. A propos, avez-vous vu Tony par hasard, en ville?

— Antonia? Non, je ne l'ai pas vue. Elle est en ville?

— Nous ne savons pas où elle est, dit Teresa. Elle est partie depuis environ une semaine. Elle a laissé un mot disant qu'elle allait passer quelques jours avec un ami, mais qu'elle serait de retour pour l'anniversaire de Sanger.

— Nous ne savons pas chez quel ami elle est allée, ajouta Paulina. Sanger est très ennuyé. Il dit qu'il la rossera d'importance quand elle rentrera.

— Et Linda assure que, si Tony prend l'habitude de partir ainsi, il y a des chances qu'elle rapporte à la maison un petit-fils, un de ces jours, poursuivit Teresa. Si cela arrive, avait dit Sanger, elle pourra partir pour tout de bon, car il y en a déjà assez à nourrir, dans la famille, telle qu'elle est.

— Il ne pense pas la moitié de ce qu'il dit, commenta Lewis.

— Je sais bien, dit Teresa, d'une voix un peu basse. Il dit qu'il ne bougera pas de sa chambre tant que ce type — elle désigna d'un geste de la tête le dos large de Trigorin — restera à la maison. Il n'aurait jamais cru que le fou serait assez fou pour venir.

— Linda aimera peut-être causer avec lui, dit Lewis.

— J'espère bien qu'elle n'en fera rien, chuchota

Teresa, car cela pourrait le faire rester. Mais si personne ne fait attention à lui, il partira peut-être assez vite. Pourquoi diable Sanger l'a-t-il invité?

— Oh! vous savez comment il est. Il inviterait le pape s'il le rencontrait après dîner.

— Oui, je sais, mais le pape ne viendrait pas.

— Enfin, qui est ce type? demanda Paulina.

— Un danseur de ballet, leur dit Lewis.

Elles crurent à une énorme plaisanterie, mais il leur assura gravement qu'il en était ainsi.

— J'ai bien entendu parler d'éléphants danseurs, déclara Paulina.

Elle donna un coup dans le dos de Trigorin qui se retourna et lui sourit avec bienveillance.

— Il dit — elle montrait Lewis — il dit que vous dansez dans un ballet. Est-ce vrai?

— Ach non! Je ne sais pas danser.

Les deux enfants se tournèrent avec indignation vers Lewis, criant :

— menteur!

Mais lui, sans honte, déclara qu'il avait confondu Trigorin avec la Zhigalova et laissa entendre que l'hôte indésiré de Sanger n'avait été invité que par égard pour la danseuse, et qu'il n'avait aucun autre titre que celui de mari de la Zhigalova. Trigorin ne dit rien et il se détourna du groupe qui était dans la voiture non sans un certain air de dignité grotesque. Les enfants, voyant que Lewis avait gagné, en quelque sorte, une manche, et considérant cette manche comme un premier pas vers la mise à la porte d'un intrus, échangèrent des coups d'œil pleins de joie. Mais la gaieté de Teresa était un peu forcée. Elle se découvrit un désir absurde de voir Lewis bon pour ce pauvre gros homme, assis sur le siège, comme si Lewis se souciait jamais d'être bon pour personne!

Brusquement secouée de crainte, elle jeta à la dérobée un regard sur Lewis et vit qu'il se souriait à lui-même comme un homme qui va s'endormir. Paulina,

qui suçait tranquillement un bonbon à la menthe en forme de losange, était assise en boule sur ses genoux. Teresa était assise ainsi bien souvent dans une sécurité insouciance, quand elle était une petite fille, quand avec la dureté d'un enfant, elle trouvait drôles les cruautés de Lewis et ne voyait rien de criminel dans ses méchancetés.

Maintenant elle avait peur de lui, elle appréhendait obscurément le pouvoir qu'il avait peut-être de la faire souffrir. Et cependant elle l'aimait plus que n'importe qui au monde. Etrange chose! Elle était disposée à penser que ces craintes étaient propres à son âge, comme ces douleurs grandissantes dont elle souffrait souvent dans les jambes et qui la rendaient quelquefois boiteuse.

Ils sortirent des bois de pins et arrivèrent en plein dans un pré au bout de la vallée. C'était un espace presque circulaire couvert d'herbe courte, entièrement émaillé de petites fleurs brillantes. De nombreuses vaches erraient dans le pré, et les endroits clairs et soleilleux étaient pleins de la musique de leurs clochettes. Un amphithéâtre de montagnes s'élevait de chaque côté, fermant sur le monde ses murs rocheux. A l'extrémité la plus éloignée du pré une colline basse, à travers laquelle serpentait un petit sentier, marquait l'entrée du col.

La Karindehütte était juste visible. On l'apercevait à flanc de montagne, à mi-chemin. C'était un chalet long et bas construit sur une saillie en plateau qui recevait en partage plus de soleil qu'il n'en tombait dans le pré de la vallée.

Ils s'arrêtèrent à l'entrée du passage, près d'un petit groupe de cabanes de bergers. Lewis et les fillettes sautèrent immédiatement de la voiture et commencèrent l'escalade, laissant Trigorin payer le conducteur et s'arranger avec un vacher pour le transport de ses bagages et du cochon. Les affaires réglées, il suivit les autres en soufflant, trouvant le soleil très chaud, ses

habits très lourds et ses souliers très étroits. A chaque tournant de la piste il voyait les autres bien en avant de lui; les fillettes bondissaient, les pieds nus et durcis sur les pierres rudes, et Lewis avançait en se balançant, son havresac attaché aux épaules. Ils quittèrent l'ombre douce des arbres pour une région où l'air bleu était brûlant, où le vent soufflait sur eux sa chaleur et son odeur de myrte et de rose des Alpes.

Enfin la petite bande franchit le dernier tournant et atteignit le rebord du pré où se trouvait la Karindehütte. Ils s'arrêtèrent un instant pour regarder la vallée, le vide devant eux et, loin au-dessous d'eux, la cime des arbres, de petites vaches, et leur voiture qui se traînait sur le chemin du retour. Les clochettes des vaches s'entendaient à peine, comme des gouttes de musique distillée dans ce silence des hauteurs.

— Je crois, dit Teresa, que nous devrions l'attendre.

— Il est très essoufflé, dit Lewis, qui s'approcha du bord pour regarder Trigorin sur le sentier.

Teresa cria gentiment : « Hallo ! » à Trigorin, geignant, et lui dit qu'il était très près du but. Son frère Sébastien, qui venait de quitter la maison pour les rejoindre, ajouta des cris encourageants et supplia l'étranger de ne pas se surmener.

— Est-ce la personne dont Sanger a annoncé la venue, demanda-t-il à ses sœurs ?

Teresa fit oui de la tête.

— Il s'appelle Trigorin, dit-elle.

Sébastien était le plus jeune des enfants d'Evelyn Sanger, et il était, de tous, le mieux élevé. Bien qu'il fût sans charme, il était souvent très distingué dans ses manières. Il avait dix ans, mais paraissait plus jeune, très petit et blond comme sa sœur Teresa; ses yeux verts étaient sérieux; ses cheveux abondants avaient l'air d'un balai. Il se dit que son devoir était d'aller à la rencontre de l'invité de son père et de lui souhaiter la bienvenue.

— Comment allez-vous? dit-il poliment. Nous sommes si heureux que vous ayez pu venir.

Trigorin s'arrêta et s'essuya le front avec un mouchoir de soie. Il devina que ce gamin courtois était un autre enfant de Sanger. Il avait l'air d'être plus accueillant que ses deux sœurs.

— Cette colline, dit-il en haletant, est terrible.

— Elle est un peu dure quand on n'y est pas habitué, convint Sébastien, mais quand on est en haut il y a une belle vue. Je crains que mes sœurs ne soient allées un peu trop vite pour vous. Les femmes, vous savez, ajouta-t-il confidentiellement, ont un penchant à monter les collines en courant. Je l'ai remarqué.

Quand ils atteignirent la pelouse où les autres les attendaient, Sébastien remit l'invité à ses sœurs avec un grand air de politesse, et expliqua :

— Je ne puis rentrer avec vous pour le moment. J'ai un rendez-vous avec ce type...

Il montra du doigt un petit paysan plus jeune que lui, qui se cachait dans l'ombre de la maison. Ils devaient aller voir quelque trou de blaireau. Les fillettes demandèrent immédiatement à les accompagner, et tous les enfants se mirent hâtivement en route vers le pied de la colline, laissant Lewis et Trigorin seuls sur les Alpes Karinde. Lewis dit d'un air boudeur :

— Eh bien, il me semble que nous ferions mieux d'entrer, puisque nous ne voyons personne.

Ils s'approchèrent de la maison, qui avait une véranda du côté de la vallée. Sous la véranda, ils surprirent une femme opulente, mais très belle, profondément endormie dans un hamac.

— Madame, murmura Lewis, et il la regardait, ne sachant que faire.

Linda Cowlard, car elle n'avait aucun droit au nom de Sanger, était une créature incomparablement belle, blonde, grande et éblouissante.

Ses origines étaient obscures, mais on la disait la fille d'un marchand de tabac d'Ipswich. Elle avait un

corps magnifique, pas de nerfs, et très peu d'idées; en fait, elle était remarquablement bête. Sanger n'aurait pu trouver de compagne qui lui convînt mieux. Elle vivait avec lui depuis huit ans, et ne montrait encore aucun signe de fatigue. Son tranquille équilibre d'animal était, si l'on peut dire, entretenu par la folle jalousie de Sanger et les violentes querelles qui éclataient parfois entre eux. Incapable de supporter une émotion violente, sa sensibilité fruste se soulageait dans sa douleur par de grands cris. Son indolence était effrayante; elle passait ses journées étendue et assoupie; rarement elle finissait sa toilette avant l'après-midi. Elle laissait les soins de la maison aux filles de Sanger.

Elle avait un enfant, une petite fille de sept ans; Sanger avait insisté pour qu'on l'appelât Suzon. Linda avait changé Suzon en Suzanne qu'elle trouvait moins commun.

Par dérision les autres enfants avaient surnommé leur sœur « Soo-Zanne », pour bien montrer qu'ils la méprisaient.

C'était une enfant pleine de santé, d'air plébéien, rose et sans forme comme une poupée de cire, la tête garnie de grappes serrées de boucles blondes. Linda l'aimait beaucoup. Elle l'habillait de blanc, avec des rubans roses dans les cheveux et la défendait âprement contre l'animosité de Sanger qui déclarait que Suzon n'était qu'un petit singe poseur et qu'il fallait en faire une danseuse de corde. En fait, parmi les autres enfants, elle avait souvent l'air d'une étrangère; sa bonne santé surtout devenait une infériorité près de la couvée des malheureux Evelyn qui, par intermittences, manifestaient de la race et de l'intelligence.

Les deux jeunes hommes regardant Linda, écoutaient des cris, venant de la maison, pareils à des huées, dans lesquels Lewis reconnut les exercices de voix de tête de Kate. Le plein soleil du matin resplendissait sur la jeune femme étendue dans le hamac, mais la surpassait à peine en beauté. Elle portait un peignoir

blanc, négligemment jeté autour d'elle, et, sous le peignoir, des vêtements qui n'étaient que dentelles et rubans. Trigorin qui était très impressionnable la regardait bouche bée, les yeux prêts à sortir de la tête. Le corps superbe de Linda était tout à fait à son goût; il ne s'était nullement attendu à rencontrer pareille beauté à Karindehütte. Mais quelque chose, en lui, lui faisait regarder Linda comme importune à la Karindehütte; il craignait qu'elle ne le dérangât quand il voudrait parler musique avec Sanger. Et, cependant, il sentait bien qu'elle était la femme la plus désirable sur qui ses yeux se soient jamais posés.

Lewis aussi la regardait fixement avec un sourire tordu, comme s'il avait avalé du vinaigre. Enfin il détourna son regard qui se posa sur les montagnes bleues et immobiles, de l'autre côté de la vallée, et revint vers la maîtresse de Sanger; puis s'apercevant de la présence du transpirant Trigorin, il éclata d'un rire sonore.

Linda ouvrit les yeux; ils avaient la couleur des gentianes dans l'herbe. Elle bâilla, étira ses membres souples comme une grosse chatte et s'assit :

— Mais c'est bien Lewis, s'exclama-t-elle. Vous vous faites rare. Albert ne vous attendait plus. Vous avez ramené un ami?

Les yeux bleus glissèrent vers Trigorin.

— M. Trigorin, Mme Sanger, murmura Lewis.

— Enchantée, dit Linda, offrant sa grosse main froide. Nous savions que vous veniez. Kate a préparé une chambre. Asseyez-vous donc, monsieur Trigorin. Et vous aussi Lewis.

Ils s'assirent et elle se mit à examiner paresseusement l'étranger. D'habitude elle trouvait la Karindehütte très triste. Les invités d'Albert n'étaient pas toujours amusants. Trop souvent ils ressemblaient à Lewis qu'elle détestait. Ce Trigorin, cependant, paraissait offrir quelques possibilités. Il portait des habits très chers, et ses yeux exorbités proclamaient qu'il était conquis. Elle

commença, de sa voix pleine de sommeil, à lui faire quelques réflexions, ponctuées de sourires évasifs et lents. Trigorin, perdu dans la flambée de ses yeux bleus, faisait des réponses bégayantes dans un anglais que l'émotion rendait presque inintelligible. Il était sans défense, comme un nageur jeté en plein courant. Lewis, tenant son havresac sur ses genoux, les observait et se souriait à lui-même. De temps en temps il recevait de la jeune femme un regard rien moins qu'amical, signifiant qu'il pouvait s'en aller.

Elle ne l'avait pas toujours détesté si âprement. Quelques années plus tôt, elle avait éprouvé pour lui des sentiments très tendres, qu'elle ne lui avait pas laissé ignorer. Mais Lewis, en dépit de ses charmes évidents, auxquels il était pleinement sensible, avait repoussé ses avances avec quelque brutalité. Elle ne valait pas, pensait-il, une rupture avec Sanger. Elle dissimula de son mieux sa fureur, et continua de le traiter aimablement, du moins en public, dans l'espoir que Sanger deviendrait jaloux de Lewis et lui fermerait sa maison. Sanger devina son jeu et, à son tour, il se dit qu'elle ne valait pas une querelle avec Lewis, qu'il estimait plus que n'importe quelle femme au monde. Mais elle persista dans son stratagème, étant trop bête pour trouver un autre moyen d'attaque.

Bientôt Lewis s'avisa qu'il lui vaudrait mieux voir Kate au plus vite, s'il voulait avoir une chambre pour lui seul. Il se leva et il allait entrer dans la maison quand Linda parlant par-dessus l'épaule dit :

— Oh! Lewis!

Il attendit.

— Vous n'avez pas rencontré Antonia sur votre chemin?

— Non.

— Dieu sait où elle a pu aller, commenta Linda d'un air contrit. Albert semble croire que c'est ma faute, s'il vous plaît! Je lui dis que s'il tient à ce qu'on s'occupe de ses filles, il ferait mieux de les mettre en

pension quelque part. Je ne crois pas qu'une école convenable les garde plus d'une semaine, mais c'est une autre affaire!

— Une de ces jeunes filles est perdue? demanda Trigorin, qui était un peu dans le brouillard. « Une de votre famille? »

— Un des enfants d'Albert, répliqua Linda, pas mon enfant. Je vous prie de vous le rappeler, monsieur Trigorin.

— Elle reviendra, dit Lewis, près de la porte. Ces enfants retombent toujours sur leurs pieds. Voyez Sébastien!

— Elle n'est plus une enfant. Voilà le point grave. Elle a seize ans passés, riposta Linda qui ajouta comme en ruminant : « Sale petite chatte. »

Lewis les quitta et entra dans le large hall qui servait de salle à manger à la famille... De ce hall une porte ouvrait sur la salle de musique, presque vide, avec, à l'une de ses extrémités, une estrade et un grand piano. Kate se tenait debout près d'une fenêtre ouverte; ses mains tendues devant elle et légèrement croisées, elle aspirait l'air à pleins poumons, et le laissait rejailir en notes longues et hautes. C'était des notes pleines, claires, honnêtes, tout à fait comme Kate elle-même, qui était la plus honnête personne au monde. Sa mère, la première femme de Sanger, était Australienne, propre, respectable, née dans la classe moyenne, dure au travail et douce. Kate s'obstinait à garder toutes ces qualités, en dépit de son éducation. Elle n'avait rien de la sauvagerie de ses demi-frères et sœurs. Elle avait des joues roses et pures, de beaux cheveux bruns soignés, et portait des blouses chemisiers. Sa voix promettait, et elle travaillait vaillamment, soutenue par son père, espérant arriver un jour à une scène d'Opéra. Elle tenait aussi la maison et faisait tout le travail que ne pouvait accomplir l'unique serviteur des Sanger. Tout le monde la respectait et l'aimait. Elle était d'idées un peu courtes, mais c'est probablement ce qui la sauvait,

et lui permettait de mépriser les inconséquences de sa propre vie. Une jeune femme plus compréhensive aurait difficilement pu rester aussi modeste, sensible et affectueuse sans être découragée par son entourage.

Lewis écouta pendant un moment et pénétra dans la salle.

— Très bien, vraiment, Kate.

— Oh! C'est vous? Nous ne vous attendions plus. Avez-vous la chose que nous devons jouer pour l'anniversaire de papa?

Kate et son frère Caryl appelaient leur père papa. Seuls, les enfants d'Evelyn disaient négligemment Sanger.

— Je l'ai fini ce matin, dit Lewis. Nous pourrons commencer à répéter après déjeuner.

— Mais l'ennui, c'est que nous ne pouvons pas commencer sans Tony, et nous ne savons pas où elle est. On vous a dit?

— On m'a dit qu'elle était quelque part...

— J'espère qu'il ne lui est rien arrivé de mal, dit Kate, anxieuse. Je n'aime pas ces fugues. Vous savez, elle est affreusement sotte, quelquefois.

Lewis le savait, et pensait en lui-même qu'Antonia ferait sûrement un faux pas, tôt ou tard. Mais il ne voulait pas chagriner Kate, en lui disant son sentiment, et pour changer la conversation :

— A propos, dit-il, j'ai amené avec moi un gros Russe, un danseur de ballet. Je l'ai ramassé à l'hôtel, à Erfurt.

— M. Trigorin? Oui, je sais. Père l'a invité, comme il invite, vous savez. J'espère bien qu'il sera gentil avec lui. Il est tellement furieux de sa venue! D'abord il ne pouvait pas se souvenir de qui il s'agissait, quand il a reçu la lettre. Où est-il maintenant?

— Sous la véranda.

— Oh! Est-ce que Linda y est?

— Oui.

— Oh!

Kate rougit, mais dit seulement :

— Eh bien, je n'ai pas à me soucier de lui. Comment est-il?

— Il a l'air, dit méchamment Lewis, d'un de ces hommes qui exhibent des puces dressées. Et c'est tout ce qu'il est, sur une plus large échelle, naturellement. Son métier lui a rapporté de l'argent. Linda aime ses habits.

— Mon Dieu! Il ne restera peut-être pas longtemps. Père est très occupé. Il écrit un nouveau troisième acte des *Montagnes*. Souvent il travaille toute la nuit, et Caryl aussi. Et le pire, c'est que père est très malade et qu'il ne devrait pas travailler du tout. Je suis sûre qu'il est malade, et Caryl en est sûr aussi. Vous serez surpris en le voyant. Quelquefois il a l'air complètement épuisé, et il tremble; ses yeux sont jaunes et injectés de sang. Il a quelquefois d'étranges étourdissements, mais il dit que cela vient seulement de la soif!

— Ne pouvez-vous l'envoyer chez un docteur? demanda Lewis avec inquiétude.

— Non. Il dit qu'il en verra un peut-être quand nous serons partis d'ici, s'il ne va pas mieux. Il est très difficile. Les hommes sont parfois tout à fait insupportables.

— Oui, ils le sont. J'en conviens tout à fait. Mais dites-moi! Où vais-je dormir? Qui est là encore?

— Personne. Mais la famille s'est répandue dans toute la maison, et père a chassé Linda de sa chambre la nuit dernière, en lui disant d'aller dormir où elle voudrait en attendant qu'il ait fini *les Montagnes*. J'ai mis M. Trigorin dans la chambre d'amis. Naturellement, il y a deux lits dans cette chambre...

— Non, Kate. Je dormirai devant la porte, mais pas avec le dresseur de puces. Il n'y a pas d'autre place?

— Il y a une petite chambre dans l'annexe. Elle est très petite, et n'a jamais été désinfectée depuis que

Tony et Teresa ont eu la fièvre scarlatine il y a deux ans. Je veux toujours y brûler du soufre, mais j'oublie. Est-ce que cela vous serait égal?

— Absolument. Les microbes valent mieux que Trigorin tous les jours.

— Mais c'est fatigant d'aller là-bas quand il pleut. Enfin, si cela vous est égal... Allons voir.

Ils sortirent et gravirent une petite montée, derrière la maison, et trouvèrent à peu de distance une seconde baraque. Le rez-de-chaussée servait de dépense. Un escalier extérieur aboutissait à un balcon, et menait aux deux chambres à coucher au-dessus de la dépense. Kate le conduisit dans une petite chambre où il n'y avait que deux lits de camp. Le plancher, les murs et le plafond étaient faits de bois et exhalaient une odeur de forêt. Un rosaire poussiéreux pendait à la porte, accroché à un clou, et les murs, au-dessus des lits, étaient couverts d'écriture d'enfant, Teresa et Antonia ayant cherché à s'égayer pendant leur fièvre scarlatine en gribouillant, l'une sur le compte de l'autre, des remarques grossières. Kate jeta un regard sur les murs et rougit. La pensée que Lewis lirait ces plaisanteries fraternelles ne lui plaisait pas, et elle résolut d'envoyer Caryl, à la première occasion, les effacer à coups de rabot.

— C'est très bien et très tranquille, dit Lewis.

— Evidemment, il y a ça, convint Kate. Je vais amener ici la table et la chaise de Roberto. Venez m'aider. Ils entrèrent dans la chambre voisine, plus grande. C'était celle de Roberto, le domestique italien. Il y avait un lit, une table, une chaise et une malle en fer-blanc peinte en jaune. Sur la malle, un chapeau melon, et sur la chaise, témoignage de son sang paysan, le parapluie de Roberto que, par les plus beaux dimanches, il emmenait à la messe avec lui.

— Je ne vois pas pourquoi nous prenons la chaise de ce pauvre type, dit Lewis.

— Oh! Il ne s'assied pas dessus. Il n'a pas le temps de s'asseoir. Il ne s'en sert que pour y mettre son

parapluie. Nous la prenons toujours, quand nous en avons besoin.

Ils emportèrent les meubles, et Kate prépara le moins étique des deux lits de camp, disant :

— Vous pourrez vous servir de l'autre pour mettre des affaires. Est-ce tout, Lewis? Alors, je m'en vais, car j'ai beaucoup de travail. Père mange souvent en haut, ce qui donne double mal. Vous n'avez besoin de rien? *Mittagessen*¹ sera... quand je l'aurai préparé... bientôt.

Elle lui fit un aimable sourire et partit en courant. C'était la seule personne de la famille qui n'eût pas de sentiments positifs, soit dans un sens, soit dans l'autre, envers Lewis. Elle le considérait seulement comme une de ces nombreuses personnes qui dépendaient d'elle pour leur confort. Lewis, pour sa part, l'aimait beaucoup, lui était reconnaissant, et, en général, se montrait à la fois obligeant et civil dans ses rapports avec elle. Elle le laissait tranquille, et c'était une chose dont peu de femmes étaient capables, semblait-il, en dépit de sa figure commune et de ses manières grossières.

Quand elle fut partie, il se jeta sur le lit et tira de son havresac le manuscrit de l'orchestration d'un opéra en un acte intitulé : *Déjeuner chez les Borgia*, qu'il avait promis aux enfants de Sanger d'écrire pour l'anniversaire de leur père. Il devait être joué par la famille, dont la plupart des membres chantaient juste, et par tout invité qui se trouverait là. Il commença à relire son manuscrit, corrigea par endroit, avec un crayon usé, et écrivit des fragments de libretto, comme guide aux acteurs, qui devaient composer eux-mêmes les paroles, quand ils auraient appris les airs, et compris la suite de l'intrigue.

Bientôt il laissa glisser la musique par terre et il s'allongea sur le petit lit dur, fumant et rêvant. A travers la fenêtre, il voyait le ciel sans nuage et un coin de montagne, d'un rose brillant. Très au loin la cloche

1. En allemand dans le texte. Dîner.

d'une vache tintait doucement et il réfléchit sur la qualité particulière, et qui semble n'être pas terrestre, d'un son qui s'élève. Il se sentait si terriblement haut, presque à mi-chemin du ciel.

Tournant la tête vers le mur il lut :

« Ma sœur Teresa est une petite... »

Comme si Antonia avait pu, parfois, se sentir honteuse d'elle-même, il y avait un semblant de tentative de rature.

CHAPITRE III

MALGRE le mépris de Sanger pour l'Angleterre, les mères de ses enfants étaient toutes britanniques. Vera Brady, sa première femme, avait été la vedette d'une troupe d'opéra de troisième ordre dont il était le chef d'orchestre. Il était alors un tout jeune homme et remarquablement malchanceux. Ils étaient partis en tournée aux antipodes, s'étaient mariés à Honolulu et avaient roulé ensemble à travers le monde pendant de nombreuses années. Vera était une excellente femme. Elle avait une belle voix et un grand courage dans l'épreuve; son dévouement pour Sanger la fit rester auprès de lui malgré les malheurs, la misère et la perte de tous leurs enfants. Les deux plus jeunes seulement survécurent. Ils étaient nés durant une période de prospérité relative, à un moment où Sanger, qui commençait à attirer sur lui l'attention, eut pendant quelque temps un poste officiel dans un conservatoire célèbre d'une ville allemande. Vera put quitter la scène et se créer l'intérieur confortable qu'elle avait toujours ardemment désiré. Tous ses goûts étaient d'une femme d'intérieur et, pour un temps, elle fut très heureuse. Active dans son petit appartement, elle passait une grande partie de sa journée avec des ménagères comme elle, à l'église et au marché. Caryl était né, et elle put l'élever convenablement et en paix. Elle croyait que les autres enfants étaient morts parce qu'elle avait été

forcée de travailler très durement dans ces années de cauchemar où il lui fallait allaiter hâtivement son baby dans les vestiaires, pleins de courants d'air, en attendant son tour d'entrer en scène. Caryl vécut et devint gros et fort; ce fut pour elle une consolation.

L'interlude fut bref; de nouveaux ennuis l'accablèrent bientôt. Les infidélités de Sanger étaient devenues presque un lieu commun dans leur vie errante. Mais elle avait toujours pu échapper aux commérages, et au moins elle était sûre que chaque épisode était bref. Une fois ou deux il l'avait quittée, mais il était revenu. Maintenant qu'elle était installée dans une ville, elle ne pouvait pas ignorer longtemps les légendes scandaleuses rassemblées autour de son nom. On lui laissait entendre que l'endroit deviendrait bientôt trop « chaud » pour son mari, et bien qu'elle persistât à fermer les yeux et les oreilles, elle ne pouvait s'empêcher d'apprendre tout ce qui concernait miss Evelyn Churchill. La ville entière retentissait de ces cancans.

Cette jeune fille était l'élève de Sanger. Elle était venue d'Angleterre pour étudier la musique et l'on disait qu'elle était de très bonne famille. Elle avait du talent, elle était belle et plus jeune que Sanger de vingt ans, mais elle lui avait donné son cœur et son intelligence et en publiait la nouvelle avec la désinvolture particulière aux jeunes filles de bonne famille qui sont décidées à défier les conventions.

L'affaire devint un véritable scandale. La famille Churchill menaça de venir en Allemagne pour y mettre fin. La jeune fille répliqua en partant pour Venise, emmenant Sanger avec elle.

La pauvre Vera, méditant dans le petit « home » où elle avait espéré être si heureuse, commença à penser que la vie était vraiment trop dure pour elle. Elle ne pouvait pas supporter ce dernier coup. En général, les maîtresses de Sanger n'étaient pas faites pour le retenir longtemps, mais miss Churchill était une rivale d'un ordre différent.

Elle était exceptionnellement intelligente. Sa santé et sa beauté n'étaient pas altérées par de longues années de misère, et elle l'aimait à la folie.

Avec une telle maîtresse il n'avait plus besoin de Vera, et cette pensée brisa un cœur qui aurait eu toutes raisons de se briser quinze ans plus tôt.

Cependant il revint le jour de la naissance de Kate. Il avait laissé en garde à sa femme un certain nombre de manuscrits, et il désirait les lui reprendre. Elle lui dit sans amertume qu'elle était en train de mourir et il fut bientôt évident qu'elle avait dit vrai. Sa santé avait été minée par les privations passées; elle pensait que fatalement elle ne survivrait pas à la naissance du bébé et elle en avait pris son parti. Elle parla d'Evelyn sans rancœur :

— Cette jeune femme, dit-ellè, l'épouserez-vous quand je serai partie?

Sanger, l'air presque fou, dit qu'il ne savait pas.

— Eh bien, alors, ne l'épousez pas, Albert, murmura Vera. Promettez-moi que vous ne le ferez pas.

— Très bien, dit-il sur un ton léger.

— Je ne vous ai pas encore vu tenir une promesse, poursuivit péniblement la voix fatiguée, mais je suis heureuse que vous m'ayez dit cela. Je ne veux pas dire qu'elle serait méchante pour mes enfants, je sens, je ne sais pourquoi, qu'elle serait bonne pour eux et je n'en dirai pas autant de bien des femmes. Mais ce n'est pas une épouse pour vous, Albert. Elle a été élevée dans le bien-être, la pauvre petite, et je ne lui veux pas de mal. Je lui pardonne. Je serais navrée qu'il lui arrivât la moindre peine. Rappelez-vous que vous ne devez pas l'épouser.

La bonne créature mourut, et Albert rompit immédiatement sa promesse. Il épousa miss Churchill, quelques semaines plus tard, pressé par les parents de la jeune femme venus en Allemagne pour terminer l'affaire et qui restaient là pour payer les dettes de Sanger et hâter le mariage.

Evelyn, dont le principal mérite était une sorte de générosité téméraire, se chargea de bon cœur de Caryl et de Kate et continua de les aimer quand vinrent ses propres enfants. On l'entendit même regretter de ne pouvoir faire passer Antonia et Kate pour des jumelles. C'était impossible à cause de leurs six mois de différence, et les étrangers posaient des questions si nombreuses et montraient une lenteur si stupide à comprendre que le subterfuge eût tout facilité.

C'est ainsi qu'elle regardait la vie dans ces premiers jours abordant les problèmes avec une légèreté audacieuse. Sanger avait perdu son travail, mais il n'avait pas encore dépensé tout l'argent d'Evelyn.

A la longue, elle cessa de plaisanter. Son sort était d'autant plus dur qu'elle avait été douillettement élevée, comme l'avait dit Vera, mais elle subit les revers avec un courage silencieux et reconnut toujours qu'elle n'avait à s'en prendre qu'à elle-même du déshonneur, de la pauvreté et de la peine qui faisaient son destin.

Dans un grand nombre d'épreuves elle montra une force d'âme égale et jusqu'à la fin, bien qu'un peu usée par la mauvaise fortune, elle conserva l'allure d'une femme de bonne famille. Après avoir mis au monde quatre enfants en six années, elle contracta une maladie de cœur et mourut presque subitement à la veille de son trentième anniversaire.

Dès lors, la famille connut une période de tempête et de changement jusqu'au moment où Sanger se lia avec Linda, liaison qui semblait devoir durer. Linda avait la force d'esprit d'ignorer complètement ses six beaux-enfants, et elle entretenait même pour Caryl une sorte de vague affection. Caryl était devenu un beau garçon; il ressemblait à sa mère et à sa sœur par le caractère et par le teint. Il avait un excellent naturel. Dès un âge tendre, il s'occupa de tous les intérêts de son père et de ses affaires financières, l'empêcha autant que possible de faire des dettes et transcrivit ses manuscrits. A ses rares moments de loisir, il écrivait

de la musique pour son propre compte, mais dans la famille on ne croyait guère à son avenir.

Lui et Kate dirigeaient à eux deux la folle maisonnée et s'accordaient à penser que c'était terrible. Linda leur était reconnaissante; elle tolérait les autres.

Mais, récemment, une nouvelle cause de désordre était survenue. Linda s'était sentie lésée par la beauté mûrissante d'Antonia et n'aimait pas avoir à sortir avec elle. L'aînée des enfants d'Evelyn était de beaucoup la plus belle; elle était née avant que le châtiment eût encore atteint sa mère et ne paraissait pas aussi délicate que les autres. Elle avait un teint rosé et beaucoup d'éclat, bien que sa beauté s'épanouît à peine, et qu'elle eût encore des gestes de pouliche, les membres longs et les articulations lâches d'une très jeune créature. Pour un œil expérimenté, elle promettait beaucoup. Elle avait une petite figure aimable et vive, avec d'étranges yeux grisâtres, des sourcils boudeurs et un front blanc. Sa bouche était enfantine et sans forme, mais la longue chute des joues et du menton, la courbe des narines et le doux modelé des tempes révélaient un crâne finement construit, une beauté qui était jusque dans le profond des os et qui survivrait à la perte de la jeunesse. Par le caractère aussi elle ressemblait à sa mère: elle était mal équilibrée, fière, et parfois follement généreuse, mais elle n'avait pas le courage d'Evelyn; elle était insouciante plutôt qu'intrépide. Elle ne pouvait accepter de courir un risque qu'en se faisant illusion sur son issue. Mais devant la réalité, elle n'avait pas de fermeté. Elle pleurait quand elle ne pouvait obtenir ce qu'elle voulait, se vantant quand elle avait peur, et comme ses sœurs elle était une déplorable petite souillon.

Elle revint à la Karindehütte l'après-midi du jour où Trigorin était arrivé. Son absence ayant duré une semaine, elle avait l'esprit inquiet. Incertaine de l'attitude de sa famille, elle ne voulut pas rentrer par la véranda, de peur de rencontrer Linda. Elle se glissa

derrière la maison et escalada la fenêtre de la salle de musique où elle trouva Teresa et Paulina assises sur la marche de l'estrade, en train de manger des cerises. Immédiatement elle prit une sorte d'attitude défensive, d'air sûr de soi, et se mit à errer négligemment dans la pièce, comme si elle n'avait jamais quitté la maison. Ses sœurs ouvrirent de grands yeux, et lui demandèrent où elle avait été.

Pour se donner du temps, elle s'assit auprès d'elles, plongea la main dans le panier et saisit une poignée de cerises qu'elle se fourra dans la bouche. Elle marmotta :

— Oh... à Munich.

— Munich! s'écrièrent les autres... Et avec qui, diable, étiez-vous?

Elle cracha les noyaux de cerises et ne répondit pas; mais quand elles demandèrent, d'un ton incrédule, si ce n'était pas avec Ikey Mo, elle fit oui de la tête.

— Ciel! s'écrièrent à la fois Paulina et Teresa, qui en perdirent la respiration.

Il s'agissait d'un jeune homme, ami de Sanger, dont le nom était Jacob Birnbaum, mais qu'elles avaient baptisé Iket Mo à cause de son nez et de ses jambes. Il n'avait pas volontiers accepté ce surnom. Pour des raisons personnelles, il s'était fait naturaliser Anglais; il s'habillait comme un Américain et parlait avec correction, mais peu couramment, quatre langues. Il était d'une famille immensément riche, et n'exerçait aucune profession régulière, bien qu'il se mêlât beaucoup de finances. Le principal intérêt de sa vie était la musique; il se donnait quelquefois le rôle de manager, finançait le génie quand il pensait rentrer dans ses fonds. Et il y rentrait presque toujours, car il possédait, en plus de son goût admirable, l'intelligence aiguë et forte de sa race.

Cependant ses relations avec Sanger ne lui avaient apporté aucun profit financier. Les représentations des œuvres de son ami lui avaient même fait perdre de

l'argent — mais il était très content, car il avait son idéal. Il adorait presque Sanger; il le regardait comme le plus grand musicien du siècle — comme une de ces figures magnifiques, uniques, qui ne se rencontrent pas à toute génération.

Sa mine n'était pas attrayante. Il était court, blond et très gros. Mais il avait de petits yeux bienveillants, et un beau front pensif. Les enfants de Sanger le connaissaient très bien. Il avait un appartement à Munich, et venait très souvent à la Karindehütte. Il avait aussi passé une partie du printemps avec eux en Italie, donnant des conseils à Sanger au sujet de ses droits d'auteur. Teresa se souvint qu'il faisait grande attention à Antonia quand, dans leur jardin de Gênes, il causait avec Linda. Paulina demanda :

— Vous êtes-vous amusée?

— Oh... oh! oui! Des jours délicieux. Tout ce que je voulais, Ikey me le donnait tout de suite. Nous allions dans les rues voir les magasins, et si nous trouvions une boutique de fleuriste, il m'y faisait entrer et commandait tout ce que je voulais. Une fois, dans une confiserie, il y avait à la vitrine un panier tout en chocolat, avec des fruits à la pâte d'amandes et des rubans dorés; je dis que j'aimerais l'avoir. Très bien répondit-il et il acheta le panier. Alors, seulement pour le pousser, je dis que j'aurais voulu un énorme gâteau de noce à trois étages. Mais il répondit : « Oh! si vous le voulez, vous l'aurez, c'est très... »

Elle s'interrompit, et se mordit la lèvre.

— Avez-vous rapporté des bonbons, Tony? demanda Paulina avec empressement.

— Petite gloutonne! Non. J'en ai tant mangé que j'ai été malade. Je les ai tous donnés à des enfants dans les auberges. Mais Ike m'en aurait donné davantage si j'avais voulu. Il m'aurait donné n'importe quoi. Et nous avons fait des repas délicieux; quelquefois, nous nous faisons apporter nos repas à la maison. Hier soir nous avons mangé un vol-au-vent, des asperges,

des homards, une bombe glacée et des pêches, et en plus, Ike a mangé un carré de mouton. Et nous avons bu du champagne. J'étais saoule tous les soirs.

— Eh bien, je ne m'étonne pas qu'il soit si gros, s'il mange tant que cela, railla Teresa.

— C'est ce que je lui ai dit. Je disais toujours, très haut, dans les restaurants et dans les endroits publics : « Maintenant, je sais pourquoi vous êtes si gros. » Tout le monde riait. Je le disais dans toutes les langues que je sais. Il était très ennuyé. Il n'aime pas qu'on se moque de sa personne.

— Je m'étonne qu'il vous ait gardée, dans ce cas, dit Paulina.

— Mais je lui disais : « Si vous n'aimez pas ce que je dis, je retournerai à la maison. Je peux partir à l'instant si je le veux. Personne ne peut m'en empêcher. » Alors, naturellement, il fallait qu'il cède.

— Est-ce qu'il vous a donné ce chapeau?

Antonia portait une robe de coton très usée qu'elle avait en quittant la maison. Mais elle avait acquis un beau chapeau de ville, léger, fait de dentelle noire, avec une couronne de fleurs d'or.

— Non, dit-elle. Je l'ai acheté avec l'argent qu'on m'a donné pour mon anniversaire. Vous l'aimez?

— Il est plutôt vulgaire, dit Teresa. Mais il vous va bien.

Antonia ôta son chapeau et redressa amoureusement les fleurs de mauvais goût. Ses sœurs s'exclamèrent très animées :

— Comment, vous avez relevé vos cheveux!

— Oui, dit-elle négligemment. Ike prétend que cela va mieux.

Elle les avait ramenés en arrière et attachés avec des épingles. Cette coiffure révélait les ombres subtiles et courtes du front et des tempes, lui donnant un air de fierté et d'intelligence que le chapeau aux bords abaissés avait détruit. La beauté calme et pleine de jeunesse de son front contrastait étrangement avec la

défiance évasive de ses yeux, lourds de la fatigue d'une dissipation forcenée. Elle s'assit un instant, fit des grimaces nerveuses, et déclara :

— Nous sommes allés tous les soirs à l'Opéra.

— Oh! Était-ce supportable? demanda Teresa, imitant à s'y méprendre le ton le plus désagréable de Lewis.

— Mais naturellement. C'était de la très belle musique. Seulement Ike a des goûts étranges. Imaginez un peu! Il aime Wagner! Je lui ai dit que nous ne l'aimions pas et que toutes les races de sauvages aimaient les grands bruits.

Elle s'arrêta pour rire de bon cœur de sa moquerie. Paulina demanda d'une voix embarrassée :

— Mais pourquoi vous gardait-il avec lui, si vous étiez si impolie? Je ne comprends pas. Quel bénéfice en avait-il?

— Vous ne voudriez jamais le prendre pour amoureux, s'écria Teresa.

Mais voyant le visage de sa sœur :

— Oh! Tony... Vous ne l'avez pas fait?

— Si, répondit Antonia, qui se hâta d'ajouter : « Savez-vous, il dit que j'ai la plus jolie voix qu'il ait jamais entendue de sa vie! Il dit que je suis à cent coudées au-dessus de Kate; que j'ai plus de tempérament que Kate, et que mes interprétations sont plus sympathiques. Voilà un point de gagné sur elle. Elle travaille toujours comme une bûche. Je ne pense pas qu'elle fasse jamais grand-chose.

— Il se moquait de vous, simplement, dit Teresa, ou bien il est aussi fou que vous? Aucun homme sain d'esprit, même amoureux de vous, ne peut penser que vous chantez mieux que Kate. Mais je m'étonne de votre goût, Tony. Il est si gros!

— Et pourquoi ne le serait-il pas? Il n'y a pas de loi disant que le premier amoureux qu'on prend doit être maigre, n'est-ce pas?

— N...on, dit Teresa, qui rougit jusqu'aux oreilles.

Vous savez, vous allez avoir un moment terrible à passer avec Sanger. Il a dit qu'il vous battrait quand vous rentreriez; et je ne sais pas ce qu'il dira quand il apprendra ce que vous avez fait. Qu'allez-vous lui raconter?

— Rien. Et à Linda non plus. Je ne crois pas qu'il me demande rien. Il ne pose pas de questions, à moins d'être sûr que la réponse lui plaira.

C'était vrai, et les petites filles approuvèrent.

Elle poursuivit :

— J'espère que tout s'arrangera très bien. Ike est revenu avec moi, vous savez. Il est avec Sanger pour le moment, et il lui a apporté du cognac en cadeau. Ça va peut-être le mettre de bonne humeur. Je lui ai conseillé d'apporter le cognac, et il a trouvé que c'était une bonne idée, mais il avait tout de même peur que Caryl ne le provoque en duel. Mais je lui ai dit : « Caryl ne fait jamais de sottises, et ce serait une sottise. Car s'il commence à se battre à cause de nous, avant que Suzanne soit grande, il lui restera tout juste assez de force pour supporter une migraine. » Ike convint que c'était probablement vrai. Je lui dis que je n'étais pas surprise de le voir effrayé, car il aurait fait une cible splendide. Et Caryl est bon tireur. S'il se battait avec quelqu'un, il le tuerait, je pense. Je ne voudrais pas que le pauvre Ike soit tué. Mais je ne vois pas pourquoi Caryl aurait envie de le tuer. Ce n'est pas comme si j'allais avoir un bébé ou n'importe quoi...

Elles furent profondément irritées par l'air important dont elle fit cette déclaration, et Teresa dit d'un ton écrasant :

— Est-ce que vous vous êtes promenée dans Munich avec cet énorme trou à votre bas? Je m'étonne que Ike ait pu supporter cela.

Antonia tourna son pied, et le regarda. Son talon rose sortait presque tout entier de son bas. Elle dit aussitôt :

— Ike m'a donné des bas. Il m'en a donné douze

paires toutes en soie et de couleurs différentes.

— Voyez-vous ça. Accepter des habits de sa part!

— Je n'ai pas accepté. Je les ai jetés par la fenêtre. Je lui ai demandé pour qui il me prenait. Les bas se sont accrochés aux fils télégraphiques et les gens, dans la rue, regardaient, bien surpris. Il faisait du vent et ils s'agitaient comme de petits drapeaux. J'ai ri, au point que j'ai manqué tomber par la fenêtre à mon tour.

— menteuse!

— menteuse!

— Je vous assure. C'est vrai. J'ai dit à Ike : « Si j'ai un trou à mon bas, qu'est-ce que cela peut vous faire? La question de mes habits ne regarde que moi, j'espère. Si je ne suis pas assez belle pour que vous me sortiez, laissez-moi tranquille et je retournerai à la maison. » Il dit alors que je pouvais les jeter par la fenêtre si je voulais. Je le fis. Cela lui était égal, dit-il. Et aussi que je jette tous mes habits par la fenêtre. Il dit...

Elle s'arrêta et poussa un petit soupir comme si, de nouveau, elle avait trébuché sur un souvenir qui la terrifiait. Mais elle continua, brochant avec vantardise sur les détails de son escapade, et amoncelant les insultes sur Birnbaum comme si, par là, elle avait pu venger l'humiliation de s'être rendue. Elle semblait s'acharner à le présenter sous le jour le plus ridicule possible et Lewis, qui les rejoignit à temps pour entendre quelques-unes de ses saillies les plus hautement colorées, fut frappé de les trouver si cruellement justes. L'épisode semblait avoir donné du tranchant à son esprit. Il s'assit sur le tabouret de piano, applaudit à son air important et l'encouragea jusqu'au moment où quelque chose, dans l'humeur folle de la jeune fille, l'inquiéta. Il l'observa de plus près et saisit une lueur du désastre dans ses yeux. Il cessa de rire, se retourna brusquement; il se mit à jouer du piano, laissant la conversation. Les fillettes qui s'étaient tues immédiatement l'écoutaient avec l'attention grave que sa musique

méritait. Il jouait, assis, raide et droit, regardant fixement les notes, avec un sourire léger et inquiet. L'immobilité de son corps semblait contribuer en quelque façon à l'activité violente de ses mains, qu'il jetait ici et là sur le clavier. Il avait attaqué le dernier mouvement de *l'Appassionnata* et pendant quelques instants la salle fut pleine de son irrésistible et entraînante impulsion. Il s'arrêta net, ordonnant à Paulina de ne pas lui souffler dans le cou.

— Finissez-la, Lewis, cria Antonia. Jouez un peu le *presto*.

— Je ne peux pas jouer ce morceau, dit-il avec hésitation. C'est trop difficile.

— Oh! Lewis. Comment pouvez-vous? Je vous ai souvent entendu le jouer.

— Mais, dit malicieusement Teresa, je dois dire que je l'ai entendu mieux jouer.

Il se tourna sur le tabouret comme si on l'avait piqué avec une épingle, et la regarda. Elle lui fit une petite grimace si innocente, qu'il ne put s'empêcher de rire. Il dit qu'il ne fallait pas perdre de temps et répéter le *Déjeuner chez les Borgia* puisque Antonia était revenue, et il courut chercher sa musique. Paulina dit :

— Il n'a pas aimé ce que vous avez dit, que vous aviez entendu *l'Appassionnata* mieux jouée, Tessa.

— Eh bien, il n'avait qu'à ne pas dire de cette voix niaise que c'était trop difficile pour lui. Il voulait qu'on lui dise le contraire. Je ne peux pas m'empêcher de le taquiner, quand il cherche ainsi des compliments.

— Je voudrais, dit Antonia en frissonnant, qu'il ne regarde pas les gens comme s'il voyait en une seule seconde tout ce qui leur est arrivé.

— Ça ne fait rien, déclara Teresa. Il ne pense qu'à ses propres affaires. Il se hâte d'oublier les autres choses et, ainsi, elles ne lui restent pas dans l'esprit. Lewis réapparut avec sa musique qu'il posa sur le piano, disant :

— Je propose de jouer maintenant tous les airs, jusqu'à ce que vous les connaissiez, et que vous trouviez des paroles. Qui sera César Borgia? C'est un ténor.

— Roberto, dit Paulina. Il a la plus belle voix de tous ici.

— Et Ikey Mo sera le pape, intervint Antonia. Ça lui ira tellement bien.

— Oh! Est-il ici? demanda Lewis.

— En haut, avec Sanger.

— Bien, il pourra jouer alternativement les rôles du pape et du moine. Ils ne paraissent pas ensemble. Puis le dresseur de puces... quel est son nom... le suivant de Linda... Trigorin... Il peut jouer le rôle du serviteur, Scaramello. C'est tout à fait le rôle qui lui convient. Il a un long travail à faire avec un cure-dents empoisonné. Allez le chercher tout de suite, Tessa. Vous le trouverez, je pense, sous la véranda. Et vous, Lina, amenez-moi Roberto.

Teresa sortit en courant et trouva Trigorin engagé dans une conversation à bâtons rompus avec Linda.

Il avait l'air un peu découragé et mal à l'aise; il avait été déçu de ne pas voir Sanger au déjeuner. Lewis et Kate avaient discuté sur *les Montagnes*, par-dessus sa tête, sans tenir le moindre compte de ses tentatives pour entrer dans la conversation. Cette attitude lui fit cruellement se rappeler ses espoirs joyeux lorsqu'il traversait la vallée, et le fit sortir du rapide délire provoqué par les yeux bleus de Linda. Il n'avait pas gravi cette terrible colline uniquement pour se rendre agréable à une belle femme. Elle aurait été très bien ailleurs, mais ici elle ne convenait pas, et se lier avec elle serait profaner les rêves qu'il avait tissés à propos de cette visite. Après le dîner, elle le trouva bien moins prometteur.

Il se leva avec vivacité quand il apprit que Lewis le demandait, et il suivit Teresa qui rentrait en sautant dans la maison. Il se mettait à leur service et il rayonnait, mais la joie tomba de son visage quand on lui dit qu'il fallait chanter.

— C'est impossible, s'exclama-t-il, je ne peux pas chanter.

— Tout le monde doit le faire, dit Lewis. On ne vous demande pas d'être un Caruso. Non. Laissez votre modestie tranquille. Voilà, chantez ceci.

Il joua les premières mesures de la chanson de Scaramello. Trigorin restait debout, gros et muet, faisant avec ses mains des gestes de supplication.

— Je ne peux pas, répéta-t-il.

— Chantez ceci, alors, ordonna Lewis qui se mit à jouer de nouveau.

Trigorin émit un son si faible, si étroit, que Teresa et Paulina se roulèrent par terre de rire.

— Non, vous avez tout à fait raison, vous ne pouvez pas chanter, dit Lewis, de mauvaise humeur. Mais qui va prendre le rôle, alors?

— Je pourrais jouer, proposa Trigorin avec modestie. Alors, peut-être, vous pourriez chanter.

— Jouer? J'en doute. Tout est écrit au crayon, et mal, qui plus est. Ce serait un pur et simple travail de devinette.

— Ce sera clair pour moi, lui assura Trigorin. Souvent, je dois lire des partitions semblables.

Et, s'asseyant, il commença à jouer la petite ouverture avec beaucoup de douceur et d'esprit, interprétant les gribouillages, qui signifiaient des accords, sans grande difficulté. Lewis écoutait impatiemment et dit :

— Oui, ça ira. Mais ne jouez pas ça comme si c'était du Chopin.

Trigorin se mit à jouer plus fort, ce qui était le seul remède qu'il pouvait imaginer. Teresa, qui avait admiré l'agilité impatiente de ses grosses mains, mit un bras autour du cou de Lewis, et attira sa tête près de la sienne.

— Lewis, murmura-t-elle, prenant par dérision le ton de la confiance, quelquefois, vous savez, vous parlez comme un coq en colère.

Il lui tira les oreilles et l'appela d'un nom qui ne peut

se répéter, mais alla vers Trigorin, et lui dit combien tous lui étaient reconnaissants de l'habileté opportune qu'il mettait à jouer pour eux.

Trigorin rayonna et joua plus fort que jamais.

— A présent, dit Lewis, je serai Scaramello. Nous n'avons donc pas besoin de répéter l'ouverture. Où est Roberto?

— S'il vous plaît? dit Roberto, qui était resté près de la porte, attendant qu'on l'appelât.

C'était un Italien petit et mince, invariablement habillé de bleu des pieds à la tête. Il avait une bonne figure hâlée, avec une petite barbe et une moustache. Il était dévoué à tous les Sanger. Il faisait tout le travail de la maison, entreprenait les besognes les plus singulières qui se présentaient, reprisait les chaussettes de Sanger, préparait le bain de Linda, et donnait des interviews à la presse. Sanger assurait que Roberto avait fait une fois le métier d'accoucheur quand Sébastien était arrivé au monde alors qu'on ne l'attendait pas. Mais il y avait si longtemps que c'était devenu presque une légende.

— Ecoutez, Roberto, dit Lewis. Pouvez-vous jouer?

— Scusa?

— Qui de vous, filles, parle italien? Tony! Expliquez-lui ce qu'il doit faire. Vous, Trigorin, jouez-lui sa partie, en même temps que l'entrée de Lucrèce. C'est marqué sur la partition, là. Où est Kate? J'ai besoin d'elle. Elle doit jouer le rôle de Lucrèce.

— Oh! Lewis! Laissez-moi le jouer, cria Antonia. Kate ne sait pas jouer.

— Elle sait chanter. Je ne veux pas qu'on abîme ma musique. Non, Tony.

Il alla à la porte et appela Kate.

— Mais elle va mettre le rôle par terre, Lewis.

— Pas du tout.

— Elle ne sait pas interpréter. Elle n'a aucun tempérament.

— Tant mieux, dit Lewis sèchement. Le tempéra-

ment c'est comme le vinaigre dans la salade, il suffit d'un peu. Et j'aimerais mieux n'en pas avoir du tout que trop. Kate! Où êtes-vous?

— Oh! Lewis, laissez-moi jouer ce rôle, je vous en supplie. Je sais chanter. Je sais vraiment. Tout le monde dit que j'ai fait des progrès énormes.

— C'est possible, Tony. Je ne dis pas que vous chantez mal. Mais Kate chante mieux.

— Oh! bien alors. J'espère qu'elle mettra par terre votre stupide pièce. Elle se tiendra collée au milieu de la scène, l'air d'un coussin de sofa, comme elle fait toujours. Je n'ai jamais entendu rien de plus drôle dans toute ma vie : Kate essayant de jouer le rôle de Lucrèce Borgia!

— Birnbaum en pape sera encore plus drôle. Non, Kate doit être notre diva. Vous serez sa victime, une magnifique créature qu'on empoisonne et qui meurt dans des souffrances atroces. Vous aimerez cela, n'est-ce pas? Vous pouvez créer un contraste plein de caractère à la lourde allure de paysanne de Kate.

— Oh! dans ce cas... dit Antonia, quelque peu adoucie. Mais que feront Tessa et Lina?

— Tessa sera la servante de confiance; Lina et Sébastien des pages. Ils chantent un duo.

— Et Suzanne? L'avez-vous oubliée? Oh! ça ne fait rien. Nous n'avons pas besoin d'elle.

Lewis se frappa le front, consterné, et s'exclama :

— Si je n'avais pas oublié Soo-Zanne! Est-ce que votre père...

— Sanger ne sera pas froissé qu'on la laisse de côté, lui assura Paulina. Quand elle chante, il est presque malade, et nous tous avec lui.

— Très bien. D'ailleurs, nous n'avons pas le temps de rien changer. Kate!

— Elle prépare le dîner, dit Roberto. Elle viendra après, dit-elle. Autrement vous n'auriez rien à manger.

— Quelle plaie! Eh bien, je la prendrai plus tard, et Caryl aussi. C'est notre forte basse. Faisons ce

que nous pouvons sans eux. Venez, Tessa. Nous jouons tous les deux une scène d'amour. Venez avec moi à l'autre bout de la salle, je vous fredonnerai l'air et nous imaginerons les paroles, pendant que Trigorin fait répéter Roberto.

Ils allèrent s'asseoir près d'une fenêtre éloignée, et se mirent, en riant beaucoup, à composer leur *libretto*. Elle fournissait les rimes et lui la mesure, et bientôt ils devinrent tout à fait indécents. A ce moment Roberto, qui commençait à saisir son rôle, prit une attitude effrayante et fit éclater son premier chant. En chantant il parcourait la scène d'un pas majestueux avec des gestes enflammés d'Italien.

— Voilà, dit Lewis. C'est exactement ce que je veux. Observez tous qu'il s'agit d'une pièce très latine. Ce garçon joue à la perfection. Copiez-le, et vous me ferez plaisir. Ça suffit, Roberto. A votre tour, Teresa. Nous allons chanter notre duo.

Ils montèrent sur l'estrade. Les mains de Trigorin se posèrent plus doucement sur les touches quand la petite voix de soprano de Teresa et la faible voix de baryton de Lewis s'élevèrent dans la salle. Ils n'avaient de voix ni l'un ni l'autre, mais ils chantaient avec esprit, et il était évident que Teresa s'efforçait de faire de son mieux. Dans cette maison, elle ne pouvait pas faire moins. La musique, ici, était sacrée. Même dans une absurde charade comme celle-ci il ne pouvait être question d'être négligent ou paresseux au point de la rabaisser. Les enfants de Sanger ignoraient l'obéissance, l'application, la maîtrise de soi et le respect, sauf pour la musique. Et l'on aurait pu dire la même chose de Lewis. Il avait l'air agité et fatigué. Ses cheveux rouges, mouillés de sueur, formaient une crête sur le sommet de sa tête. Il avait ôté tous ses gilets et son cache-col et dirigeait la répétition en manches de chemise. Teresa dans ses bras, il lui faisait la cour avec une compétence sérieuse qui montrait que, pour le moment, il avait complètement oublié qu'elle était. Il était très attentif

à se rendre compte de l'effet produit par le duo et à l'enchaînement de sa chanson avec la suivante. Dans sa préoccupation, il oubliait presque que Teresa n'était pas la jeune fille romaine pour qui il avait écrit le rôle. Ses yeux étaient graves et ardents et ne voyaient rien du tout, mais sa voix et ses gestes révélaient la maîtrise distraite d'un amoureux expérimenté. Teresa n'aimait pas la manière dont il la traitait; elle n'était pas une actrice, et ne pouvait pas entrer assez profondément dans son rôle pour en tirer tout ce qu'il fallait. L'espèce de stupeur, dans son attitude, l'absence des réponses attendues le ramenèrent à lui. Il tressaillit. Il s'aperçut qu'il tenait dans ses bras la pauvre petite Tessa, et non la paysanne italienne de pure race qu'il avait imaginée. Il rit d'une manière rassurante en la regardant, et acheva la scène avec une sorte de gaieté goguenarde qui la mit à l'aise.

Ils poursuivirent leur travail jusqu'au moment où Suzon, se glissant à travers la porte, vint leur annoncer que le souper était prêt. Tous très affamés et très heureux se rassemblèrent dans le hall où Kate, rouge et échevelée, servait la soupe qu'elle puisait dans une énorme terrine. Linda, déjà assise à table, avait commencé son repas. Elle leva avec mépris les yeux sur les musiciens, mais à la vue d'Antonia elle resta immobile et la regarda fixement :

— Oh! dit-elle doucement. Vous voilà donc revenue?

— Oui. Je suis revenue. Quelle sorte de soupe nous donnez-vous, Kate?

— Nous ne pouvons pas demander où vous avez été, je pense? dit Linda.

— J'ai été faire une visite.

— Oh! vraiment! J'espère que vous vous êtes amusée.

— Beaucoup, merci.

— On ne sait jamais, murmura Linda rêveusement.

Quelquefois les jeunes filles ne prennent pas autant de plaisir qu'elles l'espéraient à une visite. Quelquefois elles reviennent... tout à fait changées.

— Est-ce que Sanger descendra souper, Kate? interrompit vivement Lewis.

— Oui, dit Kate. Jacob Birnbaum est avec lui. Je les ai prévenus et ils descendent à l'instant.

— Jacob, déclara Linda, est arrivé en même temps que Tony. Vous me direz, je pense, que vous n'avez pas voyagé ensemble.

Antonia ne fit aucune attention aux paroles de Linda et commença de manger sa soupe.

— Elle est allée chez lui, souffla Suzanne. Je l'ai entendue le dire à Tessa et à Lina. Ah... Oh! maman! Tessa m'a pincée.

— Oh! Dieu! Voulez-vous laisser cette enfant tranquille, s'exclama Linda qui, furieuse, se pencha en avant pour tirer les oreilles de Tessa. « Venez ici, Suzanne, et dites-nous ce que vous avez entendu. »

— Tessa et Lina étaient en train de manger des cerises et ne voulaient pas m'en donner, et m'avaient chassée de la salle. Alors je suis montée sur le balcon et j'ai écouté tout ce qu'elles ont dit, malgré elles. Et Tony est arrivée, et a dit qu'elle était descendue chez Ikey...

— Oui? Restez tranquille, Lewis, s'il vous plaît. Je veux entendre ceci. Kate! Je m'étonne que vous interrompiez de cette manière grossière. Vous pourrez parler plus tard des avalanches à M. Trigorin. Restez tous tranquilles, et laissez-moi écouter. Continuez, ma charmante. Ensuite?

— C'est une sale petite menteuse, éclata Antonia. Je n'ai jamais rien dit de pareil, n'est-ce pas?

— Non, assurèrent, sur un ton loyal, ses sœurs.

— Vraiment? Nous verrons. Quand Suzanne aura fini de me dire ce qu'elle a entendu, elle pourra le répéter à votre père.

A ce moment, Sanger apparut en haut des marches, corps énorme et informe. Son fils Caryl le soutenait. Jacob Birnbaum marchait pensivement derrière eux le long du couloir, et observait avec curiosité, par-dessus

leurs épaules, la scène qui se déroulait dans le hall. Linda se leva et montra Antonia du doigt.

— Regardez-la, Albert, clama-t-elle. Elle est revenue, s'il vous plaît. Voulez-vous savoir où elle a été?

Sanger descendait les escaliers avec difficulté, s'appuyant lourdement sur le bras de Caryl, et précédé de Celert, son chien. Birnbaum, l'air un peu nerveux, fermait cette procession. Lewis et Trigorin oublièrent Antonia et ses ennuis dans le choc de surprise qu'ils éprouvèrent en apercevant leur hôte. Au cours des mois qui s'étaient écoulés depuis qu'ils l'avaient vu pour la dernière fois, la maladie et l'affaiblissement avaient fait de rapides progrès. Sa vaste charpente semblait s'être rétrécie; la chair s'affaissait lourdement sur son visage à moitié caché par les cheveux grisonnants. La vitalité splendide de cet homme avait disparu ne laissant qu'une épave énorme qui les regardait avec des yeux clignotants, troubles, injectés de sang. Quand il atteignit le hall, sa maîtresse commença à lui faire des reproches ainsi qu'à Antonia, leur jetant les injures les plus honteuses de son riche vocabulaire. Lewis et Birnbaum, habitués à ces scènes, se saluèrent gravement, et voulurent créer une diversion en annonçant que le tire-bouchon était perdu. Mais Sanger ne fit attention ni à l'un ni à l'autre; il continua de regarder fixement sa fille, comme s'il allait lui parler. Elle était devenue très pâle, mais continuait d'avaler gravement sa soupe, comme s'il ne s'était rien produit.

— Eh bien, ma fille, dit-il enfin, je m'étais promis de vous battre quand vous rentreriez à la maison, mais c'est beaucoup trop d'ennui; beaucoup... trop... d'ennui. En outre, j'ai faim.

Et il s'effondra dans sa chaise, au bout de la table.

— Quand je serai moins occupé, promit-il à Linda, j'instituerai un système disciplinaire. Je rosserai toutes les filles, pendant une demi-heure chaque matin, Suzon comme les autres.

Et il lança un regard féroce à Suzon qui frémit sur

sa chaise, bien que, en fait, elle fût la seule dans la maison qui échappât à ses coups.

— Rosser toutes les filles, tous les jours? demanda Sébastien, qui était arrivé juste à temps pour entendre ce que disait son père. Pourquoi?

— Pour leur conduite sans retenue, répondit son père. Battre, Sébastien, c'est le seul remède! Vous pouvez battre Suzon si vous voulez.

— J'aimerais bien, dit Sébastien.

— Si les hommes de cette famille se mettent d'accord, nous pourrons arriver à introduire un peu d'ordre dans la maison. Caryl battra Kate.

— Kate n'a pas besoin d'être battue, dit gravement Sébastien.

— Je pense bien que non. Mais quelques coups non mérités ne leur font pas de mal. Kate ne s'en trouvera que mieux.

Sanger regarda affectueusement la figure désolée de Kate et lui demanda de la soupe.

— Vous feriez mieux de laisser Jacob battre Antonia, dit aigrement Linda. Il l'a gardée avec lui la semaine dernière.

— Est-ce vrai? Le regard morose de Sanger quitta sa fille et se posa sur son ami. Est-ce vrai?

— J'espère que vous n'y voyez pas d'inconvénient, dit Birnbaum avec toute l'effronterie qu'il put rassembler. Quelque jour, peut-être, un autre des enfants viendra. Nous nous sommes beaucoup amusés. Mais Tony avait un grand désir de rentrer à la maison pour l'anniversaire.

Sanger soupira bruyamment et dit :

— Très aimable de votre part, Jacob.

Birnbaum parut mal à l'aise. Antonia, levant la tête pour la première fois, regarda son père et son amant avec des yeux de fièvre, pleins de mépris. Dans le silence gêné qui suivit, on entendit la voix de Trigorin qui, depuis le moment où Sanger était apparu dans

l'escalier, poursuivait un discours auquel personne ne prêtait attention.

— Il n'y a pas de privilège, disait-il, que j'aie autant désiré que celui d'être invité dans cette maison.

— Dieu me bénisse! Trigorin! s'exclama Sanger. J'avais oublié que vous étiez là. Je m'excuse. Mais vous êtes vous-même père de famille, je crois, et probablement habitué à ces sortes de choses. J'espère que Kate vous a installé confortablement. Connaissiez-vous Birnbaum?

Mais Trigorin ne désirait pas parler à Birnbaum, qui, évidemment, n'était pas musicien. Et Birnbaum ne désirait causer avec personne. Il s'occupait, d'un air boudeur, à déboucher les bouteilles et jetait des regards furtifs sur Antonia. Sanger restait très silencieux et mangeait à peine. Il regardait fixement son assiette, d'un air si triste et si absent, il poussait des soupirs si mélancoliques que personne n'avait envie de lui parler. Lewis s'entretenait à mi-voix, avec Caryl, les enfants riaient tout bas à leur bout de table, et Trigorin, une fois de plus, était exposé aux regards attendrissants de Linda.

Le triste repas se poursuivit avec assez de calme, sauf qu'on dût chasser Paulina et Sébastien qui crachaient l'un sur l'autre à travers la table. Mais même ceci s'accomplit sans le tumulte et le remue-ménage ordinaires. Sanger avait perdu son amour de la vie. C'était un homme malade, absorbé par sa dernière lutte désespérée, trop malade pour s'irriter de la conduite de ses enfants et de ses amis. Il vit les regards que Linda jetait sur Trigorin; il devina que Birnbaum avait séduit sa fille, mais il ne pouvait pas faire l'effort de la moindre protestation. Vers la fin du souper, cependant, comme il avait bu une bonne quantité de cognac que lui avait apporté Birnbaum, il s'anima un peu. Il commença de taquiner Lewis à propos des *Chants révolutionnaires* et raconta comment, à une des premières répétitions, les ténors étaient partis une mesure en

retard, retard qu'ils avaient gardé jusqu'à la fin. Lewis avait décidé que c'était mieux ainsi. Plus tard, dans la soirée, il devint très agréable et raconta des histoires amusantes sur Brahms. Pendant une heure il redevint lui-même et ses amis oublièrent leur tristesse. Ils retrouvèrent, comme autrefois, une liberté et une jovialité héroïque, sentirent qu'ils assistaient à quelque chose d'épique et que le simple fait d'écouter Sanger et de rire avec lui leur conférait une sorte d'immortalité. Mais, sur la fin de la soirée, il devint difficile de le comprendre, et quand Caryl et Lewis l'emmenèrent se coucher, il ne parlait plus. Trigorin et Birnbaum, qui ne trouvaient pas grand-chose à se dire, se retirèrent dans la chambre d'amis qu'ils devaient partager.

CHAPITRE IV

JACOB BIRNBAUM était derrière le paravent qui formait l'aile d'une « chambre au Vatican ». Son large front était enfoui sous trois couvre-théière, placés l'un sur l'autre, en couronne papale. Le reste de sa personne était enveloppé dans une vieille cape espagnole. Il faisait un Borgia assez impressionnant. Sur l'estrade, la troupe Dodd était en pleine activité. Trigorin jouait bruyamment du piano. Antonia mourait d'une manière aussi latine qu'elle le pouvait, ses longs cheveux traînant sur l'épaule de Roberto qui, vêtu de la robe rouge de Kate, faisait un petit cardinal extrêmement joli. Il soutint la dame empoisonnée au moment où elle chantait son dernier air, vif, suave, très émouvant, et quand elle eut poussé son dernier soupir, il la déposa par terre, presque aux pieds de Birnbaum. Elle était étendue, très rose et très contente d'elle-même, les yeux bien fermés, dans un effort innocent pour paraître vraiment morte.

Birnbaum fixa les yeux sur elle, sombre, l'esprit douloureusement ramené vers tout ce qui leur était arrivé à tous deux, depuis le jour où, il y avait à peine un mois, il l'avait regardée dans le jardin de Gênes. Elle ramassait des fresias et il avait découvert, avec un sentiment qui l'avait rendu fou, le charme de sa beauté et de sa jeunesse. Sa folie avait commencé ce jour-là. A la pensée du ravage qu'elle avait fait dans la paix de

son esprit, il désirait presque qu'elle fût réellement morte à ses pieds. Morte, elle n'aurait pas été plus perdue pour lui. Si la délicieuse et tourmentante créature qui avait été sienne mourait et qu'on l'ensevelît, qu'on la jetât sous la terre funéraire, il pourrait l'oublier. Mais tant que cet esprit vivant, vindicatif, qui lui avait glissé entre les mains le regardait avec ses yeux, se moquait de lui avec sa langue, il ne pourrait espérer jamais retrouver sa tranquillité.

Parce qu'elle avait eu l'air de lui promettre le paradis, et parce qu'il était habitué à avoir tout ce qu'il désirait, il lui avait persuadé, faisant miroiter à ses yeux des distractions de prodigue, de venir à Munich. Mais, en retour, elle l'avait tourné en ridicule, elle lui avait ouvert les yeux si complètement sur l'illusion de toute possession, qu'il doutait dorénavant de goûter jamais un plaisir sans un arrière-goût d'amertume. Elle ne lui avait rien donné du bonheur qu'il avait attendu; et longtemps avant la fin de la semaine il s'aperçut qu'il avait commis une faute irréparable, et que, ce qu'il avait désiré, c'était quelques moments de passion partagée, un apaisement de sa solitude, un signe qu'elle répondait à ses sentiments. Il aurait joyeusement renoncé à sa brève et imaginaire victoire, pour la moindre preuve qu'il était nécessaire à son bonheur. Mais un implacable remords lui disait que, par sa propre folie, il l'avait perdue.

Sur la scène, Scamarello, le serviteur, recevait l'ordre de la jeter dans le Tibre. Il la saisit et l'emporta derrière le paravent. Quand il l'eut remise avec précaution sur ses pieds, elle ouvrit les yeux avec un rire qui s'arrêta net : elle se trouvait si près de Jacob Birnbaum ! Reculant, elle le regarda avec défiance, et lui, blessé soudain d'une peine intolérable, lui rendit son regard, avec un sourire d'insolence réfléchie qui la rendit pâle de fureur.

Lewis, qui les observait, se dit qu'ils faisaient une jolie paire. Il frissonna un peu. Il n'aimait guère penser

à ce qui avait dû se passer entre eux à Munich. Ce devait être des choses bien laides, pour qu'ils préférassent ainsi rester dans la compagnie l'un de l'autre, pour le seul profit de se tourmenter mutuellement. Il leur tourna le dos, et sa tête, ce jour-là, étant complètement dans les nuages, il les oublia bientôt.

Le flot égal de sa propre musique le satisfaisait et le calmait, mais il s'aperçut qu'il ne pouvait pas écouter dans un esprit de critique intelligente. Il se sentait envahi par une étrange torpeur. Il reconnaissait, dans cet état, la première manifestation d'une violente poussée d'activité mentale. Avant longtemps, sa pensée serait en plein travail, mais pour le moment il était obsédé et dérouté par une conception vague, une forme, le schéma d'une chose nouvelle qui venait de naître dans son esprit. Tant que cette idée confuse le hantait, il ne pouvait penser à rien d'autre, car il lui fallait rejeter toute image qui n'était pas la vraie. Il méditait rêveusement, désirant, non sans frayeur, la venue du moment où sa pensée prendrait forme.

Birnbaum dut les quitter bientôt pour rejoindre le groupe sur la scène. Lewis, debout près d'Antonia derrière le paravent, fut tiré, comme par une secousse, de sa méditation et exaspéré au-delà de toute raison quand il s'aperçut qu'elle était en larmes. Il murmura avec colère, par-dessus son épaule :

— Cessez de faire ce bruit, s'il vous plaît.

Elle comprit qu'il ne fallait pas le déranger quand il écoutait sa propre musique et, ravalant humblement ses larmes, elle répondit :

— Je vais essayer. Pouvez-vous me prêter un mouchoir?

Il fouilla ses vêtements et trouva enfin une chose de coton rouge, très sale, qu'il lui donna. Alors il lui tourna le dos de nouveau, pendant qu'elle s'essuyait les yeux, en attendant que la fin de la pièce lui permît de s'en aller et de hurler aussi fort qu'elle voudrait.

Il entra pour saluer, toujours perdu dans ses pré-

occupations pénibles. Il monta sur la scène, il s'inclina devant une audience composée de Linda, de Suzon, de Sanger et du maître d'école du village. Ils se groupèrent autour de lui, et Linda dit qu'elle ne savait pas qu'il écrivait d'aussi jolies choses, et Sanger assura qu'il était un garçon très amusant. Trigorin serra la main de Lewis dans le couple blanc et moite des siennes.

— C'est admirable, soupira-t-il. Vous dites que c'est pour imiter l'opéra italien? Je dis que non. C'est inspiré par cette école... oui... mais c'est aussi original, mon cher monsieur, c'est une œuvre de génie.

— C'est très aimable à vous de me dire cela, répondit Lewis qui essayait de dégager sa main. Vous avez bien joué, Trigorin, je ne sais pas comment vous avez pu déchiffrer mes gribouillages.

— C'était un plaisir... un honneur. Elle était si belle cette petite œuvre. C'est de la vraie mélodie...

— Elle marque un progrès sur les *Chants révolutionnaires*? demanda Birnbaum, qui écoutait.

— Mais non, dit Trigorin, secouant très sérieusement la tête. Je ne puis dire cela. J'aime tant ceci, mais je préfère le reste. Le reste, c'est aussi des œuvres de génie, mais plus denses.

Lewis avait l'air très peiné, et laissa entendre qu'il était lui-même prêt à considérer le *Déjeuner chez les Borgia* comme l'effort le plus profond qu'il eût jamais fait. C'était un coup pour lui, dit-il, que M. Trigorin pensât que c'était une œuvre superficielle. Il avait réussi à réduire son co-invité à un silence embarrassé et vexé, quand on entendit Linda demander, mais non plus d'une voix douce, pourquoi on n'avait pas écrit de partition pour Suzanne.

— L'enfant sait chanter juste, affirma-t-elle, et j'aimerais savoir pourquoi on la laisse de côté.

— Ma chère Linda, s'exclama Albert, on doit accepter les choses comme elles sont. Nous aimons un niveau élevé dans la famille et le niveau de Suzanne est loin de celui de tous les autres.

— Je ne sais pourquoi vous êtes si méchant pour cette pauvre petite fille. Je ne le sais vraiment pas, se lamenta Linda en caressant Suzon. Comme si cela importait, la façon dont un bébé de cet âge fait les choses! Je ne vois rien de si admirable, pour en venir au fait, dans la façon dont Lina et Sébastien ont chanté leur rôle.

— Il n'y avait là rien d'admirable, dit Sanger d'un air lassé, si ce n'est qu'ils ont bien voulu se donner de la peine. Si l'un d'eux avait osé émettre le maudit petit filet de voix que Suzon nous fait entendre, j'aurais arrêté le morceau. Ce n'est pas le cas, n'est-ce pas? Non, bien sûr.

— Je puis vous dire, Albert, qu'il y a pas mal de gens qui pensent différemment. Un monsieur à Gênes, l'entendant chanter, dit qu'elle était remarquable pour son âge. Il déclara que son talent était un héritage et que n'importe où il la reconnaîtrait pour la fille de Sanger. Il ajouta qu'elle irait fort loin.

— La fille de Sanger! Ciel et terre! La fille de Sanger! N'est-ce pas déjà assez malheureux d'avoir engendré quelque chose comme Suzon? Je suis prêt à jurer que je ne l'ai jamais fait! Et voilà qu'un monsieur à Gênes trouve qu'elle me ressemble! Injure intolérable! Birnbaum! Ecoutez ceci! Un monsieur à Gênes qui entendait Suzon chanter... A propos, avez-vous entendu chanter Suzon? Non? Eh bien! vous allez l'entendre. Sautez sur la scène et chantez-nous quelque chose. Attendez... Qu'avez-vous chanté au monsieur à Gênes? La Chanson de la fleur, dans *Faust*? J'aurais dû m'en douter. Chantez cela. Certainement Trigorin ne demandera pas mieux que de vous accompagner.

— Bien. Ma chérie, c'est votre tour de chanter un peu, maintenant, dit Linda qui ne pouvait croire que quelqu'un pût entendre chanter Suzanne sans la trouver délicieuse. Suzon n'avait pas besoin d'encouragement. Elle se réjouissait de l'attention qu'on lui prêtait, d'où qu'elle vînt. Elle grimpa sur l'estrade, rejeta en arrière

ses boucles blondes et commença à gazouiller d'une voix de fausset, indistincte et douceâtre. Son aisance, sa confiance en soi et la fausseté de son chant, répondaient à l'étonnante vulgarité de l'exécution. Elle insistait sur le moindre effet, le moindre accent, de la façon qui pouvait le plus sûrement blesser le goût de sa famille. Et cependant un certain allant et son assurance expliquaient la prophétie du monsieur de Gênes. Sanger lui-même était enclin à craindre que son audace et son ostentation sans scrupule ne la conduisissent plus loin que les autres, ne fissent d'elle l'étoile de la famille. De là sa haine, il ne pouvait supporter qu'elle pût éclipser le talent patient et plein de ressources de Caryl et de Kate, ou le fin brillant des enfants d'Evelyn. Il fronça sévèrement les sourcils tout au long du morceau.

Mais elle, avec un sourire persistant et niais, feignait de ne pas voir, et aussi de ne pas entendre les bruits incongrus par lesquels les plus jeunes de ses frères et sœurs manifestaient leur dégoût pour le genre de son exécution. A la fin, elle salua pour remercier des maigres et ironiques remerciements de ses aînés, persuadée de son succès, sauta en bas de l'estrade et courut cacher sa figure dans le giron de sa mère, joli geste qu'elles avaient répété en particulier!

— Petit singe! observa Sanger avec colère. Voilà ce que j'ai à supporter. Et elle nous fera honte sur toutes les scènes de l'Europe avant la fin de sa carrière. Mais je n'en saurai rien. Les vers m'auront avant, Dieu merci!

Il retomba dans sa tristesse, pour un petit moment, puis il dit :

— Kate, ma chérie, ne soyez pas timide. Nous sommes un auditoire indulgent et nous n'attendrons pas en vous une seconde Suzanne. Ne pouvez-vous pas nous faire plaisir un peu? Nous ne vous avons pas entendue ce soir autant que je l'aurais aimé.

— Je regrette, dit Lewis. Je n'avais pas idée que Kate s'était transformée en une telle *prima donna*.

Sinon j'aurais écrit de plus longs morceaux pour elle seule. Chantez donc, Kate!

Kate chanta et tous se réjouirent. Elle chanta une chanson après l'autre pour satisfaire tous les goûts et acheva par une composition quelque peu ambitieuse de Caryl un accompagnement pour ces vers :

Du bist wie eine Blume!

qui fut accueilli par la famille avec des appréciations différentes, sa signification étant en réalité incompréhensible pour la plupart d'entre eux. A la fin Lewis félicita Caryl avec tant d'exagération, si ostensiblement à la manière de Trigorin, que tous les enfants commencèrent à ricaner. Il s'étendait sur le privilège qui lui avait permis d'entendre la première exécution de ce détestable petit travail quand Sanger, qui sentait qu'ils poussaient les choses trop loin, alla vers Trigorin et fut aimable avec lui. Il loua le déchiffrage de l'orchestration et dit combien tous lui étaient redevables. Trigorin rayonnait. C'était, depuis le début de son séjour, la première occasion que Sanger lui donnait de causer avec lui.

— C'était facile, dit-il. Souvent je dois lire de la musique très mal écrite. C'est très bien ce morceau, n'est-ce pas?

— Hum! dit Sanger. Un badinage. Il convenait à la troupe, c'était tout ce qu'il fallait.

Trigorin, qui avait eu le matin même une lettre courroucée de sa femme, pensa que c'était l'occasion et se précipita au-devant de son destin :

— C'est une distraction d'écrire pour un artiste, quelquefois. C'est amusant. Ma femme... espère que vous voudrez un jour écrire un ballet pour elle... une petite chose...

Sanger se raidit et leva les sourcils.

— Je suis honoré, dit-il, mais je ne pense pas que je puisse écrire un ballet qui conviendrait à Madame, même s'il y allait de ma vie. Pourquoi n'avoir pas

demandé à Birnbaum d'en écrire un? C'est beaucoup plus dans sa ligne.

— Je ne savais pas... commença Trigorin, d'un air hésitant, et il regarda le jeune juif.

— Vous ne saviez pas qu'il écrivait de la musique. En effet, il n'en a pas encore écrit. Mais il le devrait. Il le devrait. Il possède plusieurs théâtres. Ecoutez, Birnbaum. Voilà Trigorin qui demande à l'un de nous d'écrire un ballet pour Mme Trigorin... Je lui dis qu'il vaudrait mieux que ce soit vous qui le fassiez et le donniez sur l'un de vos théâtres.

— Je crains que Mme Zhigalova ne soit pas satisfaite de mon travail, dit Jacob. Pourquoi ne le fait-il pas lui-même?

— Je ne puis écrire de musique, dit tristement Trigorin.

— Peut-être le pourriez-vous si vous essayiez. C'est très facile, n'est-ce pas, mon ami?

— Très, dit Sanger, lui retournant sa grimace. Oui, ce serait une excellente affaire que d'écrire tous ces ballets vous-même, Trigorin.

— Ne les écoutez pas, monsieur Trigorin, chuchota Linda dans son dos, ils se moquent de vous.

Trigorin aux abois se retourna, la regarda, et se rappela combien elle avait été plus gentille que tous les autres à la Karindéhütte. Elle abaissa ses lourdes paupières blanches et lui fit une place à son côté sur le banc auprès de la fenêtre.

Pendant une seconde il hésita, regardant vers le piano où Sanger, Lewis et Birnbaum causaient ensemble, mais il savait qu'ils ne désiraient pas sa présence; aussi il s'assit et s'abandonna à elle. Elle put au moins l'aider à calmer ses blessures d'amour-propre, à son esprit chagriné elle procura un oubli facile. Elle lui rendit courage, mais ne fixa en lui aucune idée de bien ou de mal.

Ils s'engagèrent en une conversation chuchotée, pleine de longues pauses significatives, comme deux

joueurs d'échecs qui hésitent et réfléchissent entre les coups. Leur but commun était d'oublier, d'échapper à leurs nombreux chagrins — car Linda, en dépit de sa placidité, avait un chagrin — une sorte de terreur composite de la pauvreté, de l'insécurité, et celle de devenir trop grosse, une peur de l'avenir qui se dressait sur sa vie comme un brouillard froid, une vision d'elle-même comme d'une énorme vieille femme qui finissait par mourir de faim.

Cependant la compagnie se séparait. Le maître d'école prit congé, et Lewis, attiré par le clair de lune qui brillait au-dehors, fit quelques pas avec lui en descendant la colline. Sanger et Caryl montèrent dans leur chambre pour commencer leur travail nocturne. Birnbaum errait comme un malheureux à travers la maison, cherchant Antonia, bien qu'il n'eût pas la moindre idée de ce qu'il pourrait lui dire s'il la trouvait. Il tomba sur les deux petites filles assises sur la dernière marche de l'escalier, et leur demanda si elles ne l'avaient pas vue.

— Elle est dans notre chambre, Ike, dit Pauline. Elle pleure de toutes ses forces. Elle a pleuré toute la soirée.

— Pleuré! répéta-t-il, saisi et cependant un peu optimiste. C'est pitié.

— Elle pleure souvent, dit Teresa d'un ton qui signifiait qu'elle n'attachait pas d'importance à ces pleurs.

— C'est un vrai bébé criard, ajouta Paulina.

— Et vous aussi, répliqua Teresa irritée. Toutes les deux vous rugissez et vous hurlez pour la moindre chose.

— Pourquoi pleure-t-elle? demanda Jacob, inquiet.

— Parce que Lewis n'a pas voulu lui donner le rôle de Lucrece Borgia. Elle a été terriblement blessée du fait qu'il méprisait sa façon de chanter.

— So! s'exclama-t-il, quelque peu désappointé.

Et il alla se coucher.

— Ce n'est pas la peine que nous montions avant que Tony soit calmée, dit Paulina.

Teresa ne répondit pas, mais elle s'accroupit en haut des marches et se mit à méditer avec mélancolie, ses bras minces autour de ses genoux. Tout à coup elle s'était sentie profondément malheureuse. Ses yeux regardèrent fixement l'obscurité du hall, coupée en deux par le clair de lune qui entraît comme un flot à travers la porte ouverte. Elle ne put y tenir. Elle se leva d'un bond, avec un petit cri exaspéré.

— Oh! s'écria-t-elle. Comme je hais le monde entier.

— Tout paraît bien affreux, cette année, convint tristement Paulina. Nous ne nous amusons pas comme autrefois.

— Au revoir, dit Teresa qui se mit à descendre les marches.

— Où allez-vous? Dehors?

— Oui. Il faut que je sorte de ce...

Elle courut dehors, se cacher dans la montagne, effrayée et furieuse, poursuivie par un triste pressentiment qui semblait remplir la tranquille maison. Tout en trébuchant sur le sentier, elle ne cessait de murmurer pour elle-même :

— Je voudrais mourir. Je voudrais être morte.

Elle savait qu'elle ne pensait pas ce qu'elle disait, elle n'avait pas le moins du monde envie de mourir. Mais la violence de ces paroles paraissait la satisfaire, de la même manière qu'elle se serait sentie soulagée si elle s'était mise à courir en montant une côte.

CHAPITRE V

LE sommet du col était si calme que Teresa retrouva bientôt la paix de son esprit. Elle ne pouvait rien voir des arbres, ni du monde des hommes, la vallée qui conduisait à Weissau étant couverte de nuages. Audessus et autour d'elle, il n'y avait que le ciel qui, sans la lune, eût été entièrement vide. Les pics s'élevaient dans cet espace, en pleine lumière. Elle se trouvait en un point où la route s'escarpait pendant un moment sur la crête et puis s'abîmait dans une vallée sombre vers le côté le plus lointain. De cette obscurité l'écho apportait le murmure de nombreuses cascades et emplissait de sons l'abîme de la nuit. Elle demeura ainsi, le regard baissé, déjà plus calme.

Au long du sentier, un petit calvaire de bois indiquait une source, et auprès était une grotte de pierres construite l'année précédente par Pauline et Sébastien. Ils avaient prétendu que c'était pour la prière et la méditation; et c'était étrange, car aucun d'eux ne s'adonnait beaucoup à ce passe-temps; mais la construction les avait rendus heureux pendant trois semaines. Les tempêtes de l'hiver l'avaient renversée, et ce n'était plus maintenant qu'un amas de pierres auprès du crucifix sur la route.

Teresa pensa qu'il serait agréable de bâtir, non pas une grotte, mais une petite maison où elle pourrait toujours vivre; elle écouterait les tourmentes de neige au

travers de la gorge, elle verrait la fonte des neiges et les fleurs du printemps se montrer dans l'herbe. En été elle aurait une flûte et, cachée dans les montagnes, elle jouerait des airs agréables et glacerait de terreur les voyageurs solitaires qui graviraient péniblement le col avec leurs havresacs. Car personne ne connaîtrait la petite maison.

Elle escalada un monticule, le point le plus élevé du voisinage, et regarda autour d'elle. Dans chaque direction elle pouvait voir à des lieues et des lieues, mais l'aspect était uniforme, une succession de chaînes calmes se dressait dans le vide. La lune les avait toutes uniformément teintes en noir et blanc, et le ciel était sans couleur. C'était d'une simplicité qui la ravissait. elle avait besoin de cela. Il y avait là, habituellement, trop de choses. Les gens, les couleurs, les bruits peuplaient son esprit de mille idées et mettaient le désordre en elle. Souvent elle avait senti qu'elle ne voyait clairement, mais ici où il y avait si peu à regarder, c'était possible. Elle se tourna vers le Königsjoch qui surplombait presque au-dessus d'elle, et s'attarda à le regarder. Ses rochers caillouteux, ses champs de neige et le profil uni, sobre, de son sommet, paraissait proche à toucher — et cependant elle savait qu'il était éloigné de bien des lieues. Elle le contemplait avec avidité, essayant de graver cette image dans son esprit pour la sauver ainsi pour toujours de l'oubli. Elle tomba en extase. Comme elle regardait, elle eut une idée, un espoir fou qui arrêta son souffle. Si jamais elle pouvait voir une seule chose complètement, elle pourrait très facilement voir Dieu.

Cette pensée la bouleversa à tel point qu'elle se jeta sur l'herbe courte, balayée par le vent et contempla le ciel au-dessus d'elle, attendant, raidie dans son effort pour isoler sa pensée. Rien n'arriva. Au bout de quelques minutes, elle fut très fatiguée et tout à fait gelée. Le vent, dans ses cheveux, venait directement des champs de neige. Elle commença à penser avec plus

de douceur à son exaspérante famille de la Karin-dehütte. Elle retournerait vers eux.

Elle se ressaisit et se mit à descendre, éprouvant une effrayante faiblesse dans tous ses os. Jetant un regard aux abords du sentier, elle vit qu'un homme était là qui contemplait la montagne, perdu en une sorte d'extase, comme s'il avait découvert la chose secrète qui lui avait échappé, à elle. C'était Lewis. Elle envoya un petit baiser plein d'affection à cette silhouette qui n'en avait pas conscience, remarqua combien elle connaissait la forme de sa tête vue de dos. Elle aurait pu la dessiner les yeux fermés — si souvent, assise, elle l'avait observé tandis qu'il dirigeait des symphonies qu'elle n'avait pas toujours écoutées. Et en cet endroit il ne paraissait pas plus solitaire que dans la foule des salles de concert. A cet instant, la vision de Lewis sembla s'interrompre, et il se remit à marcher avec une frénésie folle, parfois trébuchant, et souvent courant presque. Elle savait ce qui le faisait souffrir et en était très chagrinée.

Vivant dans une famille d'artistes elle en était venue à considérer cette chose implacable qui s'emparait d'eux comme un véritable malheur. Par un hasard singulier, ce mal ne l'avait pas atteinte; seule de la bande elle en était préservée. Elle ne croyait pas qu'elle serait toujours à l'abri de ces monstrueux efforts de création. Elle ne désirait rien, si ce n'est qu'il lui fût permis de contempler le monde. Le résultat de ces observations avait été qu'elle considérait la création musicale comme un mal atroce et douloureux. Elle avait pitié de son mari quand ce mal l'assaillait, autant que s'il était tombé et s'était cassé la jambe.

Pour elle ce mal était une malédiction secrète, le loup-garou de la famille toujours prêt à surgir et à les dévorer tous. C'était la raison de la plupart de leurs infortunes. La place qu'il occupait dans sa conception du monde était à peu près celle que le diable doit tenir dans l'esprit d'une petite fille plus instruite.

— Pauvre Lewis, murmura-t-elle, je pensais bien que c'était cela! Toute la semaine il avait l'air d'une poule qui a envie de couver.

Elle avait cru qu'il ne pourrait pas la découvrir, et elle s'apprêtait à dévaler sans bruit le versant le plus éloigné de la colline, quand il l'aperçut. Immédiatement il l'appela, enjamba la pente rapidement pour qu'elle ne pût pas s'enfuir.

— Tessa? Que faites-vous ici? N'avez-vous pas froid?

Il parlait presque machinalement, comme s'il savait à peine ce qu'il disait. Elle vit qu'il était troublé et malheureux d'avoir été surpris à l'improviste. Elle dit qu'elle était venue pour regarder la lune, et il rit avec aigreur.

— C'est pitié que d'aller rêver à la lune à votre âge! lui dit-il, mais je pense que c'est un symptôme.

— De quoi?

— D'anémie.

— Qu'est-ce? Cela sonne très désagréablement.

Il avait l'air de lui avoir dit cela avec l'intention de lui déplaire. Il insista, s'expliqua avec une amertume qui disait très clairement à Tessa de ne pas croire qu'il fût venu vers ces montagnes baignées de lune parce qu'il les trouvait belles, ou qu'il eût le moindre souci de ce qu'on pouvait en penser. Elle jugea qu'il méritait d'être un peu taquiné et quand il eut achevé, elle dit :

— Quel rayon de soleil vous êtes! C'est l'anémie sans doute qui vous a amené ici. J'avais cru d'abord que vous étiez venu pour chercher cette pièce de monnaie que nous avons perdue il y a deux ans. Je vous voyais courir, faisant des cercles.

— Depuis combien de temps étiez-vous là? demanda-t-il soupçonneux.

— Depuis plus longtemps que vous. Vous m'avez dérangée.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas dit?

— Je ne voulais pas être dérangée. J'étais très

occupée à penser. J'allais justement en toute tranquillité vers un endroit de cette montagne, moins peuplé, quand vous avez éprouvé le besoin de m'arrêter.

Elle s'éloignait peu à peu de lui. Tout à coup il vit qu'elle avait peur de lui. Quelqu'une de ses paroles devait l'avoir offensée. Il rit et lui demanda à quoi elle pensait, sur quoi elle prit ses jambes à son cou, n'écoutant plus les clameurs de Lewis lui criant de s'arrêter. Sauvagement elle dévala.

Terrifiée, elle l'entendait gagner du terrain sur elle. Elle poussa des cris perçants, saisie par la panique instinctive des poursuivis, quand bientôt il la rattrapa.

— Maudite! Pourquoi ne vous arrêtez-vous pas quand j'appelle? dit-il tout haletant. Maintenant, dites-moi... Mon Dieu, Tessa! Qu'avez-vous?

— Allez-vous-en.

— Avez-vous pris un mouchoir? demanda-t-il bientôt, parce que j'ai prêté le mien à Tony qui en a eu besoin aussi ce soir.

Au nom de Tony, les larmes de Tessa cessèrent brusquement. Elle se détourna de lui avec un geste offensé et demeura silencieuse.

— Cela paraît être une habitude dans votre famille, railla-t-il; si vous avez un mouchoir, peut-être ferais-je mieux de me retirer.

Mais il n'offrit pas de s'en aller. Il resta encore, l'observant attentivement, plein d'une sorte de remords. Elle était plus près qu'il ne l'aurait voulu du bord rocailleux du sentier qui s'enfonçait dans une mer de nuages au-dessous. Il craignait qu'elle ne sautât pardessus s'il bougeait ou s'il la touchait. Il attendit et fut étonné de l'entendre dire d'une voix basse, presque pour elle-même :

— Tony a pleuré toute la soirée.

— Oh! Tony! s'écria-t-il avec impatience.

Et il fit quelques pas au long du chemin, s'éloignant d'elle comme s'il craignait qu'elle ne l'obligeât à entendre quelque détail sur Tony. Il ne désirait rien savoir

sur Tony. C'était une fleur blanche tombée dans l'abîme. Il l'aimait beaucoup quand elle était une petite chose sauvage comme Tessa, une délicate et audacieuse créature prise maintenant dans l'inévitable piège. Aucun homme de cœur et d'imagination n'aime à contempler pareil spectacle. Lewis possédait ces deux avantages, cœur et imagination, à un degré affligeant. Il passait sa vie à s'en éloigner, et sa cruauté était une sorte de défense instinctive qu'il s'était créée contre eux. Son attitude avait été d'une arrogance sombre, qui déniait au reste du monde une possibilité de souffrir égale à la sienne. Il blessait ses amis en leur démontrant pour sa propre satisfaction leur heureuse insensibilité. Il désirait réellement se convaincre que la plus grande partie de l'espèce humaine est trop stupide pour craindre une douleur plus aiguë que la douleur physique, et il nourrissait cette illusion par la fréquentation néfaste de gens qui, pour la plupart, étaient plus brutaux que lui-même. Même de cette façon, il n'était pas du tout prémuni. Dans les occasions où, en dépit de sa résistance, quelque chagrin du monde extérieur perçait l'armure de son égoïsme, il était troublé au-delà de toute proportion, simplement parce qu'il ne voulait pas admettre que les larmes sont le sort commun... Il fuyait sa propre compassion. Il avait fait de son mieux, récemment, pour éviter Antonia, et si cela avait été possible, il aurait évité Tessa pendant qu'elle était ainsi frappée par la répercussion du malheur de sa sœur. Mais la difficulté, c'est qu'il ne pouvait jamais s'éloigner de Teresa.

Elle était simplement adorable, et il fallait toujours la reconforter, bien que ce fût la propre ineptie de Lewis qui fut cause de son chagrin. Elle était la précieuse exception à ses jeunes et excessives généralisations par lesquelles il repoussait le monde. Il revint près d'elle, lui prit le bras et la conduisit à nouveau dans la montagne, consolant et grondant d'une manière à peu près incohérente.

— Ne vous préoccupez pas de Tony, ma chérie. Elle sera très bien. Elle se remettra. Elle est... Elle grandit. Ce n'est pas commode. Mais ça arrive à tout le monde. Dieu les protège!

Teresa paraissait écouter à peine, mais sa dernière phrase attira son attention, et elle demanda curieusement :

— Croyez-vous en Dieu alors?

Il réfléchit et dit qu'il y croyait en effet.

— Que je sois béni si je sais ce que j'entends quand je dis cela. Que croyez-vous, Tessa?

Elle hésita, et puis lui dit comment, quelques minutes auparavant, elle s'était sentie elle-même sur le point d'une découverte.

— Je n'ai rien vu, dit-elle tristement. C'est parce que je suis tellement ignorante; quand je dis Dieu, je ne sais pas ce que je veux dire par là. Si j'étais Roberto je serais plus avancée, car je le saurais. Je voudrais dire que Dieu est là.

Et elle indiqua la direction du Calvaire qui se profilait nettement dans le ciel au-dessus d'eux, gardant même, en cet endroit solitaire, le secret de la souffrance éternelle de l'homme.

— Ce n'est pas lui que vous voulez dire? demanda-t-elle à Lewis d'une voix hésitante.

Lewis répliqua, presque heureux, que non. Il l'entraîna hors de cet endroit et ils s'en allèrent, en contournant l'extrémité de la montagne, vers un plateau d'où ils pouvaient voir jusqu'aux chaînes de Karwendal, lointaines, glacées, inhumaines. Ici, du moins, si ce n'était nulle part ailleurs, résidait la divinité qu'ils adoraient tous deux. Ils s'assirent ensemble sur l'herbe et se mirent à parler, étouffant leur voix comme s'ils craignaient de troubler l'immensité silencieuse de la nuit. Il lui dit beaucoup de choses, il savait à peine quoi; des détails insignifiants ou absurdes sur ce qu'il avait su ou fait dans sa vie vagabonde. Ils captivaient l'attention de Tessa et apaisaient son désespoir. Bientôt

elle rit, et quand, à la fin, ils repartirent pour la maison, elle courait en sautant auprès de lui avec la légèreté qui lui était coutumière. Il l'avait toujours considérée comme la plus jolie fleur du bouquet. C'était une délicieuse petite friponne abandonnée, et tout à fait de son goût. Elle l'amusait toujours. Et, chose étrange, elle était innocente. C'était bizarre à dire de l'une des filles de Sanger, mais c'était la vérité. Innocence était le seul mot qu'il pût trouver pour la solitude sauvage et pleine de fantaisie de son esprit. Le manque de retenue de ses manières ne pouvait cacher complètement cela et derrière il devinait une profondeur d'esprit qui le frappait comme une sorte de désastre chez une créature si tendre et si fragile, si handicapée par son sexe. Elle serait toujours prête à s'offrir avec passion à la souffrance, pour sa seule beauté, avec cette sincérité qui est la gloire et la malédiction des natures de cette sorte. Il se demanda avec angoisse et pour la première fois ce qu'il adviendrait d'elle.

Il le savait.

Il l'avait toujours su, et jusqu'à cette nuit il en avait été persuadé. Elle était à peine de deux ans plus jeune que celle de ses sœurs dont elle recommencerait inévitablement l'aventure. Pauline, aussi était façonnée pour le même destin. Déséquilibrée, ignorante, le cœur chaud évidemment, n'ayant rien de cette lourde prudence qui avait protégé Kate, plus heureuse, elles étaient toutes deux propres à se mêler aux vilaines affaires de la vie, à peu près par les mêmes voies. Il savait quel milieu elles fréquentaient : le désir, ce dévorateur aveugle, ce Moloch brutal et incompréhensible, hantait leur jeunesse que rien ne protégeait, les réclamant comme des victimes prédestinées.

Et ce soir il découvrait qu'il ne pouvait accepter cela. Il avait toujours vaguement supposé que Teresa lui épargnerait la peine de la plaindre en grandissant tout d'un coup de sa propre autorité, en prenant pied dans une maturité pleine d'expérience qui ne demanderait

aucune pitié. Maintenant il envisageait de troublantes hypothèses. Pendant qu'elle était encore enfant, si sujette à être blessée, elle devait être protégée. Elle devait être.... Elle devait être... mise à l'abri. Il y avait trop de Birnbaum par là. Il fronça les sourcils si terriblement et la fit marcher jusqu'au bas de la colline à une telle allure qu'elle voulait lui demander ce qu'il avait maintenant. Il ne pouvait pas se rendre compte qu'il fredonnait cet air que Caryl avait écrit pour Kate, puisqu'il s'en était moqué de tout son cœur. Et cependant l'air était sur ses lèvres :

*Ich schau dich an und Wehmuth
Schleitht mir in's Herz hinein.*

Il n'avait pas besoin de se tourmenter si violemment au sujet de Tessa. Elle était protégée par la sincérité constante de son jeune cœur. Il était lui-même le seul homme qui pourrait un jour la trahir, et elle était sienne, il sentit cela depuis.

D'aussi loin qu'elle pouvait se rappeler, son amour lui était naturel et nécessaire comme l'air qu'elle respirait, ce qui peut-être est la raison pour laquelle il n'en devina rien. Et s'il l'avait su, probablement il l'aurait plainte. Il aurait désiré pour elle un meilleur choix. Il pensa que si elle avait été sa petite fille il l'aurait pour le moment enfermée au couvent. Il savait peu de chose des couvents, mais il imaginait que c'était plus sûr pour les jeunes filles que le « Cirque Sanger ». Lina, par mesure de précaution, devrait être mise dans un couvent aussi. Ce serait triste peut-être, mais il y a, après tout, des choses pires que la tristesse. Il se demanda s'il pourrait, comme ami intime, persuader Sanger de prendre quelques mesures à ce sujet. Ils se séparèrent à la porte de la maison et il grimpa à sa chambre dans l'annexe. Teresa bondit jusqu'à la chambre des jeunes filles et se rappela, sur le seuil, qu'Antonia devait encore être là en train de pleurer.

Elle mit la tête à la porte et vit que la pièce était vide. C'était une pièce spacieuse comme une grange, très peu meublée. Il y avait un lit pour Kate et Tony et un autre pour Tessa et Lina. Les vêtements de Kate étaient rangés dans une caisse peinte, sous la fenêtre, mais tout le vestiaire des autres restait presque constamment en tas sur le plancher, parmi les livres, la musique, les guitares, les bouts de cigarettes, les noyaux de cerises, et la poussière. Teresa entra rapidement et commença à ôter ses habits et les lança à travers la pièce en se promenant au clair de lune, fredonnant gaiement le petit duo qu'elle avait chanté avec Lewis dans le *Déjeuner chez les Borgia*. Un vieux corset à Kate était sur une chaise; elle l'essaya et nota avec exactitude, et non sans tristesse, qu'il était beaucoup trop grand pour sa taille.

— Cependant Kate n'est pas grosse, se dit-elle, c'est moi qui suis un tel épouvantail. Je voudrais être Catherine.

C'était une sœur de Roberto qui l'avait aidé à entretenir la maison à Gênes, et qui, à quinze ans, avait un corps qui faisait envie secrètement à Teresa et à Paulina. A leurs yeux la richesse méridionale des traits était la plus grande beauté, et elles déploraient amèrement leurs formes anguleuses. Teresa était encore assise, en chemise courte, rêvant tristement au moyen d'engraisser, quand Paulina entra doucement dans la chambre et, après avoir par deux fois jeté un coup d'œil nerveux derrière elle, chuchota avec frayer :

— Dites donc, Tessa...

— Quoi?

Paulina tortilla ses pieds, incapable de continuer.

— Quoi? Qu'y a-t-il?

— Oh! Tessa, cria Paulina en soupirant.

— Espèce d'imbécile! Qu'y a-t-il?

Paulina s'approcha et lui saisit le bras.

— Je suis effrayée, dit-elle à voix très basse.

— Qu'est-ce, Lina? Qu'y a-t-il?

— Voulez-vous venir, je vous prie?

— Venir où?

— Dans... dans la chambre de Sanger.

— Vous en venez?

— Non, nous l'avons entendu. Derrière la porte.

La chambre de Sanger était sacrée. C'était une loi qu'on ne violait pas. Jamais aucun des enfants ne s'y aventurerait sans une autorisation expresse.

— Qu'avez-vous entendu?

— Un drôle de bruit. Venez, Tessa!

Teresa se leva et se dirigea vers la chambre de son père.

— Caryl y est-il, Lina?

— Non, soupira Lina, s'agrippant à nouveau à son bras. Il est allé dans la vallée pour aider Kate à rapporter le lait.

Elles grimpèrent les escaliers jusqu'au palier où elles trouvèrent Antonia et Sébastien, écoutant attentivement derrière la porte close de Sanger.

— Ce n'est rien, il ronfle seulement, affirmait Antonia.

— Ecoutez, Tessa! ordonna le gamin.

Elle écouta et s'étonna que toute la maison ne tremblât pas.

— Il ne ronfle pas, dit-elle, c'est comme s'il gémissait; il faut entrer. Il doit être malade.

— Oh! Nous ne pouvons pas, objecta Antonia. Rappelez-vous quelle histoire ça a fait la dernière fois que nous sommes entrés.

— Eh bien alors, allons chercher Linda. Elle ne craint pas de l'ennuyer.

— J'y ai pensé, murmura Antonia. Je suis allée jusqu'à sa chambre pour la chercher, mais je n'ai pas eu envie d'entrer. Elle a quelqu'un avec elle. Je les ai entendus chuchoter.

Ils attendirent quelques secondes, puis Teresa, maîtrisant sa peur, dévala les escaliers jusqu'à la porte de Linda et écouta. Elle n'entendit rien d'abord et

s'apprêtait à frapper quand elle surprit un rire étouffé et constata que Tony avait raison. Elle remonta sans bruit vers les autres qui l'attendaient derrière cette porte, maintenant horriblement silencieuse.

— Ça s'est arrêté, souffla Paulina.

Ils se tassèrent tous, écoutant de toutes leurs oreilles le moindre bruit, et tous ensemble tressaillirent violemment quand un pas feutré traversa la pièce.

— C'est Gelert, dit Sébastien rassuré. Je l'ai entendu gémir il y a une minute.

Le chien grogna un peu, puis aboya par deux fois en courts jappements, et acheva par un long hurlement. Paulina chuchota qu'il était étrange que Sanger n'eût pas juré contre lui.

Mais aucune voix ne se fit entendre, si ce n'est un furieux coup d'ongle contre la porte et un autre hurlement épouvantable.

— J'entre, décréta Teresa. Quelque chose d'étrange est certainement arrivé. Il faut y aller. Peu importe si cela fait du raffut. Venez-vous, Tony?

Mais Antonia se rejeta en arrière, criant qu'elle avait peur. Teresa ouvrit la porte et fut presque renversée par Gelert qui bondit à travers eux et s'enfuit en hurlant sur son passage. Sébastien se précipita devant elle et pénétra dans la pièce en faisant remarquer :

— Je suis avec vous. J'espère que vous accepterez l'aide d'un homme.

La lampe éclairait le plancher, tout couvert de papiers de musique; l'encrier était renversé et leur père couché en travers de la table à laquelle il était assis, la figure cachée.

— Il est évanoui, dit Teresa. Il faut lui donner de l'alcool.

Sébastien tirait le corps pesant, essayant de le redresser; sa figure pâle habituellement était rougie par l'effort. Tous deux s'efforcèrent, et la chaise et Sanger avec elle se renversèrent, heurtant le plancher. Teresa bondit vers un flacon d'alcool posé sur la table, mais

son frère regarda le visage qui avait la bouche ouverte vers eux, et lui dit :

— Ce n'est pas la peine. Il est mort. .

— Oh! non! non!

Elle s'agenouilla auprès de son père, versa de l'alcool dans sa bouche, sur son visage, sur la musique qui était sur le plancher, jusqu'à ce que Sébastien prît le flacon et la conduisît dehors, répétant :

— Ce n'est pas la peine, Teresa. Il est mort. Il faut aller chercher quelqu'un. Je vais chercher Ike. Vous, allez chercher Lewis.

— Oh! Lewis. Je vais chercher Lewis...

Elle murmura ce nom à elle-même comme elle traversait l'espace éclairé par la lune, entre la maison et l'annexe.

Elle allait presque lentement, tant la terreur rendait tous ses membres douloureux et gourds.

Les escaliers furent difficiles à gravir. Elle s'arrêta, gratta à la serrure, lui dit ce qui était arrivé. Et Lewis qui était étendu à demi vêtu sur son lit sursauta et enfila ses souliers. Il enroula sa veste autour de Teresa, car elle frissonnait, et il la ramena à la maison. La chambre de son père était pleine de monde. Roberto et Birnbaum étaient là, penchés sur le corps de Sanger, et Sébastien essayait d'enlever l'encre sur le plancher. Ils restèrent tous hébétés et silencieux jusqu'au moment où Linda, drapée dans un peignoir de soie rose, ses cheveux blonds resplendissant sur ses épaules, fit irruption dans la pièce. Trigorin la suivait. Quand elle vit ce qui était arrivé, elle devint extrêmement pâle et se répandit en des torrents de larmes bruyantes. Ses cris retentirent à travers la maison. Caryl et Kate les entendirent et apprirent ainsi que le malheur avait fondu sur eux tous.

LIVRE II

NYMPHES ET BERGERS

CHAPITRE VI

LA nouvelle que Sanger était mort fut reçue partout avec tristesse, sauf en Angleterre, mais pourtant, même en Angleterre, le fait fut rapporté dans les journaux. « Notre correspondant spécial de Vienne » annonçait, dans un court paragraphe, qu'Albert Sanger, Anglais de naissance et bien connu en Allemagne et ailleurs comme chef d'orchestre et compositeur, venait de mourir dans sa résidence dans les Alpes Karwendal. Ses œuvres les plus connues étaient : *Akbar*, *Prester John*, *Barbarossa*, *Suzanne*, *The Mountains*, etc.. C'est ainsi que la famille Churchill apprit la nouvelle du malheur.

La pauvre Evelyn avait deux frères, tous deux savants distingués, et beaucoup plus vieux qu'elle. L'un, Robert, le moins brillant et le plus pratique de la famille, était devenu principal d'une florissante université du Midlands. Charles n'avait jamais été plus loin que Mr of St-Merryn's à Cambridge, situation que la moitié de ses amis considérait comme à peine satisfaisante pour lui. L'autre moitié prétendait que l'homme rendait la situation importante. Il s'occupait de beaucoup de choses. La majeure partie de sa génération reconnaissait en lui un grand homme : il en avait tellement l'air, qu'il aurait probablement pu s'imposer au monde, même si ses talents et ses connaissances solides et nombreuses lui avaient manqué. Son frère Robert, homme d'une haute intelligence, n'avait jamais

pu avoir l'air d'autre chose que d'un malheureux directeur d'école de second ordre, un gentleman gris, harassé, méticuleux, un irréductible pédant, mais sans traces de cette érudition, de cette connaissance des lettres anciennes, qui rendent sympathique l'homme cultivé.

Il était toujours proprement habillé, par la meilleure des épouses. Charles était en butte à mille caricaturistes. Son corps large et pesant, ses jambes courtes, ses petits yeux clignotants derrière d'énormes lunettes, et les cheveux gris, épais, qui frangeaient son crâne chauve, étaient connus dans le monde académique tout entier. Le contraste que présentait sa personne plutôt lourde, et la délicatesse subtile de son esprit, formait le thème d'anecdotes interminables. Veuf, il portait ses vêtements jusqu'à ce qu'ils s'en aillent d'eux-mêmes, sans autre raison qu'il les aimait, qu'il y était habitué, et qu'il n'aimait pas changer. Sa fille, très belle, permettait cette négligence et bien d'autres caprices. De très bonne heure, elle avait spécialement étudié l'art d'être « la fille du Maître » et elle l'était très joliment, appelant son père « sir » comme un jeune étudiant.

Ce fut Charles qui, le premier, découvrit le paragraphe concernant Sanger. Il tomba dessus, comme il déjeunait, et le lut deux fois, avec grande attention. Puis il mordit largement dans sa tartine grillée, couverte de beurre fondu, et jetant un regard à travers la table, sur sa fille, il dit :

— Albert Sanger est mort, ma chère Florence.

— Albert Sanger? dit Florence, levant ses yeux rêveurs.

Elle savait très bien qui était Albert Sanger, mais elle était en train de lire un article, dans la partie du journal que son père lui avait donnée, sur la réforme de la loi pour les pauvres, et il lui déplaisait d'être interrompue.

— Le mari de votre pauvre tante Evelyn. Mon beau-frère. Votre oncle.

— Oh! oui, dit-elle, et ses yeux retournèrent à son journal. Que disiez-vous à son sujet?

— Il est mort.

— Oh! Un peu de café, sir?

— Pas encore, merci. Je ne savais pas qu'il avait tellement écrit. Ecoutez un peu ceci.

Et il lut à haute voix ce que disait le journal.

— *Suzanna!* dit-elle avec quelque mécontentement. Je l'ai entendu une fois à Dresde. Je ne l'ai pas aimé.

— Non, ma chérie. Je crois bien que non. Je n'ai jamais entendu dire que Sanger ait écrit quelque chose qui ressemblât le moins du monde à la *Flûte enchantée*.

Florence feignit de n'avoir pas entendu cette raillerie qui était profondément injuste, et se mit à donner les raisons de son opinion sur *Suzanna*. Elle soutenait toujours toutes ses opinions par d'excellentes raisons.

— Je n'aime pas les sujets bibliques.

— Les livres apocryphes, Florence.

— Ah! Mais c'est le même genre¹. Ces opéras demi-sacrés sont presque toujours traités avec légèreté et mauvais goût, je ne sais pourquoi. Ils n'ont pas de tenue.

— Ce n'est pas un thème très décent, dit Charles, rêveur.

— Et c'est de la musique triste, laide, vous savez, et bruyante.

— Mon Dieu! mon Dieu! Les temps sont changés. Votre tante ne la trouvait pas laide. Elle ne voyait rien au-dessus de lui, la pauvre enfant.

— Cette affaire a été bien étrange, dit-elle pensivement, en matière de commentaire.

Elle se rappelait très bien sa tante. Aucun de ceux qui avaient connu cette brillante créature, avant sa soudaine et complète disparition, n'avait chance de l'oublier. Elle jouait si merveilleusement. Elle avait des manières vives et hardies et laissait une impression

1. En français dans le texte.

profonde de gaieté et d'enthousiasme. Les gens se rassemblaient autour d'elle pour l'entendre. Sa voix basse, son rire sonore et enchanteur, semblaient toujours donner aux autres l'envie de faire du bruit. L'assemblée la plus morne, si elle s'y joignait, prenait la vive allure d'une partie de plaisir.

On disait parfois à Florence qu'elle ressemblait à sa tante, mais elle ne le sentait pas au fond d'elle-même. Elle jouissait d'une grande popularité, qu'elle devait à son intelligence et à sa bonne humeur. Excellente danseuse, se connaissant aux jeux, en apparence, peut-être, ressemblait-elle à sa tante — elle avait le même teint clair et brillant, les mêmes traits aquilins, les mêmes beaux yeux et une petite tête brune et bien faite. Elle avait le même goût très sûr pour la toilette. Mais elle manquait de cet irrésistible pouvoir de charmer qu'Evelyn avait possédé indépendamment, pour ainsi dire, de toutes les autres qualités. La gaieté tranquille et simple de ses manières, quoique plaisante, ne pouvait pas subjuguier une foule. Là où elle était le mieux, c'était dans un petit cercle, tandis qu'aucune scène n'avait été trop grande pour Evelyn, dans la fleur de sa jeunesse.

Et, pourtant, toute cette beauté et toute cette séduction avaient été gaspillées. Il y avait eu une époque où Charles et Robert étaient partis en hâte pour l'Allemagne, époque troublée, remplie de télégrammes et de discrets conclaves familiaux, derrière les portes fermées. Florence, écolière ne put que deviner ce qui était arrivé. Mais elle n'apprit l'histoire dans son entier que quelques années plus tard quand on la trouva assez âgée pour l'entendre. A ce moment, il était trop tard pour dire la vérité entière. La tante fugitive s'était cristallisée dans une légende, propre à exalter les sentiments de famille. Elle était « votre pauvre tante ». Elle avait épousé un homme appelé Sanger, eu beaucoup d'enfants, avait été mystérieusement très malheureuse et était morte. C'était tout, et il n'y avait pas là grande pâture pour l'imagination. Elle restait, pour sa nièce, le

souvenir de quelque chose de vivant et d'audacieux, d'une étoile malheureuse, qui n'avait pas voulu demeurer fixée à la carte d'aucune constellation, et s'en était arrachée, roulant comme un météore perdu dans le vide.

— Pauvre Evelyn! Pauvre fille! murmura Charles, le nez dans sa tasse de café. Cet homme était une brute.

— Je suppose, dit Florence agressivement, que la société polie l'ennuyait un peu. Le monde est grand, elle avait envie de le voir.

— C'est cela, c'est cela, convint Charles, avec un petit rire. Et il y a bien des choses à voir dans le monde. Elle n'avait pas besoin de choisir un boueux doué pour la musique.

Il lui avait été bien difficile de garder son sérieux, quand sa fille lui avait appris que le monde était grand. C'était un point qui n'avait attiré l'attention de Florence que récemment et, selon lui, elle y avait mis le temps.

— Il n'était pas doué que pour la musique, dit-elle comme à contrecœur. Qu'était-il? De quelle classe?

— Ma parole, je ne sais pas. Il n'était d'aucune classe, comme disait mon vieux valet de chambre. Pas de classe du tout. Un sauvage inculte, voilà ce qu'il était.

— Un enfant de la nature? s'enquit Florence, vraiment très curieuse d'en apprendre davantage sur Sanger.

— Mais oui! C'est plutôt cela. Rouge des dents et des griffes.

— Il me semble que j'aime les enfants de la nature.

— Vous n'en avez jamais vu. Moi, pour mes péchés, j'ai vu Sanger. Je préfère un enfant de la grâce.

*Ne me laisse jamais seule avec la nature,
Car je la connais trop bien*^{1...}

dit Florence, d'un ton sage. Mais je crois bien qu'il était plutôt tentant, après une indigestion de jeunes gens bien élevés. Je suis moi-même très fatiguée des jeunes gens bien élevés.

— Il n'est guère possible que vous le soyez plus que moi, répondit le Maître. Mais quand vous aurez mon âge, vous saurez que les jeunes gens stupides sont encore pires, parce qu'il y en a davantage.

Florence allait avoir vingt-huit ans. Elle ne cessait de parler de son âge, qu'elle commençait à prendre au sérieux. Elle s'était subitement fatiguée d'une quantité de choses qui, jusqu'alors, l'avaient contentée.

— Il ne dit pas s'il laisse une veuve, dit Charles, revenant à Sanger. Mais sûrement il en laisse une, une veuve quelconque. Et des enfants! Il avait des enfants de toute sorte, si l'on peut dire. Certains d'entre eux sont vos cousins. J'espère qu'ils sont très bien. Faites-moi penser à écrire à votre oncle Robert à leur sujet. Nous devons faire une enquête, je pense.

Il se leva, plia le journal et brossa les miettes qui étaient tombées sur son gilet. A la porte, il se retourna et dit :

— Oh! l'évêque déjeunera ici. Je dînerai au collège.

Florence, ayant achevé son déjeuner, se mit à ses devoirs de ménagère, avec le savoir-faire méthodique et sans enthousiasme d'une femme qui est trop intelligente pour négliger pareilles choses. Ensuite elle s'habilla pour aller jouer avec des amis en quatuor pour instruments à cordes. A la différence des gens de son milieu, elle n'avait pas de profession, mais elle était très occupée. Depuis qu'elle avait quitté le collège il y avait eu tant de choses attrayantes à faire : les livres,

1. En français dans le texte.

la musique, les passionnants voyages à l'étranger, période pleine d'événements, de réunions politiques et de pièces grecques, d'amis charmants, et surtout il y avait eu tant de choses à discuter, qu'elle s'était à peine aperçue de la fuite du temps. Mais il y avait assez longtemps que cette vie durait. Elle avait l'intention d'y mettre fin un jour, et un jour prochain. Elle se consacrerait à quelque travail sérieux ou, si elle trouvait un homme à son goût, elle se marierait. Pour le moment ses cavaliers les plus en faveur étaient dans leur soixantaine, et pour mari elle voulait un homme jeune.

Comme elle s'en allait en flânant le long de Chatterton Lane, traînant son lourd violoncelle, elle pensait avec curiosité à sa tante et se demandait si ce n'était que le pur ennui qui l'avait poussée à jeter d'une manière si effective son bonnet par-dessus les moulins.

Elle avait abandonné cette délicieuse existence pour une autre inimaginablement lointaine. Était-il possible de croire qu'elle avait fini par se fatiguer des raffinements et des exigences sans fin de la civilisation? ou bien avait-elle subi une force plus puissante que celle du simple mécontentement? Il y avait eu, évidemment, le loqueteux musicien. Ils étaient partis pour Venise, et c'était bien la ville où ils devaient aller, mais il était difficile de deviner à quoi ils avaient passé leur temps. Ils n'avaient pas discuté d'architecture ou de peinture, puisque Sanger était un sauvage inculte, et qu'il ne pouvait sans doute discuter de rien. Florence s'arrêta un instant, essayant de se figurer ce qu'on peut faire à Venise avec un sauvage. Même si l'on supposait qu'une passion indomptable les eût amenés à Venise, ils avaient eu de longues heures inoccupées, pendant lesquelles ils s'étaient promenés silencieusement en gondole. Mais il était impossible de deviner si Evelyn, plus tard, ne s'était pas repentie de sa décision. La famille prétendait que si; mais, tout bien considéré,

les raisons de la famille étaient minces. La famille eût-on dit, pensait qu'il était plus convenable de croire qu'elle avait regretté sa conduite. Elle n'avait jamais pu oublier que le mariage avait eu lieu après la fugue à Venise. Mais Florence, qui avait les idées larges, faisait peu de cas de cette fugue. La seule chose vraiment inexcusable qu'eût faite sa tante avait été d'appeler Sanger un grand musicien.

Et cependant, il fallait qu'il y ait eu en lui des qualités plus que Robert et Charles n'en avaient vu, puisque Evelyn était restée avec lui. Une femme de tant d'esprit n'aurait pas agi de la sorte, si elle n'avait continué d'y trouver sa satisfaction. Ainsi pensait Florence, qui n'était jamais allée nulle part sans être pleinement persuadée qu'elle pourrait revenir. Pour elle, il était clair qu'Evelyn avait été heureuse, contente de la vie qu'elle avait choisie, y trouvant peut-être de la poésie, une poésie magnifique, sombre, violente, émouvante comme un roman russe. Sans aucun doute, la famille avait eu tort.

Une semaine plus tard, elle trouva son père en train de s'arracher les cheveux devant un tas de lettres.

— Florence, dit-il, vous ne m'avez pas rappelé que je devais écrire à votre oncle Robert, au sujet de ces enfants.

— Quels enfants, sir?

— Les enfants de votre pauvre tante Evelyn.

— Oh! oui, excusez-moi. J'avais complètement oublié leur existence.

— Eh bien, il me faut écrire à présent, car il est évident qu'il faut faire quelque chose. Il a l'air d'un gentil garçon, trop gentil, je ne l'aurais pas cru, pour un fils de Sanger. La vieille canaille n'a laissé que des dettes, et nos enfants — ils sont quatre, je crois, tous au-dessous de seize ans — n'ont plus qu'à mourir de faim, à moins que quelqu'un ne se charge d'eux.

Et il tendit à Florence une lettre de Caryl, une excellente lettre, respectueuse et indépendante. Il avait

pensé bien faire, disait-il, en voulant s'informer des intentions de la famille Churchill, avant de rien arranger pour ses demi-frères et sœurs. Kate et lui, disait-il, avaient du travail; ils étaient disposés à participer à l'entretien des autres enfants si aucune aide ne leur venait par ailleurs. Au cas où Charles voudrait communiquer avec eux, il l'avertissait qu'ils resteraient tous dans le Tyrol pendant encore un mois.

— Pauvres chers petits! s'exclama Florence. Quel âge pensez-vous qu'il ait, et sa sœur Kate?

— Je pense qu'ils n'ont pas encore vingt ans. Mais lisez un peu ceci, c'est étonnant.

Il lui tendit une lettre de Jacob Birnbaum, qui disait :

« En ma qualité de très vieil ami d'Albert Sanger, je prends la liberté de vous écrire. Il a laissé quatre enfants qui vous sont, je crois, apparentés. Peut-être ignorez-vous, monsieur, que sa mort les a laissés sans un sou. La plus âgée a seize ans. Ils ne sont pas capables de gagner leur vie sans aide. Ils ont un frère et une sœur capables de travailler, et qui ont promis de faire tout leur possible. Mais eux aussi sont très jeunes, et j'espère que vous conviendrez avec moi, sir, que c'est une trop lourde charge, pour de si jeunes gens, que de nourrir toute une famille. Je ne crois pas que cela soit possible. J'ignore si vous pouvez aider ces enfants, mais il est bon que vous sachiez comment Sanger les a laissés. Avant de faire aucun arrangement il faut que vos intentions soient connues. J'ai tenu à payer cinq années d'école pour le petit garçon : de même je paierai quelque chose si votre intention est de placer les jeunes filles dans un établissement. J'aimerais les aider. J'ai aimé leur père. »

— Eh bien! voilà qui est généreux, commenta Florence.

— Hum! Je croirai à son argent quand je le verrai, grommela Charles. Je me méfie du sens commun de tous ceux qui pouvaient aimer Sanger. A votre place,

je ne prendrais pas la peine de lire la lettre suivante. Elle est très longue. Elle est d'un autre ami de la famille qui écrit l'anglais le plus surprenant, le plus fleuri. Il pleure avec moi pendant deux pages sur la perte d'un unique beau-frère, il en use trois autres à expliquer quel coup cette mort est pour le monde entier, et termine en parlant de son propre deuil et de l'avantage qu'il a eu de connaître Sanger. A la fin, juste avant de m'envoyer ses sentiments distingués, il déclare qu'il souscrira cinq cents livres si l'on fait quelque chose pour les enfants. Il est fou.

— D'où écrivent-ils tous? demanda Florence, regardant les cachets de la poste. Toutes mises à la poste à Weissau. C'est une sorte de campement, ne croyez-vous pas?

— Le ciel le sait. Il faudra que l'un de nous aille se rendre compte. Ils paraissent très libres de leur argent. Personnellement je préfère le gentleman qui a écrit la carte postale, c'est le seul qui ne tient pas compte de Sanger.

Florence lut la carte postale, qui disait :

« Avez-vous l'intention d'emmener les fillettes? Il faut que quelqu'un les emmène. Si l'argent manque, je peut vous donner cinquante livres. C'est tout ce que j'ai, mais je pense bien que je pourrai vous en envoyer bientôt davantage.

« Votre, etc...

« Lewis DODD. »

— Dodd! s'écria-t-elle très animée. Lewis Dodd! Comment! Ce doit être l'auteur de la *Symphonie en Trois Tons*. Vous savez, père, je suis sûre que vous m'en avez entendu parler. Je l'ai entendue la dernière fois que je suis allée en Allemagne. C'est tellement injuste de votre part de m'accuser d'une manière aussi générale de ne pas m'intéresser à la musique moderne.

Rien ne peut être plus moderne que cette symphonie, et je me suis sentie tout à fait transportée quand je l'ai entendue. Dire que c'est un ami de Sanger. Sa musique est infiniment meilleure. Le second mouvement est au-dessus de tout éloge. Il ouvre par un motif de vingt mesures qui...

— Je sais, ma chérie, je sais. En tout cas, il semble qu'il en ait tiré cinquante livres.

— Et il a écrit cette carte postale! dit-elle, en la regardant respectueusement.

— Son écriture est d'un homme sans éducation, dit Charles.

Elle tourna la carte. Au verso, une gravure figurait un beau lac bleu, entouré de pins très noirs, et de montagnes roses. Un petit steamer, qui avait l'air d'une tache, traversait le lac, au milieu de la carte. Dans le ciel d'azur, M. Dodd avait écrit un *post-scriptum*, une réflexion de la dernière minute.

« Ce serait une bonne chose si on les mettait dans un couvent. »

Charles disait :

— Mais qui peut partir? Il faut que quelqu'un parte. Il faut quelqu'un sur les lieux pour régler les affaires. Et, comme vous savez, je ne peux m'éloigner, à cause de cette commission qui aura lieu la semaine prochaine.

— Vous ne pouvez partir, naturellement. Mais je le puis. Je vais partir tout de suite et ramener les pauvres petits avec moi.

— C'est que, ma chérie, je ne suis pas sûr que je doive...

— Je vous assure que je puis tout arranger parfaitement, je ne suis pas une enfant. J'ai vingt-huit ans.

— Je doute qu'une femme puisse s'attaquer toute seule à cette affaire. Il faut voir si votre oncle Robert ne peut y aller.

— Oncle Robert? demanda Florence, d'un air incrédule. Croyez-vous qu'il serait d'aucune utilité?

Charles se mit à rire.

— Robert! cria-t-il. Oh! oh! Pauvre Robert!

Florence rit aussi. C'était leur habitude de se moquer de Robert qui, à Cambridge, avait la réputation d'être incapable de faire ou de supporter une plaisanterie.

— Non, ce n'est pas l'affaire de Robert, concéda Charles dont le rire s'acheva dans une sorte de gloussement. Il s'en est tiré assez bien, je me rappelle, quand nous sommes allés chercher votre pauvre tante. Mais je dois dire en sa faveur qu'il a une tête bien placée sur ses épaules quand il s'agit d'argent. Il s'arrangera avec ses amis philanthropes et leurs chèques.

— Mais, vraiment, je crois que c'est une femme qui doit aller là-bas. Il ne saura que faire de toutes ces petites filles. Ce sont, probablement, des enfants très ombrageux. Il peut y avoir des choses à régler sur-le-champ.

— Eh bien! il peut emmener votre tante May avec lui et elle réglera les affaires avec toutes les veuves qui peuvent se trouver par là.

— Les veuves?

— Comme je l'ai dit, il y en a au moins une. Plus probablement, il y en a une demi-douzaine si je connais bien Sanger. Mais espérons qu'elles seront parties avant l'arrivée de Robert et de May.

— Oh! je voudrais y aller, cria Florence; j'aimerais voir oncle Robert confronté avec les veuves. Je suis sûre que tante May n'ira pas, car Hilda et Betty ont les oreillons. Si elle ne peut partir, je dois y aller.

— Cela ne me plaît pas, ma chérie; cela ne me plaît pas. Vous aurez assez de quoi faire plus tard, quand les enfants seront ici. Je crois qu'il vaudrait mieux que Robert aille les chercher tout seul.

— Mais j'aurais plaisir à y aller. J'ai toujours désiré voir le Tyrol au printemps. Et je suis tellement intriguée par ces drôles d'amis et... leurs cartes postales.

— Ce sont précisément ces drôles d'amis et leurs

cartes postales que je ne veux pas que vous voyiez. Je connais les curieux amis de Sanger. Vous pouvez m'en croire, ils ne sont pas tels qu'une honorable jeune fille puisse les fréquenter.

— Mon cher père! Croyez-vous vraiment que je ne sache pas me diriger moi-même? Après tout, j'ai beaucoup voyagé et rencontré des gens passablement bizarres. Je suppose que les veuves choqueront oncle Robert bien plus que moi.

— Je crois bien que oui. Je préférerais le contraire. Mais vous avez vécu très protégée...

— Père!

C'était une accusation intolérable et elle paraissait très blessée.

— Mais si, ma chérie! Et je ne puis m'empêcher de me rappeler comment ma pauvre Evelyn — j'aimais beaucoup votre tante, vous savez, Florence... elle était plus jeune que vous naturellement... mais...

— C'était tout à fait différent. Je ne vois pas ce qui pourrait m'arriver, si oncle Robert vient aussi.

— Bien, bien, nous verrons. Mais vous devrez être prudente, dans vos rapports, avec les joyeux compagnons de Sanger que vous pourrez rencontrer. Ils sont probablement les balayures de la terre. Donnez-moi cette carte postale.

— Tout ce que nous savons pour le moment, dit-elle, regardant la carte postale encore une fois avant de la donner, c'est qu'ils sont généreux.

— Sur le papier! Florence, sur le papier!

— Vraiment, sir, je crois que vous êtes injustement soupçonneux. Vous êtes prévenu contre eux à cause de tante Evelyn. Mais, vous savez, je me demande souvent pourquoi vous admettez ainsi comme chose évidente qu'elle a été malheureuse. Nous ne pouvons savoir. Pour certains cette sorte de vie est attrayante. Il y a quelque chose d'assez beau, quand on y pense, dans une inflexible volonté de liberté. Notre vie en un sens est tellement entravée...

Il la regarda. Depuis l'enfance elle avait toujours fait exactement ce qui lui avait plu, avec une persistance qui démentait la douceur charmante de ses manières. Devant la critique ou l'interdiction elle ne montrait rien de l'hostilité enflammée d'Evelyn, mais un dédain moqueur qui avait toujours vaincu. Quelquefois, voyant la poursuite constante d'un but qu'elle avait choisi, il se sentait obligé de la comparer à quelque chose de lent, d'écrasant, d'irrésistible, un rouleau à vapeur. Déjà il savait qu'il lui faudrait la laisser partir pour le Tyrol, et elle parlait de sa vie entravée!

— Je crois, mon ange, dit-il avec un peu de mauvaise humeur, que vous savez à peine de quoi vous parlez.

CHAPITRE VII

IL était onze heures du matin, et Kate était occupée à hacher de la graisse de bœuf, quand Lewis passa la tête dans la porte. Il demanda s'il restait quelque chose pour déjeuner, d'un ton qui signifiait qu'il ne le croyait pas. Il savait qu'elle ne le laisserait pas mourir de faim, mais il désirait, si c'était possible, se sentir lésé.

— Bien sûr que oui, dit la bonne Kate. Venez vous asseoir auprès du feu pendant que je vous fais une omelette. J'espère que ceci veut dire que vous avez passé une meilleure nuit?

— Non, dit-il, tristement. J'ai dormi au plus une couple d'heures tard ce matin, et c'est tout. Je m'endormais juste comme le jour naissait, mais ces sacrées clochettes de vaches m'ont réveillé.

— Oh! oui, on les mène paître chaque matin au lever du soleil. Nous y sommes habitués. Pauvres Lewis!

— J'ai essayé de me coucher saoul, et j'ai essayé à jeun : je ne puis dormir, ni d'une manière ni de l'autre.

— C'est la commotion, dit Kate, d'une voix calme, en cassant les œufs dans une poêle. Vos nerfs ont été bouleversés à la mort de Sanger. C'est la même chose qui rend Tessa et Sébastien malades. Ils ont été malades à chaque instant, vous savez, depuis cette affreuse nuit.

— Je le sais bien, dit-il avec dégoût. Personne ne peut ignorer dans cette maison combien Tessa et Sébastien sont malades, à chaque instant.

Elle versa l'omelette dans un plat, et la servit. Puis elle se remit à préparer du café et dit :

— Cela nous a tous dérangés. J'espère qu'à présent vous allez prendre un jour de repos. Vous ne pouvez pas travailler tant que vous êtes dans cet état. Si vous essayez, vous passerez une nouvelle nuit sans sommeil.

— Je ne puis m'arrêter au milieu d'un travail.

— Cela ne lui fera pas de bien.

— Occupez-vous de ce qui vous regarde, Kate.

Elle excusa sa grossièreté, à cause de son travail interrompu et de la nuit sans sommeil. Il était évidemment exaspéré. La mort de Sanger lui avait fait perdre son équilibre, chose qui lui arrivait facilement. Dans l'état où il était il n'y avait fait rien à faire. Sanger avait toujours été ainsi possédé par une sorte de désespoir furieux, quand un événement malheureux l'arrêtait brusquement dans le développement d'une idée nouvelle : et comparé à Lewis, son père avait été ainsi possédé par une sorte de désespoir furieux, quand un événement malheureux l'arrêtait brusquement dans le développement d'une idée nouvelle : et comparé à Lewis, son père avait été la sérénité même. Elle poursuivit son travail pendant qu'il dévorait son omelette. Sa figure pâle avait une expression sauvage et déroutée.

Au bout d'un instant, elle dit :

— Je voudrais être capable de m'occuper de ce qui me regarde. Voilà Schenck qui veut que je rejoigne immédiatement sa troupe. Je ne crois pas qu'il me garde la place, mais je ne puis partir avant que rien soit réglé pour les enfants.

— Si vous ne partiez pas, ce ne serait pas une mauvaise chose. Cela ne vous mettra pas assez en valeur. A chanter dans les chœurs, vous vous abîmerez la voix.

— C'est la meilleure situation que je puisse ambitionner, dit-elle avec un soupir, et il faut que je fasse quelque chose. Je risquerai de m'abîmer la voix. Avec de la chance, cela ne durera pas longtemps. Schenck a promis de me donner quelque chose de mieux quand ça se présentera.

— Je crois bien! Il vous oubliera dans une quinzaine, vous verrez.

— Jacob lui rafraîchira la mémoire, s'il oublie.

— Jacob s'intéresse à vous comme un frère, n'est-ce pas? dit aigrement Lewis, essuyant son assiette avec un morceau de pain.

Il avait résolu de forcer Kate à sortir de sa bonne humeur obstinée, et il vit avec plaisir que ce dernier reproche l'avait blessée. Elle rougit, et il se sentit soulagé.

— Jacob n'est pas une mauvaise pâte, déclara-t-elle. Il s'est montré très bon depuis que père est mort. Je crois, vous savez, qu'il est vraiment ennuyé au sujet de Tony, et aussi désolé.

— Désolé! Pourquoi?

— Il se demande ce qu'il adviendra d'elle.

— Ce qu'il adviendra d'elle est parfaitement évident. Pourquoi n'y a-t-il pas pensé plus tôt?

— Pourquoi? Oh! Lewis! Comme si aucun de vous y avait pensé!

— Je ne sais pas à quoi ils pensent pour le moment, dit Lewis d'un ton gémissant. Je sais qu'ils rendent la maison intolérable. Avec Ike et Tony qui se chamaillent dans une chambre. Linda qui jette ses affaires à travers une autre, et Tessa et Sébastien qui se trouvent malades à l'improviste, n'importe où, la place n'est pas tenable.

— Bien, mais alors, pourquoi est-ce que vous continuez à y vivre?

— Moi! Oh! je reste ici par besoin de sécurité. Il n'y a pas d'occasion de faire des folies au sommet de cette montagne, et je suis mûr pour devenir fou si les cir-

constances s'y prêtent. Je préfère me préserver du mal.

— Eh bien! oui, peut-être, dit-elle réfléchissant.

— Et j'aimerais, savez-vous, voir Tessa envoyée en lieu sûr. Et Lina et Suzanne naturellement. Ce serait un souci de moins dans mon esprit.

— Oh! qu'est-ce qui peut leur arriver? Quelque bonne personne prendra soin d'elles. Non, Suzanne! je ne peux supporter que vous m'assommiez dans ma cuisine, courez retrouver votre mère.

— Petite mère a dit que je devais descendre ici un moment, grimaça Suzanne. Elle se lève et oncle Kiki cause avec elle.

— Vraiment? Bien, nous allons lui dire que je ne vous veux pas ici, et que plus tôt elle partira, elle, vous et lui, plus nous serons contents. Elle n'a rien à faire ici.

Une telle explosion était inaccoutumée chez Kate. Mais elle était indignée des relations de Linda et de Trigorin, de leur séjour prolongé dans la maison. Linda n'était pas pressée de s'en aller, tant qu'on voulait bien la nourrir; elle entendait rester jusqu'à ce qu'elle soit mise à la porte, et elle retenait auprès d'elle, en cas de nécessité, Trigorin, maintenant subjugué sans espoir. Ils étaient en butte aux froissements de toute la famille, mais Caryl, maintenant maître de la maison, était trop harassé et préoccupé pour se mêler à eux et il était de plus quelque peu gêné par les offres généreuses d'argent de Trigorin, pour venir en aide aux enfants.

Kate dit à Lewis :

— C'est vraiment un peu exagéré, cette façon d'être toujours dans sa chambre!

— Cela le tient éloigné de toutes les autres pièces! répliqua Lewis. Et c'est quelque chose. Pour ma part, elle peut garder l'entraîneur de puces comme cadeau s'il lui plaît.

— Si seulement... Oh! Caryl! Est-ce vous? Entrez

un moment. Voici, Schenck écrit qu'il veut que je vienne tout de suite. Que dois-je faire? Comment puis-je laisser les enfants?

— Oh! C'est bien, dit Caryl gaiement, agitant une lettre dans sa main. C'est tout à fait bien. Vous pouvez partir dès que vous voudrez. Une dame arrive.

— Une dame!

— Oui, et un monsieur aussi. L'oncle des enfants.

— Je sais, dit Lewis. Le maître, l'homme auquel nous avons tous écrit.

— Lui avez-vous écrit? demanda Caryl avec quelque surprise. Non, ce n'est pas lui, mais son frère. Voilà ce qu'il écrit : c'est très généreux. Il prendra les enfants, Kate. Il dit que nous ne devons pas nous préoccuper.

— Mais la dame, dit Lewis, c'est la femme... duquel?

— D'aucun. C'est l'une de leurs filles. D'après leur lettre je devine qu'ils vont arriver bientôt.

— Mais, est-elle mariée?

— Comment pourrais-je le savoir? Il ne le dit pas.

— Parce que, dit Lewis avec inquiétude, si elle est seulement l'une de leurs filles, elle risque d'être une toute jeune femme. Je me demande si elle pourra nous être utile.

— Il semble le croire, dit Caryl, jetant un regard sur la lettre. Il dit qu'elle s'occupera de l'éducation des enfants. Il recommande une bonne école anglaise, mais nous discuterons à ce sujet.

— Une bonne école anglaise, s'exclama Lewis. Cela serait mieux même qu'un couvent.

— Mais vous dites qu'ils viennent bientôt? dit Kate. Ils ne viennent pas ici? Pas ici! Nous n'avons pas de place, d'abord...

— Le monsieur pourra prendre la chambre de papa, et si vous êtes partie, la dame aura votre place dans la chambre des filles, dit Caryl.

— Oh non! Kate pensant à la poussière et au désordre de cette chambre était sûre qu'elle ne pouvait pas loger là une dame. Et Tony qui s'est mise à avoir

des cauchemars. Elle pousse des cris perçants et donne des coups de pied à qui couche avec elle. Ils ne peuvent vraiment pas venir ici, Caryl.

— Mettez la dame dans la chambre de Sanger, suggéra Lewis, et envoyez l'oncle partager celle de Ike et mettez Trigorin dans la chambre de Linda une fois pour toutes. Cela serait tout à fait simple.

— Oh! mais nous ne pouvons pas, remarqua Kate digne et offensée.

— Evidemment non, ajouta Caryl avec un froncement de sourcils, Linda doit s'en aller. Il faut qu'elle s'en aille tout de suite avant que la dame arrive. Et alors Trigorin s'en ira aussi et nous aurons une quantité de chambres.

— Je me demande ce que cela va nous coûter pour mettre Linda à la porte, interrogea Lewis. Cher, sans doute, si elle devine que vous avez des raisons pour vouloir qu'elle s'en aille tout de suite. Elle...

— Attention! chuchota Kate, cette enfant...

Mais Suzon s'était déjà esquivée pour rapporter les nouvelles à sa mère. Lewis les consola, leur disant que même si Linda demandait quelque argent, ils pourraient toujours l'emprunter à Trigorin.

— C'est évidemment une difficulté que leur venue soit si prochaine, dit Caryl. Mais je serais heureux de les voir. Je leur remettrai les enfants et m'en irai. Et Kate peut partir aussitôt qu'elle aura fait ses paquets.

Kate s'en alla le jour suivant. Jusqu'au dernier moment elle fut très ennuyée de penser aux inconvénients que la dame aurait à supporter. Elle fit mille recommandations à Roberto qui comprit que miss Churchill demanderait des tasses de thé et de grands brocs d'eau chaude toutes les deux ou trois heures. Caryl, qui avait beaucoup de chagrin de quitter sa sœur, décida de l'accompagner jusqu'à Munich, où il passerait la nuit. Il rentrerait le lendemain matin. Lewis et les enfants descendirent jusqu'à Weissau pour

les conduire, et la séparation sur le quai fut très émouvante. Kate éclata brusquement et commença à sangloter, avec le chagrin étouffé et sans paroles, d'une personne calme, éprouvée au-delà de ses forces. Elle se tenait digne et courageuse, cachant sa figure empourprée dans un mouchoir d'une extrême propreté, et serrant de sa main libre un sac de voyage et un parapluie, jusqu'à ce que le bateau arrivât. Caryl doucement la conduisit à bord. Il l'amena dans la petite cabine où elle put se remettre et personne ne fut là pour agiter les mains en signe d'adieu quand le bateau repartit à travers les eaux du lac tranquille.

Les enfants, contrairement à leur habitude, ne pleurèrent pas du tout. Les larmes de Kate, le sentiment que cette sœur tendre et affectueuse les avait abandonnés les frappait trop profondément. Ils observèrent en silence le bateau qui s'éloignait. Ils paraissaient si peu de chose, pâles et délaissés, que d'humeur particulièrement mauvaise, se mit à jurer contre eux. Cela les ranima admirablement. Ils allèrent acheter des pastilles à la menthe à la boutique du village, puis ils demandèrent à Lewis de leur faire faire un tour de canot sur le lac. Il y consentit, mais choisit un vieux bateau aussi grand que l'arche de Noé. Ils ramèrent d'un côté et de l'autre, dans le soleil, essayèrent de battre à la course le steamer qui revenait. Ils passèrent la journée avec des gens venus là en partie de plaisir, et finalement ils se baignèrent, en pleine vue du principal hôtel et de la grand-route qui bordait le lac. Ils amusèrent beaucoup Florence, assise près de l'eau, sur un banc, car ils se baignèrent naïvement tout nus et vinrent se sécher au soleil.

« L'une d'elles est déjà une grande fille », pensa-t-elle comme Antonia remontait dans le bateau. « Mais ici, on dirait que c'est l'habitude. Ces enfants paraissent tout à fait charmants, en vérité. »

Elle arrivait à l'instant d'Erfurt, avec son oncle. Le petit train était si bondé qu'ils n'avaient pu y trouver

place, et ils avaient pris une voiture. C'était jour férié, et Weissau était plein de gens en fête. Sur le chemin bordant le lac, c'était un flot ininterrompu. Tous prenaient plaisir à respirer l'air délicieux. On voyait des groupes de jeunes gens hâlés, portant le havresac et le piolet, d'épais Allemands en habits de laine bleue, des filles de la campagne avec leurs tabliers aux couleurs vives, des jeunes garçons avec des fleurs au chapeau. Florence qui détestait les foules anglaises des jours de fête, aimait celle-ci. Elle trouvait même supportable la vue des boutiquiers d'Innsbruck buvant de la bière sous les arbres dans le jardin de l'hôtel. Ils avaient l'air si frais, à ses yeux, ils étaient tous si heureux, et la lumière était si belle! Sur dix qui passaient, neuf portaient de gros bouquets de fleurs sauvages. Le bruit qu'ils faisaient, le retentissement guttural, plein de bonne humeur, de leurs rires, le nasillement des cithares et les bouts de chansons qui venaient des bateaux sur le lac, tout cela l'enchantait, simplement parce que c'était nouveau pour elle. Ce n'était plus l'accent criard des cockneys ni les harmonicas de Hampstead heath.

Bien qu'elle fût un peu fatiguée par le voyage, et qu'elle trouvât du plaisir à s'asseoir tranquillement, elle était parfaitement heureuse. Robert Churchill était entré dans l'hôtel pour commander le déjeuner et s'informer du chemin de la Karindethal. Elle était bien heureuse d'être débarrassée de lui. Il ne partageait pas son enthousiasme pour ce magnifique pays. Tout au long du voyage, il avait bougonné, se plaignant qu'on l'eût arraché par force à son travail au milieu de l'année scolaire. Plus d'une fois il avait exprimé, sans aucun tact, le regret que sa femme n'eût pu l'accompagner. Pour lui, les foules étaient une dernière source d'irritation. Le voyage en voiture d'Erfurt à Weissau, à travers d'interminables bois de pins, sur une route escarpée, lui avait paru fâcheusement long et coûteux. A présent, il ne désirait plus

que d'arriver au terme de son voyage, régler leur ennuyeuse affaire et en finir.

Florence, d'un autre côté, ne cessait de bénir la chance qui les avait fait venir là. Sa joie avait commencé de bonne heure le matin, au moment où, à son réveil, regardant par la fenêtre, elle avait aperçu, à travers les châtaigniers du jardin, les prés fleuris de l'Innthal flanqués par les lointaines montagnes bleues. Cela éveillait en elle un espoir joyeux que la vue du lac couronnait. Elle ne se lassait pas de le regarder. Parfois l'eau était si tranquille et si transparente que les bateaux, balancés sur leurs propres reflets, semblaient flotter dans l'azur; et brusquement, un vent inexplicable couvrait le lac d'argent, effaçant les délicieuses images des pics et du ciel qui, un moment, étaient demeurées à sa surface claire.

Elle espérait que les affaires Sanger pourraient incidemment se compliquer, de manière à demeurer plus longtemps dans ce pays.

A ce moment elle reconnut, dans un groupe qui l'approchait, les délicieux baigneurs du vieux bateau. Ils se dirigeaient vers l'hôtel, mais il n'y avait pas à se tromper, c'était bien eux. Habillés ou non, ils attiraient l'attention. Bien que vêtus comme des paysans, ils avaient l'air plus sauvages que les plus sauvages montagnards, et ils étaient tellement plus grêles. Le jeune homme était aussi maigre qu'un épouvantail, et les enfants étaient de véritables nains. De plus, ils marchaient avec légèreté, d'un pas qui ne ressemblait pas à l'allure traînante de ces Tyroliens, chaussés de gros souliers. Comme ils passaient devant elle, elle vit avec surprise qu'ils parlaient anglais. La plus petite des fillettes disait :

— Sébastien croit qu'il va être malade une fois de plus.

— Pauvre Sébastien! pensa Florence. Il est resté trop longtemps dans l'eau. Oh! Sébastien! Et ils sont quatre! Ce doit être ça.

Elle bondit et courut après eux, criant :

— Oh! Je vous demande pardon, mais, êtes-vous les Sanger?

Tous les cinq se retournèrent, bouche bée, mais enfin ils convinrent qu'ils étaient les Sanger.

— Je suis votre cousine, expliqua-t-elle. Je vais chez vous. N'avez-vous pas reçu notre télégramme?

Ils secouèrent la tête, parfaitement muets de surprise. Elle représentait pour eux un type d'humanité inconnu, depuis son chapeau de voyage gris, correct, et sa voilette, jusqu'à ses chaussures confortables, coûteuses, à talons bas. Les enfants n'avaient jamais parlé à une personne de ce genre, de toute leur vie et, pour Lewis, elle était une envoyée du passé, la sorte de dame qui avait entièrement dominé son enfance, mais à qui il ne permettait plus jamais d'intervenir dans ses affaires. Sébastien fut, de tous, le premier qui revint à lui. Il souhaita gravement la bienvenue à Florence, et lui expliqua qu'on l'attendait, bien qu'ils n'eussent pas reçu de télégramme. Ensuite, ils lui serrèrent tous les mains.

— Mais combien de vous sont mes cousins? s'enquit-elle, les regardant tous avec plaisir.

— Tous, sauf lui, dit Antonia, désignant Lewis de la tête.

— Et vous êtes... Caryl? dit Florence, avec un peu d'hésitation, car au moment où elle prononçait ces mots, elle s'aperçut qu'il avait l'air un peu trop vieux pour être Caryl.

— Oh! non, dit-il vivement. Je ne suis pas parent. Un ami seulement.

— Oh! oui... murmura-t-elle, d'un ton un peu froid, et cependant non hostile.

— Master Dodd, miss Churchill, dit Sébastien tout d'un coup, se rappelant la formule.

— Oh! Elle rayonna et cessa d'être froide. Vous êtes master Dodd? Je crois que mon père a reçu quelque chose de vous.

— Oui. Je crois bien que oui, dit Lewis, très rouge. Il... Il n'est pas venu avec vous, n'est-ce pas?

Florence se rappela tout à coup Robert et elle remercia le ciel *in petto* qu'il eût été dans l'hôtel au moment où ses nièces se baignaient. Elle dit où il était, et proposa de déjeuner tous ensemble avant de monter en voiture à la Karindehütte. Ils se mirent à marcher, encore timides et embarrassés. Les enfants ne pouvaient pas croire qu'ils fussent vraiment apparentés à une créature aussi merveilleuse. Ils la regardaient, ébahis. Lewis aussi la regardait un peu plus discrètement. Quand elle se rappela qu'elle marchait et causait avec le compositeur de la *Symphonie en Trois Tons*, elle fut embarrassée et ne le regarda pas plus qu'il n'était nécessaire.

« Il a l'air triste, pensa-t-elle... et laid... couvert d'oripeaux! Mais quelle voix charmante! Et il aime beaucoup les enfants, je crois. Elle a seize ans, n'est-ce pas? Elle ne les paraît pas. Il faut se débarrasser de tous ses préjugés pour les comprendre. Je crois vraiment qu'il est timide. »

Il était désespérément timide. Mais il faisait un grand effort comme il n'avait pas coutume d'en faire, car il désirait beaucoup que l'étrange dame fût satisfaite. L'ayant inspectée il s'était dit qu'elle était la meilleure personne qui puisse prendre charge de son amie Teresa. D'abord, il avait pensé qu'une personne moins jeune, et de moins de charme, remplirait mieux ce rôle, mais l'assurance, l'aisance de ses manières, la simplicité élégante de sa toilette, l'avaient vite convaincu.

Seulement c'était un malheur qu'elle arrivât ainsi au beau milieu d'eux tous. Il avait eu l'intention d'obliger les filles à se peigner avant l'arrivée de Florence, et maintenant les cheveux leur tombaient dans le dos en tire-bouchon. Et Caryl et Kate étaient partis; quand ils reviendraient à la maison, on y trouverait Linda. Peut-être Florence serait-elle si scandalisée qu'elle ferait ses paquets, et retournerait en Angleterre sans

emmener les fillettes. Il fit de son mieux pour la divertir, lui donner une bonne impression, parlant très vite, bégayant un peu, comme il le faisait ordinairement quand il se sentait plus timide que d'habitude.

Au moment où ils arrivaient à l'hôtel, Lewis aperçut deux épais gentlemen qui marchaient rapidement, le long du chemin de la vallée et ressemblaient étrangement à Trigorin et à Jacob Birnbaum. Ils avaient l'air extrêmement pressés et agités. Lewis se détacha des cousins et les rejoignit.

— Un télégramme est arrivé, après votre départ à tous, dit Jacob en haletant. Nous avons pensé qu'il fallait venir immédiatement vous prévenir. Ces cousins anglais... ils arrivent aujourd'hui. Nous avons pensé que ce serait mieux, si vous étiez prévenus. Vous pouvez leur dire de rester à l'hôtel.

— Trop tard, dit Lewis. Ils sont déjà là. Nous venons de rencontrer mademoiselle à l'instant. La voilà.

— Ach! s'écrièrent-ils tous les deux, regardant Florence là-bas, avec des yeux alarmés.

— Et son intention est de monter à la Karindehütte après déjeuner. Elle nous l'a dit.

— Ne pouvons-nous pas prétendre qu'il n'y a pas de chambres?

— Sébastien leur a dit qu'il y avait beaucoup de place. On devrait lui tordre le cou.

— Ach!

— Et Linda? demanda Lewis, inquiet. Est-ce qu'elle sait? Qu'a-t-elle fait?

— Elle a mal à la tête. Elle s'est mise au lit, lui dit Jacob.

— J'espère qu'elle y restera. On ne peut pas être barbare au point de l'en arracher. A moins que l'oncle anglais ne veuille essayer.

— Alors, qu'elle reste, conseilla Lewis. Ils ne savent pas qu'elle est là. Demain, quand Caryl reviendra, quelqu'un emmènera la jeune dame faire une promenade, et nous expulserons Linda.

L'oncle Robert était sorti de l'hôtel, on le présentait aux enfants. Trigorin, qui venait de faire l'inventaire du groupe, intervint dans la conversation, s'exclamant :

— Mais... mais cette jeune femme est évidemment du *beau monde*! *Femme parfaitement comme il faut*¹. On ne peut pas s'y tromper. Comment est-il possible qu'elle séjourne à la Karindehütte?

Les deux autres jeunes hommes secouèrent la tête. Il leur paraissait à peine possible qu'elle séjournât à la Karindehütte. Cette perspective les remplissait tous d'une sorte de panique.

1. En français dans le texte.

CHAPITRE VIII

FLORENCE trouva les jeunes Sanger charmants. Pas l'oncle Robert. La beauté du printemps alpestre n'avait pas, sans doute, suffisamment façonné son esprit. Rien en lui ne montrait qu'il partageât la tranquille égalité d'humeur, qui permettait à Florence de trouver toutes choses, à la Karindehütte, ou délicieuses ou plaisantes. Les nouvelles nièces surtout l'épouvaient : plusieurs fois, au cours de ce premier repas, il avait regardé leurs cheveux dans le dos, et frémi. Et il avait pâli en entendant quelques fortes expressions dont elles s'étaient servies, parce que la soupe trop chaude leur avait brûlé la bouche. En quittant l'Angleterre il avait beaucoup parlé de les inviter, en été, à son bungalow de Tenby, où elles auraient l'avantage d'être en compagnie de ses filles, Hilda et Betty. Mais Florence doutait qu'il fût désormais cette invitation. Il convenait que les Sanger étaient de gracieux enfants, qu'ils avaient l'air intelligents et qu'ils s'exprimaient très bien, mais c'est tout ce qu'il pouvait dire de mieux sur leur compte.

Il n'était pas plus attiré vers les trois jeunes étrangers qui, à ses yeux, avaient de fortes ressemblances avec un trio de jeunes scélérats. Et sur ce point, Florence inclinait davantage à partager son opinion. Même à ses yeux la magnifique beauté du pays n'excusait pas entièrement la vulgarité canaille que déployaient Tri-

gorin et Birnbaum. Ils étaient, elle le savait, le type même de ces hommes dont elle s'était promis de se garder. Leur vulgarité était écrite dans toute leur personne et, se rappelant les avertissements de son père, son appréhension absurde que de telles gens pussent lui faire courir un danger, elle savait à peine s'il fallait rire ou se fâcher.

Elle avait une opinion différente de Dodd, bien qu'il fût, en apparence, le moins présentable des trois. La *Symphonie en Trois Tons* lui donnait le droit d'avoir l'air d'un vagabond si cela lui plaisait. Elle comprenait, cependant, pourquoi Robert le tenait pour le pire de la bande. Il avait été ostensiblement grossier, alors que les autres n'étaient que trop polis. Son impatience de se concilier la jeune femme n'avait pu aller jusqu'au point de le rendre poli envers le vieux gentleman, et les manières que Robert Churchill prenait ordinairement avec un jeune homme n'étaient pas une recommandation auprès de celui qui, à l'âge de seize ans, avait rejeté toute autorité. Envers Florence il resta courtois, et quand, devant le langage de Paulina elle eut un petit rire opportun qui le délivra de ses pires craintes, il lui sourit vivement, d'une manière si intime et si lumineuse qu'elle tressaillit d'étonnement. Puis, il redevint grave et lui offrit de la salade, de sa voix timide, hésitante, si bien qu'elle ne savait que penser. Et cependant, le charme de ce sourire restait la chose la plus réelle, d'une journée amusante et très irréaliste. Après le déjeuner, ils montèrent à la Karindehütte et furent presque immédiatement régalez d'un autre repas, une sorte de souper que l'on mangea dans une atmosphère de gêne exagérément tendue. Chaque membre du Cirque Sanger, depuis Roberto jusqu'à Suzon, s'était aperçu de la nécessité d'une bonne tenue. Leurs efforts désespérés étaient plutôt épuisants, et Florence se retira de bonne heure pour aller dormir dans la chambre qui avait été celle de Sanger et où elle trouva un confort suffisant.

Elle s'éveilla le lendemain matin tout imprégnée d'un bonheur léger et, tandis qu'elle s'habillait, elle chercha dans le Shakespeare de poche qui voyageait toujours avec elle ce passage du *Conte d'hiver* qui commence ainsi :

*Tu es sûr que notre navire a échoué
Sur les côtes désertes de la Bohême...*

Les déserts de la Bohême, cette expression décrivait suffisamment l'endroit tel que le voyait le pauvre oncle Robert. Pour elle-même ce désert était florissant comme un jardin. Les paroles de la scène shakespearienne couraient encore dans sa tête quand, du haut de l'escalier, elle vit Lewis et les enfants qui mangeaient leur porridge dans le hall. Elle se rappela l'avertissement :

*Ne va pas trop loin dans la terre.
Cet endroit est fameux par les créatures de proie
qui s'y tiennent.*

La mystérieuse dame qui se cachait dans sa chambre, avec un mal de tête, était peut-être une créature de proie. L'expression n'allait pas mal non plus aux deux gros jeunes gens, le Juif et le Russe. Mais les enfants, amusants, émouvants, ce jeune paysan, doux et timide avec son merveilleux talent et sa voix gentille, étaient sûrement des habitants d'une sorte plus agréable. Ils étaient avec elle au centre du cercle magique où le monde était gai, innocent et drôle.

Elle avait oublié que les créatures de proie ont souvent une apparence agréable. Elle ne pensa pas que leur charme était dû, en grande partie, à la simplicité de leurs idées. Florence, enchaînée dans chacune de ses pensées par la tradition, l'idéal et les scrupules, était à peine en sûreté parmi eux. Car si les bêtes de proie sont rapaces, ceux-ci l'étaient; si elles sont sans merci, ceux-ci l'étaient; si elles ne connaissaient pas

de loi, sauf celle de leurs appétits sans frein, ceux-ci non plus.

Si elle était descendue un moment plus tôt, elle aurait entendu un joli langage, car Lewis était de fort mauvaise humeur. Il avait passé une mauvaise nuit, avec un mal de tête atroce, et il était venu déjeuner dans cette sorte de disposition, qui faisait toujours que Teresa l'appelait leur « rayon de soleil ». Il réussit presque immédiatement à faire pleurer les deux fillettes, et il tira même des jurons du placide Sébastien. Mais il faut dire à sa décharge qu'il s'efforça de reprendre possession de lui-même quand leur cousine apparut. Il lui parla très poliment, bien que d'un ton un peu morose, et il se mit tout de suite à expliquer la difficulté de faire jouer les opéras de Sanger, sujet qui l'intéressait énormément. L'atmosphère générale, autour de la table où l'on déjeunait, s'éclaircit et devint plus cordiale. Florence en savait long sur la difficulté de faire jouer les opéras. D'un certain point de vue, elle en savait plus long que Lewis. Elle le mit au courant d'un nouveau projet de subventions pour les auteurs anglais d'opéras.

— Je m'étonne que vous n'en ayiez pas entendu parler, s'exclama-t-elle. Et, après une légère hésitation, elle ajouta : Il a été lancé par mon ami... sir Bartlemy Pugh...

Elle avait de nombreux amis distingués, et toujours elle glissait ainsi leur nom dans la conversation, de manière, peut-être, à avertir les gens de faire attention à ce qu'ils diraient. Mais ici ce fut peine perdue. Lewis, qui partageait les opinions de Sanger sur la Grande-Bretagne, ne montra par aucun signe qu'il eût jamais entendu parler de sir Bartlemy Pugh, que pourtant en sa qualité de musicien, il aurait dû connaître. Il ne fut pas, non plus, aussi attentif qu'il aurait dû l'être, quand elle expliqua le projet pour les opéras subventionnés. Il était sur le point de dire une grossièreté au sujet de ces subventions quand Teresa prévint la catastrophe en

intervenant, pour lui demander avec une sollicitude dérisoire des nouvelles de son affreux mal de tête.

Florence n'aimait guère qu'on l'interrompît. Elle avait beaucoup de choses à dire, et l'intrusion inopportune de cette plaisanterie d'enfant rompit la conversation. Avant d'aborder un nouveau sujet, elle considéra silencieusement sa jeune cousine, la regarda du haut en bas et, pour la première fois, la sépara mentalement du reste de la famille. Décidément, elle était la moins attirante. Ses traits et sa personne étaient presque laids. Il était possible cependant que, mieux nourrie, il lui prît fantaisie de se développer et de grandir. La maigreur de son corps mal nourri faisait un contraste déplaisant avec une certaine harmonie de proportions de son visage qui était rond et ferme, au menton de courbe délicate, aux grands yeux très écartés. Sa bouche était petite et, bien que ses lèvres pleines lui donnassent de la générosité, elle avait une expression ironique que Florence n'aimait pas voir chez une aussi jeune fille. Et son ton, lorsqu'elle avait avec cette impertinence demandé des nouvelles de son mal de tête à Mr Dodd, était vraiment trop hardi et trop libre.

C'était navrant qu'il eût mal à la tête. Florence en était très ennuyée et lui recommanda de prendre de l'aspirine et de s'allonger dans l'obscurité jusqu'à ce que cela aille mieux. Il en convint, mais d'abord il se promena avec elle au flanc de la montagne pour lui glisser quelques mots au sujet des jeunes filles. Il lui dit timidement qu'elles avaient besoin d'être surveillées.

— Oh! mais cela est facile à voir, convint-elle en riant.

— Ce n'est pas leur faute, dit-il avec colère, mais celle de cette maison et la façon dont elles ont été élevées. Si vous les trouvez d'abord un peu mal élevées, il ne faut pas vous arrêter à cela.

— Oh! non. Elles sont si aimables! Elles repartiront toutes avec nous et je trouverai une école agréa-

ble pour elles et pour Sébastien. Quel drôle de petit garçon!

— Sébastien? — Il paraissait abasourdi. — Une école pour lui?

— Il a besoin qu'on s'occupe de lui autant que les jeunes filles.

— Peut-être. Mais les écoles! Certains petits garçons ne peuvent s'adapter aux écoles. Je doute qu'il le puisse. A l'école où j'étais...

Il s'arrêta. Et, amusée, elle lui demanda s'il n'avait pas été capable de s'acclimater à son école. Il lui raconta qu'il s'en était échappé et que Sébastien ferait de même. Il lui dit la récente escapade de Sébastien, ce qui la divertit beaucoup; mais elle aurait préféré savoir l'âge que Lewis avait quand il s'était sauvé, et ce qu'il avait fait depuis. Elle dirigea la conversation dans ce sens et apprit finalement qu'il était alors à peine plus vieux que Sébastien, seize ans pour être exact, et qu'il avait vécu en jouant de la flûte dans la troupe d'un cirque.

— Après, dit-il, j'ai écrit quelques morceaux qui devaient être exécutés par cette troupe. La musique de cirque est très agréable à écrire. Sanger disait que mon style en porte encore les traces.

— Comme le journalisme, dit Florence; il se montre toujours dans l'œuvre d'un ancien journaliste, si littéraire quelle soit.

— Je ne sais pas, ajouta Lewis, qui paraissait effrayé.

Il n'était pas habitué à ces rapprochements et avançait en toute hâte dans la crainte qu'elle ne soumît ses facultés à une trop rude épreuve; et il avait mal à la tête, etc... Il passa le reste de la matinée à avaler de l'aspirine dans une pièce sans lumière et ainsi manqua l'émouvant départ de Linda, de Suzon et de Trigorin, qui ébranla le reste de la maisonnée, comme une tornade, Caryl, au retour, fut très surpris de voir que les parents anglais, de qui tant de choses dépendaient, étaient arrivés si tôt. Linda gardait obstinément la

chambre et ce fut Birnbaum qui imagina le stratagème par lequel on la chassa. On demanderait très poliment à Trigorin de s'en aller; il pourrait descendre à l'hôtel, puisque la maison était envahie par suite de l'arrivée inopinée des Churchill. C'était chose peu facile à dire, car ils étaient tous très endettés envers Trigorin qui avait donné de l'argent chaque fois qu'il en avait été besoin. Seul, avec Jacob Birnbaum, il avait de l'argent, mais il était curieux de voir combien Jacob, qui pouvait être follement généreux, répugnait à avancer de petites sommes. Trigorin les avait nourris depuis la mort de Sanger, et il avait prêté à Kate l'argent de son voyage pour Leipzig. Mais il fut plein d'égards pour eux et accepta de partir sur-le-champ, avec mille excuses polies d'être resté trop longtemps déjà. Avant de s'en aller il chercha oncle Robert, et lui remit un chèque de cinq cents livres, affirmant que c'était un privilège de faire quelque chose pour les enfants de Sanger.

— Jamais plus, dit-il tristement, je ne pourrai avoir un ami comme Mr Sanger. C'est un grand chagrin pour moi qu'il soit mort si tôt après ma venue ici. Nous n'avons pas eu le temps de parler musique comme je l'aurais désiré. Ceci est en remerciement de la joie que j'ai eue d'être invité ici. Je ne puis rien faire de plus pour lui.

Et il s'en alla si accablé que Robert ne chercha pas à discuter plus avant la question avec lui.

Jacob avait raison. Linda n'eut pas plus tôt entendu la nouvelle qu'elle sauta de son lit, déclara qu'elle et Suzanne ne pouvaient rester dans une maison où on ne les désirait pas. Si Caryl montait pour la mettre dehors elle ferait ses paquets et s'en irait. Et elle fit ses paquets, comme une sorte de cyclone qui aurait ravagé la maison, la laissant étrangement vide.

La famille fut tellement soulagée par ces symptômes de départ, que personne ne chercha à savoir ce qu'elle emportait avec elle, et ce n'est que beaucoup plus tard qu'ils se rendirent compte de tout ce qu'elle avait

emporté. Elle avait pris plusieurs lettres autographes de valeur, un porte-cigarette en or, donné à Sanger par Wagner, et tous les petits objets de prix qui lui tombèrent sous la main, y compris la totalité des cuillers et des fourchettes. Deux hommes, qu'elle avait fait venir de la vallée, emportèrent sur leurs épaules ses lourds bagages, et descendirent la colline d'un pas chancelant. Une demi-heure plus tard, elle quittait la maison de Sanger pour toujours.

Elle descendit les escaliers au moment où, dans le hall, Trigorin prenait congé de la famille. Elle s'était vêtue de ses habits les plus noirs; un long voile pendait à son chapeau et cachait presque entièrement ses cheveux blonds. D'une main elle tenait Suzon, couverte de rubans noirs et, de l'autre, elle montrait ostensiblement un mouchoir brodé de noir. Derrière elle Roberto trot-tait comme en s'excusant, portant un nécessaire de toilette vert. Elle avait l'air si majestueuse et si triste, elle paraissait une veuve si authentique, que Robert Churchill même eut un vague malaise, et se demanda s'ils ne la traitaient pas d'une manière barbare en insistant pour qu'elle s'en allât.

— Venez, Kiril, dit-il à Trigorin. Partons. Si on me chasse on me chasse. Qu'on n'en parle plus. Je ne vais pas faire une histoire, comme beaucoup le feraient.

Elle avait décidé, apparemment, de ne pas prêter attention aux Sanger ou aux Churchill. Suzanne renifla longuement et Linda, ne s'adressant à personne en particulier, dit :

— Elle pleure son papa, pauvre petite bonne femme, on ne dirait pas, à la façon dont on la traite maintenant, qu'elle était son enfant préférée. Venez, chérie, on ne vous veut pas ici. Voulez-vous me porter mon nécessaire de toilette jusqu'en bas, Kiril, s'il vous plaît. C'est Roberto qui l'a.

Trigorin hésita, regarda ses propres valises, mais il fit effort pour se plier au désir de Linda. Il cherchait à résoudre le problème de saisir les trois objets à la

fois, et Linda était presque dehors quand la scène commença. Antonia s'élança, criant :

— N'emportez pas cela! C'est mon nécessaire de toilette.

— Qu'est-ce? s'exclama Linda, revenant sur ses pas. Donnez-moi cela, s'il vous plaît; c'est le mien. Je l'ai depuis cinq ans.

— Il n'est pas à vous, cria Antonia, l'arrachant vivement et se cachant derrière Birnbaum. Il m'appartient, je pense... Il appartenait à ma mère.

— Qu'est-ce que ça y fait? rétorqua Linda, il m'appartient à présent. C'est votre père qui me l'a donné. Rendez-le-moi tout de suite.

— Je ne le rendrai pas! Vous êtes une voleuse, cria Antonia. Il ne vous a jamais donné ce qui appartenait à ma mère chérie. Vous l'avez volé!

— Tony! Tony! laissez-le-lui, chuchota Birnbaum. Il est vieux... il ne vaut pas la peine qu'on se batte pour lui. Je vous en donnerai un plus beau.

En vérité il était vieux — une vraie ruine — tellement taché, éraflé, délabré, qu'aucune femme ayant son amour-propre n'aurait pris souci de le revendiquer. Il portait les marques de tous les voyages faits au hasard depuis sept ans par le Cirque Sanger. Mais Antonia le tint en l'air, pour permettre aux autres de voir sur le côté les initiales encore lisibles : E. N. C.

— Evelyn Napier Churchill, s'exclama-t-elle. Ce sont les initiales de ma mère.

Robert se souvint que son frère Charles et lui avaient offert ce nécessaire à leur sœur, le jour anniversaire de sa vingt et unième année. Il se rappela, avec une étrange douleur, le magasin où ils l'avaient acheté, et comment ils avaient décidé que la beauté pure, franche, des fermoirs d'ivoire conviendrait mieux à la difficile Evelyn que l'éclat de l'or ou de l'argent.

— Oui, c'est à votre mère, dit-il. Mais à présent il n'a plus aucune valeur. Laissez-le-lui, Antonia.

Il voulait, à tout prix, mettre fin à une situation into-

lérable. Antonia s'agrippait au nécessaire de toilette, et maudissait Birnbaum de son intervention. Linda, qui avait réussi à se mettre dans une belle rage, se préparait à leur dire un peu ce qu'elle pensait.

— Je ne quitterai pas cette maison sans ce nécessaire, clama-t-elle. Vous m'appellez voleuse? Qu'êtes-vous, je voudrais le savoir? Vous me chassez, vous me traitez comme si j'étais une cocotte. Valez-vous mieux que moi? Dites-le-moi. Et votre mère, valait-elle mieux que moi? Vous croyez que je ne sais pas...

— Tony! Ne l'écoutez pas! Ne lui répondez pas, supplia Florence, car Antonia allait se jeter sur Linda. Allez-vous-en.

— Ne vous souciez pas d'elle, miss, conseilla Linda. Vous ne devriez pas la toucher, même avec des pin-cettes. C'est une petite chienne rusée, qui n'a plus grand-chose à apprendre. Demandez donc à M. Birnbaum que voilà si...

— Voilà le sac, cria Caryl, l'arrachant aux mains d'Antonia, et le jetant à Linda, tandis que Florence et Birnbaum retenaient la jeune fille. Prenez-le, et partez pour l'amour de Dieu! Vous allez rater votre train.

— Oui, madame, il vaudrait mieux vous hâter, conseilla l'oncle Robert, qui, montre en main, s'efforçait de garder une attitude correcte et impressionnante.

— Partir, dit Linda. Oui. Je crois que je vais partir. Je ne voudrais pour rien au monde rester ici après tout ce que j'ai vu. Mais si vous êtes tous si délicats, je m'étonne que vous ayez amené cette jeune dame, car ce n'est rien de mieux, ici, qu'une sale maison close, et ça n'a jamais été que ça.

Là-dessus elle s'éloigna. Trigorin, après quelques contorsions de singe, s'arrangea pour emporter tous les bagages, et la suivit sans autres adieux. Trois fois, au cours des cent premiers mètres, il laissa tomber l'un de ses fardeaux, tandis que la famille, abattue par l'orage qu'elle venait de subir, l'observait par la fenêtre. Sébastien fit remarquer avec quelque joie que Trigorin

avait sué et soufflé pas mal pour monter à la Karindehütte, mais qu'il trouverait la descente encore plus dure. Le voile noir et flottant de Linda disparut au premier tournant, et un soupir traversa le groupe des enfants. Sur leurs visages, le reflet de leur profonde inimitié s'effaça : ils avaient détesté Linda pendant huit ans; il allait leur falloir huit minutes pour l'oublier. Quand, pour la quatrième fois, Trigorin laissa tomber quelque chose, le bon Caryl ne put y tenir. Il sortit, rejoignit Trigorin et se chargea du nécessaire disputé, qu'il porta jusqu'en bas du chemin, où une voiture de paysan attendait les voyageurs. En route, Trigorin répéta plusieurs fois comme c'était triste de quitter une maison où l'on était venu avec tant de joie.

Dans la maison, Florence était la seule personne qui ne pût prendre part à la joie générale. Elle sentait qu'elle avait perdu quelque chose de l'enchantement du matin. A présent, elle n'était plus tout à fait sûre qu'à la Karindehütte tout l'amuserait. La lutte au sujet du nécessaire de toilette avait eu quelque chose d'horrible, par la lumière qu'elle avait jetée sur l'histoire intime d'Evelyn Churchill. Il n'y avait, non plus, rien d'amusant à se dire que les enfants d'Evelyn avaient grandi sous la domination d'une harpie mal embouchée. Il n'y avait plus à s'étonner que le doux M. Dodd fût inquiet pour les enfants; elle commençait à comprendre qu'ils n'étaient pas responsables de leur tenue, comme il l'avait affirmé.

Mais la harpie avait maintenant ouvert ses ailes noires et avait fait voile au loin. Et les créatures de proie de la collection étaient diminuées de deux numéros — sans compter Suzon, qui était assurément un embryon de harpie. Le jeune Juif restait, mais il n'était vraiment pas si désagréable, et était, de plus, tout à fait sincère en offrant de payer les frais d'éducation de Sébastien. Il fut décidé, en un conseil des aînés, cette après-midi-là, que les quatre enfants seraient tout de

suite amenés en Angleterre et, à l'automne, mis à l'école. Robert recommanda tout particulièrement une petite école préparatoire pour Sébastien, et Florence était tout à fait d'avis d'envoyer les trois jeunes filles au collège de Cleeve où elle avait été élevée. Robert avait des doutes sur la sagesse de cette résolution, mais puisque sa principale objection était qu'aucun établissement honorable ne voudrait les accepter, il n'avait plus rien à dire. Florence connaissait Cleeve; elle jura que comme nièces de Charles Churchill et filles d'un musicien de réputation naissante, elles seraient les bienvenues dans sa vieille école. Cleeve, disait-elle, passerait par-dessus un grand nombre d'insuffisances dans un pareil cas, et son père userait de son influence. Il paraissait y avoir des difficultés plus réelles à persuader les jeunes filles d'y aller. Leurs figures s'allongèrent quand on leur apprit les projets qu'on avait faits pour elles.

— Mais, vous vous amusez, dit Robert pour les encourager. Vous vous ferez une quantité de petites amies et vous apprendrez des jeux.

Ceci les troubla beaucoup. C'était la dernière des choses qu'elles se seraient attendues à apprendre d'une école. Elles expliquèrent qu'elles savaient jouer. Il essaya de leur donner quelque idée de l'importance des jeux dans une école anglaise et elles devinrent tout à fait mornes. Antonia déclara brusquement que rien ne la déciderait à jouer. Ses sœurs, puisqu'elles étaient des enfants, devraient se soumettre; mais elle était grande, et elle aurait voulu que chacun le sût. Elle était trop vieille pour aller à l'école.

— En Angleterre, toutes les grandes jeunes filles jouent, lui assura Robert. Ma petite fille Hilda est plus âgée que vous; elle a dix-sept ans. Et elle aime son école et ne désire pas la quitter. Elle est capitaine de l'équipe de hockey de l'école.

Les quatre enfants se regardèrent l'un l'autre, et quoiqu'ils fussent trop polis pour le dire, ils craigni-

rent que leur cousine Hilda ne fût affreusement bête. Sébastien dit à la fin :

— Bien, merci, nous y réfléchirons. Je suppose que cela ira si nous vous faisons savoir notre décision demain?

— Nous faire savoir? demanda Robert, ahuri. Quoi?

— Si nous désirons y aller. Du reste, nous trouvons qu'il est tout à fait aimable à vous de penser à cela, n'est-ce pas, les filles? Mais nous aimerions avoir un peu de temps pour y réfléchir, vous comprenez.

— Si vous voulez y aller! Mon cher enfant! Vous devez faire ce qu'on vous dit de faire, permettez-moi de vous le faire remarquer. Il n'est nullement question pour vous de décider.

— Je pense que c'est plus important pour nous que pour n'importe qui, répliqua Sébastien. Nous pouvons ne pas aimer aller à l'école.

— Ce serait tout à fait sot de votre part, mais je doute que, par ailleurs, cela ait aucune importance.

— Nous ne vous appartenons pas, déclara Sébastien, poursuivant sa manière plaisante de raisonner, je veux dire qu'il n'y a pas de loi, n'est-ce pas, qui vous donne des droits sur nous. Personne ne vous a institués nos tuteurs, n'est-ce pas?

— Er... hum... um... renâcla l'oncle Robert, qui ne trouvait rien à répondre.

Florence étouffa son rire par un violent effort. Elle savait que cette question de tutelle représentait un grave problème pour l'esprit prudent de l'oncle. Elle lui fit un signe, et dit :

— Oui. Parlez-en, et nous reprendrons la discussion demain.

— Nous voulons consulter nos amis, expliqua Teresa.

— Vos amis, explosa Robert. Je voudrais savoir qui sont ces amis? M. Dodd? Il n'a absolument rien...

De nouveau Florence l'arrêta :

— Vous verrez, je pense, que M. Dodd trouvera ce

projet excellent, dit-elle. Mais je vous en prie, consultez-le.

Plus tard elle dit à l'oncle :

— Il vaut bien mieux, si c'est possible, éviter des histoires. Laissons-les croire qu'ils vont à l'école de leur propre mouvement; ils seront mieux disposés à essayer de s'adapter. Cela ne leur fera pas de mal, d'en parler entre eux.

— Je ne suis pas d'accord avec vous, Florence. Il est grand temps qu'ils apprennent à faire ce qu'on leur dit, sans chicaner et poser des questions. Ils n'ont pas la moindre idée de la discipline.

— Ils l'apprendront à l'école, les pauvres petits. Ils n'ont pas encore reconnu les ténèbres de la prison, ils se croient leurs propres maîtres. Cela viendra peu à peu. Je ne veux absolument pas de querelles avant qu'on les ait tous amenés en Angleterre.

— Je n'ai jamais vu de ma vie, d'enfants plus impudents, plus mal élevés, plus désobéissants. Ce n'est pas leur faute, naturellement, mais leur langage, ma chère Florence, est outrageant. Et quelle morale peuvent-ils avoir, élevés dans cette maison? Ma parole, je doute que nous ayons le droit de les lâcher dans des écoles convenables. Pour rien au monde, je ne voudrais voir Hilda en compagnie de cette Antonia.

— Elle ne m'a pas semblé pire que les autres. Teresa...

— Elle est l'aînée. Elle a passé sa vie avec des gens dépravés. Vous avez entendu ce qu'a dit cette femme.

— Cette femme, dit Florence, avec un frisson, est une créature horrible, répugnante. Vous ne devriez pas en parler.

— Il est tout à fait probable qu'elle a dit la vérité, cependant. Regardez les gens que cette pauvre enfant a fréquentés. Ce Dodd...

— J'ai meilleure opinion que vous de ce jeune homme, dit Florence. Et je puis vous dire ceci : il désire très vivement que les enfants aillent à l'école.

Je suis sûre qu'il les conseillera raisonnablement à ce sujet. Il leur est dévoué.

Et elle avait raison, car il les conseilla vraiment d'une manière raisonnable. Ils n'eurent pas, cependant, l'occasion de le consulter avant la fin de la soirée, car il passa la journée dans la montagne, marchant et se fatiguant dans l'espoir de vaincre ses insomnies. A son retour, il rapporta un petit chat angora, qu'il avait acheté dans une ferme et que, se souvenant de ses récents accès de mauvaise humeur, il offrit aux filles en sacrifice propitiatoire. Elles étaient couchées. Il monta, et le leur donna.

— Oh! Lewis, commença Teresa immédiatement, attendez une minute. Nous avons besoin de votre avis. Florence veut que nous allions à l'école en Angleterre.

Il s'assit sur le bord du lit où Teresa, Pauline et le chat se recroquevillaient en tas.

— J'espère que cela vous plaira, dit-il.

— Oh! Pensez-vous vraiment, que nous irons? Tony! Vous entendez ça? Lewis pense...

— Oui. J'entends, marmotta Antonia, qui était dans l'autre lit. Je n'ai pas besoin de savoir ce que pense Lewis, ou vous, ou n'importe qui. Je déciderai seule pour moi-même.

Et elle se cacha sous ses couvertures.

— Je pense que ce serait une très bonne chose, leur dit Lewis. Au premier abord, cela ne vous plaira peut-être pas. Vous pourrez trouver que vous êtes un peu différentes des autres femmes, mais il faut essayer de vous arranger avec elles. Il le faut vraiment. C'est une bonne chose, vous savez, d'être comme les autres, si vous en trouvez le moyen. C'est mieux...

Teresa se dit que c'était d'une étrangeté si énorme, ces paroles dans la bouche de Lewis, qu'elle s'assit et l'embrassa, murmurant :

— Qui l'aurait pensé!

Il resta encore un peu, caressant ses cheveux blonds; il se sentait brusquement très malheureux à l'idée de

se séparer d'elle dans si peu de temps. Il n'avait pas pensé à cette séparation, dans son désir de leur bien. Mais, peut-être viendrait-il leur faire une visite en Angleterre. Il le dit. Elles rayonnèrent : après tout, telle qu'il la décrivait, l'école ne paraissait pas tellement désagréable. Un instant plus tard il voulut rentrer dans sa chambre, à l'annexe, où il passerait sans doute une dure nuit. Mais il remit son départ de minute en minute; sans arrêt, tandis qu'il se consolait dans la compagnie de Teresa, son esprit lui représentait la nuit qui allait commencer comme une nuit de labeur. Rester là et lui caresser les cheveux, c'était un moment de répit. Il était encore assis près d'elle, repoussant la mauvaise heure, quand Florence, une bougie à la main, vint dire bonne nuit à ses cousines. Florence entendit Lewis qui disait :

— Et, de plus, je pense qu'on vous enseignera à coudre. Et vous vous ferez vous-mêmes les toilettes les plus gracieuses.

— Oh! Florence, s'écria Teresa, voilà Lewis qui dit qu'il nous faut absolument y aller.

Antonia sortit la tête de dessous ses couvertures, pour voir ce qui arrivait. Elle avait comme une idée que Florence pourrait ne pas être contente de trouver Lewis dans leur chambre, bien qu'il leur donnât de si bons conseils. Mais Florence ne montra aucun signe de mécontentement. Pendant une seconde ou deux, elle regarda Lewis et, ensuite, elle lui sourit très aimablement. Lewis, au contraire, était visiblement troublé. Antonia observa avec amusement qu'il ouvrait de grands yeux devant miss Churchill, comme s'il n'avait jamais vu encore une jeune femme en peignoir.

Et il était peu probable qu'il en eût jamais vu une pareille. Elle était délicieuse. Ses nattes sombres, ses mocassins, le châle bariolé jeté comme une couverture autour d'elle, tout cela lui donnait un air garçon, pareil à un peau-rouge de féerie, à peine plus âgé qu'Antonia. Lewis était positivement effrayé. Il s'était déjà dit qu'elle

était très belle, mais il se l'était dit sans émotion. Maintenant il prenait conscience de la révolution qui se faisait dans son esprit. Il lui semblait que la profonde énergie qu'avait éparpillée le choc de la mort de Sanger était de nouveau concentrée sur un seul objet, comme si les orages de la semaine passée avaient été le prélude de cet événement important. Il était pris absolument au dépourvu. Il sauta sur ses pieds, souhaita, d'une voix hésitante, le bonsoir à tous, et se retira en hâte avant que sa confusion se soit trahie.

Cette nuit-là, il ne travailla pas, bien qu'il s'agitât d'un bout à l'autre de sa chambre, s'efforçant de retrouver son concerto perdu, mais hanté par des visions étrangères à cette recherche. Il regrettait de n'être pas parti avant que la cousine de Tessa fût venue le troubler. Il avait dit à Kate qu'il était mûr pour la folie; à aucune époque de sa vie il n'avait péché par excès de prudence. Mais jamais, jamais, il n'avait été victime d'une obsession aussi inopportune que celle-ci.

CHAPITRE IX

FLORENCE s'éveillait chaque matin avec ravissement, au son des clochettes des vaches. Pendant quelques minutes, un grand tapage se faisait tout autour de la maison, comme on emmenait les bêtes aux pâturages, et les cris des vachers retentissaient à travers l'air pur des vallées encore plongées dans la nuit. Alors les tintements épars devenaient plus faibles, à mesure que les vaches s'éloignaient dans la montagne.

Elle avait tiré son lit près de la fenêtre, et, la tête sur l'oreiller, elle pouvait voir, devant elle, les sommets rose pâle des montagnes, et les longs traits de lumière que le soleil levant envoyait sur leurs flancs escarpés, perçant la nuit mystérieuse d'en bas. A la Karindehütte, le jour commençait une bonne heure avant d'aller visiter les fermes de la vallée.

Jamais, depuis son enfance, elle n'avait aussi complètement vécu pour le présent. Elle regrettait chaque moment qui passait et la rapprochait de l'inévitable retour. Elle passait des jours parfaitement heureux qui semblaient n'avoir aucun lien avec le reste de sa vie. Elle avait le curieux sentiment que cette sensation de délicieux dépaysement tenait au fait de vivre à une grande altitude; elle était magnifiquement isolée, sur le sommet de la montagne. Quand elle rentrerait en Angleterre, se disait-elle, elle reprendrait le fil de sa vie réelle, de ses laborieux intérêts et de ses projets, à

l'endroit même où elle l'avait laissé tomber. Elle ne pouvait espérer emporter avec elle l'insouciance gaieté, la liberté d'esprit qui lui étaient venues comme elle s'asseyait devant le lac, à Weissau. Elles appartenaient à l'endroit. De même, elle n'envisageait pas la possibilité de revenir une autre année dans ce pays, accompagnée d'autres gens; certaines joies ne se retrouvent jamais. Elle savait tellement bien que son plaisir serait bref, qu'à peine éveillée, un vif désir la saisissait de sauter hors du lit et d'aller dehors, courir, dans la douce chaleur du soleil matinal. Elle était souvent habillée et errait dans la montagne avant que Roberto criant : « *Scusa!* » entrât dans sa chambre en coup de vent, portant l'énorme théière que, selon ce qu'il croyait avoir entendu dire à Kate, la jeune dame anglaise demanderait tous les matins à sept heures.

Elle se préparait à commencer sa journée par une de ces expéditions matinales, quand Antonia frappa à la porte, demandant si elle pouvait entrer et parler un peu avec elle.

— Quelles brosses délicieuses? dit-elle, inspectant la table de toilette. Vous entretenez vraiment bien vos affaires. Linda avait des brosses en or, mais elle ne les lavait jamais. Ecoutez, Florence, je ne veux pas aller à l'école. Je suis une grande personne.

Elle portait une chemise de nuit très courte et déchirée et n'avait rien moins que l'air d'une grande personne. Mais Florence était trop avisée pour le dire. Elle convint, sur un ton de sympathie, que ce serait plus difficile pour Antonia que pour les autres.

— Lewis dit que nous nous y plairons. Mais qu'en sait-il? Il n'a jamais été dans une école de filles.

— De quel milieu est-il? demanda Florence, qui ne put résister à une occasion d'en apprendre davantage sur lui.

— Oh! je ne sais pas. Il n'en parle jamais. Je ne l'ai entendu parler de chez lui qu'une fois, pour dire qu'ils mangeaient tous les jours du mouton bouilli et de la

sauce aux câpres. J'espère que ce n'était pas vrai.

— Malgré tout, même s'ils n'en mangeaient que tous les deux jours, cela pouvait sembler intolérable à un apprenti ascète... dit rêveusement Florence.

— Un apprenti...? commença Antonia.

Mais elle ne demanda pas ce qu'était un ascète, par crainte que Florence ne dît qu'elle était ignorante et avait besoin d'aller à l'école. Au lieu de cela, elle s'écria d'un ton suppliant :

— Vous savez... Je détesterais tout simplement jouer au hockey.

— Bien, ma chère, si vous détestez vraiment beaucoup ce jeu, nous pourrons vous trouver autre chose. Mais je crois qu'il vous faut aller quelque part apprendre à gagner votre vie, de manière à être indépendante. Il n'est pas aisé, pour une femme sans diplôme, de trouver une situation.

— Pourquoi gagnerais-je ma vie moi-même? demanda Antonia profondément étonnée.

Avec une grande délicatesse Florence l'amena à comprendre sa situation, sans argent et dépendante. Tony devint pensive et demanda lentement :

— Mais qui paiera pour nous à l'école? Cela coûtera beaucoup.

— Mr Trigoris et Mr Birnbaum ont été très généreux...

— Ike! Elle se retourna, pleine de stupéfaction. Il paye?

— Ike?

— Jacob Birnbaum. Nous l'appelons Ike. Vous avez dit qu'il payait?

— Oui. Pour votre frère... et pour vous de même, en partie.

— Christ! je n'en veux pas.

— Ma chère enfant! Que voulez-vous dire?

— Je n'irai pas en Angleterre si Ike paye. Je n'avalerais rien de ce que paye Ike. Je mourrai de faim. Je...

— Qu'a-t-il fait?

— Fait? C'est ce qu'il est. C'est une bête stupide. Il est cruel.

— Comment! Antonia...

— Je le hais. Je voudrais qu'il fût mort.

— A-t-il... vous a-t-il maltraitée, de quelque manière? demanda Florence très gravement.

Antonia se ressaisit et dit avec hauteur :

— Oh! non. Il ne pourrait pas. Il est trop stupide. Mais je ne veux pas de son argent. C'est un sale Juif.

— Mais pourquoi êtes-vous si indignée? Il était l'ami de votre père.

— Cela n'est rien. Sanger, lui aussi, était une bête... souvent. Et je ne suis pas indignée. Il est au-dessous de mon attention. Je ne pense jamais à lui. Quand je le regarde, je ris, c'est tout.

— Eh bien! vous êtes une fille difficile à comprendre.

— Il pense que je devrais aller à l'école, n'est-ce pas? hurla Antonia. Il pense que je n'en sais pas assez, et qu'on doit m'en enseigner davantage. Cet homme est une montagne vivante d'impudence. Il saura ce que j'en pense avant qu'il soit plus vieux d'une heure. L'école!

Elle se dirigea vers la porte, mais Florence la retint, s'exclamant :

— Ma chère Tony, il est probablement endormi à cette heure-ci.

— Oh! non. Il se lève de bonne heure et il aide Caryl et Lewis à classer les papiers de Sanger.

— Eh bien! soit, je vous en prie, mettez des habits, si vous devez aller l'insulter.

— Des habits? J'ai une chemise de nuit.

— Ce n'est pas assez. Vraiment, Antonia, il faut que vous soyez plus correcte dans votre langage et dans vos manières. Tout ce qu'il dira, c'est que vous êtes une petite fille ignorante, qui a besoin d'aller à l'école pour apprendre à se tenir.

Antonia fut frappée par cette opinion. Elle se rendit à la chambre des jeunes filles et, à l'étonnement de

ses sœurs, elle fit une toilette minutieuse. Elle se frotta énergiquement la figure et les mains et se peigna les cheveux. Ensuite elle choisit dans la commune garde-robe, qui gisait sur le plancher, une robe et un tablier à peu près propres. Jacob, qui était seul dans la chambre de Caryl quand elle entra, fut surpris autant par son inhabituelle propreté que par l'offre qu'elle lui fit d'un entretien. Depuis quelques jours, elle refusait de lui répondre quand il lui parlait. Elle commença du ton le plus négligent qu'elle put prendre, se balançant sur la table, en agitant ses longues jambes.

— Eh bien! Ike. Vous pensez, me dit-on, que je doive aller à l'école? C'est charmant et généreux de votre part, mais il se trouve que je n'ai pas sollicité votre aimable charité. Vous pouvez garder votre merveilleux argent, dont vous êtes si fier, pour une autre jeune fille. Et soyez prudent, dans la façon dont vous le dépenserez, car c'est la seule chose qui attire sur vous l'attention des gens.

— Vous irez à l'école si votre oncle le désire, dit-il d'une voix hargneuse.

— Je vous dis que je préfère être morte, plutôt qu'entretenu par votre argent, voilà.

— Et vous direz cela à votre oncle anglais? dit-il, goguenard.

— Oui.

— Il vous demandera pourquoi.

— Je le lui dirai. Je lui dirai tout.

— Et il vous mettra à la porte, comme Linda. Il vous jettera dehors. Votre cousine aussi...

Antonia pâlit. Malgré les avertissements de l'expérience, elle croyait encore à ce qu'on lui disait. Elle dit, hésitant un peu :

— Je leur dirai que ce n'était pas ma faute. Je leur dirai que vous m'avez fait tellement boire que je n'ai pas pu me défendre. Vous le savez bien.

— Vous ai-je forcée à rester une semaine entière, mangeant, buvant, dépensant mon argent? C'était votre

propre désir. Vous auriez pu me quitter à n'importe quel moment. Ils vous demanderont pourquoi vous ne l'avez pas fait.

— Je suis restée seulement pour montrer combien peu je tenais...

— Dites-leur cela! Et vous verrez ce qu'ils répondront.

— Ça m'est égal, s'ils me jettent dehors. Je hais tout le monde ici.

— Et comment vivrez-vous? Travaillerez-vous? Je ne crois pas. Vous mourrez de faim.

Ellè avait le sentiment caché qu'elle pourrait sans difficultés devenir une *prima donna* fameuse. Mais la moquerie constante que la famille avait infligée à son ambition lui avait appris à garder pour elle son sentiment. Elle était fatiguée d'entendre exalter Kate. Elle trouva immédiatement la chose qui pouvait le mieux tourmenter Birnbaum :

— Je prendrai un autre amant, et je vivrai avec lui.

Jacob, sa large figure pâle de fureur, resta silencieux pendant quelques secondes, hésitant entre un choix de réponses outrageantes. Puis il dit avec une sorte d'amertume angoissée :

— Vous le quitterez après une semaine!

— Non, je ne le quitterai pas. Je serais restée plus longtemps avec vous, mais je voulais rentrer pour l'anniversaire de Sanger. Je m'amusais.

— Mais, est-ce vrai? Cependant vous ne voudriez pas revenir, cria-t-il, saisissant une nouvelle idée.

Elle répondit, à l'instant, que si. Elle se moqua de la trop bonne opinion qu'il avait de lui-même, en supposant qu'elle le haïssait! Non! Elle ne s'enfuirait plus, à moins qu'elle ne trouve quelqu'un de plus gentil, ce qui, naturellement, pouvait arriver bientôt.

Il se dit que si elle venait avec lui une seconde fois, elle ne s'enfuirait pas, car elle n'aurait plus où aller. Le Cirque Sanger, son seul foyer, se dispersait. Elle serait, cette fois, sans défense et entièrement à sa merci.

Il pourrait un peu lui faire payer son insolence. Puis qu'elle ne voulait pas l'aimer il trouverait quelque soulagement à la voir souffrir. L'idée de tout ce qu'il pourrait lui faire remplir son imagination d'un sombre bonheur. Il lui tourna le dos et se mit à attacher des liasses de papiers, n'osant pas la regarder, de crainte qu'elle ne lût son dessein dans ses yeux, et ne s'enfuît.

— J'aime mieux être avec vous qu'en Angleterre, dit-elle.

— Voilà qui est bien.

— Et j'aime Munich.

— Vous n'irez pas à Munich, c'est trop près! Votre oncle pourrait nous suivre. Cet été, je vais à Smyrne, et vous viendrez avec moi.

Il risqua un regard sur elle pour voir comment elle prenait ce projet, mais il dut se retourner vivement, tant elle lui parut jeune et pâle.

— Oh! oui... acquiesça-t-elle, d'une voix très faible. Vous êtes sûr que... que cela ne vous dérangera pas?

— Je l'espère, dit-il, d'un air farouche.

— Parce que... si cela vous dérange... je pense que je pourrais trouver du travail ou quelque chose. Je viendrai seulement si cela ne vous dérange pas. Je ne veux pas de charité. J'imagine que je serais plutôt un embarras pour vous dans un endroit comme Smyrne. Qu'avez-vous dit?

Il venait de jeter par terre sa liasse de papiers, avec un juron de renoncement. Car il ne pouvait supporter cette scène. Il ne pouvait vraiment désirer la traiter avec méchanceté pendant plus de deux minutes. Il pouvait lutter, mais non s'empêcher de l'aimer profondément. Il abandonna cette lutte. La cruauté ne lui était pas naturelle, en tout cas, et souvent il aurait pu souhaiter être plus vil qu'il ne l'était, égaré par la lutte entre ses appétits et sa bonté profonde. Un instant il resta absolument immobile, regardant curieusement l'abîme qui, un moment, l'avait sollicité, comme un homme au bord d'un précipice joue avec l'idée d'un plongeon, et passe

sain et sauf. Puis, il arracha son esprit à cette contemplation et l'oublia. Il dit :

— Nous n'irons pas à Smyrne. Vous ne devez pas croire que votre oncle vous chassera de la maison. Je me moquais de vous. N'ayez pas peur; il vous protégera. Et votre cousine sympathisera avec vous, j'espère.

« Fou! railla, dans son cœur, le démon presque vaincu, imbécile! Elle est perdue pour toi! »

— Je vous conseillerais, poursuivit-il vaillamment, de vous confier à elle. Il est malheureux que vous n'ayez pas eu une pareille amie plus tôt.

— Florence! cria Antonia, rougissant comme un coquelicot. Il est impossible que je lui dise.

— Alors, dites-le à l'oncle. Il ne vous chassera pas. C'est moi qu'il blâmera.

— Vous? Ne donnez-vous pas beaucoup d'argent pour nous? Je ne vois pas en quoi il pourrait vous blâmer.

— Il pensera que je suis un misérable. Et c'est vrai. Je vous ai séduite.

— Ike, vous ne devez pas parler ainsi. Je ne vous blâme pas pour cela, non vraiment. C'est une tout autre chose que je ne peux pas vous pardonner : pas cela. Ne vous tourmentez pas.

— Je pensais, dit-il comme se parlant à lui-même, je pensais que si ce n'était pas moi, ce serait un autre. Je n'ai jamais voulu vous faire de mal. Comment aurais-je pu savoir que Sanger allait mourir et vous laisser sans foyer? Que faut-il faire maintenant?

— Il n'y a rien à faire. Cela ne vous regarde pas, Ike. Ce n'est pas votre faute si Sanger est mort.

— Mais cela me regarde. Je voudrais que vous alliez à l'école, comme l'ont décidé vos oncles. C'est plus sûr.

— C'est ce que dit Lewis. Mais je ne puis vous laisser payer... après...

— Pourquoi pas? Comment vous comprendrai-je jamais?

Elle ne dit rien, mais elle paraissait moins hostile. Il espérait encore la persuader d'aller en Angleterre. Il s'aventura à affirmer un fait qui avait dominé son horizon depuis sa première pensée consciente :

— J'ai tant d'argent!

— En avez-vous toujours? demanda-t-elle, d'un air de vague intérêt, ou seulement quelquefois, comme nous. Je sais que vous en aviez beaucoup, quand nous étions à Munich.

— Toujours, dit-il, solennellement. Plus que je ne puis dépenser.

Cela signifiait peu, pour elle. Il s'en était rendu compte à Munich, et n'avait cessé d'en être exaspéré, car bien qu'elle se soit jetée sur toutes les bonnes choses qu'il lui avait données, il ne pouvait se persuader qu'il l'avait achetée. Elle ne voulait rien emporter avec elle, dédaignant ses offres prodigues de toilettes et de bijoux; c'était l'esprit de sociabilité des Sanger qui l'avait amenée avec lui. Elle aurait été tout aussi prête à s'amuser, s'il avait été pauvre, s'il l'avait logée dans un grenier et emmenée au cinéma au lieu de l'Opéra. C'était ce goût impérieux de la vie, cette luxuriance lumineuse de son esprit, par quoi il enrichissait tout ce qui l'approchait qui avait d'abord attiré Birnbaum vers Sanger. La même chose se produisait maintenant avec les enfants. À ses propres yeux, l'argent avait toujours signifié beaucoup trop; il régnait sur son existence entière, intervenant pour lui dérober les fruits mûrs de l'expérience. Il avait fourni à ses plaisirs et à ses désirs, et il lui devait sa situation dans le monde musicien. Aux moments de dépression, il avait tendance à craindre que l'argent lui eût fourni ses amitiés; il se demandait, avec étonnement, combien de gens l'auraient toléré sans cela. Il avait les instincts d'un patriarche, et il aurait aimé avoir des enfants et fonder une famille, une maisonnée, mais il avait acheté tant de femmes qu'il

désespérait d'en trouver une qui ne fût pas vénale. Sa courte union avec Tony lui avait appris qu'elle n'était ni sensuelle ni mercenaire, et que, dans ses moindres pensées, elle était guidée par une impulsion qui lui était déniée à lui, Birnbaum. Elle ne demandait qu'à sentir, elle ne demandait à la vie que de lui jouer l'air sur lequel elle danserait. Elle ferait une étrange épouse! Une délicieuse épouse! La plus chère compagne du monde pour l'homme qui saurait gagner son amour. Avoir sa confiance, la chérir et la protéger, lui donner tout ce qu'elle voudrait, diriger sa course imprudente et difficile, voilà qui lui paraissait l'ambition la plus satisfaisante pour un homme. Son propre argent serait une bénédiction, s'il pouvait le dépenser ainsi.

— Il faut trouver un mari qui soit bon pour vous, lui dit-il. Il ne faut pas toujours gaspiller votre beauté pour des amants. Il vous faut un foyer et des petits enfants à vous.

Par-dessous ses cils, elle lui jeta un vif regard, mais ne dit rien. Elle avait, comme sa mère, des mains fines et longues. A présent, il les regardait. Sur bien des points elle ressemblait à Evelyn. Elle avait l'étincelle qui enflamme les hommes, non seulement dans sa beauté, mais dans sa voix, dans son rire, dans le plus petit de ses gestes. C'était sa part de ce don de génie qui appartenait à toute sa race; elle le portait comme une torche. Près d'elle, il se sentait comme une insensible motte de terre, privé de vie, car elle était comme le feu, merveilleuse, dangereuse, nécessaire. Il pensa aux enfants qu'il désirait, et il lui sembla qu'ils seraient également de mornes créatures, à moins qu'ils ne fussent les siens aussi. Il était fatigué de sa vie. A présent que son ami Sanger était mort, il ne se sentait plus jeune. Il avait épuisé les distractions que la fortune pouvait lui donner : il n'envisageait plus rien maintenant que des choses impossibles; et l'âge ne ferait que réduire ses limites. Elle semblait lui offrir une issue. Il voulait faire d'elle sa femme, avoir d'elle des enfants,

nouveaux exemples de sa jeunesse, créatures plus hardies que lui, qui accompliraient des choses qui dépassaient son effort. L'amour qui aurait dû le sauver l'avait rendu malheureux. Il dit, d'une voix implorante :

— Ne pourriez-vous pas m'épouser? En vérité, je vous aime. J'essayerais de vous rendre heureuse.

— Ike! Elle sursauta de la table. Qu'est-ce qui vous prend? Etes-vous ivre?

— Non, je parle sérieusement. Je vous veux pour femme. Epousez-moi, et vous n'aurez pas besoin d'aller en Angleterre. Je vous donnerai...

Cet invincible instinct du marché l'avait trahi; il le vit presque aussitôt que les mots eurent passé ses lèvres. Une vive frayeur parut aux yeux de Tony qui s'écarta de lui et affirma :

— Je veux partir et ne jamais vous revoir.

— Oh! Tony! Dites-moi! Vous me torturez. Pourquoi êtes-vous encore tellement en colère? Vous dites que vous ne pourrez jamais me pardonner, et ensuite que je ne dois rien me reprocher. Pourquoi ne pouvez-vous me pardonner?

— Parce que vous êtes tellement idiot, cria-t-elle furieusement, parce que vous êtes tellement stupide. N'auriez-vous pu voir...

Ses beaux yeux s'emplirent de larmes. Pendant quelques minutes elle pleura, tranquillement, amèrement, presque avec résignation. S'il avait su comment faire, il l'aurait calmée et réconfortée, mais il n'osa pas la toucher par crainte qu'elle ne se tournât contre lui. Il la regardait sangloter, le cœur tordu. Elle s'était un peu éloignée de lui et cachait sa figure dans son tablier. Brusquement, elle s'arrêta, regarda autour d'elle et poussa une exclamation de surprise :

— Comment, Ike! Vous pleurez, vous aussi?

Il s'aperçut qu'il y avait des larmes sur sa figure, et sortant un mouchoir de soie, il se mit à les essuyer avec embarras.

— Qu'y a-t-il? demanda rudement Antonia.

— *Du lieber allmächtiger Gott* ¹ cria Jacob. Ne l'ai-je pas dit? Vous me torturez. Vous êtes toujours fâchée, et vous ne dites rien. Comment saurai-je ce que vous pensez? Vous me rendez fou.

— Vraiment, vous êtes stupide. Ecoutez, je vais vous dire... Quand nous étions à Gênes et que vous m'avez demandé la première fois de venir vivre avec vous, j'ai dit non. Vous vous rappelez?

— Je me rappelle.

— Et ensuite, j'ai dit oui. Savez-vous pourquoi? Parce que vous aviez l'air tellement triste! Je vous aimais beaucoup alors, je ne voulais pas vous voir si malheureux. Vous aviez vraiment l'air de ne pas savoir ce que vous alliez faire, si je ne venais pas. Cela fit que je vous aimais encore plus; je veux dire... c'était le sentiment qu'une personne aussi intelligente que vous, avec des tas de choses grandioses comme vous en avez, peut avoir besoin de quelqu'un comme moi, pour prendre soin d'elle. Comprenez-vous cela? Mais alors, vous m'avez ennuyée en me vantant toutes les choses merveilleuses qui étaient dans votre maison et tout ce que vous me donneriez. Vous ne pensiez pas que j'allais vous donner quoi que ce soit; vous ne paraissiez pas croire que je pouvais vous aimer. J'aurais pu être Linda. Vous m'avez complètement dégoûtée. Je pensais que vous ne méritiez pas que je vienne. Mais je voulais vous tourmenter un peu avant d'en finir avec vous.

Elle avait l'air prête à pleurer de nouveau. Jacob voyant obscurément d'où le coup venait, s'assit près de la table et se cacha la figure dans les mains, la priant d'une voix étouffée de continuer.

— Je pensais... je pensais que je resterais une semaine, et, pour vous punir, que je ne serais pas du tout aimable, sauf au moment de partir. Au dernier moment, quand vous penseriez que j'allais partir, et que vous seriez très triste, je vous aurais dit tout d'un coup

1. Dieu tout-puissant.

que vous étiez mon cher amant. Alors vous auriez mieux su une autre fois. J'avais projeté de vous dire cela quand nous aurions été dehors, dans les magasins, ou n'importe où, comme par hasard, de sorte que vous n'auriez pas su d'abord s'il fallait me croire ou non. Je me disais que cela serait si drôle. Mais... vous avez tout gâté.

— Je comprends.

— Vous voyez, j'avais pleine confiance en vous! Je pensais que vous attendriez que... que je sois prête. Je n'aurais jamais cru que vous m'auriez joué un pareil tour. C'est horrible de votre part, vous ne m'aimiez pas.

— Je vous aimais vraiment. Je vous aime à présent. Je vous aimerai toujours.

— Si vous m'aviez aimée, vous n'auriez pas fait cela. Vous auriez attendu. Je ne puis vous pardonner d'avoir été tellement bête. Je vous aimais. Je suis venue à Munich parce que je vous aimais. Et brusquement, vous êtes devenu un ennemi : cela m'a presque tuée.

Il ne répondit rien, mais il la regarda fixement, d'un air si visiblement malheureux, qu'elle ne put le supporter.

Elle dit d'un ton consolant :

— Je ne suis pas fâchée à présent. Je vois que vous avez de la peine. Ce n'est pas votre faute si vous êtes stupide. Je sais que votre intention n'était pas méchante. N'ayez pas cet air-là, ajouta Tony, un peu anxieuse. C'est pire que quand nous étions à Gênes. Oublions tout.

— Je ne puis.

— Eh bien! n'ayez pas l'air si malheureux.

— Il y a une raison, déclara-t-il.

— Il n'y a pas de raison, sot, je vous ai pardonné.

— Je ne me pardonne pas à moi-même.

— Vous ne pouvez donc vraiment pas essayer?

— Comment le puis-je? Voyez? Je vous aime. Et vous m'avez dit comment, par ma propre faute, je vous ai perdue.

— Vous m'oublierez bientôt.

— Jamais de ma vie.

Elle le regarda, hésitante, et dit après un¹ long silence :

— Je crois que vous avez raison. Je ne puis supporter cela; vous n'allez pas continuer à avoir cet air. Voudriez-vous que je vous épouse?

— Si je le voudrais! Mais il faut faire ce qui vaut le mieux pour vous. Vous devriez, je pense, aller en Angleterre avec votre oncle.

— Mais, Ike, je ne veux pas aller en Angleterre avec mon oncle.

— Ce nom! Faut-il que vous m'appeliez par ce nom! je le déteste.

— Très bien, alors, Jacob! Je ne veux pas aller en Angleterre avec mon oncle. Je préfère rester ici avec vous, parce que quand vous commencez à prendre l'air d'un homme qui souffre d'une rage de dents, il me semble que je vous aime trop pour vous quitter. Maintenant, essayez de prendre l'air gai. N'en ai-je pas dit assez? Que désirez-vous de plus?

— Vous en avez dit bien assez.

Mais il lui fallut un peu de temps pour s'égayer, et il lui expliqua, après un moment de silence, qu'il avait la tête dure et qu'une idée nouvelle y entraît difficilement. Aussi ils avaient traversé tant d'émotions depuis une demi-heure!

— Il me semblait que j'étais amoureuse d'un âne, dit-elle tendrement.

— Vous l'étiez, vous l'êtes. Il ne faut jamais trop attendre de lui. Je vais interviewer l'oncle immédiatement.

— Bien. Ne faites pas le fanfaron, lui conseilla-t-elle, et peut-être vous croira-t-il. *Herr je!*¹ voilà du travail vite fait.

Ils avaient certainement fait beaucoup de choses en peu de temps. Par degrés, ils s'accoutumaient aux étranges et nouvelles altitudes qu'ils avaient atteintes et où Tony, avec la souplesse de son sexe, essayait déjà ses ailes. Le délicieux sentiment de sécurité qu'elle montrait le réjouissait, et, quand Lewis entra, portant un nouveau panier rempli de lettres non classées, Birnbaum avait l'air d'un homme heureux.

Lewis les regarda bouche bée, murmura une excuse, et il allait se retirer quand ils le rappelèrent et lui annoncèrent leurs fiançailles. Il crut qu'ils avaient perdu l'esprit et, de plus, il fut vivement irrité par leur attitude satisfaite, de sorte que ses félicitations ne furent pas offertes avec beaucoup de chaleur.

Son propre sentiment pour Florence devenait plus fort avec chaque jour qui passait et avec chaque pauvre tentative qu'il faisait pour s'en débarrasser. Il n'y avait rien d'apaisant dans le spectacle de Birnbaum embrassant Tony. Il s'éloigna furtivement et retourna à l'annexe et au concerto; il était embourbé dans son travail, comme une affreuse fondrière. Les réflexions qu'il se fit sur la folie de Jacob, qui sacrifiait son indépendance pour l'amour d'une gamine qui ne valait pas le petit doigt de Florence Churchill, furent amères. Il était absurde d'épouser Tony. Pour l'autre personne, un tel sacrifice pouvait être envisagé, bien que l'idée en fût insensée. Mais il fallait faire quelque chose pour abattre cette fièvre, car il commençait à craindre de se détraquer complètement. Il était prêt à user d'un remède désespéré.

Il s'était demandé plus d'une fois s'il était possible qu'elle fût accessible à d'autres conditions. Et à chaque fois il s'était répondu que ce n'était pas possible, bien qu'elle fût prête, prête d'une manière surprenante, à se rendre agréable à ses yeux. A certains moments il aurait juré qu'elle ne valait pas mieux que les autres, que derrière sa gentille affabilité se cachait une invitation discrète, mais une certaine absence de familiarité dans

l'expression de ces signaux voilés le déconcertait et le faisait douter de ses propres perceptions. C'était, en fait, la première fois qu'on le recherchait pour son intelligence plus que pour sa personne, et la timide créature qu'il était savait à peine ce qu'il fallait en penser. Il se demandait si elle accepterait au cas où il lui proposerait de l'épouser.

— Il vaut mieux, se dit-il à lui-même, il vaut certainement mieux épouser que brûler, comme dit Moïse.

Il fut heureux d'avoir fait cette citation, souvenir obscur de son enfance, quand on l'obligeait à suivre l'école du dimanche. Et de tous ceux qui se trouvaient à la Karindehütte, seul le dédaigné Robert aurait pu corriger son idée de ce que Moïse avait dit. Car Florence, malheureusement, n'avait pas lu la Bible avec la même intelligence et la même attention qu'elle accordait à des livres inférieurs.

CHAPITRE X

PLUS tard, dans la soirée, Antonia dénicha son oncle et lui confia les circonstances que sa délicatesse l'avait empêchée de rapporter à Florence. Le tumulte qui suivit ne s'apaisa pas avant plusieurs jours, les Churchill étaient divisés dans leur façon d'envisager cette affaire, et tous deux écrivaient passionnément à Charles en Angleterre. Robert était le moins surpris des deux. Il était scandalisé mais résigné. Une heure passée avec le cirque Sanger l'avait préparé à toute sorte de nouveauté. S'étant enquis des circonstances et des intentions de Jacob Birnbaum, il était disposé à faire du pire le mieux, et il consentait à un mariage immédiat.

Florence, d'un autre côté, était stupéfaite, mais inclinait à la compassion. Jacob, évidemment, était un gredin sans principes et la pauvre petite Tony une victime, qui ne méritait pas la punition qu'impliquait un mariage aussi inique. Il fallait l'emmener en Angleterre et l'aider à oublier.

Mais Antonia refusa net d'aller en Angleterre. Elle persista à dire qu'elle aimait Jacob et qu'elle voulait l'épouser malgré son infamie. Aucun moyen de persuasion n'avait d'effet sur elle.

— Il n'est pas mauvais, protesta-t-elle. Vous ne comprenez pas, Florence. Il n'avait pas l'intention de faire de mal. Il pensait que si ce n'était pas lui, ce serait quelqu'un d'autre.

— Tony! Comment pouvez-vous!

— Mais, c'est ainsi qu'il voyait les choses. Vous ne comprenez pas comment les choses ont été dans notre famille. Il pensait qu'il valait autant que ce fût lui que Lewis ou une autre personne ici.

— Lewis!

— Naturellement, ce ne pouvait être Lewis, cela va de soi, parce qu'il est différent; je veux dire que nous le connaissons depuis si longtemps qu'il est presque devenu notre frère. Mais ce que je veux dire, c'est que Jacob n'est pas pire que quantité d'autres.

— Oui, je pensais bien que Lewis Dodd était différent, dit rêveusement Florence d'une voix basse.

— Il est à Tessa, dit Tony, d'un ton distrait. Et naturellement Tessa est trop jeune, vraiment, pour avoir un amant. Du moins, elle est à peine formée, vous savez.

Florence sourit d'entendre dire de l'enfantine Teresa qu'elle était à peine formée. Le halo qui, pour elle, illuminait le nom de Lewis Dodd, brilla un peu plus vivement devant ce témoignage naïf. Antonia continua en manière d'explication :

— Linda a essayé de l'avoir. Nous l'avons tous su. Et comme il ne voulait pas d'elle, elle s'est montrée si dédaigneuse! Je crois qu'il méprise l'amour, bien que, naturellement...

Elle se content, ce qui, peut-être, était dommage, car elle laissa à Florence l'impression que ce jeune saint Antoine ne connaissant l'amour que sous la forme où il existait à la Karindehütte, le méprisait et l'avait évité, en quoi elle se trompait grossièrement. Antonia avait été sur le point d'esquisser sa carrière sentimentale, pour autant qu'elle la connaissait, quand une discrétion des plus inopportunes lui avait fermé la bouche. Elle ne voulait pas faire son éloge en disant qu'il méprisait l'amour; elle avait beau être son amie, elle considérait qu'une pareille attitude eût été choquante. Elle était convaincue, bien qu'elle ne pût s'expri-

mer, qu'aucune sorte d'amour ne devait être méprisée, car, en dépit de ses origines grossières, il est toujours la source de la politesse. Mais, pour Florence, la politesse allait de soi, tandis que, pour Antonia, c'était une chose rare et admirable, pleine de beauté, qui jetait un radieux éclat jusque sur ses propres origines, basses et humbles. Mais Antonia ne pouvait pas s'exprimer.

Et Florence, de son côté, n'aurait pu comprendre. Elle avait, pour les insuffisances de l'humanité, cette tolérance universelle, presque scientifique, qui est basée sur une grande lecture. Aucune expérience antérieure ne l'aida à comprendre le point de vue d'Antonia. Elle écouta, dans un trouble croissant, le récit naïf de la visite à Munich, de la querelle et de la réconciliation. Naturellement chaste elle n'avait aucune haine pour ceux qui ne l'étaient pas, et elle les regardait avec une sorte de pitié incompréhensive. Mais cette affaire impliquait une équation qui dépassait ses connaissances. Ce fut avec un geste de résignation embarrassée qu'elle céda enfin, quand Charles télégraphia qu'il consentait au mariage.

Elle ne put, de toute façon, donner beaucoup de temps à ce problème, car sa propre vie se précipitait à une telle allure qu'elle pouvait à peine la suivre... Elle avait fait une ou deux tentatives pour faire semblant d'ignorer ce qui lui arrivait, ou pour y trouver une signification rationnelle. C'était peut-être le printemps en montagne qui avait revêtu le monde de cette splendeur et de cette fraîcheur nouvelles.

C'était l'évasion d'une vie qui l'avait emprisonnée. C'était tout ce qu'on voudrait, sauf la présence de Lewis Dodd. Elle raisonna ainsi jusqu'au moment où, brusquement, Il partit. Il s'en alla pendant trois jours, fuyant à Innsbruck, dans un dernier effort, pour rompre le charme désastreux qui l'avait ensorcelé. Florence qui pensa, pendant soixante heures, qu'il était parti pour de bon, trouva que toute la beauté qui l'entourait était

devenue, en un clin d'œil, insupportablement triste. Elle fut étonnée et presque humiliée de sa propre peine et incapable de s'en cacher plus longtemps la cause. Elle était amoureuse, son bonheur était parti avec lui, et elle quitterait le Tyrol le cœur blessé.

Alors, aussi brusquement, il reparut. Il ne lui avait pas été possible de rester au loin, et il était revenu avec la seule idée de la conquérir à tout prix. Elle fut amusée de sa propre joie et de son soulagement, amusée aussi quand elle se rappela que, depuis une année et plus, elle avait très sérieusement désiré éprouver tous les chagrins et les anxiétés d'un véritable amour. Maintenant son seul souci était de s'habituer à la pensée qu'il pouvait, après tout, n'être pas revenu pour lui faire la cour. Cependant elle ne savait comment expliquer d'autre manière la persistance avec laquelle il la suivait partout sans s'en rendre compte.

Elle se défendit sévèrement le plaisir de tisser des romans pour l'avenir, mais à chaque heure elle trahissait sa résolution. Il était tellement impossible de ne pas faire de projets; car, évidemment, elle avait décidé de l'épouser.

Il appartenait probablement à un milieu différent du sien. Mais elle arrangerait cela, et en admettant que sa famille s'en préoccupât, elle devrait s'en accommoder.

Comme sa tante Evelyn, elle était très libérale. Lewis était un grand génie et cela devait sûrement être suffisant pour eux. Ses manières, quoique frustes, étaient simples. Elle essaya de l'imaginer en habit de cérémonie : il paraîtrait ridicule, mais n'aurait pas l'air d'un domestique. Charles verrait bien qu'elle ne pouvait épouser quelqu'un d'ordinaire. Et pour lui, si elle pouvait seulement l'amener à son sentiment, un grand point serait acquis. Elle avait l'idée qu'il serait d'abord rebelle, il était si sauvage et si timide! Elle croyait qu'il l'aimait, mais elle pensait que l'idée de mariage n'avait pas, même lointaine, pénétré dans sa tête. Elle aurait à l'y faire entrer.

Plus tard, quand sa musique serait plus connue, il aurait besoin d'une femme d'un certain rang social. Elle avait de l'influence, elle connaissait des gens. Marié à elle, lui aussi connaîtrait des gens.

Une seule personne à la Karindehütte s'était du moins rendu compte de l'état des choses entre eux. La maisonnée, en grande partie, était tout à fait absorbée par le sort indécis d'Antonia. Mais Tessa perdit ses couleurs et devint triste. Elle craignait que son ami n'eût l'intention de s'embarrasser de sa cousine anglaise. C'était une folie qui pouvait, pensait-elle, entraîner les plus graves conséquences. Ce serait le comble aux désastres qui les avaient accablés depuis la mort de Sanger. Elle s'en ouvrit à Paulina, un jour qu'elles se promenaient dans la forêt. Elles avaient discuté le mariage d'Antonia, et Paulina disait :

— Je pense que c'est une excellente idée. Ne pourrions-nous pas toutes épouser quelqu'un, alors nous n'aurions plus besoin d'aller en Angleterre?

— Sébastien ne peut pas.

— Non, mais si nous étions des femmes mariées, il pourrait venir vivre avec nous. Marions-nous, Tessa. J'épouserai Roberto. Je suis sûre qu'il en serait tout à fait heureux. Il est très complaisant.

— Douze ans, c'est trop jeune.

— Bientôt, j'en aurai treize. Juliette avait treize ans. Elle était mariée.

— Elle était Italienne.

— Et je serai aussi Italienne si j'épouse Roberto. Les femmes prennent toujours la nationalité de leurs maris.

— Sotte que vous êtes! Il n'y a rien à faire.

— Ne faites pas le rabat-joie! Nous ferions beaucoup mieux toutes deux de nous marier. Je demanderai Roberto et vous Lewis. Pourquoi êtes-vous devenue si rouge? Il est très gentil. Je l'aurais demandé moi-même, seulement il vous aime mieux.

— Je suis trop jeune.

— Pas du tout. Vous pouvez lui demander.

— Oh! non. Je suis trop vieille.

— Trop vieille! Je croyais que vous aviez dit que vous étiez trop jeune?

— En effet, mon Dieu! Je suis les deux! J'ai un âge affreux. Je suis trop vieille pour dire ce que je pense. Et je suis trop jeune pour que quelqu'un désire m'épouser.

— Et maintenant, vous rougissez de nouveau! Vous serez pire que Kate bientôt. Elle rougissait régulièrement. J'entends, toujours pour les mêmes choses. Mais vous vous mettez à rougir pour rien du tout. Vous êtes horrible.

— Attendez d'avoir mon âge. Vous en ferez autant.

— Mais je ne peux pas comprendre pourquoi vous croyez être trop jeune pour Lewis. Vous lui conviendrez mieux qu'une femme ordinaire qui désirerait qu'il soit toujours à s'occuper d'elle.

— Croyez-vous? Regardez!

Elles étaient assises sur la lisière du bois, au pied de la montagne. Teresa montra un champ au-dessous d'elle où deux personnages se promenaient comme deux amoureux. Paulina les vit et demanda, inquiète :

— Croyez-vous qu'il veuille l'épouser?

Teresa secoua la tête.

— Mais il ne l'épousera pas, protesta Pauline.

— Si, il l'épousera. Elle l'y amènera.

— Il n'a jamais épousé personne encore?

— Sans doute, mais c'est une dame. Une personne comme Florence, il faut l'épouser. Regardez Sanger et notre mère.

— Mais elle ne voudra pas de lui, insista Paulina avec un dernier espoir. Pourquoi le prendrait-elle? Pensez à tous les gens nobles qu'elle connaît. Elle est seulement aimable pour lui comme elle l'est pour tout le monde.

— Cela me serait égal qu'il l'épouse, dit tristement Teresa, si tout devait s'arrêter là. Mais, voyez-vous, ce ne sera que le commencement. Elle voudra l'emmener

avec elle, vivre en Angleterre, dans la ville d'où elle vient, Cambridge. Il ne sera pas heureux.

— Ce serait une honte, je pense, si Lewis l'épousait. Elle ne doit pas l'avoir vu ivre.

— Bien sûr que non. Il ne l'a pas été depuis son arrivée.

— Et elle ne doit pas l'avoir vu en colère? Vraiment, par bien des côtés, il est pire que Sanger. Il n'a pas aussi bon cœur, premièrement. Tessa, croyez-vous que nous devrions le dire à Florence?

— Lui dire quoi?

— Que ça n'ira pas du tout. Il y a des tas de choses...

— Je ne peux pas, dit Teresa, qui était devenue très pâle.

— Pourquoi pas? Si elle savait?...

— Je ne sais pas pourquoi, mais je ne pourrais pas.

— C'est bon. Nous aurions l'air de raconter des histoires. Il nous appartient, vraiment, plus qu'à elle. Peut-être le découvrira-t-elle toute seule.

Ces paroles furent dites à voix basse, car le couple arrivait tout près d'elles. Ils cueillaient des fleurs, de toutes sortes, et disaient de temps en temps qu'il y en avait assez, et aussitôt après couraient, en criant, en cueillir une autre.

— Oh! s'écria Florence, se jetant dans l'herbe auprès des deux petites filles, avez-vous jamais vu de telles fleurs? Elles sont plus belles que celles des peintures de l'Académie : *Printemps dans le Tyrol autrichien*.

— Qu'allez-vous faire de ces petites choses? demanda Lewis jetant des gentianes dans son giron, une à une.

— Les mettre dans un plat garni de mousse, sur la table du hall.

— C'est de très bon goût, Tessa! pourquoi n'avons-nous jamais encore mis de plats de gentianes sur la table du hall?

— Parce que nous n'en avons pas besoin, dit froidement Teresa.

— Et, poursuivait Florence, il faut que j'emporte beaucoup de racines à la maison. Pourquoi cette clochette de vache donne-t-elle quelquefois la et quelquefois la bémol?

— Ce n'est pas la même vache, lui dit-il. Il y en a deux, sur cette petite colline, mais vous n'en voyez qu'une. L'autre est cachée par un rocher. Si vous venez un peu par ici, je vous la montrerai.

— Je vous crois sur parole, déclara-t-elle légèrement, et s'éloignant un peu de lui. Comme le son de ces clochettes est délicieux! J'aime m'éveiller de très bonne heure, le matin, et les entendre tout autour de la maison. Et vous?

Lewis allait approuver avec ardeur, quand il aperçut le regard de Paulina et se souvint qu'il s'était exprimé très librement devant elle sur les clochettes des vaches qui l'éveillaient de bonne heure le matin. Il se tut et s'étendit sur l'herbe. Il se mit à regarder le ciel en souriant. Florence continua de parler. Elle dit combien les nuits silencieuses l'impressionnaient. Les vaches une fois enfermées, on n'entendait plus qu'une lointaine cascade, à travers les calmes espaces autour de la Karindehütte.

— Et l'eau vive a un son enchanteur, dit-elle, le plus beau du monde, ne trouvez-vous pas?

— Quand j'étais enfant, dit brusquement Lewis, je dormais dehors sur des falaises, en Cornouailles. Et il y avait des oiseaux... des bandes entières, je... je ne sais pas lesquels étaient, qui s'envolaient vers la mer juste avant le jour. Je me souviens de m'être éveillé une fois, quand la lune était couchée et il faisait complètement nuit. L'air était plein d'oiseaux. Je ne pouvais pas les voir. J'entendais les ailes...

Teresa, étendue sur l'herbe près de lui, s'agita, frappée par l'émotion qu'elle sentait derrière la voix hésitante et lourde de Lewis. Elle comprenait que c'était par inspiration qu'il leur parlait d'un moment suprême, d'un de ces instants, rares et indescriptibles, où l'imagi-

nation rendue plus vive s'enrichit d'une impression qui peut devenir une clé secrète de beauté, l'inspiration d'une vie entière. Elle aussi entendait des ailes.

Florence était intéressée, elle aussi; elle demanda s'il avait habité la Cornouailles. Non. Il y était allé en vacances.

— A la campagne?

— N... non. A Bayswater.

Il se leva. Il était évident qu'il n'aimait pas à être questionné sur son enfance, et Florence y renonça. Elle se leva également, et ils se mirent à gravir la colline pour remonter à la maison. Les fillettes restèrent assises dans l'herbe, occupées à des pensées plutôt sombres. Paulina regarda sa sœur avec reproche et dit :

— Ce n'est pas la peine de pleurer pour ça.

— Pas la peine, convint Teresa.

Mais les larmes coulèrent sur sa figure, qu'elle le voulût ou non, jusqu'au moment où elle conçut l'heureuse idée d'en noyer une primevère. Immédiatement le flot se tarit, comme tarissent tous les flots de larmes dès qu'on leur trouve un usage pratique.

— Et il aurait été intéressant, dit Pauline avec regret, de voir si la primevère aurait changé, si peu que ce soit...

CHAPITRE XI

ON découvrit que Jacob et Antonia devaient se marier à Vienne à cause de leurs nationalités compliquées, et qu'ils devraient y rester au moins une quinzaine, avant que les préliminaires fussent achevés. Robert Churchill jugea que c'était son rôle de les accompagner.

— Ce sera très désagréable, dit-il avec humeur à Florence, mais je sens que je dois y aller. Je n'ai pas une entière confiance en ce jeune Juif. Je veux m'assurer qu'il épouse vraiment la fille, cette fois. Mais cela nous fait rester bien longtemps ici; c'est le pire côté de la chose. Et je n'aime pas beaucoup vous laisser seule ici. Quand cet individu Dodd va-t-il s'en aller? Je voudrais bien que Caryl lui fasse une allusion à ce sujet.

— Il est tout à fait inoffensif.

— Je n'en sais rien. Personnellement, j'ai une grande aversion pour lui. C'est le pire de la cohue de va-nu-pieds que nous avons trouvée ici. Les deux autres, le Russe et le Juif, je peux les situer. Ce ne sont pas des Anglais, ce ne sont pas des gentlemen, et je n'en veux particulièrement à aucun d'eux, mais ce sont des types que je peux reconnaître, et il faut de tout pour faire un monde. Mais ce que je ne puis supporter chez ce Dodd, c'est qu'on ne peut le placer nulle part. Il n'a pas de cravates... pas de lois. C'est une brute désa-

gréable. Est-ce qu'un Anglais peut aimer ce genre de vie?

Florence sourit. C'était si caractéristique, de la part de Robert, de mépriser un homme parce qu'il ne ressemblait à personne. Elle sentit qu'il était peut-être temps de rompre une lance pour la défense de son ami.

— Je le trouve très intéressant, dit-elle. Il est étrange. Je me suis demandé quelles étaient ses origines. Il parle comme un... comme un homme cultivé. J'incline à penser qu'il est d'humble naissance, paysanne peut-être, mais qu'il n'a vécu qu'avec des gens cultivés. Il a dû s'élever...

— S'élever, dit Robert. Il a l'air d'un épouvantail. Que diable voyez-vous en lui, que vous puissiez dire élevé?

— Eh bien... il y a ses admirables dons.

— Il est à présumer qu'il les avait pour commencer. Ils ne semblent pas l'avoir beaucoup élevé. Vous ne parlez pas sérieusement, Florence. Cet individu est le plus terrible rustre...

— En un sens, c'est un ascète.

— Hum!

— L'ascétisme et la bohème se ressemblent beaucoup, dit-elle avec énergie. Saint François d'Assise était un vrai bohème. La grande simplicité d'esprit est presque incompatible, d'un certain côté, avec un haut degré de civilisation. Je pensais, pas plus tard qu'hier soir, à cette anecdote sur Shelley, je crois bien que c'était Shelley, qui entra complètement nu dans une maison, et traversa une salle où dînait toute une compagnie parce qu'il n'avait pas retrouvé ses habits en sortant du bain.

— Du point de vue des dîneurs, dit Robert, je ne vois pas en quoi il importe que ce soit la bohème ou l'ascétisme qui ait poussé Shelley à faire cela.

Florence était tellement sûre qu'il ne plaisantait jamais qu'elle ne saisis pas l'éclair qui brilla dans

ses yeux quand elle lui dit que, du point de vue de la littérature, cela avait une grande importance.

— Peut-être, dit-il. Mais, même si M. Dodd ressemble vraiment à Shelley sur ce point, je doute que mes nièces se trouvent beaucoup mieux de faire sa connaissance. En tout cas, j'emmène Antonia avec moi, et c'est notre plus lourde charge.

Elle ne put s'empêcher de le plaindre, prévoyant pour lui une quinzaine peu agréable à Vienne. La troupe se mit en route le lendemain, et toute la famille les accompagna jusqu'à Innsbruck. Les enfants, avec une gaieté déplacée, s'étaient mis en tête que c'était là une occasion de se réjouir; comme dit Sébastien, les Sanger ne se mariaient pas tous les jours. Ils procédèrent, avec insistance, à toutes sortes de rites burlesques, et le jour se passa dans une atmosphère d'opéra-bouffe qui le rendit particulièrement pénible pour leur oncle qui ne voyait rien de joyeux dans ce tardif nettoyage d'une tache à leur écusson. Ils faillirent rater leur train à Erfurt, à la suite d'une scène entre Teresa et Paulina au sujet de leurs toilettes. Elles avaient découvert un certain nombre de vêtements noirs, oubliés on ne sait comment par Linda, et elles avaient pensé qu'ils pourraient tout aussi bien leur servir de vêtements de deuil. Elles apparurent, quand tout le monde était déjà prêt, habillées comme des petites veuves, avec des jupes qui leur tombaient jusqu'aux pieds, et des longs voiles de crêpe flottant à leurs chapeaux. Elles étaient furieusement contentes d'elles-mêmes, se tournant d'un côté et de l'autre pour montrer leurs toilettes. Mais le reste de la compagnie ne les reçut pas aimablement. A la fin on les força à mettre d'autres habits, et toute la bande descendit en courant d'un pas irrité jusqu'à Weissau.

Comme ils déjeunaient à Innsbruck, Florence s'aperçut que l'expédition avait déjà duré une semaine. Le cœur lui manqua à la pensée des heures de vacarme qu'elle avait devant elle, car ils devaient accompagner les voyageurs au train de Vienne, à deux heures, et

leur propre retour à Erfurt était pour six heures. Elle ne savait comment employer tout ce temps. Le soleil était brûlant et l'air de la vallée, après l'air des hauteurs, l'oppressait. Jetant un regard sur ses compagnons et s'apercevant du terrible effet qu'ils produisaient tous, elle se demanda si son propre père, la rencontrant ainsi, la reconnaîtrait. Mais elle n'avait pas à s'alarmer pour elle-même. Il n'y avait rien dans son apparence du cirque ambulante. Elle était, comme toujours, correcte et charmante. Sa toilette était admirablement choisie pour lui permettre de supporter l'éclat d'une pareille journée; elle était simple, fraîche et de couleur crème, on n'y voyait pas de poussière. Pour Lewis qui la regardait furtivement, entre chaque cuillerée de soupe, cette fraîcheur agréable était un mystère. Il n'en cherchait pas la clé dans sa toilette, mais il savait seulement qu'elle était aussi différente que possible des filles Sanger.

Tony, malgré sa triomphante beauté, avait l'air attifée et étrange. Sa robe de soie était toute froissée et ses cheveux pendaient en mèches sous un magnifique chapeau neuf. Quant à ses petites sœurs, on aurait dit qu'on venait de les arracher d'une haie en les tirant par les épaules.

Le repas fut long; les enfants mangèrent beaucoup et burent librement; ils devinrent de plus en plus bruyants et grossiers. Oncle Robert mit enfin un terme à leurs plaisanteries. Il arrêta net leurs dernières et titubantes tentatives pour porter un toast à la fiancée, en déclarant que le train était en gare; il les poussa dehors, dans le soleil suffocant de la rue. Une fois à l'abri dans la gare, il s'en fut, tout seul, enregistrer les bagages. Il épargna ainsi, à sa sensibilité, le spectacle de la scène finale, car, à peine les enfants virent-ils arriver le train qui devait emmener leur sœur, qu'ils se mirent à pousser de grands cris à l'idée de la séparation. Antonia pleura aussi mais plus tranquillement, et elle fit un très grand effort pour se dominer. Elle avait

vraiment un grand désir d'agir comme il faut aux yeux de Florence, pour qui elle avait conçu une ardente et humble admiration. Elle embrassa toute la famille à plusieurs reprises, et promit d'envoyer des cartes postales illustrées de Vienne. Elle embrassa Lewis, et l'invita à venir la voir, dès qu'elle aurait une maison à elle. Finalement, et avec une certaine timidité, elle embrassa Florence et murmura :

— Chère Florence! Cela me fait de la peine de vous dire au revoir. J'essaierai de me rappeler ce que vous avez dit, qu'il ne fallait pas jurer, seulement dans ma chambre à coucher...

Elle et Jacob se penchèrent à la portière, et agitèrent gaiement les mains, comme le train s'éloignait, tandis que l'oncle Robert se cachait dans le compartiment et éprouvait à leur place à tous la timidité qui manquait à leur nature.

Le reste de la bande se sentit abattu, après cette orgie d'émotion. Ils errèrent dans le square de la gare, et les enfants demandèrent qu'on aille tous au cinéma. Dans leur esprit, ce serait une bonne fin de joyeuse journée, mais leurs aînés ne s'accordèrent pas avec eux. Caryl, apercevant une ombre sur le visage de miss Churchill, proposa avec tact une séparation. Lewis lui montrerait la ville; lui, Caryl, accompagnerait les enfants. Le projet fut chaudement appuyé par Lewis, qui savourait la perspective d'un après-midi passé seul avec sa dame, et qui était impatient de partir tout de suite. Florence se sentit un peu attristée, pour Carly, à la pensée de l'atmosphère probable du cinéma et de la turbulence des enfants.

— C'est vraiment un excellent jeune homme, dit-elle en guise de commentaire, en les regardant partir.

— Excellent! dit Lewis. Où allons-nous?

Elle ouvrit son ombrelle, et dit qu'elle irait n'importe où il ferait frais. La journée était trop chaude pour qu'on pût intelligemment visiter la ville. N'y avait-il pas de jardin ombragé où l'on pourrait s'asseoir? Lewis

dit qu'il ne le croyait pas. Il proposa de visiter quelques églises, si elle voulait. Il pensait qu'une belle église vide lui conviendrait mieux qu'un jardin public, quoique, même s'il parvenait à en découvrir une et à l'y attirer, il ne sût pas comment il s'y prendrait. Il n'avait jamais imaginé qu'aucune femme, et surtout une femme aussi aimable, pût être si difficile à approcher. Sa vertu l'effrayait à chaque instant, et il commençait à se demander avec désespoir si elle ne retournerait pas en Angleterre, hors de son atteinte, avant qu'il ait trouvé le courage de lui dire son amour.

Occupé à ces réflexions, il marchait tristement auprès d'elle qui se dirigeait, son ombrelle ouverte, à travers les rues lumineuses et encombrées par la foule. Tout ce qu'elle voyait l'intéressait profondément; elle s'arrêtait pour jeter un coup d'œil dans une cour ou sous un passage voûté, et lui posait toutes sortes de questions auxquelles il ne pouvait pas répondre. Mais ils arrivèrent enfin dans une rue plus calme et lui, voyant devant eux une église à l'aspect prometteur, la lui montra du doigt, disant que c'était, croyait-il, un vieux monument intéressant. Elle fut surprise car l'église avait l'air quelconque.

Ils entrèrent dans son ombre fraîche, errèrent ici et là, contemplant les autels parés de clinquant. Il s'efforça de parler dans l'espoir que deux femmes, agenouillées devant l'autel du Sacré-Cœur, se mettraient dans la tête de se lever et de partir. Il découvrit une ancienne muraille, où l'on avait sculpté des figures de saints locaux, et il se mit fiévreusement à inventer des légendes sur ces saints. Elle l'écoutait attentivement, se demandant comment il se faisait qu'il sût, tout à coup, tant de choses. Mais il poursuivit son discours, jusqu'à ce qu'une des deux femmes eût quitté l'église, et que l'autre fût sur ses pieds, ramassant un parapluie et un filet rempli de paquets. Elle s'en alla en clopinant le long du bas-côté, et Florence se préparait à la suivre, quand il lui prit le bras disant qu'elle n'avait pas encore vu

les fonts baptismaux. Il essaya de l'entraîner vers le maître autel.

— Mais, est-ce par là? demanda-t-elle étonnée. Je croyais qu'ils se trouvaient toujours de l'autre côté de l'église.

La femme s'était aspergée d'eau bénite, elle s'était signée et sortait sous le porche. Ses pas retentirent au-dehors. Enfin Lewis était seul avec Florence, dans l'église obscure et silencieuse. Il eût souhaité, par désespoir, qu'elle ne fût pas aussi innocente. Ses méthodes étaient rapides et un peu arbitraires, mais il n'avait jamais rencontré de résistance sérieuse. Il la regarda, hésitant. Elle demandait ce qu'il y avait de particulier dans ces fonts baptismaux.

— Je... je vous aime, s'exclama-t-il nerveusement.

Elle tressaillit et posa sur lui un regard lourd d'interrogations. Puis elle sourit d'une manière enchanteresse et dit :

— Je suis heureuse de l'apprendre. Je vous aime.

— Oh! s'écria-t-il, pris lui-même à l'improviste.

Il ne s'était pas préparé à la candeur de ce libre aveu. Sa propre déclaration avait été une sorte d'explication préliminaire frayant la route à une étreinte. Sa réponse, bien qu'on pût la dire encourageante, était si inattendue qu'elle le glaça un peu. Mais ayant vaincu la première difficulté, il valait mieux continuer. Il la prit dans ses bras avec une rudesse qui témoigna immédiatement de son embarras et de ses désirs ignorants.

Dans le désert de l'esprit de Florence, d'où la pensée et la sensation s'étaient retirées, comme la mer, une seule idée glaciale demeurerait, un rocher submergé jusqu'alors et maintenant révélé pour un instant, à peine perceptible à la lumière du jour. C'était une compréhension de la profonde dureté de Lewis : cet homme, qui la tenait si étroitement serrée dans ses bras, n'était pas un amant tendre, mais un étranger aussi froid que la glace et dur comme la pierre. Puis son véritable moi,

son généreux amour revenant, inondant son âme, se porta sur cette effrayante image et la noya pour toujours dans la nuit.

Elle entendit de nouveaux pas sous le porche, et essaya de se dégager, avec un faible soupir de protestation. Il la laissa. Elle tomba sur un banc, et, un moment, elle se cacha la figure dans les mains.

Lewis ramassa l'ombrelle, les gants, le sac de Florence et les plaça soigneusement sur le banc auprès d'elle. Il maudissait sa folie d'avoir entrepris cette affaire dans un endroit aussi peu convenable où l'on pouvait à chaque instant les interrompre. Une femme était entrée et faisait le chemin de croix, de sorte qu'il y avait peu d'espoir qu'il restât seul de nouveau avec Florence. Il pensa aux endroits solitaires dans la montagne, derrière la Karindehütte et sa propre imbécillité l'émerveilla. Qu'allait-il dire ou faire, à présent?

Il s'assit auprès d'elle et attendit qu'elle prît les devants. Bientôt elle se tourna vers lui et sourit. Elle avait retrouvé son équilibre, et son regard était clair et heureux. De nouveau il se sentit frappé d'un profond malaise. Elle était si étonnamment honnête! Elle ne ressemblait à personne. Elle paraissait n'avoir aucun scrupule à cacher ce qu'elle ressentait, et il comprenait qu'elle avait dit la vérité en lui déclarant qu'elle l'aimait. Et à cause de cela, elle croirait tout ce qu'il lui dirait.

— Elle est comme une enfant, pensa-t-il, avec grande surprise. Elle est comme ma pauvre petite Tessa.

C'était absurde. Il savait qu'elle n'était pas le moins du monde comme Tessa, sauf par un regard qui l'avait désarmé. Mais, dans son esprit, certaines idées se rattachaient toujours à ses amis, des pensées de bonté, de pitié, de devoir, qui lui venaient maintenant; cette femme, parce qu'elle aimait, était innocente, sincère et sans défense, comme Tessa. Tout ce qu'il ressentait pour Tessa semblait se lever dans son cœur et le forcer à une extrême compassion pour Florence. Il se jura

à lui-même qu'il ne la rendrait jamais malheureuse et dans ce même moment il se dit que cela était impossible et qu'il la rendrait malheureuse malgré lui. Il avait déjà découvert qu'il ne pouvait pas la quitter. Il se rabattit sur la seule solution qui se présentât à lui, une idée déjà envisagée avec crainte et consternation. Il dit en grande hâte :

— Quand pouvons-nous nous marier?

Il l'épouserait, et il serait toujours bon pour elle. C'est ce qu'il pouvait faire de mieux. Pourquoi riait-elle?

— Je vous épouserai, dit-elle, quand vous voudrez, Lewis... dites la vérité... C'est à cela que vous venez de penser, n'est-ce pas?

— Oh! non, dit-il, sans sincérité, mais j'aurais dû vous le dire plus tôt. Nous nous marierons aussitôt que possible.

Il lui prit la main et la baisa. Ses vaisseaux étaient brûlés. Une fois dehors, dans la lumière du soleil et l'agitation, il put à peine réaliser ce qui venait de se passer. La chose était absurde, imprévue, déraisonnable, mais à présent irrévocable et dans l'ensemble très agréable. Il était fiancé. Il avait aussi très soif, et il allait proposer d'aller boire quelque part, quand il s'avisa de penser qu'ordinairement elle prenait sans doute le thé à cette heure-là. Par un premier effort pour s'adapter aux exigences d'une nouvelle vie, il l'emmena au restaurant où ils avaient déjeuné et fit servir du café.

— Prenez des gâteaux, dit-il avec insistance. Prenez un de ces gâteaux roses.

Il était si nerveusement impatient de lui offrir ce qu'elle désirait qu'elle rit. Elle était certaine qu'il n'avait jamais encore offert de gâteaux roses à une jeune femme et, en effet, il ne l'avait jamais fait. On leur apporta du café. Elle ôta ses gants et le versa dans les tasses, assise en face de lui, souriant de son sourire heureux et tranquille à travers la table. Il lui donna un regard qui, il le sentit, était un regard domestique et conjugal. Il

lui semblait qu'il était marié depuis très longtemps. C'était comme si son existence antérieure et sauvage était passée depuis si longtemps qu'elle n'était presque plus qu'une légende. Mais un peu de la légende restait encore vivant, comme il le découvrit bientôt, quand il aperçut Minna Gertz qui buvait avec des étudiants dans un coin près de la porte. Minna était une de ses anciennes flammes, la fille d'un aubergiste d'Ertuto. Deux ans plus tôt, quand elle servait dans la maison de son père, Lewis avait souvent passé des heures agréables en sa compagnie. A présent elle avait émigré à la ville et portait de très beaux chapeaux et de longues bottes boutonnées jusqu'aux genoux. Elle se rappelait très bien Lewis, cependant, parce qu'il lui avait donné une paire de boucles d'oreilles grenat et, aussi, parce que les gens qui l'avaient rencontré se le rappelaient ordinairement — quelquefois avec bonté et quelquefois sans bonté. Minna était aimable pour tout le monde, mais elle méprisait un peu Lewis parce qu'il était trop pauvre. En le voyant à présent dans la compagnie d'une dame si belle, si évidemment bien née, elle ouvrit de bien grands yeux et lui fit une large grimace dans le dos de Florence. De la tête, il la salua aimablement. Florence se retourna pour voir à qui il souriait et parut un peu surprise. Il expliqua :

— C'est Minna Gertz. Son père tient une auberge entre Erfurt et Weissau. J'y ai pris pension.

Florence fit subir à Minna cet examen scrupuleux, tranquille et intéressé qu'elle accordait à toute chose nouvelle, observant son prédécesseur comme s'il s'était agi d'un morceau d'architecture ou d'une plante alpestre. Elle avait cette claire et impersonnelle vision qui est le fruit d'un sentiment de sécurité encore inébranlé. Epargnée encore par toutes les trahisons de la vie, elle pouvait l'observer autour d'elle avec un détachement dont ses jeunes cousines étaient incapables. Celles-ci, dont la sensibilité était excitée au point d'être un danger véritable, se demandaient de chaque chose

nouvelle, si elle pouvait faire du mal et si elles en avaient besoin.

Elle ne se forma pas une opinion très favorable de Minna, et pensa qu'elle aurait dû rester dans l'auberge de son père. Mais elle dit :

— C'est dommage que les paysans abandonnent leur costume. Il convient à leur stature. Cette fille habillée en Tyrolienne doit avoir l'air très avenante, mais ce chapeau laisse voir toute la grossièreté de son type paysan et rien de son charme rustique. Mais je suppose que pour elle, cela marque un progrès.

Lewis répondit qu'il le supposait. Il ne se sentait pas de force à discuter les idées de Minna sur le progrès. Il était occupé à se prouver à lui-même que son mariage avec Florence ne dérangeait pas beaucoup sa vie. Il n'avait pas beaucoup de désirs; il pouvait vivre très heureux n'importe où. Pour se le prouver à lui-même, il annonça qu'ils vivraient en Angleterre quand ils seraient mariés, car c'était une partie du monde qu'il avait jusqu'à présent évitée.

— Si vous voulez, dit-elle. Votre... votre famille vit en Angleterre, n'est-ce pas?

— Ma... Oh! oui, dit-il, l'air tout à fait saisi.

— A Londres, m'avez-vous dit?

— Oui.

— Je ne veux pas vous ennuyer en vous forçant à m'en parler si cela vous est pénible. Rien ne peut amener entre nous le plus petit changement. Mais il vaut mieux qu'une femme sache, ne croyez-vous pas?

— Sache quoi?

— A quelle sorte de gens son mari appartient. Je n'ai pas la moindre idée sur votre famille, Lewis, et vous savez tout sur la mienne.

— Ma famille est très désagréable.

— Oui?

— C'est tout.

— De qui se compose-t-elle?

— J'ai un père et une sœur. Mon père était inspec-

teur des écoles. Actuellement il est membre du Parlement. Et il écrit des livres. Deux par an. Des petits livres de textes d'enseignement général pour les écoles et les ouvriers qui veulent s'éduquer. La science et la littérature anglaise et notre empire et toutes ces choses.

— Oh! Peut-il... est-il... apparenté à sir Felix Dodd?

— C'est sir Félix Dodd.

— Oh!... Comment?

Elle était pétrifiée de surprise et le regardait bouche bée.

— Vous le connaissez? demanda-t-il plaisamment.

— Mon père le connaît.

— Alors, je le regrette pour votre père.

Elle savait que Charles haïssait sir Felix Dodd; il le maltraitait sans cesse. Ils étaient tous deux membres de plusieurs conseils, car l'inspecteur des écoles, membre du Parlement, était une puissance dans le monde universitaire. Charles l'avait baptisé : « l'Ecœurant Felix » et l'évitait autant que possible.

— Ciel! Lewis, bégaya-t-elle, je ne peux... jamais... comme c'est étrange! J'ignorais absolument que sir Felix eût un fils, ou du moins...

Elle se rappela brusquement avoir entendu parler d'un fils qui était un terrible vaurien, auquel il ne devait être fait allusion devant nulle personne liée avec les Dodd. Quelles folies disent ces gens!

— Je veux dire que je ne savais pas que son fils fût vous!

— Comment l'auriez-vous su?

— Oh! C'est le genre de choses que l'on sait. Vous voyez, j'ai entendu votre symphonie, mais, je ne sais comment, je n'aurais jamais rattaché...

— C'est naturel. Ils ne se vantent pas de moi, j'imagine.

— Mais... Mais... je connais donc votre sœur, de vue, en tout cas. Millicent, n'est-ce pas. Elle était au collège avec moi. Mais pas dans ma classe. Elle chante, n'est-ce pas? Elle donne des récitals de ballades?

— C'est possible. Elle a toujours eu une haute idée de sa voix.

— Et puis, elle s'est mariée... Oh! Qui? quelqu'un au Foreign Office... Simmel Gregory... Oh! Lewis! Comme c'est extraordinaire! Je n'aurais jamais cru...

Lewis, heureusement pour la paix de son esprit, ne comprit pas l'entière signification de ceci. Il ne lui paraissait pas très important que Florence sût déjà tout ce qui concernait sa famille. Il dit, avec impatience, qu'il avait entièrement perdu contact avec elle, et, prudemment, elle abandonna le sujet. Plus tard, elle lui ferait dire quelle avait été la raison de la rupture. Et quand ils retourneraient en Angleterre elle arrangerait tout. Ils seraient amenés à lui pardonner, quoi qu'il eût pu faire.

Pour elle-même, cette nouvelle fut un grand bienfait. Aussi bien, elle ne serait pas obligée de scandaliser sa famille. Elle était radieuse, quand ils se mirent en route vers la gare. Elle sentait que la vie lui était très bonne.

— Je l'aurais épousé, pensait-elle, même si son père avait été bourreau, mais ça fait une différence.

Charles ne serait pas ravi d'apprendre qu'elle avait choisi le répugnant Felix pour beau-père, mais il le préférerait sûrement au bourreau.

Ils trouvèrent Caryl et les enfants qui les attendaient sur le quai. Lewis, toujours résolu à entreprendre quelque chose, les informa allégrement qu'il allait se marier. Leurs figures s'assombrirent, et Paulina s'exclama immédiatement :

— Vous n'épouserez pas Florence!

— Si, je l'épouserai, dit-il, trop avisé pour demander pourquoi il ne l'épouserait pas, par crainte qu'on pût lui opposer quelque une des objections évidentes. « Oui, je l'épouserai, n'est-ce pas, Florence?

— Ça en a l'air, convint Florence. Elle rougit un peu sous les regards consternés de la famille Sanger. Elle aurait préféré que Lewis n'annonçât pas leurs fiançailles avec une telle hâte. Caryl fut le premier qui

revint à lui, après un silence de mauvais augure. Et, d'une voix plutôt faible, il leur souhaita d'être heureux.

— Mais êtes-vous sûrs que ce n'est pas une erreur? commença Sébastien. Ça va bien, Caryl, ce n'est pas la peine de me donner un coup de pied. Je n'allais rien dire de mal. Tout ce que je veux dire, c'est : ne vous mariez pas sans réfléchir. Ne vaudrait-il pas mieux pour vous...

— Voilà notre train, interrompit Caryl, dépêchons-nous! Allons, Tessa! Qu'est-ce que vous avez? Un point de côté?

Teresa était assise sur un banc et paraissait souffrir vivement. Elle se balançait en avant et en arrière, les deux mains sur son cœur. Quand on lui demanda ce qui lui faisait mal, elle montra un visage si pâle et si tiré qu'elle avait l'air d'une petite vieille; elle prononça les mots :

— Trop... de... glaces...

— Oh! pauvre petite, s'écria Florence se penchant sur elle avec inquiétude. Où souffrez-vous? Dans la poitrine? Croyez-vous que vous pourrez rentrer à la maison?

— Non, dit la violente Teresa en la repoussant. Il me faudra mourir... sur ce banc.

— Elle les gobe comme ça, expliqua Sébastien. Je savais qu'elle regretterait après la neuvième.

A eux tous ils la mirent dans le train et l'étendirent sur la banquette. Quand elle fut ainsi confortablement installée elle soupira, et s'évanouit. Le train partit avant qu'ils eussent pu la ramener à elle.

— Elle est toute bleue, dit anxieusement Florence. On dirait plutôt un choc qu'autre chose. Mais je suppose que neuf glaces ont dû la mettre dans cet état. Baissez complètement la vitre, Caryl, que l'air vienne droit sur elle. Neuf glaces!

— Je regrette beaucoup dit Caryl, s'excusant. Je ne savais pas qu'elle en eût tant mangé. Ike leur a donné de l'argent juste avant de partir.

Il avait son opinion à lui, qui se trouvait être l'opinion de Paulina et aussi de Sébastien, sur la raison pour laquelle leur sœur était devenue bleue, mais l'expérience d'une vie courte et riche d'événements lui avait appris à tenir sa langue.

— Il faudra la faire transporter jusqu'à la maison. Elle ne peut vraiment pas marcher après une syncope pareille. Quelle journée!

CHAPITRE XII

JACOB et Antonia ne considéraient pas l'oncle Robert comme un tiers agréable dans leur voyage de noce. La gênante idée qu'il se faisait de la décence jeta sur tout une lumière sombre et coupable. Il insista pour que Jacob s'installât dans un autre hôtel que le leur, et il ne put supporter l'idée des parties de plaisir combinées par les deux jeunes gens.

Le goût qui lui venait pour sa nièce n'arrangea en rien les choses. Il avait toujours été bon pour elle, et la jolie créature s'était mise en tête d'être si charmante avec lui qu'elle était presque irrésistible. A présent, elle ne pensait plus qu'à copier sa cousine Florence, de sorte que, en public, ses manières ne faisaient pas honte à Robert, autant qu'il l'avait redouté. Elle s'habillait proprement et simplement, buvait peu, riait avec circonspection, et faisait de grands efforts pour ne pas parler la bouche pleine. Robert n'était plus torturé par l'idée qu'on pût la prendre pour sa fille; à la fin de la quinzaine, il l'aimait, presque. Elle avait une façon de traverser le hall de l'hôtel encombré de monde, qui aurait pu tromper un expert; une façon britannique si tranquille et si assurée.

Rien, par contre, ne se produisit, qui pût le rendre plus tendre pour Jacob. Au contraire, comme il était impossible à un homme de la tournure d'esprit de Robert d'être indulgent aux deux fiancés, chaque grâce

fugitive d'Antonia jetait une ombre plus noire de scélératesse sur son amoureux. En conséquence, les relations sociales entre eux trois étaient très pénibles. Robert se tenait prêt à accompagner sa nièce dans les magasins, et il montrait même un penchant pour l'Opéra, mais il n'invitait pas Jacob à venir avec eux. Pourtant, comme ils étaient tous deux officiellement fiancés, il n'était que raisonnable de leur permettre de se rencontrer à l'occasion. Antonia était donc autorisée l'après-midi à offrir le thé à son cavalier, et l'oncle allait se promener tout seul, compromis qui exprimait son idée d'un chaperonnage raisonnable.

— Mais, c'est stupide, dit Antonia, la veille du mariage. Pourquoi ne pouvons-nous aller où nous voulons et nous amuser? Nous aurions tant de plaisir.

— Il ne peut pas supporter la compagnie d'un homme méchant comme moi, dit tristement Jacob, cherchant dans ses poches la broche qu'il avait achetée pour elle le matin.

Il n'avait rien à faire de ses matinées, sauf acheter des babioles pour son ange, et chaque jour il lui offrait quelque chose pour la consoler de l'ennui de cette séparation.

— Mais de quoi se mêle-t-il? dit Antonia, qui prenait un air fier et dédaigneux, dès qu'on critiquait sa propriété, il vous connaît à peine.

Jacob rit, et sortit la broche qu'il attacha au corsage d'Antonia avec un mélange de sentiments qui eût fort déplu à l'oncle Robert. Tout le monde, dans le hall, sut immédiatement que les deux jeunes gens étaient fiancés, et que le jeune Juif venait de faire un cadeau à sa fiancée, mais Tony n'était pas assez anglaise pour prendre garde à cela.

— Je pense vraiment, dit-elle, qu'il pourrait vous laisser nous accompagner, quand nous allons acheter des vêtements. Il faudra bien que vous les voyiez, quand je les porterai. Il me semble donc que vous devriez le choisir.

— C'est moi qui les paye, lui rappela-t-il.

Maintenant qu'ils allaient se marier, elle consentait à ce qu'il les payât. Elle ne sourcillait pas, non plus, à ses fréquents rappels du fait. Elle voyait là une de ces choses qu'il lui était permis de dire, et qui, si visiblement bouleversaient l'oncle Robert.

— Oui, dit-elle. Mais il ne s'en doute pas.

— C'est un peu simple de sa part, observa Jacob; qui paierait donc ces vêtements? Il sait que vous n'avez pas une couronne à vous.

— Florence m'a donné de l'argent de la part de son père, et Robert ne sait pas la valeur des choses. Je lui ai dit que j'avais assez d'argent pour acheter tout ce que Florence a mis sur la liste qu'elle m'a donnée, et il a avalé ça!

— Votre cousine vous a donné une liste, demanda vivement Jacob. C'est bien. Elle a du goût. D'ici que vous ayez plus d'expérience vous ne pouvez pas faire mieux que de l'imiter. Plus tard, je pense, vous ne vous habillerez pas si simplement. Je vous emmènerai à Paris cet automne, et je vous ferai habiller selon mon goût. Avez-vous la liste ici? Montrez-la-moi.

— C'est moi qui l'ai commencée, dit-elle, et Florence l'a revue. Elle lui donna la liste qui commençait par ses propres gribouillages enfantins, et s'achevait par l'écriture régulière et experte de miss Churchill. Il rit tout bas, en voyant que sa fiancée avait eu l'intention d'acheter « six ou sept chapeaux, une toilette de soirée en or, avec une traîne, et des souliers aux talons rouges », mais avait négligé les sous-vêtements. Florence avait modifié quelques points et ajouté un catalogue détaillé de lingerie.

— Deux douzaines de chemises suffiront-elles? dit-il, plantant son gros index sur la liste. Quand ma sœur s'est mariée, je me souviens que l'on parlait de douze douzaines.

— Florence a dit que c'était assez pour une jeune Anglaise.

— Elle doit le savoir, approuva-t-il.

Et il continua à étudier la liste, faisant de très libres commentaires jusqu'au moment où l'oncle Robert traversa malheureusement le hall : maigre et grisonnante présence, exhalant ce composé de supériorité et de suspicion, que répandent certains Anglais à l'étranger. Antonia, avertie, par quelque germe d'instinct social poussé en elle, l'eut à peine aperçut qu'elle arracha la liste des mains de Jacob, avec un avertissement hâtif, dans un argot qu'il était impossible à Robert de comprendre. Mais leur chaperon était trop agité pour s'apercevoir d'un aparté. Il oublia même d'être froid et sévère pour Jacob. Il avait trouvé, l'attendant à son retour de la promenade, une lettre de Florence qui l'avait tellement troublé qu'il fallait confier ce trouble à quelqu'un, fût-ce à Birnbaum. Il s'assit solennellement sur un sofa près de sa nièce et se mit à parler comme une bombe qui éclate.

— Voilà un bel état de choses ! Florence écrit qu'elle veut épouser ce Dodd.

— Florence ! s'écria Antonia.

— Dodd ! s'écria Jacob.

Si Robert avait voulu les effrayer, il avait réussi. Ils devinrent absolument pâles d'étonnement et de consternation et se regardèrent pendant qu'il continuait de divaguer :

— Je ne puis imaginer ce que dira son père. S'il a le moindre sens, il interdira ce mariage. Il l'interdira ! Mais je suppose qu'il me fera des reproches. Comment aurais-je pu l'empêcher ? Comment aurais-je pu prévoir ? Qui aurait pensé que Florence, une femme de bon sens comme Florence, qui n'est plus tout à fait une enfant, pût jamais rêver d'une chose pareille. Une femme d'esprit délicat, bien élevée, se contenter d'un misérable saltimbanque, d'un ourson morose, désagréable, qui a les manières d'un... d'un... quoi ! il n'a pas de manières du tout et Dieu sait s'il se lave jamais.

— Oh ! mais si, interrompit Antonia, retrouvant la

parole, je suis sûr que si. Oncle Robert, je l'ai vu...

— Eh bien il n'en a pas l'air. Un bohème prétentieux, un de ces jeunes et méchants bandits qui défient la décence et appellent cela de l'art! Il ne vaut pas mieux qu'un apache. Oh! oui, je crois bien qu'il a fait de très belles choses, mais ce n'est pas une raison pour vouloir l'épouser. Juste Ciel! N'est-ce pas assez d'en avoir eu un dans la famille? Cela n'aurait-il pas dû lui servir de leçon? J'aurais cru qu'il suffisait de le voir; c'est un garçon boudeur, avec façons impudentes, qui est probablement sorti du ruisseau, dans un simple...

— Vous vous trompez, Mr Churchill, déclara Jacob. Je crois que sa famille est très bien. Son père est sir Felix Dodd. Vous avez entendu parler de lui... oui?

— Dodd! Dodd! Grand Dieu, bredouilla l'oncle Robert.

Hâtivement, Jacob raconta tous les détails qu'il possédait et qui pouvaient jeter de la lumière sur les premières années de Lewis. L'oncle Robert continuait, par intervalle à invoquer Dieu et Dodd.

— Mais à quoi diable pensent-ils! demanda Antonia. Ils doivent être fous. Florence est si aimable. Et Lewis ne l'est pas, pas du tout. Et elle est très bonne aussi...

— Mais, interrompit l'oncle, mais à mon sens, ce que vous me dites de sa famille rend la chose pire. Bien pire! Il faut qu'il y ait eu un gros scandale pour qu'une famille anglaise ait rompu..

— Je ne pense pas qu'il y ait eu de scandale, dit Jacob, et je crois que c'est lui qui a rompu. Il est parti parce qu'il n'aimait pas son père. Il a vécu à l'aventure, mais il n'a rien fait de honteux. Je sais qu'il a joué du piston dans un cirque... mais...

— Complètement *déclassé*¹, grogna l'oncle Robert. Non, je crois que le fait qu'il a une famille rend la chose pire. Je me rappelle, à présent, j'ai entendu dire que le vieux Dodd avait un vaurien de fils qui s'était

1. En français dans le texte.

enfui de l'école. Un vaurien! Un orchestre de cirque! Vous me dites qu'il a eu l'éducation et les facilités qu'on donne à un gentleman, et qu'il a tout lâché pour jouer du piston dans un orchestre de cirque? Dans ce cas, il n'y a rien à dire en sa faveur, pour autant que je puisse voir. Je vais aller télégraphier. Je vais télégraphier à Florence que je n'approuve pas du tout son mariage. Je vais supplier son père de venir ici et d'empêcher tout.

Le thé l'apaisa à peine. Il en but un peu, et sortit vivement pour envoyer ses télégrammes. Jacob et Antonia discutèrent tristement l'événement.

— Elle ne peut savoir comment il est réellement, dit Antonia.

— C'est de la folie, convint Jacob. Il s'est enfui du monde de Florence parce qu'il ne peut pas le supporter. Va-t-il y retourner maintenant? Ou croit-il qu'elle partagera sa vie?

Antonia émit l'hypothèse que Florence ne savait pas grand-chose de la vie de Lewis. Elle se rappela une conversation, au cours de laquelle le nom de Lewis avait été prononcé, et dit :

— Je crois qu'elle admire plutôt son caractère.

— Admire?

— Oui, elle a dit qu'il était... quoi donc?... Un ascète! Qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire un homme qui mène une vie austère pour servir quelque grand idéal, lui dit-il.

— O...O... Oh! Mais...

— Voudriez-vous dire que cela ne répond pas au portrait de Lewis?

— Je ne l'ai jamais vu aller sans tout ce dont il avait besoin.

— Moi non plus. Il est vrai qu'il n'a besoin que de peu de chose. C'est peut-être pour cela qu'elle l'admire. Un pur sauvage aurait encore besoin de moins de choses que lui, et pourtant elle n'épouserait pas un

pur sauvage. Par certains côtés, il ne faut pas admirer Lewis autant qu'un sauvage.

Le mariage eut lieu le lendemain matin de bonne heure. L'oncle Robert partit immédiatement après, car il avait hâte de prendre le train d'Innsbruck, et d'aller mettre fin à cette folie de Florence et de ce Dodd. Les mariés le virent partir sans regret, car, sans cesse tourmenté par les indiscretions de ses nièces, il avait pris un air profondément chagrin. Pendant toute la cérémonie, il se tint auprès de Jacob pareil à un geôlier, comme s'il l'avait soupçonné de refuser, au dernier moment, de faire d'Antonia une honnête femme. Quand la cérémonie fut terminée, il embrassa la jeune épouse, avec une sorte de mélancolie rancuneuse et lui souhaita du bonheur d'un ton qui prophétisait une calamité inévitable. Il serra les mains du marié, détournant les yeux, et sauta dans son taxi.

Antonia et Jacob retournèrent à loisir à l'opulent hôtel où ils avaient l'intention de commencer leur lune de miel. Après la contrainte des semaines passées, ils se sentaient tout à fait comme des enfants en vacances.

— Savez-vous, dit Jacob, comme il agrafait la robe de sa femme ce soir-là, je me crois un peu reconnaissant à votre oncle. C'est tellement intéressant pour moi, de n'avoir encore vu aucune de ces charmantes toilettes. Non! ne vous tortillez pas. C'est très bien comme ça! Je ne vais pas vous donner une femme de chambre tout de suite. Nous nous en passerons bien pendant quelque temps, *nicht wahr* ¹?

— Je serais effrayée d'avoir une femme de chambre, dit-elle vivement.

Mais il répondit, avec quelque fermeté, qu'il lui en faudrait une pour tenir ses affaires en ordre. Elle portait des dentelles noires, ce qui faisait un peu trop vieux pour elle. Dans son désir de ressembler à Florence, elle ne tenait pas compte du fait qu'à seize ans

1. N'est-ce pas?

on ne s'habille pas comme à vingt-huit. Mais sa robe la grandissait, lui donnait de la dignité, et Jacob se sentit vraiment très fier, comme il entraît après elle au restaurant, et qu'il vit comment, aux autres tables, les hommes se retournaient pour admirer sa délicate et svelte beauté.

C'était peut-être de sa mère qu'elle avait hérité ce don de paraître si aristocrate. Jamais il n'avait éprouvé aussi vivement le sentiment d'avoir épousé sa supérieure. Elle était assise en face de lui, elle mangeait gravement, lentement, l'air si majestueux, qu'il n'osait pas presser son pied sous la table. Pourtant, elle était la gypsy aux pieds nus qui avait conquis son cœur à Gênes; la petite créature effrontée et fanfaronne dont les habits en lambeaux l'avaient si profondément irrité, dans les rues de Munich. Elle était alors plutôt silencieuse, et souvent il aurait voulu savoir ce qu'elle avait dans l'esprit. Il ne le devinait jamais. Aussi, il l'observait à présent, un peu malheureux malgré tout son orgueil de maître; elle buvait son vin à petits coups, pensivement et les yeux baissés. Les longs cils sur ses joues, la douce courbe de son cou, ses doigts blancs tambourinant sur la table, et la bague qui brillait à l'un d'eux, tout lui était comme de petits coups de poignard. Son amour pouvait lui montrer ces choses, mais il n'avait aucune clé pour les pensées prisonnières. S'il l'interrogeait, elle répondait légèrement qu'elle ne pensait à rien du tout, ou elle lui exposait une longue série de surprenantes et puériles réflexions. Il ne savait qu'une chose; elle ne pensait pas à lui aussi constamment, ou d'une manière aussi douloureuse qu'il pensait à elle.

Après le dîner, comme il n'y avait pas autre chose à faire, ils allèrent à l'Opéra. Il aurait préféré qu'on ne donnât pas *Othello*, qu'ils avaient déjà entendu à Munich. Les échos de leur première et désastreuse aventure le hantaient continuellement. Mais Tony paraissait avoir tout oublié. Cette ancienne soirée lui

était si complètement sortie de l'esprit qu'il ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle avait trop bu ce soir-là pour se souvenir de rien. Il l'espérait. Il valait mieux qu'elle eût oublié. Mais lui, il se souvenait malgré lui, et il portait le fardeau de cette soirée pour eux deux; il se souvenait comment il était resté assis auprès d'elle, comptant avec impatience les lentes minutes, tandis que sur la scène un épouvantable drame de dévorante jalousie continuait de courir à son affreux dénouement. Il devint si triste qu'elle lui demanda enfin si quelque chose l'avait ennuyé. Il lui assura immédiatement qu'il était l'homme le plus heureux du monde.

Et il l'était. Par moments, il était presque effaré de son propre bonheur, d'être là, avec Tony, si profondément chère, auprès de lui, vraiment sienne pour le reste de sa vie. Ce n'était pas sa faute si les chagrins insatiables d'un amour inégal le tourmentaient; il exigeait avidement qu'elle donnât davantage, qu'elle lui répondît plus complètement, qu'elle donnât ce qu'il n'était pas dans sa nature de donner. Comme elle se penchait, absorbée par les images des passions figurées sur la scène au-dessous d'elle, il eut soudain le sentiment que leur loge ne contenait rien que lui-même, et un spectre, un fantôme, comme si la vraie Antonia, celle qu'il aimait n'était qu'une femme imaginaire, ne vivait que dans sa triste pensée.

Elle vit qu'il était troublé. Elle lui prit la main et la garda, jetant de temps à autre à Jacob un regard d'exquise et douce compassion qui adoucissait cette solitude d'esprit qu'elle ne pouvait partager. Au dernier entracte elle dit :

— Que feront Tessa et Lewis, s'il épouse Florence?

— Tessa?

— Oui. Elle l'aime.

— Je ne le savais pas.

— Vraiment. Réfléchissez un peu.

Il réfléchit, et convint qu'elle avait tout à fait raison. A la lumière de son propre chagrin, il se sentit très

peiné pour Teresa, ainsi frustrée de son ami par la dame d'Angleterre. Il le dit.

— Florence ne l'a pas encore emmené, dit Tony, d'un ton décidé. Personne ne pourrait le faire.

— Mais, Tony, ce sera forcément la fin, pour Lewis et Teresa. Cela les séparera.

— Jamais, tant qu'ils vivront. Mais Florence sera plutôt une complication. Ecoutez.

On baissa les lumières, et les premières mesures de la chanson du Saule, murmure d'avertissement plaintif, glissa doucement dans la salle obscure. Jacob, toujours attentif au destin de Desdémone, réfléchit, pendant tout le dernier acte, à la rencontre des trois êtres étranges... Lewis... Tessa... et Florence qui avaient encore devant eux leur déchirante histoire dont la tragédie n'était pas encore jouée. Il lui sembla possible qu'ils ne se rencontrassent plus jamais. Tant de périls menaçaient ce mariage insensé, et n'importe lequel pouvait le détruire.

Il soupira profondément, étant d'humeur à être en peine pour tout le monde. A son soupir, un soupir de Tony répondit, le tragique fardeau venant d'être rejeté. Le Moor agonisant tenait dans ses bras la belle créature qu'il avait détruite, il prenait ses derniers et tristes baisers. Le rideau, lent et silencieux comme un destin qui s'avance, tomba insensiblement sur l'amour, le désespoir fou et le cri murmuré : *Un bacio... e un altro bacio* ¹ ! Les violons lancèrent leurs derniers et poignants arpèges et la lumière brilla. Jacob dit :

— Je le donne une fois par an. Il dut rappeler à elle Antonia, pâle, enthousiaste et éblouie, elle contemplait encore un dérisoire lit mortuaire.

— Florence et Lewis? dit-elle. En pensez-vous si long que ça...

Ils rentrèrent. La nuit était belle. Elle était encore rêveuse et agitée et, à chaque traversée de rue, elle

1. Un baiser... et encore un baiser.

le fit trembler par son profond mépris des voitures. Les Sanger étaient ainsi, se rappela-t-il; ils faisaient toujours de leur mieux pour se faire écraser après un concert. Lui-même, il ne souffrait pas de cette manière, bien qu'il fût capable de verser des larmes de ravissement devant un beau spectacle.

Rentrés à l'hôtel, elle se mit immédiatement au lit. Il s'arrêta pour boire. Il y avait dans le vestibule une boutique de fleuriste et il acheta des roses, durement serrées en un bouquet, avant de passer aux fastes tyraniques de leur suite nuptiale. L'ascenseur était pourvu de glaces, de sorte que, pendant la montée il vit, réfléchi à l'infini, une image de lui-même, épais et nerveux, un léger manteau sur l'épaule et des fleurs blanches à la main : une rangée infiniment longue de gentlemen portant des offrandes à un passé qui ne pardonne pas.

LIVRE III

L'ÉTABLE D'ARGENT

CHAPITRE XIII

CHARLES agaça Robert, en parlant comme si le pire de l'affaire était le lien que Florence avait forcément établi entre lui et le répugnant Felix.

— A présent, je ne pourrai jamais me débarrasser de cet individu, et de sa maudite cordialité, se plaignait-il. Mon beau-fils, à ce que vous m'en dites, est une canaille peu engageante, mais c'est Florence et non moi qui aura à en souffrir, comme il est parfaitement juste. J'aurais fort bien pu le supporter s'il avait été le fils d'un autre père. Tel qu'il est, le mariage de ma fille sera la cause, je le prévois, d'un grand désagrément personnel.

Robert trouva cela bien léger. Dans son for intérieur, il se considérait comme la principale victime de l'affaire, car Florence et Lewis, s'étant mariés le plus rapidement possible, étaient restés en arrière dans le Tyrol, lui laissant la tâche effrayante d'accompagner les trois enfants en Angleterre.

La famille entière avait insisté pour que Charles allât en personne interdire la publication des bans. Mais lui, connaissant sa fille, refusa de se donner tant de peine inutile. Il envoya quelques télégrammes de remontrances, si sages et si spirituels qu'il fut tout à fait désagréable à Florence de les déchirer. Et pendant longtemps il se tint discrètement prêt à courir au-devant d'elle pour la ramener immédiatement à la

maison, si elle l'appelait. Mais il ne vint aucun message. Pendant le premier mois de son mariage, elle écrivit chaque semaine pour dire combien elle était heureuse. Puis, pendant quelque temps, ses lettres arrivèrent presque tous les jours, et il entrevit l'idée d'aller vers elle, sans attendre un appel direct. Mais, à l'automne, elle sembla se calmer. Elle écrivit moins souvent, et plus tranquillement. Lewis, semblait-il, travaillait de nouveau au concerto, que la mort de Sanger avait interrompu. Ils avaient émigré dans un petit village de pêcheurs méditerranéens, où il était absolument tranquille pour finir son travail en paix. Plus tard, ils retourneraient en Angleterre, s'installeraient dans la maison que Florence avait achetée, et se lanceraient dans le monde musicien de Londres.

A présent dans toutes les lettres qu'elle écrivait à son père, il n'était question que de cette maison qui se trouvait à Strand-on-the-Green, et avait appartenu à une de ses nombreuses amies de classe. Florence avait toujours pensé que c'était la maison la plus délicieuse du monde, et, apprenant qu'elle était à vendre, avait télégraphié à Charles de l'acheter pour elle. Il l'acheta, environ trois semaines après son mariage. La jeune femme était tout à fait certaine qu'elle lui conviendrait exactement, ainsi qu'à Lewis. C'était une maison d'accès facile, et cependant suffisamment éloignée des distractions urbaines. Quand leur position serait parfaitement établie, ils pourraient vivre entièrement à la campagne, où les gens viendraient les voir. Mais à présent, il était sage de rester près de la scène de l'action. C'était une très vieille maison, dont l'histoire romantique datait de Charles II; elle avait un jardin clos et un mûrier. Dans ce jardin, on avait bâti un grand studio, rattaché à la maison par un passage couvert; là serait la salle de musique où Lewis vivrait, tout à fait tranquille. Il y avait aussi une longue et délicieuse chambre au premier étage, donnant sur le fleuve; on y ferait le salon.

Florence connaissait tous les trous et fissures de la maison, et, dans son esprit, elle l'avait déjà meublée. Elle avait de grands loisirs, pour se livrer à cette occupation, car Lewis la laissait seule longtemps. Il travaillait avec une aisance et une régularité qu'il n'avait encore jamais obtenues de sa vie entière. Le mariage semblait avoir rassemblé ses esprits éparpillés. Il s'était entièrement remis du choc de la mort de Sanger; il dormait profondément la nuit et pouvait ne penser à rien d'autre qu'à son concerto. Florence était ravie. Cette œuvre était aussi importante à ses yeux qu'aux yeux de Lewis; elle ne se sentait pas non plus négligée, car il était parfaitement tendre quand son esprit revenait pour ainsi dire à la surface. Elle aimait la solitude et la compagnie de ses propres pensées; pour le moment, elle soupirait presque après la solitude; elle se sentait le besoin de fortifier et de préserver cette vision séparée, individuelle de la vie, que même une épouse doit avoir, et qui, souvent, dans leurs heures heureuses, s'entourait d'ombre et se faisait irréaliste. Elle désirait se défaire d'une nouvelle incertitude, de cette sensation de ne jamais savoir quelle était sa propre volonté sur une chose.

Parfois, il abandonnait son travail, et ils erraient sur les collines en terrasse derrière la petite ville, lui, se divertissant paresseusement, elle, cherchant sans cesse à édifier entre eux une base solide de compréhension. Elle aurait désiré qu'il s'intéressât davantage à la maison. Elle lui décrivit les charmes de l'endroit, les délicieux cottages enfoncés sous le Kew Bridge, le chemin de halage, et les péniches, et les cygnes et Zoffany House. Mais il continua de dire, un peu distraitement, que peu lui importait où il vivait. On aurait pu les condamner à vivre à Queen's Gate.

— Cela vous est-il vraiment égal, l'endroit où vous vivez? lui demanda-t-elle un jour.

— J'aime cet endroit, répliqua-t-il, autant qu'un autre.

Ils étaient assis sur le parapet en pierres d'un vignoble, sur la hauteur, un mur bas couvert de mousse et de fleurettes. Elle avait ôté son chapeau qu'elle avait jeté à quelques mètres devant elle, dans l'herbe. La brise du sud, chaude et parfumée, agitait sur son front ses fins cheveux, mais elle paraissait, comme toujours, très correcte et très soignée. Lewis était perché sur le mur, juste derrière elle, les pieds pendants. Il était très occupé à jeter des petits cailloux pour voir jusqu'où ils rebondiraient sur la pente. Au-dessous d'eux on voyait l'amas des murs jaunes et des toits de la ville. Quelques bateaux de pêche dérivaien sur les eaux éblouissantes de la baie. Tout était immobile et brillant comme un mirage.

— Oh! oui, dit-elle. C'est le sud. Je sais. Mais c'est pavot et mandragore, vous savez.

— C'est quoi?

— Ça vous rend paresseux. Ici, les longs jours de soleil nous donnent un sentiment d'oisiveté, que nous autres, gens du nord, nous ne pouvons pas supporter. Je suis sûre que notre activité et bien d'autres choses sont dues à ce que, chez nous, les jours sont courts. Nous savons que nos jours sont limités. La nuit est une perte de temps si déplorable. Ne trouvez-vous pas?

— Pas toujours, observa Lewis, jetant un caillou qui battit le record.

— Mais si, dit Florence, d'un ton sérieux. Pensez à la proportion de nos précieuses vies que nous perdons en dormant.

Lewis répliqua par un commentaire qui la fit un peu rougir. Il vint s'asseoir sur le mur en face d'elle, pour voir son trouble. Il aimait à dire des choses qui lui faisaient perdre contenance, et il le faisait assez peu souvent pour qu'elle fût toujours surprise.

Les contradictions de son tempérament étaient une source perpétuelle d'amusement pour lui. Elle avait encore des retraits soudains, alarmés, qui le ravissaient et le poussaient à faire des expériences. Elle était si

ardente et si timide, elle combinait tant de candeur avec tant de réticence qu'il croyait la poursuivre encore quand il l'avait capturée depuis longtemps.

Elle cueillit sur le mur un brin de thym, le roula dans ses doigts, en respira l'odeur, repensant à la maison.

— S'installer sera simple, lui dit-elle, car je sais exactement ce que je veux, jusqu'au dernier rideau de fenêtre.

— Pouvez-vous toujours obtenir ce que vous voulez, demanda-t-il un peu surpris?

— Oh! oui. Ce n'est qu'une affaire de ténacité. Dans le salon je veux que les couleurs les plus brillantes soient celles de ces belles aiguères dont je vous ai parlé. La décoration ordinaire devra être atténuée, parce que la lumière... Lewis! Cessez de jeter des cailloux! Je ne crois pas que vous ayez écouté un seul mot de ce que j'ai dit!

— Si, j'ai écouté. Vous parliez d'aiguères. J'écoute. Je vous écoute et une douzaine d'autres choses aussi.

— Il n'y a pas une douzaine d'autres choses. Il y a seulement... la cloche de la chapelle, et quelques hommes qui crient dans les bateaux, près du quai... et un chien qui aboie, et quelques canards dans le jardin au-dessous de nous.

— Pas mal! Vous avez oublié à peu près cinquante alouettes dans le ciel et les sauterelles tout autour de nous, et les rames dans les tolets de ce bateau qui sort, et les enfants qui jouent, et la clochette de la chèvre, là-bas, sur la colline, derrière nous, et je crois que j'entends un forgeron.

— De quelle tour de Babel cela a l'air! J'aurais dit que c'était un soir très tranquille.

— C'est vrai. Le soir est si tranquille qu'on peut entendre tous les sons. En général, il y a trop de bruits pour qu'on les entende. Mais, venez, mon enfant. Le soleil se couche, et une de ces courtes nuits, comme nous en avons ici, va commencer.

— Oh! Dieu, je ne veux pas descendre. Ici on sent le myrte, et notre hôtel sent l'ail.

Il ramassa son chapeau et le lui appliqua sur la tête. Ils se mirent en route, bras dessus bras dessous, vers la vallée.

— Je me suis demandé, dit-elle tout à coup, de quoi Albert Sanger et ma tante pouvaient parler, à l'époque où ils se sont enfuis à Venise. Croyez-vous qu'ils comptaient le nombre de sons qu'ils pouvaient entendre?

— Sanger? Oh! je ne le crois pas. Il affirmait toujours que les femmes sont aux trois quarts sourdes.

— Il ne pouvait pas penser cela d'elle. Elle était très musicienne.

— Oh! musicienne! dit Lewis, d'un ton vague, comme si cela n'eût rien eu à faire avec la discussion.

Son souvenir jetait bien peu de lumière sur la vie d'Evelyn Sanger; ce qu'il disait la déconcertait. Evelyn n'avait pas fait impression sur lui. Il ne la croyait ni belle, ni brillante, ni séduisante. Mais il convenait qu'elle avait su, par habileté, tirer Sanger d'embarras et faire changer de face aux scandales. Cependant elle ne s'était pas montrée aussi forte que Linda, dans ses rapports avec les créanciers. Elle avait dégénéré, semblait-il, en une créature usée par les soucis, à l'âme petite, écrasée par les enfants, vaincue par le côté mesquin, matériel de la vie. Son idéal n'était peut-être pas assez fort, il avait sombré, en tout cas. Mais alors Sanger était une brute. Lewis lui-même le disait.

— Si j'avais été à sa place, pensait la nièce avec indignation, je l'aurais quitté. Je n'aurais pas songé à le supporter. C'est... c'est dégradant... de s'accrocher à un homme qui se conduit ainsi. Il fallait qu'elle n'eût pas de fierté.

Dans les rues de la ville il faisait déjà sombre. Ils s'avancèrent prudemment, à travers les mauvaises odeurs et les ordures, par une rue en pente, traversèrent un passage voûté et atteignirent leur petit hôtel,

juste au-dessus du quai. Dans l'obscurité de leur chambre, ils trouvèrent des lettres d'Angleterre qui les attendaient, luisant faiblement sur la table de toilette. Lewis prit les siennes et passa sur le balcon où s'attardaient les derniers rayons du jour. Il avait une grosse enveloppe qui contenait deux lettres, et il rit tout haut en examinant la première :

Cher Lewis,

Voulez-vous, s'il vous plaît, venir ici, et nous emmener? C'est une école dégoûtante, et nous l'avons endurée aussi longtemps que nous l'avons pu. Réellement, en toute sincérité nous avons essayé de la tolérer, parce que Tessa disait qu'il faut tout essayer loyalement, mais ça ne va pas et nous ne pouvons pas. Ça n'est pas ce que vous aviez dit. Nous ne serions jamais venues si nous avions su ce que c'était. Nous allons nous tuer, si on ne nous emmène pas bientôt. Nous ne pouvons pas vivre ici, c'est insupportable. Les filles sont détestables, elles disent que nous ne nous lavons pas et que nous sommes des menteuses. Les maîtresses sont une drôle de clique, pas faites pour être des institutrices, je vous assure. Elles ne pensent qu'aux jeux. Pourquoi serions-nous obligées de jouer si cela ne nous plaît pas? Aimeriez-vous cela? Le travail est appréciable, mais cela nous est égal. C'est votre faute si l'on nous a persuadé de venir ici; vous serez donc un assassin si vous ne nous emmenez pas avant que nous en finissions avec nos misérables vies. Quand Florence écrivit pour dire que nous devons rester, parce que cela est bon pour nous, nos cœurs se brisèrent et toute la maison retentit de nos cris frénétiques. Pourriez-vous venir et nous emmener prendre le thé? On vous laisserait entrer, si vous disiez que vous êtes marié avec elle. Et alors nous pourrions tous aller à la gare et prendre un train qui s'en irait loin. Nous n'avons personne pour nous aider... sauf vous et, comme dit le

poète, « sur une poitrine chère, l'âme qui va partir se repose. » Venez, venez, venez, cher Lewis. Vous ne regretterez pas quand vous entendrez nos cris joyeux.

Votre sincère amie,

Paulina-Eloïse SANGER.

P.-S. — Probablement, nous nous pendrons.

Tessa dit que je dois dire qu'elle ne le fera pour rien au monde, parce que c'est trop laid. Mais ce n'est pas si terrible pour elle, car elle n'est pas obligée de jouer à ce hockey du diable, parce qu'elle a une lésion au cœur, on l'a découverte à la visite médicale et il faut qu'elle aille en promenade. J'ai oublié de vous dire que nous espérons nous amuser beaucoup et que nous voudrions nous marier. Tony s'amuse. Elle vient en Angleterre cet hiver. Elle nous a envoyé une carte postale illustrée que les filles ici ont trouvée vulgaire. Caryl nous a écrit aussi. Il joue dans un cinéma.

Quand Lewis eut achevé de lire cette lettre, il se retourna pour crier à Florence, à travers la fenêtre, que les fillettes étaient malheureuses à l'école et qu'il fallait les emmener. Il se souvint en ce moment que Paulina parlait d'une lettre que Florence avait écrite. C'était la première fois qu'il en entendait parler. Etrange. Il regarda la lettre de nouveau, et vit que l'enveloppe en contenait une autre, de Teresa. Il se mit à lire :

Lina menace d'écrire; aussi, je crois qu'il vaut mieux que je prenne la plume, moi aussi, pour vous avertir de ne pas faire trop attention à ce qu'elle dit. Je ne crois pas qu'elle se tue. Elle n'est pas assez brave pour cela, tant s'en faut. Réfléchissez sur son caractère et voyez si j'ai raison! Ne prenez pas la peine de venir nous emmener, si cela vous ennuie, car il n'y aura aucune conséquence fatale.

Mais je dois avouer que nous ne nous trouvons pas très à notre aise dans cette école. Nous n'avons pas l'intention d'y rester un autre trimestre. Mais je pense que nous pourrons la supporter jusqu'à Noël. Il y a des tas de gens, ici, qui, je pense, vous feraient rire. Je ris souvent. Mais vraiment, c'est une perte de temps pour nous que d'être ici. Nous apprendrions davantage dans un autre endroit où peut-être on ne s'occuperait pas des jeux.

Je ne peux pas écrire très bien parce qu'une fille, appelée Mary Marlowe, est dans cette pièce en train de jouer *Jardin sous la pluie*, Fa Fa Fa Fa Fa! Ce n'est pas sa faute, parce que personne ne peut rien jouer convenablement dans cette école. Si elles le font, miss Somers dit : « Vous ne pouvez pas mettre l'expression avant que je vous aie dit quelle expression il faut mettre ». Dans la pièce à côté, une autre fille, appelée Naomi Hooper, joue la *Sonate pathétique*. Elle met l'expression, et, pour Dieu, je voudrais qu'elle ne la mît pas. Ce bruit est immonde et infernal.

Elles nous détestent et nous les détestons. Quand nous entrons, elles cessent de parler, et chuchotent. Nous ne pouvons jamais être séparées d'elles. Il faut qu'une personne soit seule quelquefois, mais, en vérité, le seul endroit, ici, où nous puissions être seules est le lavatory, ce qui n'est pas très confortable et elles viennent taper à la porte si l'on y reste trop longtemps. Nous y allons quand nous ne pouvons pas cacher nos larmes. Notre principale occupation est de courir tout le temps, car il y a pour chaque minute du jour, un endroit précis où nous devons être, désigné par l'emploi du temps. Ces endroits sont souvent très éloignés les uns des autres et aucune permission n'est accordée pour le trajet. Je sais pourquoi vous vous êtes enfui de l'école. Avec mes amitiés.

Votre très affectonnée

TESSA.

L'obscurité était devenue si profonde, avant que Lewis eût achevé de lire, qu'il put à peine déchiffrer les derniers mots. Quand il eut fini, il resta debout un moment, l'esprit parfaitement vide, regardant vaguement la mer. Cette lettre naïve la faisait vivre avec une telle force dans son imagination que c'était presque comme si elle s'était trouvée auprès de lui. Elle lui avait soufflé à l'oreille une confidence hâtive, un adieu caressant, elle s'était appelée elle-même sa très affectionnée Tessa (et elle lui était, Dieu le savait, combien chère), et puis, brusquement, elle avait entièrement disparu évanouie dans les ombres.

Il se pencha sur le balcon et regarda fixement le petit jardin, bizarre et mal soigné, au-dessous de lui, comme si, à travers ses fourrés épais et les taches noires de ses cyprès, il avait pu apercevoir le mouvement rapide de sa jupe. Et il s'aperçut que la nuit montante était inexprimablement mélancolique, vide. Le vaste et poignant chagrin de l'eau, où se balançaient encore quelques bateaux noirs, le navrait. Elle était pâle comme la nacre, lisse comme le verre. A l'horizon, des nuages pourpres s'amassaient lentement et de la tour basse, à l'extrémité du quai, sortait un chemin de lumière jaune qui venait jusqu'à lui, à travers l'étendue obscure de la mer. Tout cela était triste. Dans tout ce qu'offrait cette soirée fraîche et limpide, il n'y avait rien d'elle, et il avait été frustré, volé. Sa lettre, froissée dans sa main, était une chose morte qui n'avait pas le pouvoir de la ramener comme par un charme. De la pièce, derrière lui, Florence appela d'une voix basse et claire :

— Vous avez parlé, Lewis?

Il se dit qu'il avait peut-être poussé une exclamation. Peut-être avait-il appelé son âme, d'un ton peut-être un peu suppliant, dans la nuit.

— Non, dit-il confusément. Non.

Et il rentra dans la chambre. Sa femme était assise devant la table de toilette, où de longues bougies brû-

laient de chaque côté de la glace. Elle brossait ses cheveux avec des mouvements doux, rythmiques. Elle ne se retourna pas tout de suite. Tout ce qu'il put voir fut une belle et sombre cascade de cheveux, touchés au bout par le brouillard doré de la lumière des bougies. Ses cheveux cachaient son visage et ses épaules. A ce moment, elle lui jeta un regard et, surprise, lui demanda s'il avait vu un fantôme. Il répondit que non. Mais l'air qu'il avait d'avoir fait une décevante découverte ne disparut pas tout de suite. La table de toilette était couverte de petites boîtes et de bouteilles, de brosses et de bagues, où tremblait la lumière. Elle les ôtait quand elle se peignait, toutes, sauf son alliance qui brillait, caressante et douce, à sa main gauche. Il regarda l'alliance et sa femme, comme s'il les voyait pour la première fois. Elle était si solide, cette alliance, si inévitablement établie là, qu'elle semblait défier le souvenir du petit spectre sur le balcon.

— J'ai reçu une lettre... commença-t-il.

— Moi aussi, dit sa femme. De votre sœur.

— Millicent? Il fronça les sourcils. Encore?

— Encore! Alors, vous l'avez reçue?

— Reçu quoi?

— Sa première lettre? Elle dit qu'elle a écrit en juin, quand elle a appris notre mariage par les journaux, mais comme elle n'a pas reçu de réponse, elle craint que la lettre ne nous soit jamais parvenue.

— Si, elle m'est parvenue. Je l'ai déchirée.

— Pourquoi?

— Je ne veux pas avoir affaire à elle.

— Je ne crois pas que ce soit très raisonnable. La lettre qu'elle m'écrit est très amicale. Elle veut que nous allions la voir quand nous serons en Angleterre. Lisez.

Il prit la lettre, avec dégoût, et la lut jusqu'au bout.

— Elle n'est capable de rien de bon, dit-il, en commentaire. Je ne vois pas bien ce qu'elle cherche. Qu'est-ce qu'elle veut avec cette soudaine amitié?

— Cela ne pourrait-il être naturelle bonté de cœur?

— Non, elle n'en a jamais eu une once dans sa vie. Mais pourquoi ne peut-elle nous laisser tranquilles?

Il ne pouvait simplement pas comprendre ces avances. Il avait épousé Florence sans s'être jamais formulé à lui-même aucune idée claire de sa position sociale; d'abord, il avait pensé à elle comme à la cousine de Tessa, et, plus tard, comme au seul objet de ses propres désirs, mais jamais comme à une Churchill, et la fille du master of St Merryn's. Dans sa simplicité, il supposait qu'elle n'était pas d'un rang assez élevé pour être recherchée de personne. Elle parlait beaucoup de ses amis, mais ils portaient tous des noms qu'il ne connaissait pas, et il ne se rendait pas compte que Millicent avait pu trouver ces noms impressionnants.

Florence elle-même avait de vagues soupçons de la vérité, mais dans son vif désir d'être réconciliée avec la famille de Lewis, elle préférait les ignorer. Déjà elle s'était arrangée pour oublier qu'au collège elle avait dû se donner beaucoup de peine pour éviter une intimité avec Millicent Dodd. Elle dit fermement qu'elle répondrait à sa lettre, et l'expression que prit Lewis entendans ces paroles, excita Florence à pousser le débat un peu plus loin.

— Je pense que vous auriez pu me le dire, quand elle a écrit pour la première fois. On prend intérêt à sa nouvelle famille quand on se marie.

— Vraiment? la reprit-il avec vivacité. Vous ne me le dites pas, vous, quand Tessa et Lina vous écrivent.

— Mon cher Lewis! Le cas est entièrement différent.

— En quoi différent?

— Tessa et Paulina, dit-elle en rougissant, écrivent des lettres très sottes, que dans leur propre intérêt je regretterais de montrer à personne.

— Je réponds qu'elles écrivent de meilleures lettres que celles de Millicent. On peut en dégager la vérité au moins.

— Pas toujours, je le crains. Le monde, en général, trouve qu'elles... comment dirai-je?... exagèrent un peu.

Il exprima son opinion sur le monde, en général, plutôt avec force, dans des termes qu'elle n'avait encore jamais entendus. Elle lui demanda, quelque peu troublée, ce qu'il voulait dire. Mais il se mit en colère.

— Il n'est pas nécessaire d'être si violent, dit-elle.

— Pourquoi les avez-vous envoyées dans une telle... une telle...

— Quoi! s'écria-t-elle, comprenant soudain. Vous ont-elles écrit? Petits singes! Puis-je voir?

Souriante, bien qu'un peu fâchée, elle tendit la main pour recevoir les lettres, et, après une courte hésitation, il lui tendit celle de Paulina. Elle rit, très affectueusement, en la lisant.

— Pauvres chéries! C'est plutôt dur, je l'admets très bien. Mais il faut qu'elles apprennent à s'en accommoder. Il faut qu'elles deviennent des êtres civilisés, vous savez, si elles veulent vivre dans un monde civilisé. Et cette méthode, bien que pénible, est probablement aussi rapide qu'une autre.

— Pourquoi doivent-elles vivre dans un monde civilisé, comme vous dites?

— Soyez raisonnable. Vous savez aussi bien que moi qu'un monde non civilisé n'est pas fait pour elles. Regardez Tony!

Il trouva qu'il n'y avait rien à répondre. Pensant à Tony il se souvint de leur avoir autrefois donné des conseils qu'il regrettait maintenant. Il était vrai qu'il les avait lui-même engagées à aller à Cleeve. Florence demandait à voir la lettre de Teresa, d'un ton décidé.

— Oh! bien, marmonna-t-il, retenant la lettre, elle dit la même chose.

— J'aimerais la voir, s'il vous plaît.

Il la lui donna. Elle fronça les sourcils en la lisant, mais elle la rendit, comme elle l'avait reçue, disant :

— Pas tellement naïve, je le crains. Paulina du moins est sincère, ne croyez-vous pas?

— Tessa aussi est sincère.

— Pas tout à fait. Elle écrit soi-disant pour vous dire de ne pas venir. Pourquoi donc écrit-elle? Elle sait qu'il est inutile de le faire. Je suis sûre que Paulina n'a jamais pensé que vous ne deviez pas venir. Mais Tessa a quelque idée de derrière la tête qu'elle veut cacher.

— Vraiment? demanda Lewis, commençant à relire la lettre avec intérêt. Je ne crois pas que Tessa puisse rien cacher.

— Je pense, dit-elle, qu'à votre place je ne répondrais pas, ou je leur enverrais une joyeuse carte postale.

— Je ne ferai rien de pareil, s'exclama-t-il, soupçonnant avec colère quelque contrainte dans cet avis. J'écrirai pour leur conseiller de s'enfuir, si elles ne se trouvent pas bien.

— Ne soyez pas absurde. Je vous demanderai de ne rien faire d'aussi sot. J'ai pris la responsabilité de ces fillettes, et je suis sûre que mon père serait d'accord avec moi. Il ne faut pas les encourager à s'attrister sur leur propre sort.

— Je ne peux rien changer à ce que vous et votre père pensez. Je connaissais Tessa et Lina avant vous.

— Pourtant elles ne peuvent pas tant compter, à vos yeux, que vous puissiez aller délibérément contre moi dans cette affaire? Car vous savez, je le prendrai mal, vraiment, je le prendrai très mal si vous insistez pour leur écrire après ce que je vous ai dit.

Quelque chose dans la décision douce de ses paroles eut un effroyable effet sur son humeur. Ils étaient tous deux très fâchés, car derrière la dispute gisaient des litiges plus profonds qu'ils ne désiraient le croire. Teresa suscitait en lui une dévotion, et en elle une inimitié dont ni l'un ni l'autre ne se rendaient pleinement compte. A la fin, avec une exclamation furieuse, il saisit son chapeau, se précipita dehors, claquant la porte derrière lui. C'était leur première querelle.

Pendant quelques minutes, elle fut complètement effarée. Puis elle sourit, et se murmura à elle-même : — Mon Dieu! Quel vacarme! — Et peu après, elle dit fermement : — Cela lui aura passé quand il reviendra.

Elle acheva de se peigner, et s'assit, pour réfléchir. Il était temps vraiment qu'elle fît l'inventaire d'elle-même et de sa situation. Cette explosion était si révélatrice d'une sorte d'incertitude, d'hésitation de l'esprit, qui lui étaient venues dans les dernières semaines. Il lui fallait réfléchir, il lui fallait réfléchir sur elle-même et sur Lewis. Mais cela était difficile, car il s'était complètement emparé de son imagination. Il était toujours dans son esprit, mais non rationnellement; l'idée qu'elle avait de lui était devenue si grande qu'elle effaçait toute autre chose. Avant leur mariage, elle se rappelait qu'elle pensait beaucoup à lui. Elle l'avait vu clairement, bien qu'elle se fût trompée. Depuis lors, il était devenu une personne toute différente, et elle ne le voyait plus clairement. Leur intimité plus étroite avait entraîné un manque regrettable de mise au point. Ses anciennes valeurs étaient perdues, son sens des proportions submergé par les cataclysmes qui lui étaient arrivés, et elle aurait voulu que des idées, peu lui importait lesquelles, suivissent cette évolution. Mais elle n'en avait aucune. C'était, comme s'il l'avait saisie et emportée dans un endroit étrange, où l'on n'aurait trouvé aucun modèle pour le juger. Et, quand ils étaient ensemble, elle ne se révoltait pas contre ce fait; dans ses bras, elle pouvait voir son monde perdu s'en aller en poussière, et rester sereine. Mais dans ses heures de solitude, elle cherchait, avec une sorte de terreur, son nouveau moi. Elle avait pu dire, une fois très confidentiellement, pourquoi elle l'aimait. A présent, elle était à peine sûre de rien, sur lui ou sur elle-même; tout ce qu'elle savait, c'est qu'il avait pris possession d'elle. Ce fait isolé était si absorbant qu'elle ne voyait rien autour.

Comme elle s'habillait lentement pour le dîner, elle se dit à elle-même que, dans leur intérêt à tous les deux, elle devrait retrouver quelque mesure d'équilibre et de détachement. Il fallait qu'elle se débarrassât de cette langueur docile qui, par certains côtés avait rendu leurs relations si aisées, mais qui était une mauvaise base pour une association rationnelle. Elle prit la détermination de retourner en Angleterre; dans son cadre familial, elle serait plus forte. Elle l'attendit, et comme il ne venait pas, elle descendit et dîna seule. Puis elle revint dans leur chambre, et s'assit, pendant longtemps, sur le balcon, écoutant la mer. Très tard, comme elle pensait à se coucher, elle l'entendit qui rentrait et l'appela. Il vint aussitôt près d'elle, et s'appuya sur le rebord du balcon. A la pâle lumière des étoiles, il avait l'air étrange, triste, presque épuisé, mais elle ne pensait pas qu'il fût encore fâché. Il mit une main sur son épaule, et demanda à voix basse :

— Eh bien? Qu'est-ce que vous avez fait?

— J'ai écouté la mer, dit-elle.

Il écouta à son tour quelques secondes. Puis il frissonna et s'exclama presque dans un murmure :

— Il fait froid. Venez.

— Je n'ai pas froid. Vous êtes-vous enrhumé?

— Je déteste ce balcon.

Etreignant toujours son épaule, il se pencha en avant et regarda dans le jardin. Un hibou hululait dans les fourrés, et Lewis se rejeta vivement en arrière, ses doigts vifs et nerveux serraient plus étroitement leur prise. Pendant toutes ces heures, il avait pensé à Tessa, là-bas en Angleterre, enfermée, sa petite âme sauvage se débattant contre les barreaux de la prison. Bientôt il irait en Angleterre lui-même, près d'elle; mais la conviction qu'il vaudrait mieux ne pas y aller lui vint avec tant de force qu'il s'exclama à voix haute :

— Ne partons pas!

— Partir pour où? Que voulez-vous dire?

— En Angleterre. Restons ici. Il vaut mieux ne pas partir.

— Mon très cher enfant! J'ai acheté la maison!

— Ne pourriez-vous vous en débarrasser?

— Lewis! Vous êtes fou! C'est tout à fait impossible.

— Oh! très bien, dit-il, cédant avec un geste bizarre de défense. C'est votre œuvre. Rentrez! Venez au lit.

Elle ne reprit pas la question des lettres des enfants, car elle aurait pu paraître vouloir le tourmenter. Elle le laissa, presque sûre qu'il n'écrit pas. Et sa confiance était justifiée. Peut-être oublia-t-il ou peut-être ne trouva-t-il pas ce qu'il fallait dire; mais Teresa et Paulina attendirent en vain sa réponse, versant bien des larmes salées, nuit et jour, sur leur exil amer à Cleve.

CHAPITRE XIV

La salle de musique était la plus importante des pièces de la nouvelle maison. Là, Florence avait disposé un magnifique piano, un bon bureau, des chaises confortables, et une corbeille à papier dont Lewis ne se servait jamais. Puis, elle l'avait lâché dans la pièce avec la promesse qu'elle était entièrement à lui et que personne ne viendrait jamais la nettoyer. De ceci, il ne lui fut pas entièrement reconnaissant, car il avait oublié les habitudes des bonnes.

— Nettoyer, dit-il. J'espère que non. Roberto ne nettoie jamais rien.

Le bon petit Roberto s'était attaché à Florence et à Lewis au moment de la dislocation du cirque Sanger. Pendant leur lune de miel, il était parti en vacances, voir ses parents. Il revint ensuite en Angleterre pour s'occuper du ménage à Stand-on-the-Green. Il était, disait Florence, plus utile que trois servantes mises ensemble et beaucoup plus agréable dans les rapports. Il faisait tout le travail, avec l'aide d'une femme de ménage qui venait le matin.

— C'est exactement le genre de serviteurs que j'ai toujours désiré, dit Florence. Vraiment fidèle. Il donne à la maison le ton qu'il faut.

— Le ton qu'il faut, dit Lewis, d'une voix étonnée. Scaramello? Je ne vois pas bien ce que vous voulez dire; il a l'air très beau maintenant que vous l'avez fait se nettoyer.

— C'est le genre de serviteur qu'il nous faut avoir. Il va si bien avec le genre d'effet que je veux produire.

— Pourquoi voulez-vous produire un effet, quel qu'il soit?

— On produit toujours une impression déterminée sur les gens, qu'on fasse ou non un effort conscient pour cela, et il me semble qu'on peut aussi bien prendre de la peine et réfléchir un peu. Je veux que cette maison nous ressemble... agréablement bohème... une espèce de cirque Sanger civilisé, voyez-vous, avec tous ses charmes, et pas tout à fait autant de... désordre.

Lewis avait l'air très indécis.

— Je ne vois pas comment vous allez réaliser cela, madame Dodd, et en tout cas c'est une singulière ambition pour une respectable femme mariée.

— Vous ne pensez qu'à la respectabilité, ces jours-ci.

— Je crois bien, dit-il légèrement. Je suis un libertin réformé.

Et il s'enfuit dans la salle de musique, la laissant faire tout ce qu'elle voudrait avec le reste de la maison. Il lui semblait qu'elle était singulièrement changée depuis leur retour en Angleterre. Ce changement avait commencé pendant leur voyage, à mesure qu'ils avançaient vers le nord; elle était devenue, à chaque mille, plus assurée et plus dominatrice. Elle devint plus animée, plus décidée; elle parla plus vite. Pourtant elle était très bonne pour lui. Elle se chargea de tout, le protégea et le défendit contre tous les ennuis et lui donna cette chambre charmante, où il pouvait fuir le tintamarre qui allait son train dans le reste de la maison...

Là il travaillait tout au long des jours déclinants de l'automne; n'apparaissait qu'à intervalles pour dîner et pour trouver sa femme qui savait toujours ce qu'elle voulait, donnant des ordres, et le plus souvent juchée sur un escabeau. Ils faisaient, parfois, de courtes promenades, le long du chemin de halage ou à Kew Garden, et il convenait que Strand-on-the-Green était vrai-

ment un endroit délicieux. Mais il faisait si peu attention dans l'ensemble, à ses nouveaux quartiers, qu'il lui arriva de se perdre autour de sa maison. Il fut absolument incapable d'en faire la description aux Birnbaum, qui avaient loué pour l'hiver une importante maison meublée à Texham Gardens. Il leur fit visite dès qu'ils arrivèrent, et resta longtemps avec eux fumant les cigares de Jacob et échangeant des nouvelles du milieu Sanger, où les deux jeunes gens s'étaient fait une haute place. Antonia était très impatiente de savoir comment il s'arrangeait avec Florence.

— Très bien, lui dit-il. C'est une épouse modèle.

— Vous êtes-vous déjà querellé?

— Oh! Non. Je suis si ferme, voyez-vous.

Ils rirent, et lui demandèrent en quoi il était ferme.

— Eh bien, il y a la petite question de ma famille.

Elle est étrangement impatiente de nous voir tous raccommodés, et depuis que nous sommes rentrés elle a commencé une espèce d'amitié avec ma sœur. Jamais rencontré ma sœur, Ike?

— Je ne crois pas avoir eu ce plaisir.

— Eh bien, c'est naturel, car elle est socialement votre supérieure : fille d'un chevalier, épouse du fils d'un baronnet. Mais vous n'avez rien à regretter, car elle est laide comme un péché. De grandes dents, vous savez, et des yeux en boule de loto. Et une langue de vipère, comme Florence le découvrira avant d'être de beaucoup plus vieille. En tout cas, là-dessus j'ai été ferme. Je ne veux pas d'elle chez moi. Si je la reçois, je ne sais pas jusqu'où ça pourra aller. Ça pourrait être mon père ensuite.

— Votre père? Est-ce qu'il demande à être reçu?

— Eh bien, pas exactement, confessa Lewis. Mais Florence l'a vu et elle me dit que je cours le risque d'être entièrement pardonné, si je veux seulement m'excuser du langage que j'ai employé la dernière fois que nous nous sommes rencontrés. Aussi, vous voyez, la glace est mince!

— Qu'est-il arrivé, quand vous vous êtes vus pour la dernière fois? demanda Jacob, qui avait toujours été curieux de savoir à quoi s'en tenir. Est-ce qu'il s'opposa à votre carrière musicale?

— S'y opposer! s'écria Lewis! Je voudrais qu'il l'ait fait. Non. Ce sont ses encouragements qui m'ont amené à être un enfant prodigue.

— Je comprends. Il en savait trop long sur votre musique. Cela arrive quelquefois.

— Il en savait trop long sur tout. Il y était bien forcé, je suppose, étant inspecteur des écoles. Mais cela m'était égal, tant qu'il laissait mon rayon tranquille. Je pouvais supporter ses sacrés petits livres de texte, et ce que son cher ami, l'archevêque, lui disait en revenant du club, tant qu'il n'intervenait pas dans mes affaires. Quand il le fit, je dus partir.

— Il a écrit votre musique pour vous, demanda Jacob, avec une grimace.

— Je ne dis pas qu'il n'en aurait pas été capable. Mais il n'alla pas si loin que cela. Je protestai, quand il eut la surprenante impudence de dérober une de mes choses et de la montrer à Simon, sans doute pour savoir son opinion! Simon!

— Simon! Vous voulez dire Lucius Simon?

— Mais certainement. Il n'y a qu'un Simon, j'espère.

— Un est de trop, dit tristement Jacob. Ils expédiaient ainsi l'homme qui pourtant était alors le plus en renom des compositeurs anglais. Mais dans leur milieu, on jugeait que Lucius Simon valait à peine qu'on le maudît. C'était peut-être le mauvais âge.

— Simon, expliqua Lewis, était un ami de mon père. Evidemment! Une larve obscène, répugnante, satisfaite, réclamière s'il en fût jamais! Exactement le genre de type qui plaît à mon père. Il y en avait des tas à la maison; et tous si cordiaux, si distingués vous savez, tous occupés à bâtir Jérusalem sur la plaisante et verte terre anglaise, et vivant bien là-dessus. Non, ne riez pas, Tony! Vous pensez que c'est l'affaire d'Ike? Je

vous dis que vous n'avez aucune idée de ce que sont ces gens. Je ne m'étais pas aperçu que la chose avait disparu de ma chambre (ce n'était pas grand-chose, vous savez, un travail de petit garçon) tant que le vieillard m'envoya chercher un soir, et là, dans sa bibliothèque, je trouvai Simon, digérant, et tirant sur son cigare à grosses bouffées. Je fus sur le point de vomir en le voyant. Et puis, je vis mon manuscrit dans ses pattes grasses, et mon père dit : « J'ai envoyé votre petite Sonata à mister Simon, Lewis (il était mister, alors), pour qu'il voie s'il ne peut en faire quelque chose pour vous. Ses observations vous seront très utiles. Simon! » Et ils me rendirent le manuscrit, entièrement couvert de ses sales gribouillages, comme s'ils me donnaient un millier de livres! Simon dit que j'avais quelque puissance, et un don pour la mélodie. Simon!

— C'est vrai, dit Jacob, vous avez un don pour la mélodie, mais vous en avez peur. Je me demandais pourquoi. A présent, je sais que c'est à cause de Simon. Vous avez agi comme un fou, Lewis. Il aurait tant fait pour vous. Je suppose que vous l'avez insulté?

— Naturellement il avait de l'influence. Mon père ne connaît personne qui n'en ait pas. Non, je me comportai remarquablement bien. Je jetai simplement le manuscrit au feu et sortis.

— Tout à fait tranquillement comme ceci, expliqua Tony, et Lewis fut bien forcé de rire se rappelant comment il était sorti, majestueusement avec la vanité bouillante et outragée de l'art et de la jeunesse combinés et comment il avait claqué la porte sur les deux gentlemen abasourdis.

— Le lendemain, dit-il, je dis ce que j'avais sur le cœur. Il y avait sept ans que j'attendais. Et je partis.

— Et voilà l'histoire de votre vie, murmura Jacob. Je me suis souvent interrogé. Votre femme... est-ce qu'elle sait?

Lewis réfléchit, et dit qu'il ne le croyait pas.

— Si elle savait, elle vous dirait comme moi d'avoir

le bon sens d'oublier. Maintenant il est décidé à vous pardonner. Pourquoi cela?

— Oh! parce que je me suis bien marié. Je ne me suis jamais douté, vous savez, qu'il aurait été aussi content. Si j'avais su... oh! bien, j'aurais fait exactement la même chose, je pense. Mais cela me fait rager, de me dire qu'il va sans doute raconter partout qu'il savait bien que je jetterais ma gourme, et que je deviendrais sage. Mais il ne mettra pas le pied chez moi, à moins qu'il ne passe sur mon cadavre.

— Je croyais que la maison était à Florence, dit Tony, surprise.

— Oh! oui, elle lui appartient. Mais j'y suis le maître.

— Comment est-elle? Aussi belle que celle-ci?

— Oh!... Eh bien...

Il jeta un regard circulaire sur la magnificence désordonnée de la pièce où ils étaient assis.

— Non, ce n'est pas aussi somptueux qu'ici.

— Puis-je venir voir? Irai-je demain?

— Non. Ne venez pas demain. Venez un jour où Florence sera là. Elle est à Cambridge, chez son père.

— Retournée chez son père? Pas pour toujours?

— Oh! non! Pour le week-end, seulement. Nous ne nous sommes pas quittés.

Antonia, qui ne pouvait pas encore croire que Florence et Lewis étaient vraiment heureux ensemble, avait l'air de douter. Elle dit :

— Dites-moi quand elle reviendra, et j'irai la voir. Il faut aussi qu'elle vienne me voir. Aimez-vous cette maison? Jacob l'a louée. Elle appartient à un de ses amis; c'est cet ami qui a collectionné tous ces Gainsborough. Mais je n'aime pas avoir une maison à tenir. C'est un ennui. On peut être tout aussi confortable dans son propre appartement à l'hôtel. Mais nous avons pensé qu'il valait mieux venir ici, parce que je vais avoir un bébé au printemps. Vous ne saviez pas?

— Voilà d'excellentes nouvelles. Je vous félicite, Tony.

— Vous feriez mieux de féliciter Jacob. C'est autant son œuvre que la mienne.

— Je vous félicite, Jacob.

— Buvez un cocktail, dit Jacob, expansif.

— Il dit, murmura Antonia, qu'un garçon qui aurait mon cerveau et son argent pourrait arriver à tout.

— Ma chérie! J'ai dit : le cerveau de votre père.

— Oui. Mais c'était manquer de tact. Moi-même, je sens que je pourrais avoir une fille avec les dispositions de Sanger, et l'apparence de Jacob.

— Ce sont là des craintes morbides naturelles, dans votre état. Il faut vous en débarrasser. Je bois à sa santé!

Il s'attarda avec eux jusqu'au crépuscule, jouissant du chaud confort de la pièce, avec ses lourds et riches tableaux, ses tapis moelleux, ses chaises douces comme des lits de plume. Il leur parla de son concerto et leur offrit de le leur envoyer. Mais eux, préférant l'audition à la lecture, le firent jouer quelques passages. Leur approbation parut lui être très sensible.

— Florence pense que cela marque un grand progrès sur *les Chants révolutionnaires*, leur dit-il.

Il ajouta, voyant qu'ils étaient surpris de la voir faire état d'une opinion étrangère :

— Elle s'intéresse beaucoup à la musique, vous savez. Elle semble vraiment en avoir beaucoup entendu.

— *Du lieber Gott!* s'exclama Jacob quand Lewis les eut quittés. Tony! Que va-t-il advenir de ce pauvre garçon? Quand avez-vous vu Sanger tenir compte de l'opinion d'aucune de ses femmes?

— Ma mère était musicienne, dit pensivement Tony.

— Musicienne!

De nouveau, Jacob prit à témoin le Dieu des Patriarches de la malédiction qu'étaient les femmes musi-

ciennes. C'était dommage que Florence ne pût l'entendre.

— Votre père, dit-il, fit une faute en épousant votre mère. Il fut pris, comme Lewis est pris maintenant; ses appétits étaient plus forts que son bon sens. Mais il traversa violemment tout ça; il était d'une telle brutalité. Lewis ne traitera pas sa femme comme Sanger a traité votre mère. Il n'est pas brutal.

— Vraiment? Il est cruel comme un fou, parfois.

— Cruel? Oui! C'est une chose différente. Les gens intelligents sont cruels; les gens stupides sont brutaux.

— Sanger n'était pas stupide.

— Il n'était pas intelligent. C'était sa force; cela le rendait si différent! Ah! pour un homme de génie, mon petit cœur, il était merveilleusement insensible.

— Mais je ne vois pas que Florence ait fait le moindre mal à Lewis. C'est charmant, ce *Concerto* qu'il a écrit.

— Oui, c'est bien, dit Jacob, d'un air rêveur. Quelque chose lui est arrivé cette année. Le *Déjeuner chez les Borgia* a été le début. Nous pensions que c'était une plaisanterie, mais c'était un signe. Toujours, avant, il avait une... comment pourrait-on dire? une gêne... une contrainte... presque une terreur de son propre pouvoir d'écrire des mélodies. Il le pouvait, et ne le voulait pas. Cela me semblait triste, car ceux qui ont pu faire cela n'ont pas été nombreux... pas une demi-douzaine.

— Sanger l'a arrêté.

— Je sais. C'était dommage, l'influence de votre père. Tant que Lewis a été le disciple de votre père, il n'obéissait jamais à sa propre nature. Il était un révolté, et Sanger était le musicien de la révolte. A présent, il se libère de tout cela.

— Bien! Florence ne l'arrête pas.

— Rien ne l'arrêtera. Je pense qu'il devrait donner une audition dans ce pays. Sanger sera bientôt populaire et de même les premières œuvres de Lewis : la *Symphonie en Trois Tons*. Nous entendrons cela cette année et, l'an prochain, le nouveau *Concerto*.

— Vous vous en occuperez? s'écria Tony.

— J'y penserai. Ce *Concerto* est bien, mais jusqu'ici, je n'avais jamais pensé à l'avenir de Lewis. Il s'est conquis.

— Il est très bon chef d'orchestre, meilleur que n'était Sanger.

— C'est vrai, convint Jacob. Je chercherai, et lui demanderai s'il aimerait diriger un concert.

Antonia avait l'air enchantée, car si Jacob disait de quelqu'un qu'il dirigerait un concert, la chose arrivait généralement. Et un an plus tôt, elle était sûre qu'il n'aurait jamais pensé à risquer de l'argent pour Lewis. Elle projeta de dire cela à Florence.

Lewis rentra chez lui tranquillement, à travers le crépuscule brumeux, sur l'impériale d'un omnibus. Il se sentait d'humeur lugubre, car il s'attendait à trouver une maison froide. Les planchers étaient trop nus, les meubles trop durs et trop clairsemés; il n'y avait rien de cet épais confort et de ce désordre où l'on a chaud. Quand Florence était là, c'était différent, bien sûr. Elle mettait sur tout une sorte de flamme. Mais elle s'était brouillée avec lui, et elle était partie boudier à Cambridge. Telle était la vérité, bien qu'il en eût parlé fort légèrement à Lexham Gardens. Elle avait prié Millicent et son mari à dîner, et, quand elle le lui avait dit, il avait demandé que l'invitation fût annulée. Ils en étaient venus à une scène terrible. Florence dit qu'il y avait des choses que personne ne pouvait faire; il lui avait répondu qu'il n'y avait rien qu'il ne pût faire et qu'il écrirait lui-même à Millicent si elle ne le faisait pas. Il ajouta que sa lettre, s'il l'écrivait, serait probablement la plus grossière des deux. Elle avait commandé et imploré. Elle avait dit que c'était très humiliant pour elle, et qu'elle ne s'y soumettrait pas. Elle lui avait battu froid pendant trois jours, au bout desquels, trouvant, comme il s'en doutait, difficile de soutenir cette attitude, elle partit pour Cambridge. Il ne doutait pas qu'elle était en train de reprendre ses forces en

racontant à son père toute cette choquante histoire.

Cependant, l'innocente créature l'avait laissé seul, sans meilleur chaperon que Roberto dans une maison propre, froide, qui sentait toujours l'encaustique, avec, pour réconfort, le triste espoir que, le lundi, une épouse froide et correcte lui reviendrait. Il regretta de n'avoir pu rester toute la soirée avec les Birnbaum. Il avait besoin de compagnie et de distraction, car il avait pratiquement achevé son *Concerto*, et sa tête était vide, moment dangereux, où, autrefois, il serait allé chez les Sanger.

L'omnibus arriva à Kew Bridge, et il descendit. Il sifflait en se hâtant vers le fleuve et en cherchant son chemin à travers les ruelles étroites, devant les petites maisons tranquilles. Le fleuve murmurait sur les brise-lames de bois et, à travers l'eau, il entendait les pulsations d'une station électrique. Il s'arrêta un instant, écoutant avec la concentration instinctive, inconsciente qui était dans sa nature. De hautes et minces cheminées se dressaient dans le coucher de soleil hivernal. A ce moment la *Mary-Blake* descendait avec le courant, remorquant toute une file de péniches, et il se mit à la suivre des yeux, poussant de petits galets dans l'eau.

— La marée est presque haute, observa-t-il, sentant l'air froid sur le pont du chemin de fer, juste au-dessous de sa maison; un train de banlieue projetait dans l'eau les bijoux de ses portières, et il pensa plutôt avec regret aux employés qui couraient à leur dîner, et au journal du soir dans les petits homes surpeuplés de Richmond ou de Kew. Il se sentit encore plus de répugnance à prendre son propre repas, seul, dans une maison vide, mais il se traîna lentement, se fredonnant à lui-même avec un rire grimaçant :

Se vuol ballare, signor contino

Il ouvrit une petite porte de fer devant la maison, et recula en poussant un cri; trois personnages silencieux,

qui étaient assis sur le seuil de la porte, émergèrent de l'ombre épaisse du portique.

— C'est Lewis, souffla une voix, et il fut presque étranglé par une paire de bras jetés autour de son cou et une demi-douzaine de baisers furieux.

— Comment... qui... Quoi! Paulina! bégaya-t-il. Sébastien! Comment êtes-vous venus ici?

— Nous nous sommes enfuis, dit Paulina. Il le fallait. Sébastien s'est enfui de son école, et nous avons pensé qu'il valait mieux en faire autant.

— Nous avons trouvé votre maison entièrement fermée poursuivit Sébastien. Alors nous nous sommes assis devant la porte, et nous avons attendu quelqu'un.

Lewis regarda le troisième personnage, sur les marches, au-dessus de lui. Il se balançait, un peu indistinct, dans l'ombre.

— Tessa, dit-il vivement. Est-ce Tessa?

Elle descendit vers lui, il la saisit et lui tourna le visage vers les derniers rayons du soleil, pour s'assurer que c'était bien elle. Il l'entendit dire en riant :

— Oui. C'est moi, je suis venue me reposer avec vous.

— Oh! Tessa! C'est merveilleux. Comme le temps m'a paru long!

Elle avait l'air à peine réelle. Très pâle, pareille à une ombre, et dans ses bras elle semblait ne rien peser; elle était descendue là comme une fleur fragile, neigeuse, peut tomber sur l'herbe d'un verger, pendant une nuit de mai sans brise.

— Regardez-moi, ordonna-t-il. Levez votre tête, Tessa, et embrassez-moi.

Elle tendit son visage et ils s'embrassèrent. Ce fut une longue étreinte; qui ressemblait beaucoup plus à un adieu qu'à un bonjour; pour elle, ce fut un moment de souffrance, un écho obscur des temps passés; pour lui, l'appréhension d'un changement, le pressentiment d'une perte, d'un chagrin. Ils se séparèrent vivement et elle dit :

— Allez-vous nous faire entrer dans votre maison, Lewis?

Il sortit un passepartout de sa poche et, ouvrant la porte, il souleva Tessa l'entraîna dans le hall. Les autres suivirent, et la porte se ferma avec un bruit qui résonna à travers les chambres vides. Un instant il resta immobile dans l'obscurité, réfléchissant, se demandant à lui-même quels genres d'adieux ils s'étaient faits dix mois plus tôt. Chose étrange, il ne se rappelait rien. Il supposa qu'ils s'étaient séparés vers le mois de juin, quelque part dans le Tyrol, mais il lui semblait qu'il l'avait laissée partir sans une pensée; assurément, il avait été alors privé de ses esprits par quelque folle préoccupation. Et soudain il se rappela qu'il s'était marié à ce moment. Il fit de la lumière et de nouveau il la vit tout près de lui, jeune, la figure ronde, clignant un peu des yeux sous l'éclat soudain des lampes.

Deux télégrammes étaient posés sur la table du hall. Ils étaient arrivés de l'après-midi, et Roberto les avait soigneusement mis en vue avant de sortir. Lewis les ouvrit. Le premier disait :

Sœurs Sanger disparues ce matin — aperçues dernière fois 9 heures matin — sont-elles avec vous — n'informerai pas police avant nouvelles votre part — ai aussi télégraphié Cambridge-Wragge.

Le second, qui était de Florence, disait :

Télégramme reçu ici — Sébastien enfui si arrive Green gardez-le et télégraphiez-moi.

Lewis lut ces télégrammes à haute voix et Teresa commenta :

— Sœurs Sanger. On dirait une tournée de music-hall.

— Voilà, dit Lewis, résolu à être pratique et à agir efficacement. Il faut télégraphier à Florence et à ces

écoles pour dire que vous êtes saufs. Venez dans la salle de musique.

Ils furent très vivement impressionnés par la salle de musique, et Sébastien se mit à jouer du piano, pendant que Lewis mettait sur pied les télégrammes qu'il voulait envoyer. Les deux fillettes, assises chacune sur un bras de sa chaise, faisaient des suggestions et des modifications. Le résultat fut pour le télégramme adressé à Florence :

Tous enfants ici — ai télégraphié écoles — ne vous tracassez pas pour revenir. Votre mari affectionné.

Dans les messages aux écoles, elles voulurent se montrer aussi injurieuses que possible. Mais Lewis, par quelque reste de pudeur, insista pour censurer leurs propositions. En définitive ils en vinrent, en ce qui concernait l'école de Sébastien, à une brève indication du lieu où il se trouvait et, pour Cleeve, au message :

Sœurs Sanger en sûreté — ne retourneront pas à votre école. Dodd.

— Parce que nous ne pouvons vraiment pas revenir, insista Paulina. Nous avons supporté en silence...

— Non, dit tristement Teresa, pas en silence.

— Je l'ai fait, dit Sébastien. Personne n'a jamais entendu un mot de plainte de ma part.

— Pourquoi êtes-vous parti, demanda Lewis?

— Ils voulaient me mettre dans le chœur de l'école, leur dit Sébastien avec une indignation calme.

Et il commença de jouer *la Sonate* de Beethoven, op. III d'une manière très solennelle, comme si l'étrangeté de ses demi-tons avant l'octave exprimait son indignation. Cela devint bientôt un grand bruit et les fillettes, poussant des cris à cause du tapage, se mirent à raconter leur évasion. Sébastien avait désapprouvé de nombreuses choses dans sa classe préparatoire. Il n'avait

pas assez de temps pour ses exercices, on lui avait donné un mauvais piano avec trois notes cassées, et une institutrice qui n'y connaissait rien. Sa vie, dans cette école, était évidemment une perte de temps, et cette affaire du chœur avait été la dernière goutte qui avait fait déborder le vase. Il avait profité d'une demi-journée de vacances, et d'un rallye-paper pour s'échapper et courir à la gare. Là, il avait pris un train qui allait à une ville située à moins de dix milles de Cleeve, où étaient ses sœurs; il se dit qu'il pouvait aussi bien aller les voir avant de poursuivre son voyage. Il engagea sa casquette et ses habits, en acheta de nouveaux et partit pour Cleeve avec le sentiment d'avoir très bien réussi à cacher sa piste. Tard dans la fin de l'après-midi, il se présenta hardiment à Farnborough Lodge, le collège où Paulina et Teresa étaient incarcérées, et demanda à les voir. Il raconta à la dame qui le recevait l'histoire très plausible d'un oncle qui l'avait amené à Cleeve et qui, le lendemain viendrait en personne chercher les filles. La dame n'eut pas le moindre soupçon qu'il mentait, car il n'est pas naturel de supposer, chez d'aussi jeunes créatures, tant de scélératesse. Elle fit venir les fillettes et laissa les trois enfants ensemble. Lui, les trouvant malheureuses, les persuada de s'échapper aussi. Puis il les laissa et passa une nuit très désagréable dans le jardin d'une maison vide, car il craignait les questions qu'on aurait pu lui poser s'il prenait une chambre quelque part. Le lendemain, les deux sœurs mirent tout leur argent dans leurs poches et se cachèrent dans un cabinet de toilette pendant que le collège tout entier s'assemblait dans le grand hall pour les prières du matin. Puis elles se coiffèrent et sortirent de l'école, sachant que leur absence ne serait pas découverte avant le lunch à une heure après-midi. On supposerait, dans les classes où elles auraient dû être qu'elles étaient malades.

Sébastien les trouva à la gare, où elles s'étaient rendues à une allure trépidante, et ils prirent le premier

train pour Londres. Ayant trouvé le chemin de Strand-on-the-Green, ils avaient passé le reste du temps assis sur le seuil de la porte.

— Si nous avions su combien c'était simple, dit Paulina, il y a longtemps que nous l'aurions fait. Mais nous ne savions pas où aller. Pourquoi n'avez-vous pas répondu à nos lettres, Lewis?

Lewis parut gêné, et dit qu'il avait oublié.

— Tessa disait que vous ne répondriez pas.

— Vraiment, Tessa? Pourquoi?

— Parce que vous avez une nature oublieuse.

— Non, ce n'est pas vrai.

— Si.

— Je crois que j'entends Roberto qui rentre. Ecoutez!

— Roberto! s'écrièrent-ils. Il est ici?

Et ils s'élancèrent dehors pour embrasser Roberto. Dans la cuisine il y avait peu de trace de Florence. Tout était dans une confusion délicieuse. Roberto ne pouvait pas faire un pudding sans utiliser tous les bols de la maison, et il ne lavait jamais un plat avant que tous soient sales. Un grand lavage avait lieu tous les deux ou trois jours, et, évidemment un de ces lavages se préparait, car de hautes piles de vaisselle sale s'entassaient sur les chaises, sur les tables, et même par terre. Des épluchures de tomates, sortant d'un sac de papier, jetaient leur couleur vive dans la pièce, des oignons pendaient au plafond et l'endroit sentait magnifiquement l'ail.

— Oh! s'écria Tessa, jetant les bras au cou de Roberto, c'est comme si on revenez à la maison.

Lewis enleva un jambon qui se trouvait sur une chaise, près du feu et s'assit. Il attira Paulina sur ses genoux, et se mit à bourrer sa pipe.

— Nous dînerons ici, dit-il. Il fait plus chaud.

— C'est certainement l'endroit qui nous va le mieux, dit Teresa.

CHAPITRE XV

LE lendemain matin, au premier courrier, deux lettres arrivèrent pour Florence. Paulina les ramassa sur le paillason dans le hall, au-dessous de la boîte aux lettres, et les apporta à Lewis qui déjeunait dans la cuisine.

— Elles sont toutes les deux timbrées de Cleeve, dit-elle, et l'une est de miss Wragge. Je suppose qu'elle explique comment elle nous a perdues. Ouvrez donc, et voyez ce qu'elle dit.

— Je ne puis faire cela, dit Lewis. La lettre appartient à Florence. Cela ne lui ferait pas plaisir.

— Ne pouvez-vous l'ouvrir à la vapeur? proposait-elle. Vous la refermeriez ensuite et elle ne saurait rien. Nous voudrions tellement savoir ce qu'il y a dedans, et Florence ne nous le dira peut-être pas.

— Ces choses, dit noblement Lewis, ne se font pas.

— Il parle comme un livre, vraiment, commenta Teresa.

— Et il a tout à fait raison, dit Sébastien. Elle ne ferait pas cela pour ses lettres.

— Je ne vois pas de qui est celle-ci, dit Paulina, regardant curieusement la seconde enveloppe. Elle est écrite à la machine, je crois.

Teresa devint très pâle, et se leva pour regarder l'enveloppe à son tour. Elle dit que la lettre pouvait être de miss Butterfield.

— Oh! Tessa! Vous croyez!

Paulina aussi, paraissait effrayée, et Lewis demanda qui était miss Butterfield. Elles lui répondirent, d'un air solennel, que c'était la directrice.

— Alors, qui est miss Wragge?

— La maîtresse chargée de la direction d'un des pavillons. Il y en a douze, vous savez, une pour chaque pavillon, et une pour les externes. Mais miss Butterfield est la directrice de tout le collège. Elle vit dans une maison à part. On aura dû lui parler de nous.

— Mais, naturellement, mes bonnes filles. Deux élèves ne peuvent guère disparaître sans qu'elle en apprenne quelque chose. Marmelade, Sébastien? Comment est cette dame, que vous pâlissez rien que d'entendre son nom? Est-ce qu'elle vous donnait les verges?

— No...n. Oh! Non.

— Est-ce que quelqu'un vous donnait les verges? Elles secouèrent la tête.

— Que vous faisait-on quand vous étiez méchantes?

Elles parurent en peine de l'expliquer, mais leur attitude laissa entendre que c'était quelque chose d'affreux.

— Je sais ce qu'on vous faisait, dit Sébastien d'un ton assuré. On vous disait : « Méchantes filles Sanger! Ne recommencez pas! » Et vous pleuriez tout le reste de la journée. Voilà comment on fait dans les écoles de filles.

Teresa et Paulina prirent un air très indigné, mais il leur fallut admettre que c'était en effet quelque chose de ce genre. Sébastien échangea un regard avec Lewis, une grimace de mépris amusé à l'adresse des femmes et de leurs manières étranges. Lewis dit :

— Mais continuez de me parler de miss Butterfield. Était-elle âgée?

— Pas particulièrement, dit Teresa. Son nom est miss Helen Butterfield, master of arts. Elle lisait les prières, le matin, habillée en noir, avec une drôle de chose bleue autour de son cou. Sa voix était très belle,

très différente de celle de miss Wragge, qui lisait les prières du soir. On aurait dit un chien qui aboyait. Elle recevait les gens... les évêques et les parents, et les gens... et elle voyait les filles, si quelqu'un était mort, ou si elles avaient fait quelque chose de parfaitement abominable. Et elle nous faisait des conférences sur le courage, l'amitié, et des choses comme ça. Elle avait l'air très aimable et portait de jolis vêtements. Elle savait presque nos noms.

Ceci fut dit sur un ton de modeste fierté. Une fois, reprit-elle, un drôle de grand-père nous a fait une conférence sur la musique... j'oublie son nom... mais j'ai rencontré le lendemain miss Butterfield qui lui faisait visiter le collège. Et miss Butterfield me mit la main sur l'épaule, m'arrêta et dit : « Voilà Esther Sanger, l'une des filles d'Albert Sanger. Je crois vous avoir dit que nous en avons deux ici au collège. » Et il dit : « Comment allez-vous, ma chère, comment allez-vous ? » Je voyais qu'il avait connu Sanger et qu'il cherchait à deviner qui était ma mère. J'étais si effrayée que miss Butterfield me parlât, que je ne pus rien dire, et je fis juste une révérence. Elle rit. « On voit qu'Esther a été à l'école en Allemagne, dit-elle. Allez, mon enfant. Nous ne voulons pas vous retenir ». J'avais oublié qu'en Angleterre il n'est pas de bon ton de faire la révérence devant un vieux gentleman qui fait attention à vous.

Lewis avait écouté ce récit bouche bée. Il dit enfin :

— Savez-vous, je pense, qu'il était grand temps que vous partiez. Cette miss Helen Butterfield sonne mal à mes oreilles.

— Tessa ne détestait pas l'école la moitié autant que moi, expliqua Paulina.

— Vraiment, Tessa ? demanda jalousement Lewis. Pourquoi pas ?

— Oh ! d'un côté, c'était intéressant. C'était nouveau.

— Pourtant, vous êtes partie. Vous êtes venue ici.

— Oui, parce que les autres l'ont fait. Je ne voulais

pas qu'on me laisse toute seule. Je n'aimais pas assez l'école pour cela. Dites, Lewis, nous n'avons pas encore vu votre maison. Vous avez, je suppose, d'autres pièces que celles que vous nous avez montrées?

— Oh! oui, dit Lewis. Je vais vous montrer tout l'établissement.

Il les emmena d'abord dans la salle à manger, peinte en blanc, où il y avait une table à pieds réunis par des barres transversales, polie jusqu'à paraître sombre, et portant une coupe de porcelaine à reflets remplie d'oranges. La cheminée ne portait qu'un exemplaire d'art russe aux brillants émaux, qui resplendissaient dans la pièce à demi obscure. Lewis rapporta que Florence voulait que sa maison ressemblât à la Karin-dehütte, idée qui embarrassa beaucoup les enfants. Ils trouvaient cette pièce nue, pauvre, indigne de leur cousine. Paulina demanda, avec espoir, si ces flacons d'étain qui se trouvaient sur le buffet étaient en argent.

— Imitation, dit tristement Lewis.

— Oh! dit-elle pour le consoler, ils ont presque l'air en argent. Ça ne se voit pas.

Ils arrivèrent dans le hall, où des dessins d'un ami de Florence, M. Argony, étaient suspendus aux murs. Lewis fredonnait un petit air que quelqu'un, sa mère sans doute, lui avait appris avant qu'il eût quitté ses jupes. A l'instant il lui était venu à l'esprit :

*Il était une dame qui aimait un porc.
(Mon chéri, dit-elle.)*

— Venez en haut, mesdemoiselles. Ce que nous avons de mieux est dans le salon :

*Petit porc, dit-elle, veux-tu être à moi?
(Un grognement fut sa réponse.)*

Ils entrèrent dans le salon, mais ce fut pire. Teresa fit un effort sur elle-même et dit :

— Mais c'est très bien. Vous ne voudriez pas que Florence ait des quantités de gros sofas, avec des tas de choses, n'est-ce pas?

— Pourtant elle est mariée, objecta Paulina. Les femmes mariées ont toujours des sofas. Est-ce que Tony en a un, Lewis?

— *Un grognement fut sa réponse...* Tony? Oh! Elle en a une demi-douzaine.

— Qu'est-ce que je disais? Ike s'y entend. Je n'appelle pas ça un sofa.

Elle montrait avec dédain un divan devant la fenêtre, où s'empilaient de magnifiques coussins.

— Mais c'est joli, Lina, insista Teresa.

— Un salon, dit Sébastien, n'a pas besoin d'être joli. Il faut qu'il soit riche et somptueux.

Les jeunes Sanger n'avaient qu'une petite expérience des salons. Mais leurs idées générales sur la respectabilité impliquaient une grande quantité de meubles d'acajou, de dorures, et de nombreuses petites tables avec des tapis et des albums. Ils approuvèrent cependant la chambre à coucher de leur cousine, où ils furent ensuite conduits. C'était un endroit parfaitement en ordre, rempli de ses affaires personnelles, simples et belles. Elle ne ressemblait à aucune chambre de femme qu'elles aient pu imaginer. Il n'y avait pas de poudre répandue sur la glace, pas de jupes accrochées derrière la porte, pas de corsets jetés sur le dos des chaises. Les armoires et les penderies sentaient doucement la lavande. Paulina regarda les lits jumeaux, l'un auprès de l'autre, avec leurs couvre-lits de toile bleue, brodés de fleurs et de feuilles en laines de couleurs vives. Elle demanda, anxieuse :

— Est-ce qu'elle vous laisse dormir ici?

Lewis fit oui de la tête. Il trouvait lui-même la chose un peu surprenante et il se souvint d'avoir éprouvé, un matin, le sentiment d'être entrée là par erreur. Un flot de musique le saisit, et il entonna la seconde strophe de sa chanson de nourrice :

*Je construirai pour toi une étable d'argent.
(Mon chéri, dit-elle.)*

— Où mettez-vous vos habits? demanda Tessa, jetant un coup d'œil dans la garde-robe.

— Oh! Ils ne sont pas ici. Ils sont dans le cabinet de toilette.

— Oh! Vous avez un cabinet de toilette particulier? Ike en a-t-il un?

— Je ne sais pas. Je le suppose. Sa maison est plus grande que celle-ci.

— J'appelle ça être insociable, dit Paulina. Quand on se lève et quand on s'habille, c'est juste le moment où l'on a besoin de parler à quelqu'un. Est-elle de mauvaise humeur quand elle se réveille le matin, Lewis?

Lewis réfléchit, regardant fixement le lit de Florence. Il ne pouvait se rappeler comment elle était. Il n'était jamais très fort pour retrouver l'image des absents et, dans ce moment, une confusion se faisait entre deux Florence, et il se disait avec stupeur qu'il était marié aux deux. Il avait commencé de leur faire visiter la maison dans un esprit marqué de révolte contre la dominatrice étrangère qui le possédait, mais les commentaires et la conversation des enfants, leur conception si différente de leur cousine, le ramenèrent à une idée plus ancienne de Florence. Il se rappela brusquement comment elle avait été quand ils étaient tous ensemble, belle créature affectueuse et presque sans défense. Il y avait sûrement en elle quelque chose de pathétique, qu'il avait profondément ressenti. Mais depuis qu'ils étaient venus en Angleterre, tout avait fondu comme la neige au soleil.

Toute la matinée il ne fut que musique et, de temps en temps, il poussait un grognement. Il apprit aussi, dans le courant de la journée, de nombreux détails sur la vie des deux fillettes à l'école, qui l'étonnèrent et le rendirent perplexe. Elles avaient réellement le désir de faire leur éducation et elles auraient pu y réussir,

si cette école n'avait été si différente de ce qu'elles avaient imaginé.

Le collège de Cleeve était très grand et très moderne. Il avait été construit, dans le dernier quart du dix-neuvième siècle, par un fameux pionnier de l'éducation des femmes, une dame peu commode, qui croyait apparemment qu'on pouvait obtenir des résultats soutenus et des plus satisfaisants en tenant constamment sous pression huit cents jeunes filles. Les jeunes créatures, sous sa férule, furent astreintes à une merveilleuse activité, et dans leurs carrières, elles firent sa réputation. Longtemps après son départ, les traditions qu'elle avait instituées vécurent à Cleeve. Miss Butterfield, qui lui succéda, modifia le syllabus, mais les jeunes filles furent toujours maintenues sous pression. Le personnel enseignant n'était pas sévère; il se composait surtout de jeunes femmes enjouées, fraîches émoulues de l'Université, qui croyaient ferme au hockey et à l'utilisation des bonnes élèves pour diriger leurs compagnes. Le sérieux que les jeunes Sanger avaient apporté dans leur travail ne leur avait valu aucune faveur, tant que leurs manières furent aussi imprévues, et leur paresse sur le terrain de jeu si évidente. Mais, comme il était naturel, leur refus de jouer amenèrent des collisions avec leurs compagnes plutôt qu'avec les autorités. Elles auraient souffert dans n'importe quelle école; mais à Cleeve, où les sentiments démocratiques étaient forts, leurs façons personnelles et leur habitude invétérée du mensonge faisaient d'elles des cibles pour toute réformatrice bénévole. Les harceler cachait un but moral. On les persécutait pour leur propre bien et pour l'honneur de leur école, tant qu'elles ne surent bientôt plus si leur âme leur appartenait ou non. Elles ne pouvaient trouver le plus petit moment de répit; en classe, aux jeux, au dortoir et au réfectoire, la foule tyrannique aux mille regards était toujours avec elles.

Paulina, racontant cela, était impétueuse et violente. Teresa était ironique et elle riait aussi souvent d'elle-

même que de l'école. Elle trouvait un certain humour dans quelques-unes des situations qui s'étaient produites et elle s'obstinait à dire qu'elle serait restée un peu plus longtemps à Cleeve, si Sébastien n'était pas arrivé. Lewis n'était pas content. Il voulait qu'elle dît qu'elle s'était enfuie, parce qu'elle n'avait pu faire autrement. Il n'était pas du tout satisfait d'elle ce matin. Sans aucun doute, on avait réussi à la changer dans cette horrible école. En six mois elle avait tellement grandi qu'on la reconnaissait à peine; elle était plus obstinée et plutôt gauche, parfois. Il y avait dans ses yeux et dans sa bouche un pli dur, lourd de pensées. Peut-être n'avait-elle l'air si bizarre qu'à cause de ses habits d'écolière, propres et bien faits. Il ne l'avait jamais vue habillée comme il faut. Et qu'est-ce que c'était que cette horrible tresse blonde qui lui tapait dans le dos à chaque fois qu'elle remuait la tête? Il en arracha le ruban et le brûla dans le fourneau. Mais, même répandus sur ses épaules, ils avaient l'air gras et lourds; ce n'était plus les boucles, agitées au vent, qu'il enroulait sur son doigt en jouant.

Ils prenaient le thé avec des gâteaux dans la salle de musique, quand Florence revint gelée, fatiguée, inquiète et très contrariée. Elle avait reçu leur télégramme le matin, et elle avait hâte de revenir. Sa première impression, quand le petit groupe assis autour du feu se leva pour la saluer, fut qu'elle était importune. Les enfants se jetèrent sur elle avec toutes les apparences de la joie, mais, pendant un imperceptible moment, elle vit que leur figure avait changé. Elle voulut être sévère et fâchée et dit froidement, quand elle se fut éloignée d'eux :

— Eh bien! enfants, que signifie ceci?

Lewis attendait plutôt timidement qu'ils en eussent fini avec elle, et elle, sentant les regards inquisiteurs des enfants, s'approcha de Lewis et l'embrassa sur la joue, s'exclamant : « Eh bien, Lewis! » presque exactement sur le même ton. Mais comme s'il eût voulu la

déconcerter, il répondit par une étreinte cordiale, qui chassa tous ses airs de dignité distante. Elle s'exclama, étourdie et au hasard :

— Oh! Je suis si fatiguée!

Ils approchèrent une chaise auprès du feu pour elle. Teresa lui ôta ses fourrures; Paulina apporta une tasse de thé et Sébastien lui prépara des gâteaux. Lewis, de ses doigts vifs et adroits, ôtait les longues épingles de son chapeau. Il trouva le moyen de chasser le bruyant trio et Florence se trouva seule avec lui, dans l'ombre de la pièce, devant le feu. Elle se renversait dans sa chaise, tout à fait épuisée.

— Je les ai envoyés à la cuisine, dit-il, vous êtes fatiguée. Il ne faut pas qu'ils vous ennuiant. Prenez votre thé.

Une fois restaurée et reposée, il lui apporta les deux lettres de Cleeve, pleines de détails et de plans d'action. Il lui dit qu'il avait télégraphié aux deux écoles.

— C'est très raisonnable de votre part, mon cher ami.

Elle lui donna un regard d'approbation et il s'assit sur le bras de son fauteuil, disant affectueusement :

— Ce n'était pas la peine de vous hâter ainsi pour revenir, vous savez.

— Oh! Il le fallait. Il faut qu'ils retournent lundi à l'école.

— Retourner! Florence! Allez-vous les faire retourner?

— Mais naturellement.

— Est-ce la peine? Nous voilà presque aux vacances de Noël.

— Il ne faut pas leur laisser croire qu'on trouve son avantage à ces sortes de choses.

— Je n'aurais jamais pensé que vous les feriez retourner, dit-il lentement. En fait, nous avons dit dans les télégrammes qu'ils ne retourneraient pas.

— Vous avez dit... Pourquoi diable avez-vous dit cela!

Elle se redressa, indignée.

— Mais vous ne les ferez pas rester un autre trimestre, sûrement?

— Mais si, je le ferai.

— Ils recommenceront.

— C'est stupide. Elles apprendront la folie de pareilles escapades! Si nous cédonc cette fois-ci...

— Ils étaient malheureux...

— Par leur propre faute.

— Non. Ce Cleeve! Un sale endroit à tous les égards. Elles ont eu raison de ne pas le supporter.

— Mon pauvre Lewis! C'est la meilleure école d'Angleterre. J'y ai été élevée moi-même. Je sais tout ce qu'on peut savoir.

Il n'avait rien à répondre à cela. Il plaida :

— Au moins, ne renvoyez pas Tessa. Pour Lina, c'est différent.

— Lina a crié plus fort.

— Je sais. Mais l'école a fait plus de mal à Tessa. Elle était bien près de la perfection avant qu'on l'y envoie.

— Teresa bien près de la perfection! Lewis, que voulez-vous dire?

— Elle est trop vieille pour ce genre d'école.

— Vieille! Elle est ridiculement jeune pour son âge. Avez-vous perdu l'esprit? Elle n'a pas seize ans. Elle a grand besoin de s'adapter. Quel genre d'école recommandez-vous?

— Comment le saurais-je? Une école où on ne la changerait pas. Une école tranquille.

— Cleeve donne d'admirables résultats.

— Oh! Christ...

Il était trop exaspéré pour pouvoir même jurer. Il se mit à arpenter la pièce à grands pas, tandis que Florence ne cessait de répéter avec stupéfaction :

— Mais dire que Teresa... Teresa!... est près de la perfection!

— Etait.

Elle se sentit obscurément soulagée. De nouveau elle se renversa dans sa chaise et continua d'un ton plus calme :

— Elle arrive à l'âge ingrat. Ça leur arrivera à toutes les deux. Naturellement, elles perdront un peu de leur charme; elles deviendront forcément moins intelligentes pendant quelque temps. Les écolières anglaises ne sont pas intéressantes. Mais, à tout prendre, ça vaut mieux. Elles étaient inquiètes, pauvres chéries... si enfantines... si impressionnables.

— Oui! Oui! C'est cela! Florence, je vous demande instamment de ne pas les renvoyer.

— Je le dois. Je crois que cela vaut mieux pour elles et mon père le croit aussi.

Il se ressaisit pour un dernier appel.

— Avez-vous déjà écrit à Millicent... à propos de ce dîner?

— Non, pas encore.

— Ne pourriez-vous... ne pourrions-nous pas faire un accord?

— Je suis tout à fait prête à un compromis, vous le savez.

— Je sais. Eh bien, écoutez! Je céderai sur ce point; vous la prierez à dîner et je serai correct envers elle, mais ne voudrez-vous pas?...

— Ne voudrai-je pas...?

— Les garder un peu ici... les enfants.

— Je le voudrais, mais je ne puis pas. Il ne serait pas honnête de sacrifier leur avenir à ma propre fantaisie. Je crois vraiment qu'il faut les renvoyer tout de suite. Ce n'est pas un caprice.

— Très bien. Je vous ai fait une offre franche.

Elle était très tentée d'accepter, car l'idée de forcer les enfants à retourner à l'école lui déplaisait. Mais sa conscience le lui défendait. Le lundi matin, cependant, elle reçut des deux écoles un refus définitif d'accepter à nouveau les jeunes Sanger. Leurs manières impertinentes et libres mettaient la discipline en danger, et

leurs jurons étranges allaient sans doute, pendant les vacances de Noël, scandaliser plus d'une famille. Leur fuite avait fait sensation et créé un mauvais précédent. Les autorités pensaient que le mieux était de les oublier au plus vite. Il était clair que les enfants devraient rester à Chiswick avant qu'on eût trouvé de nouveaux établissements où on les accepterait. Dans ces circonstances, Florence n'eut aucun scrupule à faire un marché. Elle garderait les enfants jusqu'à Pâques si Lewis voulait, de temps en temps, se montrer poli envers Millicent. Il accepta et il supporta le déjeuner avec sa sœur avec une bonne grâce surprenante.

Elle ne lui demanda pas de faire des excuses à son père. Sauf pour les apparences, elle ne désirait pas spécialement une réconciliation avec sir Felix. Charles Churchill riait de lui. Son influence, elle le savait, était due en grande partie à sa suffisance et à son effronterie; elle n'était pas décidée à supporter l'air protecteur d'un pareil homme. Le cas de Millicent était autre; elle désirait manifestement rencontrer à Chiswick ces personnes insaisissables, toutes connues de Florence, qu'elle n'avait pas encore réussi à attirer chez elle. Elle se tiendrait bien. L'avoir de temps en temps ferait bon effet, et créerait l'impression que Lewis était en bons termes avec sa famille.

— Je l'inviterai à prendre le thé quand vous ne serez pas là, lui dit-elle.

— C'est très bien. La maison est à vous.

— Ne dites pas de sottises. Elle est à vous autant qu'à moi.

— « *Tu auras du miel! dit-elle.* »

— Que dites-vous?

— Rien. Une chanson. Un écho de mon enfance.

CHAPITRE XVI

FLORENCE ne tarda pas à découvrir que les Sanger, à Londres, étaient plus formidables que dans le Tyrol. Dans leur maison, elle ne s'était jamais sentie aussi étrangère parmi eux que maintenant dans la sienne propre; ils semblaient avoir formé en tant que famille un corps constitué et défini. Noël était à peine passé qu'elle commença de comprendre qu'elle avait importé non trois orphelins abandonnés, mais une communauté d'étrangers hostile à ses façons de vivre qu'ils ne comprenaient pas. Elle commença de se sentir très impatiente de s'en débarrasser.

Des trois, elle préférait Sébastien; ses manières étaient toujours si charmantes! Et il avait du talent; là-dessus, pas de doute. Après l'avoir écouté au piano, dans la salle de musique, elle admit pleinement son droit à entreprendre sérieusement sa carrière. Elle lui en parla, et fut surprise de la calme fermeté de ses idées. En attendant une décision définitive, il accepta tout à fait gaiement d'aller à un petit externat dans le voisinage, pour le plus grand bien de son éducation générale.

Elle aurait voulu être aussi certaine de son propre avenir que Sébastien l'était du sien. Jusqu'à présent, elle n'avait rien fait pour attirer l'attention publique sur Lewis. Pour tout le cas que les gens faisaient de lui, il aurait tout aussi bien pu épouser une femme sans influence. C'était entièrement sa faute à elle, car,

bien qu'elle eût une demi-douzaine de ficelles à portée de la main, elle ne savait pas encore laquelle elle allait tirer. Le caractère capricieux de Lewis l'énervait, et les complications amenées par la présence des enfants lui avaient fait perdre du temps. Il fallait se secouer et faire quelque chose.

Au début de février, elle prit la résolution de donner une soirée; ce ne serait pas une grande soirée; il n'y viendrait que des invités choisis. Et cette soirée, qui était la première qu'elle donnerait, avait une grande importance stratégique. Elle était sûre à présent qu'il valait mieux ne pas traîner son jeune et timide génie dans les salons des autres. Ses manières étaient trop libres; il fallait qu'on lui permît d'avoir un penchant pour la solitude et pour la retraite. Ceux qui désireraient le voir viendraient à Chiswick où il paraîtrait à son avantage. Il avait besoin d'être vu dans son propre cadre. La délicieuse petite maison, où l'on devait trouver le charme du cirque Sanger, sans les inconvénients, le fleuve, Roberto, le mûrier et les nombreux gilets de Lewis faisaient partie du tableau. L'affaire de Florence était de mettre quelque chose debout et, plus tard, elle se dit souvent qu'elle y aurait réussi, sans les enfants, qui formaient une entrave perpétuelle, comme l'influence hostile de l'ennemi dans ses murs, et qui faisait de toute lutte avec Lewis une bataille contre un groupe.

Elle avait l'intention, à sa première soirée, de n'inviter que des gens qu'elle connaissait plutôt bien, et ces gens devaient être choisis pour la musique et selon l'influence dont ils disposaient. Il fallait aussi que ce fussent des gens aimables, et qui trouveraient du plaisir dans la compagnie des uns et des autres. Tout cela devait avoir un caractère intime et très agréable. Mais elle était un peu inquiète, à la pensée qu'il fallait inviter Millicent; elle craignait l'effet que produirait cette présence sur Lewis.

Il lui avait été difficile, d'abord, de lui faire écouter ses projets. Il avait accepté assez volontiers qu'elle

donnât une soirée, et même il s'était montré prêt à offrir des tasses de café, si cela pouvait lui faire plaisir. Il ne voyait pas l'importance réelle de cette soirée. Il prenait beaucoup plus de souci et d'intérêt à une sonate pour piano que Sébastien devait jouer dans un concert donné par sa petite école. Le bruit qu'ils faisaient tous sur le choix de ce morceau, et les heures d'études qu'il demandait, étaient un ennui pour Florence. Un jour, après un repas au cours duquel ils n'avaient parlé de rien d'autre, elle dit avec impatience :

— Que diable cela peut-il faire, qu'il joue du Mozart ou du Haydn ! Vous dites que la *Fantasia* n'est pas assez bonne ? Ils pourront se féliciter, s'ils trouvent quelque chose de mieux.

— Oui, sûrement, convint Lewis. Mais c'est un peu au-dessus de ses moyens.

— Il n'y aura que les élèves et leurs parents. Ils ne verront pas...

Elle s'arrêta, se mordit la lèvre, effrayée de ce qu'elle venait de dire. Lewis et les trois Sanger la regardaient d'une manière qui ne lui plaisait pas ; ils ne firent aucun commentaire, mais leur surprise méprisante la blessa. Il était impossible de se rappeler toujours combien ils se prenaient au sérieux. Son propre idéal était haut, mais eux étaient de vrais maniaques. C'était là une de ces mille petites occasions qui lui faisaient sentir que dans la maison quatre personnes étaient unies sur un terrain qui lui était partiellement inaccessible. Elle était encore un peu vexée, quand, plus tard dans la journée, elle aborda courageusement devant Lewis la question de l'invitation à Millicent.

— Je ne veux pas l'offenser, dit-elle. Dans certains milieux, elle a du poids. Il ne lui serait pas difficile du tout de vous mettre des bâtons dans les roues.

— Je n'ai pas de roues.

— Elle a réussi à faire respecter son opinion sur la musique. Je ne vois pas pourquoi. Je n'aime pas sa voix.

— Un sale cri de rat.
— Tout de même je voudrais l'inviter.
— Eh bien, faites-le! Mais pour une fois seulement.
— Je vais inviter les Mainwarings... mes cousins, vous savez? Ils sont tout à fait inoffensifs. Il est dans la City, mais il connaît beaucoup de musique. Elle est très gentille. Et, s'il veut venir, je voudrais avoir sir Bartlemy Pugh.

Sir Bartlemy Pugh avait écrit des quantités de musiques religieuses, et des chœurs dans un style de mélodie, démodé, que Lewis détestait cordialement. Il fit de sévères remarques sur cette musique, mais ne montra aucune objection particulière à l'invitation proposée. Florence dit avec sincérité :

— Vous n'avez jamais entendu sa musique, Lewis. C'est un vieillard charmant. Je le connais depuis que j'étais haute comme ça. Ensuite, j'inviterai le docteur Dawson. C'est un autre vieil ami que j'aimerais voir.

Les vieillards distingués qui l'avaient balancée dans son berceau allaient, selon toute probabilité, être les vedettes de ces premières réceptions. Elle déploya ses manières les plus charmantes pour les inviter à venir. Le docteur Dawson, qui était un magnifique chef d'orchestre et un ours terrible, lui dit, comme elle s'efforçait de le convaincre :

— Ne me faites pas les yeux doux, Florence Dodd! Je viendrai parce que je veux connaître votre mari.

Sur quoi elle fut prête à l'embrasser.

Lewis fut très heureux d'entendre son nom, mais il le fut bien moins quand elle dit qu'elle voulait les Leyburn. Il demanda qui ils étaient.

— Oh! Vous les connaissez. C'est une très belle chanteuse, l'ancienne femme de Jimmy Janson, mais ça ne marchait pas. Ils dirigent la Guilde de Beauté, je veux dire, elle et Edward Leyburn.

— Qu'est-ce que c'est que la Guilde de Beauté? demanda-t-il d'un air qui ne promettait rien de bon.

— Ces gens qui donnent des concerts, dans les bou-

ges. Vous savez bien! Ils ont une chorale excellente; et en fait, ils dirigent les « Nine Muses ». Leur idée est de perfectionner le goût du peuple pour les arts, en commençant par le prolétariat; c'est un terrain tellement plus favorable que les classes moyennes. Ils s'efforcent de donner aux gens de la musique vraiment bonne. Ce concert où nous sommes allés à Notting Hill Gate était organisé par eux.

— Vous appelez ça vraiment de la bonne musique?

— N... non... C'était un bon niveau pour les amateurs et...

— Les amateurs, dit Lewis, prononçant le mot comme s'il le rendait malade, n'ont pas besoin d'un niveau. Ce Leyburn est-il un amateur?

— Ne prenez pas ce ton pour parler des amateurs. J'en suis un moi-même. Oui, Leyburn est un amateur, et il chante très bien. Il fait tous ses efforts pour conquérir des gens à la musique.

— Pourquoi fait-il cela?

— Mon pauvre Lewis! Pourquoi écrivez-vous de la musique?

— Dieu le sait!

— Ne voulez-vous pas faire plaisir aux autres?

— Non.

— C'est une pose.

— Non, ce n'est pas une pose. Je jure que non. Je vais vous dire, Florence, la vue d'une foule de gens écoutant une de mes œuvres, ou une œuvre de Sanger, ou quelque chose de convenable, me rend malade. Je jure que je n'écirai pas une note de plus, si c'est pour cela. Sanger était de même. Je sais comment il pensait. Un jour, je me souviens, les gens firent une manifestation à la porte d'un hall d'où il sortait, lui serrant les mains et ainsi de suite. Un vieux type vint lui dire :

— Monsieur Sanger, je voudrais vous dire le plaisir que vous avez donné à un pauvre travailleur.

— Oh! dit Sanger, vous croyez que je suis tenu de

faire plaisir à tout fils de chienne qui peut s'offrir un ticket de douze sous?

Il s'arrêta pour rire de cette réplique, mais Florence ne riait pas du tout.

— C'était abominable, et pas du tout spirituel. Pas du tout. C'est une chose que je ne puis comprendre en vous, Lewis, cette manière de répéter les choses parfaitement dégoûtantes que disait Sanger, comme si c'était de bonnes histoires.

— Ce sont de bonnes histoires.

— C'était particulièrement odieux de dire cela à un pauvre homme.

— Il l'aurait dit, de la même façon, à un grand-duc. J'aurais voulu qu'il le dît à mon père. Non. Vous n'y êtes pas. Voilà ce que pensait Sanger sur le plaisir à donner aux gens. Et je crois penser beaucoup comme lui.

— C'est tout à fait l'attitude qu'il ne faut pas avoir. J'espère que vous ne direz pas ce genre de plaisanteries aux invités de ma soirée.

— Ecrivez-moi d'avance ce que je dois dire, et je l'apprendrai par cœur.

Elle fut un peu rassurée par la manière dont il prononça ces paroles. Pour le récompenser, elle lui demanda s'il désirait inviter quelqu'un.

— Oui, dit-il. Je voudrais inviter Ike et Tony.

— Ike et Tony? Elle hésitait beaucoup. Croyez-vous qu'ils s'amuseront?

— Tony aime tous les genres de soirées. Et Ike sera heureux de se mouvoir dans un milieu si brillant. Je veux qu'il connaisse Millicent. Il donnera peut-être un chèque à la Guilde de Beauté.

Florence frémit.

— Vous savez, dit-elle, j'aimerais les avoir. Mais à cette soirée particulière, ils pourraient se sentir un peu dépaysés. Tous ceux qui viendront se connaissent plutôt bien.

— Alors, je me sentirai dépaysé et les enfants

aussi. Ce serait gentil, si nous avions la compagnie des Birnbaum.

Florence expliqua que les enfants ne pouvaient pas assister à cette soirée, et ils se querellèrent là-dessus pendant plusieurs minutes. A la fin, ils en vinrent à un compromis; il inviterait Jacob sans Antonia, et plus tard, il donnerait lui-même une soirée pour les Birnbaum et les enfants. Florence accueillit cette idée très favorablement.

— J'amènerai Nils Stavgröd, dit Lewis. Il arrive ici la semaine prochaine pour une saison.

— Vous le connaissez! s'écria Florence. Naturellement, nous l'aurons. Pourquoi ne l'avez-vous pas proposé plus tôt?

— Je ne parle pas de votre soirée, mais de la mienne.

— Invitez-le aux deux.

— Je doute qu'il désire venir à la vôtre. Il ne s'arrangerait pas avec Millicent. Ce n'est pas son genre.

— Ce n'est pas un privilège de faire faire la connaissance de Teresa et de Paulina.

— Il les a vues. Il les connaît. Il est comme moi, et il les préfère, je pense.

— Vous êtes bien arrogant.

Il ne répondit rien.

— Et d'esprit étroit.

— Oui, dit-il, complaisamment.

L'exaspération étouffait presque Florence. Pendant quelques minutes, elle ne put rien dire. Elle resta assise, immobile, se demandant en silence combien de temps elle supporterait encore leurs manières insensées. Pas plus longtemps, semblait-il, car dès qu'elle eut retrouvé la parole, elle s'entendit proclamer sur un ton sentencieux :

— Votre attitude est entièrement fausse. Vous mettez la charrue avant les bœufs. La musique, tout art... quel est son but? Quelle est sa justification? Après tout...

— Il n'a pas de but. Il n'a pas de justification. Il...

— Il n'est qu'une part de l'art suprême, l'art de vivre en beauté. Vous ne pouvez le dresser sur un piédestal au-dessus de la pudeur, de l'humanité et de la civilisation, comme il semble que votre précieux Sanger l'ait fait. La vie humaine est plus importante.

— Je sais. Vous voulez vous en servir comme de la lumière électrique. Vous achetez une nouvelle casserole pour votre cuisine, et un nouveau tableau pour votre étable d'argent. J'ai vu cela. Mon père est un homme cultivé. Il...

— C'est un mot dont on a trop abusé et l'on a honte de s'en servir. Mais il exprime une chose importante dont nous ne pouvons pas nous passer.

— Vraiment? Je le puis! Par Dieu, je le puis! Pourquoi me suis-je enfui? Pour m'en libérer. Pourquoi aimais-je Sanger?

Il partit dans une violente tirade contre les gens qui voulaient l'attacher, lui et son travail, aux roues de chariot d'un idéal social. Il s'efforça d'exprimer sa propre conviction que la beauté et le danger sont inséparables; que les idées se conçoivent mieux dans un monde de violence; que toute civilisation doit, nécessairement, finir par éteindre les flammes séditieuses de l'art, pour le bien de l'ordre civique. Mais il ne pouvait s'exprimer. Les mots convenables lui manquaient, pour une telle discussion, et, de plus, il en employait tant qui ne convenaient pas, qu'elle perdit le fil de son discours indigne.

— Je ne peux pas supporter plus longtemps ce langage ignoble, dit-elle en se levant. Je suis sûre que le monde serait un endroit indiciblement affreux, si on vous laissait faire.

— Si on vous laissait faire, les seules gens qui prendraient du plaisir au monde seraient les malades et les petits enfants.

— Mais pourquoi pas? Lewis! Je ne supporterai pas cela. Vous est-il impossible de discuter quoi que ce

soit sans jurer? Très bien, dans ce cas. Il vaut mieux laisser...

Après de tels préliminaires, il fut à peine surprenant, même pour Florence, que la soirée fût un four. Jacob Birnbaum, racontant la soirée à sa femme, dit :

— Lewis est un fou. Il ne sait pas saisir ses chances.

— Etait-ce somptueux? demanda Antonia, qui était restée éveillée exprès pour s'entendre raconter la soirée.

Elle supposait qu'elle n'avait pas été invitée, parce qu'elle n'était pas assez chic. Par bien des côtés, elle était très modeste, malgré un collier de perles et cinquante paires de bas de soie.

— Non, dit Jacob. Les femmes étaient comme il faut, mais sans style. En chemise, vous valez mieux qu'elles toutes ensemble. Vous n'avez pas été invitée parce que Mrs Dodd est en train de se fatiguer des Sanger. Elle ne croit pas beaucoup que votre présence l'honore. De plus, Lewis ne sera pas un second Albert, bien qu'elle soit un peu comme Evelyn, vous comprenez?

— Je ne crois pas. Je pense qu'elle nous aime. Mais pourquoi Lewis est-il un fou? Était-il saoul?

— Pas tellement. Mais il rejette toutes ses bonnes chances. Ces gens pourraient l'aider. Il les a tous insultés, je crois, sauf le vieux docteur Dawson. Il y avait là ce type, Leyburn, qui dirige les « Nine Muses », n'est-ce pas? Il y donnera *Prester John* et Lewis conduira l'orchestre. Mais Lewis! Il n'a fait que ravalier la pièce.

— Comment, mais elle est très mauvaise! Sanger lui-même en avait honte. Il était très jeune, quand il l'a écrite. A la maison nous la tenions pour une plaisanterie. A Paris, elle est tombée sous les huées, et c'était très bien.

— Tout de même, c'est fou de la part de Lewis. Si, plus tard, on doit entendre ses propres œuvres, il devrait être heureux de saisir ces occasions. Et sa femme est si anxieuse, pauvre femme! Je pense qu'elle avait

arrangé cette soirée justement pour cela. Je me demande ce qu'elle lui dit, à présent. Ils doivent être en train de se faire une scène terrible.

Mais Jacob se trompait. Bien que cette soirée eût été un désastre absolu, il ne s'ensuivit pas de querelle immédiate. Florence avait senti, toute la journée, qu'il lui serait impossible de contenir son mari. Elle en était tout à fait sûre, quand, le cœur gros, elle s'habilla. Pour s'encourager, elle revêtit une robe neuve très belle; et il lui fallut rassembler tous ses esprits, car dès le début il fut insupportable. Non qu'il réussit à troubler les invités, qui pour la plupart avaient de trop bonnes manières et aimaient trop Florence pour laisser paraître l'offense, si on les offensait. Mais il la rendit honteuse de lui. Il interrompit sir Bartlemy, contredit Edward Leyburn, montra la plus noire ignorance de toute musique, celle de Sanger et la sienne propre exceptées, et accompagna Millicent au piano de telle manière qu'elle ne put même pas arriver à bout d'un seul morceau. Millicent était outragée au point de ne vouloir pardonner, et elle refusa de chanter, même quand Edward Leyburn lui offrit de l'accompagner. Mme Leyburn, bonne âme, boucha ce malheureux trou en se mettant à chanter, bien qu'elle fût visiblement enrhumée. Lewis l'écouta pendant à peu près dix mesures, et quitta la pièce en faisant ostensiblement beaucoup de bruit et en invitant les autres hommes à venir boire avec lui. Jacob et le docteur Dawson le suivirent et ils restèrent si longtemps absents qu'on se demandait s'ils allaient passer la nuit dans la salle à manger. Enfin, sir Bartlemy les rejoignit et, grâce à quelque argument persuasif, il les ramena, mais la soirée, dès ce moment, était définitivement gâchée. Malgré eux, tous les invités avaient l'air maussades. Florence elle-même ne put pas trouver le moindre charme à sa maison, et elle trembla à l'idée de ce que Millicent allait raconter.

Les Mainwarings firent de leurs mieux, et aussi

sir Bartlemy. Ils étaient tous très ennuyés que Florence eût épousé Lewis. Mais elle ne les avait pas invités à Chiswick pour qu'ils montrent de l'ennui. Edward Leyburn, qui l'adorait, et qui, autrefois, avait voulu l'épouser, fit un effort extraordinaire. Il se mit au piano et s'embarqua dans un véritable récital de chants, pour épargner à tout le monde l'effort oppressant de la conversation, jusqu'à ce que l'heure fût assez tardive pour qu'on pût décemment se retirer. Florence, délivrée pour un moment de ce débat avec elle-même, s'assit, le dos tourné à la lumière, espérant que son affliction n'apparaissait pas trop ouvertement. Elle sentait sa figure raidie, par le continuel effort de son sourire. Elle écoutait tristement les lieder allemands, pleins d'amants fidèles, de forêts et de rossignols.

Son insuccès l'avait tellement écrasée qu'elle n'était même pas en colère. Demain, après une nuit de sommeil, si elle pouvait trouver le sommeil, peut-être reprendrait-elle assez possession d'elle-même pour tancer Lewis. Pour le moment, elle ne désirait que se cacher dans l'obscurité et pleurer un peu. La musique elle-même l'énervait, en lui rappelant le printemps tyrolien et toutes les petites fleurs qu'elle avait cueillies avec son amoureux, en errant dans la montagne. Et elle se rappelait ses projets heureux, confiants, de vie commune; et les premiers jours de son mariage où elle avait oublié plans et projets et s'était perdue, pour un moment, dans le bonheur d'être avec lui. Enfin, elle se tourna vers lui, se demandant s'il se souvenait aussi. Elle trouva les yeux de Lewis fixés sur elle, étranges, brillants, questionneurs, en un regard dont elle ne devinait pas le sens.

Elle regarda l'horloge; il était onze heures vingt. Elle avait donné l'ordre à Roberto de battre quelques œufs à onze heures un quart, pour qu'elle fît un zabaglione, plat où elle excellait. Aussi doucement que possible, elle sortit de la pièce et entra à l'office où Roberto avait disposé un plateau portant le Marsala, les aman-

des sucrées et les petites tasses de verre, dans lesquelles le mets devait être servi. Pendant un court moment, s'abandonnant à son épuisement et à sa déconvenue, elle se laissa tomber sur une chaise et appuya sa tête sur le dressoir de l'office. Elle était reconnaissante à l'obscurité et au silence. Elle se sentait brisée; l'éclat de la cuisine lui eût été à peine supportable.

— En se mettant au zabaglione, ça ira mieux, se dit-elle à elle-même. Ils ne sauront pas ce que c'est, et je pourrai le leur dire. C'est quelque chose de nouveau, en tout cas!

Elle s'entendit elle-même dire avec feu :

— Ce n'est que du Marsala avec des œufs battus, à peine cuits juste pour...

Elle croyait que Roberto venait d'entrer et elle se retournait pour lui dire qu'elle était prête, quand elle se sentit soulevée de sa chaise, et étroitement serrée dans les bras de son amoureux.

— Lewis! murmura-t-elle! Vous ne devriez pas être ici. Retournez voir ce qu'ils font.

— Tout va très bien. Ils sont occupés à chanter. Je suis venu vous aider à faire le zabaglione.

Mais il n'avait pas l'air pressé de la laisser le faire, et elle murmura d'un air de remontrance :

— Roberto est dans la cuisine.

Lewis étendit la main derrière lui, et en ferma la porte.

— Mais nous ne pouvons pas faire le zabaglione dans l'obscurité.

— Nous irons dans un instant. Pourquoi être si pressés? Vous étiez assise et ne faisiez rien quand je suis entré. Dites-moi!

De nouveau, elle était perdue. Quand il était ainsi, il pouvait faire d'elle ce qu'il voulait. Elle soupira :

— Ces chansons, dit-elle... elles m'ont fait penser au Tyrol. Vous ont-elles rappelé ces temps?

— Oui.

— D'une façon ou d'une autre... depuis lors... Oh! mon cher Lewis, qu'est-ce qui vous a pris?

— Ne le savez-vous pas?

— Oh! Eh bien... je crois que si... Mais vous êtes si... brusque.

— Vous êtes si belle! murmura-t-il. Florence, je voudrais que tous ces gens s'en aillent.

— Ils s'en iront bientôt, dit-elle doucement. Mais à présent il faut retourner auprès d'eux. Ce n'est pas le moment de badiner. Vous déchirez ma robe!

— Je vous en paierai une autre, dit-il noblement, oubliant qu'il n'avait pas un penny à lui au monde.

— Cela ne me rendra pas plus présentable en ce moment. Venez.

Et elle pénétra dans la cuisine, où se trouvait Roberto, pâle et épuisé, d'avoir battu les œufs si longtemps. Et ainsi, sa malheureuse soirée ne s'acheva pas, comme Jacob l'avait supposé, par une scène. Mais elle marqua une époque. De ce jour, il se fit un subtil changement dans la maison de Strand-on-the-Green. Il fut deviné, en son temps, par tous les intimes. Mais le premier qui le sentit fut Roberto qui, jusqu'alors, ne s'était pas trouvé entièrement à l'aise dans ses nouveaux quartiers. Il découvrit qu'ils devenaient tout à coup plus familiers. Dans cette maison propre, étrange et froide, il reconnaissait une atmosphère qu'il n'aurait pas pu définir, mais à laquelle il était bien habitué. Elle se répandit rapidement de la cuisine aux chambres de ses maîtres.

Il s'aperçut d'un changement, pour la première fois, le lendemain de la soirée, comme il apportait à Mrs Dodd sa tasse de thé matinale. Ordinairement elle répondait, quand il frappait à la porte, ou elle s'éveillait quand il déposait le plateau sur la petite table près de son lit. Mais ce matin-là, elle continua de dormir, même lorsque les volets furent ouverts et que le soleil qui venait de se lever entra droit dans la pièce. Leur sommeil était si profond, que le discret petit Roberto

s'arrêta et les regarda curieusement; il vit que les beaux cheveux de Madame, ordinairement tressés pour la nuit, étaient répandus sur l'oreiller, comme un sombre nuage, autour de la pâleur immobile du visage. Roberto, qui admirait Madame entre toutes les femmes, goûta ce changement. Il lui jeta un regard d'approbation, avec cette étrange et muette pitié qu'une personne endormie inspire à celui qui l'observe, la compassion d'un esprit, qui se sent protégé, pour celui qui s'abandonne. Il s'éloigna furtivement et trébucha sur quelque chose, tombé par terre; c'était la robe neuve, jetée là comme on n'aurait même pas jeté un jupon. Roberto, récemment converti à l'ordre, fut choqué. Il releva la robe et l'étendit sur une chaise. Ensuite il releva une chemise de soie. Puis, comprenant que cet inexplicable désordre qui avait envahi toute la pièce était une chose significative, qu'il lui était impossible de réparer, il sourit largement et sortit sur la pointe des pieds. A la cuisine, en faisant frire le lard, il chanta d'un cœur joyeux du Puccini et du Verdi. Et la paix de son esprit ne fut pas ébranlée quand, une semaine plus tard, il entendit une dispute, une querelle si formidable que, littéralement, la maison tout entière en retentit. Cela, aussi, était tout à fait dans l'ordre. Il écouta respectueusement à travers le trou de serrure de la chambre à coucher, les deux voix, l'une perçante, l'autre bourrue, et il dit aux enfants avec force clignements des yeux et hochements de tête :

— Lewis et Madame... ils se battent... ze crois... oui...

Mais pour Florence, cette querelle fut un pas de plus dans sa marche lente vers la défaite. Cela la démoralisait de découvrir tout à coup qu'elle ne pouvait pas dominer sa colère. Pendant quelques jours, elle s'était abandonnée au sentiment rassurant d'être aimée, étouffant ses craintes, ses doutes et ses regrets, dans ce bref oubli qui devenait pour elle, comme pour Lewis, un moyen d'échapper. Ils n'avaient rien fait pour accorder

leurs points de vue divergents; les litiges étaient simplement en réserve; car ni l'un ni l'autre n'était vraiment prêt à céder. Et quand une dispute s'élevait, elle n'en était, en quelque sorte, que plus amère, à cause de l'intense et actuelle préoccupation que chacun avait de l'autre.

Ils se battaient toujours, semblait-il, pour des choses si folles. Cette fois, c'était la vieille et malheureuse question de l'avenir de Teresa. Lewis était résolu à ne pas renvoyer l'enfant à l'école. Il la gâtait outrageusement. Pour les deux autres, un arrangement était possible, mais pour Teresa, il n'y avait pas d'accord. La lutte devint incroyablement cruelle, jusqu'au moment où Florence observa dans sa propre voix une inflexion qui lui rappela les invectives de Linda Cowlard. Elle devint muette, horrifiée et honteuse, et Lewis eut le dernier mot.

— Si Tessa quitte cette maison, jura-t-il, je la quitterai. Elle seule rend la vie supportable. Je vous avertis!

Et il s'élança dehors, tombant sur Roberto qui écoutait derrière la porte, de sorte que les jurons continuèrent à travers le palier et le long des escaliers. L'absurdité de cette dernière remarque rendit bientôt à Florence son habituelle sérénité, mais pendant quelques minutes après le départ de Lewis, elle se sentit transportée par un ressentiment si passionné qu'il lui sembla connaître pour la première fois la colère.

CHAPITRE XVII

ON joua *Prester John* aux « Nine Muses » au printemps, avec un succès qui justifia tous les risques courus par les gens entreprenants qui l'avaient monté. Charles Churchill, en prenant son déjeuner, en lisait un compte rendu chaleureux dans son journal, le journal même qui avait annoncé si froidement la mort de Sanger un an auparavant.

« Nous avons changé tout cela! » se dit Charles, en approchant le texte de ses yeux de myope; « une représentation magistrale », hum hum... bien sûr le public des « Nine Muses », est le plus intelligent du monde... Je me demande pourquoi on dit toujours cela? Ce doit être parce que c'est le genre du public qui lit les comptes rendus le lendemain matin. « L'initiative de cette exécution ». — Diable! il y en a une colonne entière sur les « Nine Muses »! Ah! mais non. Nous y voilà! Sanger... « trop longtemps oublié... un patrimoine national ». Eh bien! eh bien! « Une manifestation renversante ». Le ciel nous protège!... « Et cependant, sans aucun doute, jamais musique ne convint si admirablement à la voix... Tout le deuxième acte n'est qu'un chant ininterrompu! » Mais quoi? Que diable? « La manière dont l'orchestre a été conduit par Mr Leyburn... Leyburn! « Nous nous permettons de penser que Mr Leyburn n'a pas très bien compris le « mouvement » du premier chœur! « Mais où donc, je

me le demande, où donc était mon cher gendre? »

Lewis aurait dû conduire cet opéra, Charles le savait. Il savait aussi que Florence comptait sur la réussite de la pièce, qu'elle considérait cet engagement comme quelque chose d'important. Il se gratta la tête, relut toute la colonne et s'efforça de supposer que Leyburn était une faute d'impression, mise pour Dodd, mais il n'y avait rien à faire. Très découragé, se demandant s'il était arrivé quelque accident funeste à Chiswick, il acheva son déjeuner.

Au courrier suivant, il arriva de Florence un petit mot, triste et bref, disant que l'opéra de Sanger avait été représenté avec beaucoup de succès, mais qu'au dernier moment Lewis s'était brouillé avec la direction et qu'alors Edward Leyburn l'avait remplacé.

« Edward s'en est très bien tiré, écrivait-elle, étant donné le peu de temps dont il disposait. »

— Mais elle y tenait tellement! se dit Charles en regardant sa lettre. Depuis quand a-t-elle appris à accepter une déception sans crier? C'est sérieux! Il faut vraiment que j'aille voir ce qui se passe.

Il avait en horreur les interventions de parents. Il s'était décidé, dès le début, à laisser Florence agir à sa guise dans ce mariage insensé. Il lui avait dit ce qu'il en pensait et elle n'avait pas voulu l'écouter. Elle était d'âge à savoir ce qu'elle voulait. Mais, d'autre part, il avait pour elle beaucoup d'affection. Il était sûr qu'elle était malheureuse, et en lisant ce billet laconique, il y trouvait comme un appel à l'aide. Il croyait savoir comment il pourrait l'aider. Elle ne le disait point, mais depuis quelques semaines il avait deviné qu'elle commençait à en avoir assez de ses jeunes cousins. Il était sans doute grand temps de les faire partir de Chiswick. Il pourrait au moins l'aider en cela.

Bientôt après la première de *Prester John* il s'aperçut qu'il pouvait consacrer une fin de semaine à sa fille; il boucla donc sa valise, télégraphia à Strand-on-the-Green et se mit en route.

Il fut reçu par sa nièce qui l'informa que Florence était partie à la campagne pour la journée, avant l'arrivée de son télégramme. Les enfants, lui dit-elle, étaient à la pêche, et Lewis était occupé avec quelques messieurs. Charles accepterait-il une tasse de thé avec elle ou aimerait-il mieux aller retrouver Lewis? Charles opina sans hésiter pour le thé, alors elle courut à la porte et, d'une voix stridente, lança vers Roberto, qui était dans le sous-sol, un flot d'injures en italien. Puis elle revint s'asseoir au salon et s'appliqua à recevoir aimablement son oncle. Charles la jugea d'un coup d'œil rapide et la surprise qu'il en ressentit fut plutôt agréable. Il ne l'avait vue qu'une seule fois, juste après son arrivée en Angleterre. Depuis, elle avait beaucoup grandi, et il aimait assez sa physionomie. Elle n'était peut-être pas jolie, du moins elle ne ressemblait à aucun des Churchill, mais c'était une bonne âme et elle semblait disposée à avoir des égards pour lui. Il exposa tout de suite sa mission et lui demanda combien de temps encore elle comptait rester à Strand-on-the-Green. Elle répondit qu'elle pensait rester jusqu'à ce qu'elle fût obligée de partir.

— Oh! dit-il, alors vous attendez que ma fille vous mette à la porte?

— Voulez-vous dire qu'elle ne veut plus de nous? dit Teresa l'air fort surprise.

— Je ne l'ai jamais entendue dire cela. Cependant, en tant qu'invitée vous devez vous sentir un peu...

— Invitée!

— Elle ouvrit de grands yeux.

— N'êtes-vous pas une invitée? Qu'est-ce qu'une invitée, selon vous?

— Une personne qui a été invitée... commença-t-elle. — Et elle s'arrêta, rougissante. Puis elle reprit possession d'elle-même et dit : — Mais les enfants, vous savez, sont bien forcés d'être les invités de quelqu'un, s'ils n'ont pas de maison à eux. Cela fait partie de l'indignité d'être un enfant.

— Vous prenez-vous pour une enfant, Mademoiselle?

— Non, mais votre fille Florence me prend pour une enfant et c'est pourquoi elle doit me garder chez elle.

— Je comprends. Quatorze ans, n'est-ce pas?

— Quinze. J'ai eu quinze ans depuis que je vous ai vu pour la dernière fois.

— Mon Dieu! J'avais oublié! Quelle négligence de ma part!

— Laissez-moi vous donner du thé.

Dans la façon dont elle prononça ces paroles, il reconnut une légère inflexion de Florence. Mais il n'y avait rien de Florence dans le thé qu'elle avait commandé; on avait apporté un grès pain et des tasses à déjeuner.

— J'ai prié qu'on donne les grandes tasses, dit-elle avec complaisance, les hommes les préfèrent.

Charles rayonnait. Il n'aimait pas beaucoup les grandes tasses. Il dit :

— Quinze ans! Un oncle ne devrait pas oublier ces choses-là, n'est-ce pas? Oui. Deux morceaux s'il vous plaît, ma chérie.

Il tira son portefeuille de sa poche.

— C'est très bien de votre part de vous en être souvenu avant une autre année, dit Teresa. Du pain? Mais pourquoi faire, ceci? C'est pour moi? Oh!

— Je suis plutôt en retard, je le crains. Vous allez me dire que vous avez seize ans avant que nous ayons fini de prendre le thé.

— Qu'est-ce que je vais en faire?

— Vous acheter...

Il ne voyait pas ce qu'elle pouvait acheter, et il dit, vaguement, qu'elle achèterait quelque chose de joli.

— Une jolie chose, dit pensivement Teresa, regardant le billet dans sa main. De tout mon cœur; la première jolie chose que je verrai. Une autre tasse?

— Et comment *Prester John* a-t-il marché? demanda Charles hardiment.

— Vraiment... je... ne pourrais le dire, répondit-elle d'une voix lente.

— Pourquoi? N'y étiez-vous pas?

— Oh! si. Nous y étions tous, mais nous ne comprenons pas les gens de ce pays. Nous pensions que la pièce était très mauvaise; on l'avait à moitié répétée. Et ce Mr Leyburn ne sait pas conduire, n'est-ce pas?

— Je ne puis le dire. Pourquoi mon beau-fils n'a-t-il pas conduit?

— Lewis? Naturellement! C'est votre beau-fils. Comme c'est drôle! Je n'aurais jamais cru que vous fussiez parents. Eh bien... non... Il devait conduire et il ne l'a pas pu.

— Pourquoi pas?

— C'est que, vous savez, *Prester John* est un opéra tellement mauvais! Sanger le pensait lui-même, je veux dire : mon père. C'est affreux qu'ils aient choisi celui-là. Lewis le déteste. Il aimait beaucoup, beaucoup Sanger. Aux répétitions il est devenu furieux, tellement c'était mauvais. Enfin, il n'a pas pu le supporter, et ils se sont querellés.

— Voilà donc pourquoi! Alors, ça n'a pas été un succès?

— Ça en a eu l'air. Ils ont applaudi, acclamé. Je n'ai jamais vu une œuvre de Sanger mieux reçue, même pas les bonnes choses. Il n'y avait jamais que quelques personnes pour applaudir. Mais ceux-ci étaient tous enthousiastes : et aucun des journaux du lendemain n'a dit combien c'était mauvais. D'abord, nous ne pouvions pas nous empêcher de rire. C'était si ridicule! Lewis lui-même riait, et bien fort. Mais quand Florence nous dit de nous tenir tranquilles, je me retournai, et je vis que personne d'autre ne trouvait cela drôle.

— Où étiez-vous placés?

— En face, dans les stalles. Nous sommes arrivés en retard. Nous avons mal commencé, en quelque façon.

Charles se faisait une idée à peu près exacte du genre

de soirée que Florence avait passé. Elle savait avant de se rendre au spectacle qu'elle serait un peu honteuse d'accompagner les enfants de Sanger à une première. L'auditoire le plus intelligent du monde se composait en grande partie de ses relations personnelles. Il était regrettable que ses neveux et nièces eussent attiré sur eux une plus grande attention en se tenant mal. Et Lewis lui-même avait dû être rappelé à l'ordre! C'était monstrueux. Teresa dut entendre un dur sermon sur les manières honnêtes qu'on doit observer en public, sermon qu'elle accueillit très humblement. Elle promit de se mieux tenir une autre fois.

— Il n'y aura probablement pas d'autre fois, lui dit Charles. Je ne pense pas que Florence vous emmène une autre fois.

— Oh! mais si. Lewis doit conduire sa *Symphonie* à Regent's Hall en mai. Nous irons tous, et je promets de me bien tenir.

— Oh! murmura-t-il, comme à lui-même. Elle a décroché cela?

— Oh! non, dit rapidement Teresa, cela n'a rien à faire avec elle. Mon beau-frère, Jacob Birnbaum, a arrangé cela. C'est un ami de Lewis. Quand nous voulons que quelque chose de ce genre se fasse, il s'en occupe.

Charles comprit que ce « nous » se référait à une communauté à laquelle sa fille sans doute n'appartenait pas. Teresa lui donna à entendre que ce concert, à Regent's Hall, serait une affaire vraiment importante.

— Pourquoi ne le laisse-t-elle pas mener sa propre barque, pensa-t-il. S'il a vraiment un filon, avec tous ces financiers juifs, ils feront plus pour lui que tous ses distingués amis à la fois.

A haute voix, il dit :

— Ainsi, elle vous a pardonné, n'est-ce pas?

— Pas tout à fait, dit Teresa, après un instant de réflexion. Mais elle le fera. Elle a tant de... — le mot anglais qu'elle cherchait ne vint pas, et, timidement,

elle essaya d'une autre langue — ... tant de *bonté*¹.

Charles acquiesça. C'était le mot qui convenait, pour exprimer cette bienveillance par laquelle Florence tempérait son obstination.

— Mais, oncle Charles!

— Oui, ma chérie?

— Quand vous avez parlé des invités... Voulez-vous dire que nous devrions partir?

— Pas tout de suite, se hâta-t-il de répondre. Pas avant qu'on ait trouvé pour vous un établissement convenable.

— Vous savez que Sébastien a une bourse pour l'école de musique du docteur Dawson? Il veut y aller. Et Lina veut faire du théâtre. Mais en France, parce qu'elle dit très bien du Racine. L'avez-vous entendue? Elle le dit très bien, vraiment.

— Non. Mais Florence me dit qu'elle promet.

— Eh bien, il y a une école où elle peut aller à Paris. Cette école conviendrait-elle?

— Je le pense. Je suis venu ici, en partie, pour parler de cela. Si vous autres, mes enfants, avez des préférences pour une profession...

— Je n'en ai aucune. Je le sais.

— Eh bien. Il n'y a pas de mal. Il est encore tôt.

— Mais Florence dit que je dois retourner à l'école.

— Vous n'aimeriez pas cela?

— Je ne pourrais pas le supporter, dit-elle, avec une assurance tranquille qui l'effraya.

— Mais, ma chérie, que va-t-on faire de vous? Je serais tout à fait prêt à entrer dans vos vues, si vous vouliez vous spécialiser. Après la façon dont vous avez été élevée, il est tard pour entreprendre votre éducation générale. Je le comprends très bien. Je suis sûr que pour les deux autres, il vaut mieux les laisser faire. Mais vous dites vous-même que vous n'avez pas...

— Je n'y puis rien. Je sais ce que c'est que d'avoir

1. En français dans le texte.

du talent, et je sais que je n'en ai pas. J'aime la musique, mais cela ne suffit pas. J'aime les pommes, mais je ne veux pas me faire fruitière. Il faut que ce soit quelque chose de plus que cela; une chose qui vienne tellement en premier lieu, qu'il ne pût être question d'une deuxième.

— Et, chez vous, il n'y a rien qui vienne en premier lieu?

Elle se tut, et il se demanda comment on pouvait se tromper au point de la traiter en enfant. Sa figure triste et pleine de pensées était vieille; plus vieille, dans sa résignation calme, qu'aucune expression jamais surprise sur le visage de sa fille.

— Chez tout le monde, il y a une chose qui vient en premier lieu, dit-elle, mais quelquefois, vous savez, c'est compliqué.

— Ce n'est pas toujours une chose, dit Charles, avec douceur. Souvent, surtout pour une femme, c'est une personne. C'est plus compliqué.

Immédiatement il sentit qu'il avait été un peu impertinent. Il dit hâtivement qu'il ne fallait pas se désoler. Très peu de gens ont une profession à quinze ans. Il ne fallait pas qu'elle se laissât bousculer par la précocité du reste de la famille. Mais dans son cœur il sentait qu'il se trompait sur son cas. Son inquiétude ne venait pas du tâtonnement effaré de l'adolescence, vers un but dans la vie, mais plutôt de la triste certitude d'une femme qui a deviné trop tôt son destin. Il essaya d'un autre genre de consolation. La vie, dit-il, était après tout une affaire amusante. Il était prudent d'en cultiver le goût. Il y avait tant de choses amusantes à faire. Pour une jeune femme qui ne faisait qu'entrer dans le monde, les occasions de se réjouir étaient illimitées, ne le pensait-elle pas?

— Pas dans une école de filles.

— Eh bien, non. Peut-être que non. Mais l'éducation est un bon placement.

— Vraiment? Etes-vous un homme instruit?

— Par comparaison, oui.

— Et êtes-vous très heureux?

— Plus heureux qu'un homme non instruit. J'ai été singulièrement heureux dans ma vie, Teresa. J'ai eu très peu à supporter, moins je pense que vous n'avez déjà eu à le faire. Mais je puis honnêtement vous dire que dans tous les ennuis qui me sont arrivés, une vue philosophique des choses, qui est le fruit, l'un des fruits de la bonne éducation, m'a été de quelque secours.

— Est-ce qu'une personne non instruite peut avoir une vue philosophique des choses?

— Par la lumière de la sagesse naturelle? Oui. Mais c'est plus difficile, et plus lent. Et vous comprenez ceci, Teresa. Le malheur est jusqu'à un certain point notre lot à tous. Nous ne pouvons y échapper. Nous ne pouvons que nous raidir pour le supporter. Mais il est en notre pouvoir de faire beaucoup pour nous procurer notre propre bonheur. Ce pouvoir, il est en nos mains. Nous pouvons élargir nos goûts, nos intérêts et nos sensations. C'est la principale utilité de l'éducation d'élargir nos ressources.

— Mettre ses œufs dans plusieurs paniers au lieu de les mettre tous dans le même.

— C'est plus sûr, vous savez.

— Oh! la sécurité! Je ne crois pas que nous nous en soucions tellement.

De nouveau l'emploi étrange du « nous », Charles se le rappela plus tard. Il convint qu'on sacrifiait quelquefois trop à la sécurité.

— Bien. Mais vous dites que l'éducation vous a aidé. De quelle manière? Qu'appréciez-vous le plus en elle? demanda-t-elle.

— Une parfaite connaissance des classiques, dit Charles promptement, car c'est la clé des humanités. Et pour compléter, il faut qu'un homme voyage et voie la vie.

— Très bien. J'ai voyagé. Et j'ai vu la vie.

— Excusez-moi! Je ne suis pas d'accord avec vous!

Je ne crois pas que vous ayez déjà tellement vu la vie. De ses pénibles débuts vous avez peut-être vu quelque chose, mais rien de son produit total. Pour voir la vie, quel que soit le but que vous vous proposiez, vous devez être familiarisée au moins avec les habitudes d'une société policée. Une société policée, peu importe où.

— La société à l'école n'était pas policée. Je pourrais vous raconter des histoires qui vous feraient dresser les cheveux sur la tête. Ma parole! J'ai souvent pensé qu'il y avait plus de civilité dans la maison de mon père. Prenez un peu plus de thé.

— Merci, je prendrai une troisième tasse.

Elle ne lui dit pas qu'il en avait déjà bu cinq, mais elle poursuivit son discours et demanda innocemment :

— Est-ce que je pourrais avoir une éducation classique complète?

Charles lui dit, avec quelques détails, qu'elle le pourrait certainement. C'était un sujet qui lui tenait fort au cœur; toute sa vie il avait espéré de grandes choses de l'éducation supérieure des femmes.

Rien, assurait-il, ne pouvait mieux former l'esprit d'une jeune fille que l'étude du grec et du latin. Il lui enseignerait assez d'arithmétique pour lui permettre de tenir proprement son rang, les éléments de la géographie, les grandes dates de l'histoire anglaise et ensuite il la plongerait dans la littérature classique.

Dans ses tendres années elle ne ferait pas autre chose. Il avait voulu instruire sa fille selon ces principes, mais il s'était trouvé battu par d'autres éducateurs qui avaient entouré Florence. A quinze ans, elle s'était montrée si impatiente de former son esprit qu'elle ne lui avait donné aucune occasion d'intervenir dans ses affaires. Il rejetait le blâme sur Cleeve; il soupçonnait Cleeve d'être rempli de femmes cultivées et graves qui lisaient Robert Browning et désiraient obtenir des diplômes. Type effroyable! Elles avaient corrompu Florence, mais la jeune fille qui, avec tant de persistance

lui versait du thé, était un terrain vierge; aucune de ces misérables et savantes institutrices ne s'étaient occupées d'elle. Et elle paraissait intelligente.

— Je suppose, dit-elle, que j'aurai une éducation classique à l'école?

— Oui. Je le pense bien, grogna Charles, on vous apprendra à parler de cette façon dégoûtante qui n'a pour moi ni queue ni tête.

— Je ne crois pas que vous voyiez plus que moi l'utilité de l'école.

— Vous devez apprendre à vivre avec les autres femmes.

— Croyez-vous?

— Oui. Il le faut. Un garçon va à l'école pour trouver son niveau dans la foule des jeunes garçons de son âge. Et une fille aussi, je pense. Mais, je le déclare, ces écoles ne sont bonnes qu'à ça.

— Bien. Mais que préférez-vous? Une femme de beaucoup de charme, ou une femme qui sait beaucoup?

— Une femme charmante peut être très instruite.

— Oui, mais aimeriez-vous une femme ignorante et charmante ou une femme très instruite et sans charme?

— Vous m'entraînez dans une impasse! Naturellement, je conviens que le monde finirait bientôt si les femmes n'avaient pas de charme. Mais elles continueront d'en avoir, Dieu merci, quelle que soit l'éducation qu'on leur donnera. Et, Teresa, une des femmes les plus charmantes que j'aie jamais connues est tombée dans le malheur, du moins à ce qu'il m'a semblé, par défaut d'une éducation plus large, — un esprit des mieux équilibrés...

Il s'arrêta et soupira.

Teresa le regarda et demanda brusquement :

— Était-ce ma mère?

— Oui, ma chérie.

— L'aimiez-vous beaucoup?

— Elle était notre unique sœur, nous étions très fiers d'elle.

— Allait-elle dans une école comme Cleeve?

— Cleeve! Pas elle!

Elle se rendit compte qu'il n'avait pas une haute opinion de Cleeve; et elle se mit à lui raconter des histoires plaisantes sur les bonnes dames du collège et ses aventures pendant son court séjour à l'école. Il la trouva très amusante. Sa façon de parler avait un tour à la fois innocent et rusé, puéril et riche d'observation, agrémenté d'un vocabulaire bizarre, à demi littéraire et plein de tournures empruntées à d'autres langues. Elle était rafraîchissante, après une longue indigestion de provincialisme cultivé. Il vit en elle de l'ignorance, de la puérilité et beaucoup de libre ardeur; mais il n'y avait pas trace de pose; elle n'avait ni sentimentalités, ni rancœurs. Il discerna les lignes délicates d'une belle nature, une noblesse de vues qui compensait largement toute défectuosité dans son développement.

Il fut frappé du fait que l'esprit de Sanger qui conduisait les autres enfants à la pratique des arts prenait ici la forme d'une aptitude particulière à l'amitié — ce sens de la vie, très rare, qui rend quelques âmes si précieuses à leurs amis. Il ne pouvait imaginer pourquoi Florence ne lui avait pas écrit plus chaleureusement à son sujet. Elle était tellement amusante, et si, comme il le pressentait à demi, il y avait quelque tragédie en elle, c'était là son affaire. Et elle était parfaitement capable de s'en tirer toute seule. C'était une petite créature courageuse. Il aurait voulu pouvoir lui demander comment Florence et Lewis vivaient. Sur ce point son opinion aurait été utile.

C'était une chose étrange, mais il avait une sorte de sympathie bizarre pour son gendre; n'eût été leur malencontreuse parenté, il aurait pu trouver bien des mérites chez ce jeune homme. Et d'abord, il était divertissant de se rappeler qu'il était le fils du répugnant Felix. A cause de cela, bien des choses pouvaient lui être pardonnées. Charles était souvent obligé de

supporter la compagnie de sir Felix Dodd, qui était toujours fourré à Cambridge sous un prétexte ou sous un autre, qu'on ne pouvait ignorer. A présent, il pouvait endurer l'atmosphère de fête scolaire qu'exhalait toujours ce gentleman, car il se souvenait, avec de petits rires intérieurs, de la tache sur le blason.

Et ce soir-là, quand Lewis rejoignit Charles et Teresa au salon, il était dans les meilleures dispositions. Il amenait avec lui ses deux amis, le docteur Dawson, que Charles connaissait déjà, et un obscur organiste sorti on ne sait d'où. C'était la première fois que Charles le voyait dans une compagnie de son choix, car ses amis étaient un peu gênés quand il s'agissait de venir à Strand-on-the-Green. Il parlait de son travail d'une façon simple et modeste qui montrait combien il se trouvait vraiment à l'aise. Charles, grâce à une longue habitude, évaluait rapidement l'esprit d'un jeune homme, aux grains d'or véritables, qui pouvaient se cacher en lui.

Dans le cas présent, il devina bientôt quelque chose de plus solide qu'une simple promesse. Il ne comprenait rien à la musique, au contraire de Dawson, et Charles saisit de temps en temps, dans l'attitude de son vieil ami, l'indice d'un sentiment qui était plus que du respect, les signes d'une affection et d'une admiration profondes.

— Le garçon a vraiment du talent, pensa Charles; Dawson s'y connaît. Pauvre Florence! Elle a raison sur ce point, pour autant que je peux voir.

Brusquement il se rendit compte avec un léger heurt de surprise comme Teresa était bien à sa place. Il semblait presque qu'elle appartînt à Lewis. Elle avait fait une ou deux remarques très appropriées; c'était naturel, puisque la conversation roulait sur un terrain qui lui était familier. Mais sa principale occupation était de les servir, et elle s'en tirait parfaitement; son accueil manquait de brillant, mais il convenait aux invités. Elle fit à nouveau du thé et, apprenant que

le docteur Dawson n'avait pas déjeuné, elle alla chercher du corned-beef. Charles, observa comment elle le jeta sur la table avec une sorte de cordialité dégagée, et pensa qu'elle aurait très bien fait une fille de bar. De plus, il fut frappé par l'idée que c'était son aide qui avait donné à Lewis l'air d'un hôte agréable. Il les imagina tous deux recevant avec le plus grand succès, non pas dans cette maison, mais dans une maison à eux, bizarre et particulière. Il se dit qu'aucune réception ne peut réussir, à moins que l'hôte et l'hôtesse ne s'inspirent de la même conception des rapports sociaux. C'est dans de telles occasions que l'accord intime entre un homme et sa femme s'exprime le plus ouvertement. Mais Lewis et Tessa n'étaient pas mari et femme. Un instant il les vit presque comme s'ils l'avaient été, car ils auraient dû l'être. A mesure qu'il les observait, cette idée grandit dans son esprit, et il lui parut étrange qu'une chose aussi évidente ne fût sentie par personne. A ses yeux elle devenait à chaque moment plus claire. Les deux jeunes gens vus ensemble à ce moment d'abandon inconscient donnaient l'impression d'une union parfaite, la certitude agréable d'un couple très bien assorti.

Teresa était sans doute la seule femme au monde qui pût manier cet homme. Elle respecterait ses mauvaises humeurs sans les prendre trop au sérieux, elle ne lui demanderait jamais de se tenir correctement, et s'il l'ennuyait elle le réprimanderait avec bonne humeur, en usant des termes énergiques qu'il méritait et comprenait.

Comment n'avaient-ils pas vu cela? Lewis était un fou! S'il avait épousé la petite Tessa elle aurait fait de lui un homme. Alors qu'uni à Florence, il n'était rien qu'une calamité.

On comprit pleinement combien cela était vrai au retour de Florence, étrangère élégante qui vint les interrompre, — la propriétaire, on s'en souvint, d'une pièce qui d'habitude n'était pas jonchée de couteaux de cuisine et de corned-beef. A l'instant, l'atmosphère

fut détruite; chacun éprouva une sorte de contrainte, non qu'elle ne fût pas hospitalière, elle était des plus charmantes envers chacun et particulièrement aimable pour le jeune organiste, parce qu'il était insignifiant et avait un accent provincial. Elle était toujours aimable pour les amis de son mari. Charles trouva qu'elle s'en tirait fort bien, car personne ne fit le moindre effort pour l'aider. Son attitude envers son mari fut, il le nota, un peu détachée; elle était nerveuse. Il supposa qu'il y avait eu une belle explosion après le *Prester John*, mais de cela, il n'y avait que de faibles indices. Il ne savait pas comment diagnostiquer cette fausse note, cette dureté, ce manque de décorum de son attitude. Quelque chose de très fâcheux se préparait.

Il l'observa de près et découvrit enfin le défaut qui le choqua au plus haut point. Elle était en train de se montrer, et il n'y avait pas d'autre mot pour l'exprimer, sciemment méchante envers sa jeune cousine; elle était à peine capable de laisser l'enfant tranquille. Les sarcasmes et les reproches mordants étaient si continus qu'ils paraissaient presque mécaniques, comme le résultat d'une mauvaise habitude. Elle montrait dans ce domaine une faillite des plus lamentables de la bonté qui était d'ordinaire partie intégrante de son humeur. Les circonstances devenaient trop lourdes pour sa générosité naturelle. Elle n'était pas seulement jalouse de l'affection de Tessa pour Lewis, mais de son intimité avec tous ses amis. Ils formaient, quand elle était entrée, un groupe joyeux et uni; elle avait essayé de s'y joindre, parlant habilement, mais ils ne l'avaient pas complètement acceptée. On rendit hommage à sa beauté et à son esprit, mais ce n'était pas là tout ce qu'elle voulait. Elle voulait être considérée par eux comme une des leurs, et cette faveur ils la réservaient à Tessa, gamine impudente qui n'avait qu'à se mêler de ce qui ne la regardait pas, à citer une opinion de Sanger, pour qu'ils s'arrêtent et l'écoutent. Florence n'avait pas l'intention de se laisser interrompre dans son propre salon

par une écolière ignorante, et par suite elle était un peu trop prodigue de petites rebuffades.

Aux yeux de son père, il était fâcheux qu'une fille chérie exposât ainsi sa souffrance par un étalage de mesquine jalousie. Mais avant qu'il eût observé plus longtemps la situation, il s'aperçut qu'elle offrait de grands dangers. Teresa la supportait assez bien; il ne pouvait s'empêcher d'admirer la franche bonhomie avec laquelle elle soutenait la lutte. Peut-être ne saisissait-elle pas ce qu'il y avait de mépris sous-entendu dans les coups qu'on lui portait. C'était à ses amis d'éprouver pour elle du ressentiment; rien de leur aparté ne fut perdu pour Lewis. Il semblait recevoir toutes les blessures faites à Tessa avec une double amertume. Si Florence avait voulu l'éloigner d'elle, elle n'aurait pu trouver un meilleur moyen. Un beau gâchis, pensa Charles, plein de colère. Est-ce qu'elle désire les faire se sauver ensemble à force d'intimidations! Plus tôt on embarquera cette petite fille pour l'école, mieux ça vaudra. Il avait une très bonne opinion de Teresa, mais se rappelant comment elle avait été élevée, il avait peu de confiance dans ses principes et dans sa prudence en une pareille affaire. Il était presque sûr qu'elle aimait ce misérable sans mérite; dès qu'il eut suspecté la chose, chaque geste qu'elle fit, chaque mot qu'elle prononça lui fut une preuve; que Lewis s'aperçût du besoin qu'il avait d'elle, et rien au monde ne pourrait la sauver; sa sécurité consistait dans l'aveuglement de Lewis. Elle n'obéissait à aucune loi, elle n'avait pas de loi. Elle suivrait fatalement cet homme s'il lui faisait un signe; Charles n'imaginait aucune raison possible qui pourrait l'en empêcher et Florence était là qui lui commandait d'aller au lit comme à un bébé fatigant, répétant quelque ordonnance absurde du médecin sur la nécessité d'aller se coucher à sept heures trois fois par semaine. Teresa sortait de la pièce en sautillant quand elle rencontra le regard de son oncle et revint vers lui.

— Bonsoir, *Lieber Herr* ¹!

— Bonsoir, friponne.

— Combien de temps resterez-vous avec nous? Peut-on savoir?

— La fin de la semaine.

— Mon Dieu! Voilà qui est extraordinairement court! J'avais espéré que vous pourriez rester assez longtemps pour faire mon éducation classique.

— Je commencerai à vous enseigner le latin si vous voulez, et plus tard vous pourrez venir à Cambridge et nous commencerons le grec.

Il lui semblait qu'il valait la peine d'user de toutes sortes de pièges pour attraper un petit oiseau aussi sauvage.

— Je sais le latin.

— Vous le savez, vraiment?

— J'en sais un peu.

Elle chanta d'une petite voix ferme et assurée :
Cum vix justus sit securus.

Lewis, à l'autre bout de la pièce, s'agita légèrement et tourna la tête pour écouter.

Charles pensa : « A quoi bon l'école? Elle s'enfuira. »

— Cela, disait-elle, veut dire que même les bonnes gens seront à peine en sécurité. Les malheureux...

Elle l'embrassa et sortit. Florence la rappela immédiatement et lui fit observer qu'elle n'avait pas dit bonsoir au reste de la compagnie. Sur quoi, elle les embrassa tous très rapidement, mais avec beaucoup de chaleur et, avant qu'un nouveau reproche eût pu l'atteindre, elle était partie. Assurément il n'était pas facile de lui trouver la place qui convenait, Florence rit malgré elle, bien qu'elle offrît des excuses, tout à fait inutiles, pour les manières de sa jeune cousine.

— Pas du tout, dit Charles, cela nous plaît.

L'obscur organiste dont chacun oubliait le nom avait été charmé. Il dit doucement :

1. Cher monsieur.

— Dites que je suis fatigué, dites que je suis triste.

— Dites que la santé et la fortune m'ont manqué, ajouta le docteur Dawson, faisant chorus, avec une parfaite sincérité, car il était pauvre et il avait la goutte.

— Dites que je vieillis... grogna Charles tristement.

Lewis ne dit rien. Il n'avait aucune idée de ce dont ils parlaient. Les baisers de Teresa avaient déjà trouvé le chemin de son cœur et dès lors tous ces gens cessaient d'exister pour lui.

CHAPITRE XVIII

CHARLES, Florence, Lewis et Teresa prenaient leur petit déjeuner. Sébastien, qui se levait toujours de bonne heure, avait fini son repas et on pouvait l'entendre dans la salle de musique répétant les quarante-six préludes et fugues avec justesse et énergie. Paulina n'était pas encore descendue et une conférence sur l'exactitude l'attendait. Teresa soufflait sur son thé d'une manière vulgaire. D'un air excédé Florence la pria de cesser.

— Et pourquoi vous êtes-vous peignée de cette façon, se plaignit-elle, vous êtes-vous tiré les cheveux en arrière! C'est très malséant. Tel qu'il est, votre front est suffisamment grand. Pourquoi ne le couvrez-vous pas?

— Si je le faisais, j'aurais l'air d'une de ces employées de magasins assises derrière une « caisse », n'est-ce pas, messieurs?

Charles et Lewis levèrent les yeux de dessus leurs lettres et regardèrent le front de Teresa. Ils l'aimaient. Charles dit :

— Si vous voulez paraître jolie, friponne, vous feriez mieux de laisser pousser une frange et de cacher un peu votre front.

Lewis se demandait ce qu'il pourrait bien dire, il savait à peine pourquoi il trouvait Teresa si belle à regarder. Il dit :

— Dans un an ou deux, Florence, quand vous l'aurez un peu engraisnée, elle ressemblera à ce tableau qui est dans votre chambre à coucher... Cette dame à l'air étonné qui a une serviette autour de la tête.

— La Sibylle de Delphes! Quelle stupidité, Lewis!

— Mais c'est vrai, dit Charles. Elle lui ressemble beaucoup. Je ne l'avais pas remarqué... naturellement toutes proportions gardées.

— La Sibylle de Delphes a un très noble visage.

— Teresa aussi, dirent les deux hommes.

Florence se pinça les lèvres et dit d'un ton plutôt rude :

— Je regrette, mais je ne le vois pas, sauf qu'il y a une sorte d'air Michel-Ange dans toute la famille.

— Mes admirateurs, dit complaisamment Teresa, sont en grande partie du sexe opposé.

— Je crois qu'il vaudrait mieux que vous fassiez aujourd'hui cet examen d'entrée, dit Florence. Si vous allez à Harrogate pour Pentecôte, il faudra qu'ils sachent comment vous placer. Vous pouvez le faire dans le salon ce matin, vous y serez tout à fait tranquille.

— Je ne crois pas en être capable, dit tristement Teresa.

— Oh! si, vous le ferez. C'est très facile. Ce n'est que l'examen d'entrée des plus jeunes. Miss Cassidy dit que, comme vous n'avez pas encore seize ans et que vous êtes très en retard, il vaut mieux vous mettre avec les jeunes avant que vous ayez rattrapé un peu.

— Comment sait-elle que je suis en retard?

— Parce que je le lui ai dit. Ce n'est pas votre faute. Vous rattraperez.

Teresa ne répondit rien, mais elle regarda son assiette de porridge avec des yeux pleins de larmes.

Florence s'exclama avec un petit rire :

— Oh! mon Dieu, je crois que vous n'aimez pas qu'on vous dise que vous êtes en retard! Drôle, drôle d'enfant! La voilà toute rouge!

— Elle dit tout cela pour votre bien, intervint Lewis, qui se pencha pour voir à quel point Teresa était rouge. Vous devriez lui être reconnaissante; j'ai souvent pensé qu'il était regrettable que vous eussiez une aussi bonne opinion de vous-même.

— Je parle trois langues en dehors de l'anglais.

— Oui, vous les parlez très bien, mais vous ne savez rien d'autre.

— J'ai lu Shakespeare.

— Je l'espère bien, dit Florence, d'un ton écrasant.

— Les jeunes élèves à Cleeve se couchaient à huit heures. Et pendant les récréations elles dessinaient sur leurs albums réciproques. Et elles ne pouvaient pas se faire prêter des livres à la bibliothèque. J'aime mieux aller au diable.

— Il vous faut travailler dur et essayer d'entrer dans les classes supérieures aussitôt que vous le pourrez. Et il faut aussi grandir un peu. Vous êtes tellement bébé pour votre âge.

— Faudra-t-il jouer au hockey? A Cleeve je n'y jouais pas.

— Vous n'y jouerez pas, à moins qu'on ne vous en juge capable, dit Charles avec humeur.

— Evidemment non, approuva Florence. Mais pour le trimestre d'automne, où l'on commence à jouer au hockey, j'espère bien que vous en serez capable.

Elle savait que c'était peu probable, mais la vie aurait été impossible si on avait permis à Teresa de faire des embarras avec sa santé. Elle avait besoin dans tous les domaines de prendre du ton. Lewis demanda gaiement combien de temps elle resterait à cette école.

— Trois ans, dit Florence. Oui, père, il faudra bien ce temps-là, je pense, avant qu'elle ait rattrapé le temps perdu.

— Eh bien, murmura Teresa, il y a des choses que je saurai. A Cleeve nous ne savions pas qu'il fallait payer pour entrer à l'église; nous pensions que l'entrée était libre. Nous avons failli mourir de frayeur la pre-

mière fois que nous avons vu ce sac approcher de nous. Nous avons craint d'être renvoyées. Il me fallut prendre six pence qui appartenait à ma voisine. Elle les avait laissés sur son livre de prière et ne me vit pas les chiper.

— Voler! Vous n'avez pas de principes, friponne!

— Pas du tout. Les six pence devaient aller dans le sac de toute façon. La pauvre Lina dut arracher un bouton à ses culottes.

— J'espère qu'on vous a dit que cela ne se fait pas, dit Florence, en fronçant les sourcils vers Charles qui venait d'éclater d'un gros rire.

— Des tas de gens nous l'ont dit, c'est justement pour cela que nous n'aimions pas Cleeve; cinq cents personnes à la fois nous enseignaient à nous tenir. Voilà comment on fait les choses dans ce pays.

— Eh bien, si vous allez à l'encontre de l'opinion publique, il faut vous attendre à en souffrir. Mais j'espère que vous serez plus avisée maintenant.

Lewis tendit sa tasse pour qu'on lui servît un peu plus de café, et il mit ses canons en batterie. Il pensait qu'il fallait faire payer à sa femme la manière dont elle harcelait Teresa, et il s'embarqua dans une contre-attaque.

— Je crois être d'accord avec Teresa, dit-il à Charles. Ce pays n'est pas le pays que j'aime. Je vais le quitter pour de bon, dès que mon concert sera fini.

Florence tressaillit et lui jeta un vif regard. Dans la chaleur de la scène qu'elle avait faite après *Prester John* il avait déclaré qu'il détestait l'Angleterre et qu'il ne vivrait pas avec Florence plus longtemps; mais il n'avait pas renouvelé sa menace, et elle en était venue à croire qu'il n'y avait pas réellement songé.

— Non, dit Charles, clignant des yeux vers Lewis par-dessus ses lunettes, est-ce vrai?

— Florence ne vous a-t-elle pas dit que nous étions presque d'accord pour nous séparer?

— Il est heureux que vous puissiez vous mettre

d'accord sur un sujet aussi délicat, murmura Charles.

— Voyez-vous, elle ne vivrait pas bien dans un autre pays, n'est-ce pas, Florence?

— Pas d'une façon permanente, dit-elle.

Elle était déterminée à ne pas se laisser entraîner dans une discussion en ce moment et en cette compagnie.

Probablement il ne faisait que la tourmenter. S'il persistait vraiment dans son désir de vivre à l'étranger, elle louerait la maison et partirait avec lui, mais pas tout de suite. Il pouvait encore changer d'avis et elle ne pouvait rien faire avant d'avoir réglé la question des enfants. Elle pensa qu'un plan habile serait de le laisser partir seul, après le concert, et quand il se serait parfaitement rendu compte de ce que c'était, il abandonnerait peut-être ces façons ridicules de parler.

En tout cas, personne au monde ne saurait que cela la blessait. Plus tard, quand elle fut seule avec son père, elle lui donna sa version de l'affaire. Lewis, dit-elle, souffrait d'une crise nerveuse momentanée, et il serait mieux hors d'Angleterre. Elle-même le suivrait dès qu'elle se serait débarrassée de Teresa. A ces paroles, Charles devint songeur et elle craignit des questions embarrassantes. Mais il la surprit en disant :

— Savez-vous, ma chérie, je ne suis pas absolument sûr que vous soyez adroite dans votre manière d'être avec cette petite fille.

Elle se mit immédiatement sur la défensive.

— Vous l'encouragez et ce n'est pas gentil. Ses manières peu convenables peuvent être très drôles, mais elles lui causeront de l'ennui plus tard et on ne devrait pas en rire.

Il avait passé la plus grande partie de la nuit à réfléchir sur ce sujet. Il lui semblait urgent que Florence fût avertie de quelque manière. Mais il ne savait par où commencer. Il dit au hasard :

— Croyez-vous que ce projet d'école soit vraiment sage? Est-elle assez robuste?

— C'est le seul point douteux. Autrement, c'est de

cela même qu'elle a besoin... Une discipline terne et que toutes ces niaiseries lui sortent du corps sous la risée des autres enfants de son âge.

— Elle est vieille... par certains côtés, pour son âge, dit-il avec hésitation.

— Au contraire, c'est un grand bébé, pour son âge.

— Voilà où vous vous trompez, je crois; elle répondrait mieux à ce que vous désirez si vous la traitiez en être responsable.

— Comment le puis-je? Quand elle se tient comme un jeune apache?

— Cette vie, rappelez-vous, est nouvelle pour elle.

— Elle n'essaye pas de s'y adapter.

— Je suis frappé de la voir absorber les idées nouvelles par tous les pores. Donnez-lui du temps et elle portera ses fruits. Mais vraiment je ne pense pas qu'elle ait suffisamment ses coudées franches à l'école.

— Ces enfants Sanger semblent croire qu'ils n'ont qu'à dire « ceci me déplaît » pour qu'ils soient libérés de l'obligation de le supporter. C'est de l'indiscipline pure et simple.

— Je pensais bien qu'il ne vous faudrait pas longtemps pour épuiser le charme de ces enfants Sanger.

— Je puis vivre avec les autres, mais je n'aime pas Teresa.

— Nous y voilà. Charles parlait à présent plutôt durement. Vous ne l'aimez pas et vous n'en faites pas mystère. Est-ce juste?

— Oh! j'ai essayé d'être juste, mais c'est difficile. Elle a une nature si désagréable, si présomptueuse!

— Essayez un peu de voir les choses de son point de vue. Pensez à la façon dont elle a été élevée. Non seulement elle est ignorante des manières les plus élémentaires, mais elle a grandi sans aucune conception du mot « obligation ». Elle n'a que ses instincts, ses affections et la rapidité de son esprit pour la guider. Heureusement ils sont singulièrement purs. Du moins il me semble.

— Vraiment?

— Oui, vraiment. Quand on pense au genre de vie auquel elle a été habituée! Elle est profondément réceptive. Et à présent, au moment où elle est presque formée, du moins en ce qui concerne l'intelligence, on la dérachine et on l'amène ici. On la jette comme une fourche dans un monde nouveau, et nous attendons qu'elle se conforme immédiatement à nos mesures — nos mesures très compliquées de l'existence. Elle découvre peu à peu les principes qui dirigent nos idées et notre conduite. Il lui faut assimiler en moins d'un an un nombre de faits sociaux et moraux qui étaient en vous avant que vous ayez quitté le berceau. A un moment on la gronde pour avoir menti et l'instant suivant parce qu'elle se met les doigts dans la bouche. Elle doit, à la lumière de sa propre raison, reconnaître les valeurs relatives de ces choses. Pouvez-vous être étonnée qu'elle trouve cela difficile?

— C'est la même chose pour les deux autres.

— Vous êtes disposée à leur faire des concessions. En outre, ce sont des enfants et il n'y a pas d'injure à les traiter comme tels.

— Vous trouvez que je suis injuste.

— Je le crois, ma chérie.

— Lewis le croit aussi, murmura-t-elle amèrement.

— Ah!

— Il l'encourage. (Florence rougit et entra dans une sorte de sombre colère.) Je n'aurais jamais cru que vous prendriez son parti. Mais elle appartient à ce genre de femmes, que les hommes défendent toujours. De ces femmes les hommes disent : « Ce sont de bonnes pâtes », Antonia est ainsi. Vous êtes un homme et vous ne le voyez pas.

— Je crois qu'elle a de bonnes dispositions.

— Vous vous trompez. On ne peut lui faire confiance. Ces filles portent la désunion en elles. Quelque part... quelque chose de corrompu. Elles n'ont jamais été innocentes. Elle ira au mal aussi vite qu'elle

le pourra à moins qu'on ne la surveille. Quelquefois je me demande si déjà...

— Florence! Vous vous laissez aller à un état d'esprit qui ne vous fait pas honneur! Je n'aurais pas cru que vous pourriez parler ainsi!

Charles parlait avec colère, bien qu'il fût brisé de pitié pour elle, au souvenir de la créature tolérante, confiante qu'elle avait été. Elle s'en souvint aussi. Elle se revit tout à coup partant pour le Tyrol, où elle allait chercher les enfants Sanger pour les ramener chez elle; elle se rappela sa douceur, les mille scrupules délicats qui alors entouraient et modéraient chacune de ses paroles. Elle avait été si lente à concevoir le mal, et si éloignée des basses imaginations. Que lui était-il arrivé? Sa vie était devenue un naufrage, un combat violent où le diable avait le dernier mot. Elle se mit à penser qu'elle quitterait cette maison même si Lewis changeait d'avis et n'allait pas vivre à l'étranger. Elle lui portait malheur. Elle avait trop été le témoin du naufrage, de l'effritement de son ancien moi civilisé, et de l'apparition de la créature ignorante qui parlait comme elle venait justement de le faire.

— Je suis peut-être injuste, admit-elle. J'essaierai de faire mieux. Je l'essaierai sincèrement. Mais cela me met en colère, cette façon irréfléchie que vous avez, vous et Lewis, de l'encourager.

— Lewis l'aime beaucoup, je crois.

— Oui. Il aime beaucoup tous les enfants.

— Je le sais. Je pense qu'il est vraiment ennuyé quand vous la menacez de l'école. Il craint qu'elle ne soit pas heureuse. Vous devriez respecter ses sentiments, ma chère, si je puis prendre la liberté de parler ainsi. Ce n'est pas, j'imagine, un homme qui éprouve facilement de l'affection.

Mais ici il allait trop loin. Elle répondit froidement qu'elle comprenait fort bien Lewis et ses sentiments. Charles se hâta d'en convenir. Il se montrait timide et craignait de blesser Florence. Mais avant de la quitter,

il l'engagea à revenir sur sa décision d'envoyer Teresa à l'école de Harrogate.

Cependant, Teresa était très occupée au salon, en train de faire son examen, et Lewis la trouva une heure plus tard sanglotant éperdument sur ses problèmes.

— Oh! Lewis, gémit-elle, venez, je vous en supplie, à mon secours! J'ai fait ce calcul sur le tapissage de la pièce plus de neuf fois et...

— Mais pourquoi diable faites-vous cela?

— La réponse est qu'il faudrait cinq millions de yards de papier pour tapisser une chambre de moins de vingt pieds carrés et où il y a des tas de fenêtres! Eh bien, ça doit être faux, parce que des pièces de cette grandeur ne...

— Laissez-moi voir. Rien ne me ferait aller à l'école, moi, si je ne le voulais pas. C'est votre faute, ma chère enfant! Vous avez couvert cette pièce de papier comme s'il n'y avait pas de fenêtres! Il vous faut trouver la surface des murs et non le volume de la pièce. Vous vous sauverez, je pense, dès qu'on vous enverra à l'école?

— Où me sauver? Je n'ai pas où aller. Regardez ce devoir de littérature! et ceci : dites ce que vous savez sur la retraite de Moscou. Savez-vous quelque chose? Moi pas. Est-ce que cela a du rapport avec cette impératrice Catherine de l'opéra de Sanger? Il y a des choses sur Moscou.

— Je sais une poésie sur elle, dit Lewis avec espoir. Ça commence ainsi : Dans le règne de Catherine, dont la splendeur est encore vénérée, le plus grand...

— Cette poésie ne m'est d'aucune utilité, il y a un extrait ici et je dois dire qui en est l'auteur. Cet extrait signifie : « Dieu est au ciel, et tout est bien dans le monde. » C'est une sacrée poésie, idiote, pas vrai?

Lewis en convint avec une violence inutile.

— Mais faites bien attention. Il y a des poésies qui sont très bien. Connaissez-vous ce poème intitulé :

Elégie écrite dans un cimetière de campagne, c'est délicieux :

*Car celui qui, proie de l'oubli muet,
Et pour toujours résigné à cette anxiété qu'il aime
A abandonné les douces régions des jours heureux
Ne peut-il jeter en arrière un regard qui s'attache et
[désire?*

*Sur un cœur aimé, l'âme qui s'en va se repose,
L'œil qui se ferme demande quelques larmes pieuses.
De la tombe même, la voix de la nature s'élève
Dans nos cendres mêmes, vit le feu de la vie.*

Elle trouvait ces vers si émouvants que sa voix se remplit de larmes en les récitant, mais Lewis n'écoutait pas.

Il avait saisi sur la table un petit cahier de classe de deux sous et il avait vu qu'il était rempli d'une écriture informe. Il venait juste de lire : « Nos occupations matinales nous ont tellement épuisées que nous n'avons rien fait de remarquable dans cette journée de laquelle il n'y a rien à dire, sauf que Sanger a jeté à la tête de Linda une bouteille qu'il croyait vide. Mais elle était remplie de chartreuse et, par suite de cette maladresse, nous souffrons tous. Nous avons porté son déjeuner, sur un plateau, à notre cher et aimé Lewis, qui se lève et se couche tard. Mais lui, couché dans son lit, nous dit de le remporter, qu'il n'en a pas besoin, qu'il a un peu mal à la tête et il nous repousse avec force jurons, de sorte qu'il nous a fallu user de nos arguments les plus affectueux pour le lui faire avaler. Mais un petit instant plus tard, il est devenu plus aimable dans sa conversation et je dois avouer que jamais, même dans ses pires moments, nous ne le trouvons absolument désagréable. Nous l'aimons bien trop. »

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il en le feuilletant.

Elle lui arracha le cahier des mains et s'écria :

— Il ne faut pas regarder ça. C'est mon journal.

— Laissez-moi, Tessa! J'étais en train de lire quelque chose sur mon compte. Y est-il souvent question de moi?

— Quelquefois.

Elle devint toute rouge.

— Continuons les problèmes.

Le problème suivant était sur des trains qui se croisaient sur un pont. A cette seule vue, elle fondit de nouveau en larmes.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce que je vais faire? Qu'est-ce que je vais faire? Je ne peux pas! Je ne peux pas supporter cela.

— Venez avec moi. Les mots jaillirent de ses lèvres avant qu'il eût eu le temps d'y penser. Très chère Tessa! mon cher amour! Ne pleurez pas! Ne les laissez pas vous faire pleurer! Venez avec moi.

— Aller avec vous? Où?

— N'importe où! Quand je partirai après le concert.

— Florence ne permettra jamais cela.

— Non, dit-il avec plus de calme. Il faudra que vous le fassiez sans lui demander la permission.

— Vous voulez dire... vraiment... que vous allez partir pour toujours?

— Oui.

Il venait de découvrir que c'était cela qu'il voulait dire.

— Eh bien, lui dit-elle, après un silence, c'est un point d'acquis.

— C'est mieux que d'être comme le chat de l'adage.

— Le...?

— Ne me demandez pas ce qu'est un adage, je ne le sais pas. Mais c'est mieux que de faire... Je n'ose pas espérer ce que je souhaiterais.

— Je ne vous suis pas. C'est mieux que d'aller à l'école? C'est bien gentil à vous d'avoir tant d'inquiétude à ce sujet.

— Je ne sais pas si cela est très bon de ma part, dit-il d'un air farouche. Vous savez très bien pourquoi je veux que vous veniez.

— Je n'en suis pas sûre. Pouvez-vous me le dire en bon anglais?

— En bon anglais... Vous m'êtes trop chère pour que je vous abandonne. Je vous aime. Je ne peux pas me passer de vous et si vous devez être si malheureuse à l'école, la question est réglée.

— M'aimer? Que voulez-vous dire par là? Il y a une chanson :

*Arrière, homme faux; je sais que tu en aimes,
Je sais que tu en aimes trop..*

— Non, Tessa, c'est un rôle pour une étoile, un solo...

— Un duo, croyez-vous? Il me semble que c'est bien plutôt, un trio. Pourquoi avez-vous épousé Florence?

— Vous savez pourquoi.

— Oui, je le sais. C'était déloyal pour nous deux, si vous m'aimiez. Voilà de quoi je me plains.

— Je sais. Mais à présent, c'est fait.

— Et vous voulez défaire ce qui est fait? Pourquoi n'avez-vous pas pensé à tout cela auparavant? Vous étiez si fou d'elle que vous m'aviez complètement oubliée. Si vous aviez attendu un peu, vous auriez pu m'avoir.

— Je l'aurais pu?... Alors... alors... Oh! Tessa, dites-le.

— Je vous aimais. Je vous aurais épousé. Je m'étais promise à vous depuis si longtemps, depuis que j'avais commencé à penser à l'amour. Je me disais alors que je n'épouserai jamais que vous. Je ne pensais pas que cela arriverait jamais. Mais il est trop tard maintenant.

— Non, il n'est pas trop tard. Vous m'aimez encore, n'est-ce pas?

— Quel rapport cela a-t-il? Je ne peux pas partir à présent, je me sentirais coupable envers Florence. Il me semblerait que vous lui appartenez et je suis sa cousine, vous savez. Et j'ai vécu dans sa maison des mois et des mois. Elle a été très bonne pour nous, bien que depuis quelque temps elle soit devenue un peu caustique, et je ne la blâme pas, étant donné votre façon d'agir. Je me sentirais méprisable si je m'enfuyais avec son mari. Quand vous avez dit d'abord que vous partiriez après le concert, j'ai pensé à vous demander de m'emmener, puis je me suis ravisée. Pour fuir l'école, je partirais avec n'importe quel homme, pourvu qu'il soit un peu gentil. Et si ce n'était à cause de Florence, je partirais plutôt avec vous qu'avec n'importe qui au monde. Mais dans l'état actuel des choses, je ne vois pas ce que je puis faire. Si je partais, je n'aurais aucune joie, les angoisses du remords qu'on ne peut apaiser me rongeraient le cœur.

Pendant qu'elle parlait, elle regardait son journal comme si elle admirait ses propres paroles et eût voulu les écrire.

Lewis lui reprocha ses scrupules.

— J'aurais cru qu'il était évident que mon mariage avec Florence était chose finie. Nous en sommes presque tombés d'accord à la suite de la représentation de *Prester John*. Vous m'avez entendu dire au déjeuner que nous allions probablement nous séparer; elle n'a montré aucun signe d'émotion, n'est-ce pas? Je crois qu'elle est tout à fait heureuse de se débarrasser de moi.

Ceci paraissait assez raisonnable. Le mariage, d'après l'expérience de Tessa, ne durait pas plus longtemps qu'il ne convenait aux deux partis. Elle n'avait jamais supposé que le mariage Dodd était définitif et récemment il avait donné tous les signes de la débâcle.

Florence n'avait fait aucune protestation au déjeuner

quand Lewis avait révélé l'état où en étaient les choses. Charles avait accepté le fait sur le ton de la conversation. Ils avaient bien sûr l'habitude déraisonnable de cacher leurs sentiments : souvent ils s'efforçaient de dissimuler leur colère, mais, dans un cas pareil, réfléchissait Teresa, ils parleraient sûrement. Elle hésita, puis elle dit :

— Je crois bien qu'il en est ainsi. Mais ce n'est pas mon affaire. C'est peut-être une bonne chose que votre départ; et si vous partez, je crois qu'il vous faudra une autre épouse, mais je ne pense pas que ce puisse être moi. Tout le monde le saurait et l'on dirait que nous avons été amant et maîtresse dans cette maison, en nous cachant de la pauvre Florence. Ce serait terrible pour elle, surtout avec ses idées. Elle penserait que j'étais une traîtresse. Je ne pourrais vraiment pas. Je ne veux être une vipère dans le sein de personne.

— Voulez-vous cesser de parler sur ce ton?

— C'est un très bon ton. Au moins j'ai de bonnes intentions. On doit faire ce qu'on pense devoir être fait, n'est-ce pas?

Lewis n'avait rien à dire à cela. Son cas était un peu compliqué, car il n'était pas tout à fait sûr de ses propres désirs. Certainement, il souhaitait qu'elle l'accompagnât dans ses voyages; il ne pensait guère pouvoir se passer d'elle. Elle lui était si chère! Et maintenant qu'il réfléchissait, elle était la seule raison qui l'avait retenu si longtemps à Strand-on-the-Green. Mais il voulait aussi qu'elle fût heureuse et tranquille et il n'était pas absolument certain de pouvoir suffisamment s'occuper d'elle.

Elle lui avait répondu évasivement quand il lui avait demandé si elle l'aimait encore, et pourtant c'était là le point décisif.

Si elle était encore liée par l'amour simple et intran-sigeant de son enfance qu'elle venait à l'instant d'avouer, alors rien au monde ne pourrait les séparer.

Mais peut-être avait-elle changé. Il la questionna,

mais ne put obtenir aucune réponse nette en dépit de ses yeux remplis de larmes.

— Alors, vous aimez tellement Florence que vous supporterez trois années d'école pour elle?

— Pas trois, une, expliqua-t-elle. Et puis je me révolterai et je crois que l'oncle Charles me soutiendra. Je dois faire, comment dites-vous? un compromis! C'est une chose utile, Lewis. Cela montre qu'on a l'esprit bien réglé. Je ne crois pas que vous vous doutiez comment.

— Non, Dieu merci!

— Eh bien, moi je m'en doute.

— Alors vous avez changé.

— Peut-être ai-je changé. Ce n'est pas de ma faute. Personne ne peut empêcher cela. Il arrive des choses et l'on change. Mais pensez à tout ce qui est arrivé depuis que Sanger est mort et qu'on nous a amenés ici! J'ai eu tant d'idées nouvelles à comprendre! On n'oublie rien de ce qu'on a appris, on ne redevient pas ce qu'on a été. Je voudrais le pouvoir. Je regrette que nous soyons venus ici, les uns comme les autres, il aurait mieux valu pour nous rester avec les gens auxquels nous étions habitués; mais, puisque je suis ici, il faut aller jusqu'au bout. Je resterai, et je deviendrai une dame.

— A quoi bon devenir une dame, si vous êtes malheureuse?

— Le malheur, dit-elle du ton qu'eût pris l'oncle Charles, tombe inévitablement sur chacun de nous. Je ne crois pas que nous puissions y échapper même en restant dans la compagnie l'un de l'autre, Lewis.

— Moi non plus, mais je désire votre présence.

— Et le désir alors sera votre maître. J'ai dit ce que j'avais à dire.

— Et vous l'avez dit abondamment.

— C'est que vous voulez en savoir long.

— Je ne veux savoir qu'une chose et je ne la sais pas encore.

Mais elle ne voulait pas la dire. Elle savait que

l'avouer serait sa défaite. Parler serait irrévocable. Elle ne pourrait plus ensuite cacher la vérité, même en le quittant.

Pour elle l'aveu et la soumission allaient de pair. Elle rassembla ses papiers et son journal et le quitta encore incertaine. Il marchait à grands pas de long en large dans la pièce, luttant avec lui-même, quand le visage de Charles s'encadra dans la porte. A la vue de Lewis, Charles pâlit. Il était venu sur la pointe des pieds, dès que Florence n'avait plus été là pour l'en empêcher, faire les problèmes de Teresa.

— Tessa, dit Lewis évasivement, en réponse à sa question, elle... elle est partie, je ne sais pas où elle est.

Charles allait se retirer quand il se ravisa. Il entra et ferma la porte.

— Je veux lui dire, fit-il, qu'il est pas nécessaire qu'elle reste aussi longtemps à l'école si vraiment elle la déteste.

— Elle n'a pas d'autre endroit où aller, dit Lewis d'un ton de défi.

Charles regarda par la fenêtre :

— Regardez la longue théorie de péniches que remorque le *Mary Brake*. J'ai idée d'emmener Tessa à Cambridge une fois ou l'autre.

— Vous voulez la garder?

— Elle sait faire le thé, et ma femme de ménage est une folle qui ne sait pas le faire. Mais je ne veux pas emmener Tessa tout de suite, elle a encore besoin du gouvernement des jupes.

— Cela lui plairait peut-être, dit Lewis pensivement.

— Vous croyez? Vous la connaissez depuis plus longtemps que n'importe lequel d'entre nous.

— Oui, elle... elle est...

Lewis cligna des yeux, cherchant ses mots. Charles attendit.

— Elle est si différente de tout le monde, confia Lewis à la fin.

— J'en conviens.

— L'école, cela pourrait la gêner, vous savez.

— Je ne le crois pas.

— Eh bien, si elle reste, dit rapidement Lewis, vous la surveillerez?

— Si elle reste?

— Je veux dire si elle ne se sauve pas?

— Vous croyez qu'elle pourrait se sauver, si nous la pressons d'y aller? Mon cher ami, où pourrait-elle se sauver?

Lewis ne répondit rien.

— Elle vous a mis dans ses confidences, demanda Charles?

— Oui! J'y ai toujours été.

— C'est tout à fait cela. Et vous pensez qu'elle se sauvera si nous ne laissons pas tomber cette idée d'école?

— Non, dit Lewis sincèrement. Elle dit que non. Elle dit qu'elle essaiera pendant un an.

— Elle dit que non; et vous, vous dites qu'elle le fera, est-ce vrai?

— Oui, dit rêveusement Lewis.

« Mais tout cela est étonnant, pensa Charles. La petite créature a trouvé le moyen de le retourner. Il lui a posé des questions et elle l'a retourné. »

Lewis qui avait mené une lutte si difficile avec lui-même comprenait à peine de quoi Charles parlait. Il dit enfin :

— Je veux... qu'elle fasse du mieux qu'elle pourra pour elle-même...

— Il vaudrait sûrement mieux pour elle rester sous la protection de ses amis, de ceux qui l'aiment.

Lewis secoua la tête à ces paroles et dit pour terminer, d'un ton mélancolique :

— Personne ne peut l'aimer mieux que moi.

Et Charles le pensait aussi. Au milieu de son triomphe, il découvrit qu'il avait vraiment de la peine pour le jeune homme.

CHAPITRE XIX

— UNE tasse, s'exclama Charles, qu'est-ce que c'est que cette tasse?

Il avait à peine pris garde aux paroles de sa fille jusqu'au moment où un mot au sujet d'une tasse arrêta son esprit.

— Une tasse aux reflets orangés. Elle est très belle n'est-ce pas, Lewis?

— Qui? dit Lewis sans lever la tête.

Il était en train de lire un vieux cahier d'école et paraissait absorbé.

— La tasse de Tessa.

— Tessa a une tasse?

Il paraissait étrange à Charles que Tessa possédât quelque chose d'aussi concret qu'une tasse. Ses habits même paraissaient rarement lui appartenir.

— Elle a acheté une tasse avec l'argent que vous lui avez donné pour son anniversaire. Il faut que vous la voyiez. Elle est délicieuse.

— Imaginez Tessa achetant une tasse! Elle la laissera tomber.

— J'ai été surprise qu'elle ait eu le goût de choisir quelque chose d'aussi bien.

Après sa récente et incroyable preuve d'intelligence, rien ne pouvait plus surprendre Charles en Teresa. Il dit qu'il aimerait bien voir la tasse, et Florence allant à la porte du salon donna l'ordre de l'apporter. Lewis

parut ennuyé. Il avait découvert le journal de Teresa qui traînait et il désirait ne pas être interrompu dans sa lecture avant d'en connaître tous les secrets. Il était en train d'apprendre tout ce qu'il désirait savoir sur l'état du cœur de Teresa. Mais il savait que, si elle lui voyait ce journal dans les mains, elle ferait une scène effroyable et attirerait l'attention de tous sur un procédé qu'ils jugeraient un peu indélicat. Aussi, quand il l'entendit arriver, il laissa tomber le cahier derrière le sofa et se joignit à la conversation.

— Pourquoi avez-vous besoin d'une tasse, demandait-il avec méfiance.

— Il m'a dit d'acheter une jolie chose, et la première que j'ai vue m'a plu.

— Admirable, dit Charles, en examinant la tasse.

— Pas du tout, déclara Lewis. Tessa n'a pas besoin de tasse. Elle ne devrait pas en avoir.

— Oh! pourquoi diable n'en aurait-elle pas? Florence était indignée. C'est vraiment un objet délicieux.

— Elle n'a pas de maison, expliqua Lewis prenant la tasse et la balançant dans une de ses mains. Les gens qui n'ont pas de maison devraient faire attention quand ils ont de l'argent.

— Prenez garde! Vous allez la casser.

— Les tasses mènent aux maisons. Les maisons sont faites principalement pour qu'on y garde des tasses. Si Tessa avait une maison, elle pourrait acheter autant de tasses qu'elle voudrait. Ce serait son affaire. Mais maintenant elle doit prendre garde. *C'est le premier pas qui coûte*¹. Oh! mon Dieu, Tessa, j'ai cassé votre jolie chose!

Charles ne put jamais savoir si c'était par accident; mais le délicieux, le fragile trésor n'était plus que débris sur le plancher.

— Lewis! Misérable! s'écria Florence! Tant pis, ma chère Tessa, nous vous en achèterons une autre.

1. En français dans le texte.

— Je suis une dame, dit Teresa, avec afféterie, aussi je ne dirai pas ce que je pense de lui.

Lewis à genoux à ses pieds se mit à ramasser les débris. Florence lui dit qu'il pourrait au moins dire qu'il le regrettait.

— Que dois-je dire? demanda-t-il, levant les yeux vers Teresa. Dois-je dire que la paix de mon esprit est détruite pour toujours?

— Ma tasse ne valait pas tout cela, je le crains.

— Elle avait quelque valeur, lui rappela Florence.

— Aucune tasse, déclara Teresa avec fierté, ne vaut la paix d'esprit du plus vil et du moindre parmi les hommes, et encore bien moins de notre rayon de soleil.

En retour à ces paroles, elle reçut de Lewis un regard qui la fit taire.

Elle se retourna et dit :

— Il nous faut trouver un petit cercueil pour y enfermer les débris.

Florence la regarda, mais ne comprit pas que le chagrin la faisait pâlir. Elle dit en manière de consolation :

— Je suis sûre que nous pourrons la remplacer, ma chérie, n'est-ce pas, père?

Charles tendit un billet de cinq livres.

— Tenez, friponne! Et la prochaine jolie chose que vous achèterez, donnez-la-moi à garder. On ne peut pas avoir confiance en lui, pour cela.

— Il est trop intelligent, dit-elle sombrement. C'est là son mal.

— Viendrez-vous à la gare de Chiswick-Park me dire adieu?

Il était sur le point de partir après un week-end très pénible et il désirait, si c'était possible, lui dire quelque mots en particulier de manière à renforcer sa résolution et à diminuer sa crainte de l'école par la promesse de vacances prochaines. Les efforts évidents de Florence pour être plus juste lui avaient beaucoup plu : le ménage dans l'ensemble avait l'air tranquille et il pen-

sait que tout pourrait bien tourner pourvu que Teresa restât à l'école. En tout cas il avait dit à chacun tout ce qu'il avait pu.

— J'aimerais vous accompagner à la gare, dit Teresa, avec un regard sondeur vers Florence, car elle n'était pas sûre qu'on désirât sa venue.

— Elle peut venir, expliqua Charles. Florence doit aller à Richmond. Personne ne m'accompagnera si vous ne venez pas.

— Je viendrai aussi et je porterai votre valise, proposa Lewis.

Florence parut heureuse mais un peu surprise de cette marque de politesse, car Lewis ne portait pas souvent les bagages des invités.

— Sébastien viendra aussi et il portera la canne de l'oncle Charles, dit Teresa qui ne désirait pas rentrer à la maison seule avec Lewis, si elle pouvait l'empêcher.

— Pas moi, dit Sébastien qui lisait une partition dans un coin de la pièce. Je suis occupé.

— Morbleu! s'exclama Teresa, vous ne voulez pas dire au revoir à votre oncle?

Ce juron était un signal secret chez les Sanger et signifiait un appel à l'aide. Ils en avaient découvert l'utilité depuis qu'ils étaient en Angleterre.

Immédiatement Sébastien dressa l'oreille et dit simplement, qu'après tout, il irait peut-être à la gare.

Paulina, attentive au mot de passe, demanda à Teresa si elle ne devait pas aussi accompagner son oncle à la gare.

— Non, je ne pense pas, dit Teresa craignant que s'ils y allaient tous les quatre ils ne revinssent deux par deux.

Et il en fut ainsi, ils partirent par couples, Teresa et Charles en avant, Lewis et Sébastien derrière avec la valise. En route, Charles dit à sa nièce ce qu'il s'était proposé de lui dire et lui dépeignit son avenir sous les couleurs les plus séduisantes, pourvu qu'elle fût

patiente et restât à l'école quelque temps. Elle répondit d'une manière très raisonnable et parut disposée à bien faire pour autant qu'elle en était capable. Il se dit que le plus mauvais de la lutte était passé pour elle et il la quitta à la gare de Chiswick l'esprit assez tranquille. Il n'était pas plus disposé à prêter du bon sens à une jeune personne que ne le sont la plupart des hommes de son âge; mais quand il le faisait c'était avec prodigalité.

Lui-même plein de la sagesse des années était prêt à confondre la sagacité intuitive de Teresa avec cette autre qualité plus digne de confiance, qui ne peut être que le fruit de l'expérience. C'était une faute qu'il n'aurait pas commise s'il s'était agi d'un jeune homme. Son expérience des jeunes filles avait été très courte dans l'ensemble, et l'impression dominante qu'il en avait gardée était qu'elles étaient tout à fait différentes des garçons : créatures et tempéraments faibles, irrationnels, sans grande profondeur de sentiments.

Les femmes qu'il avait le mieux connues s'étaient montrées plutôt déraisonnables que passionnées. Aussi, s'étant assuré que Teresa était dans le bon chemin, il n'était pas disposé à douter de sa fermeté à y persévérer. En outre, il avait noté l'habileté avec laquelle elle avait évité une nouvelle entrevue avec Lewis. Elle était très capable d'arranger l'affaire à sa volonté.

Lewis cependant avait lu le journal de Tessa et pris sa résolution. Il était ébranlé par l'histoire de cette adoration fidèle et spontanée qui lui avait été ainsi révélée. Il lui semblait qu'il ne devait plus penser à une séparation définitive; car tout l'amour qu'il pouvait donner n'était que peu de chose en retour du sien. Il voulait le lui dire et, comme le train de l'oncle Charles quittait la gare avec vacarme, il lui dit :

— Je ne désire pas la présence de Sébastien pour le moment.

— Eh bien, moi, je la désire, dit Teresa. Son opinion est toujours saine.

Elle expliqua qu'elle avait mis Paulina et Sébastien dans le secret. Paulina lui avait conseillé de partir avec Lewis, mais Sébastien s'opposait fortement à ce départ.

— C'est très aimable de votre part, geignit Lewis.

— Je ne comprends pas ce que vous cherchez, dit Sébastien. Vous la voulez pour femme?

— Oui, dit Lewis.

C'était exactement ce qu'il voulait. Il lui semblait que Tessa avait toutes les qualités d'une épouse : tendre, fidèle, un autre soi-même, la seule créature au monde à qui il demanderait un conseil avisé.

— Mais c'est exactement ce qu'elle ne peut pas être, fit remarquer Sébastien. Vous avez déjà une femme. Elle sera votre...

— Taisez-vous, Sébastien, et vous, Tessa, prenez garde aux voitures!

Le débat fut suspendu, jusqu'au moment où ils eurent traversé Chiswick High Road. Alors Sébastien recommença :

— Mais que sera-t-elle?

Lewis jeta un regard, un appel un peu honteux à Teresa; elle dit que, puisqu'elle ne le suivrait pas, c'était sans conséquence.

— Eh bien! je n'approuve pas du tout cela, dit fermement le jeune garçon. Cela ne vous conviendrait pas, maintenant que vous êtes vraiment presque une dame. Pourquoi ne peut-il trouver quelqu'un comme Linda?

— Je lui conviendrais mieux que Florence, dit Tessa, soucieuse d'être juste pour les deux partis.

— Mais... quelqu'un pourrait-il lui convenir moins que Florence?

— Je le connais si bien.

— Raison de plus pour comprendre que cela n'a aucun sens.

— Elle pensait, je crois bien, qu'il se corrigerait.

— Ça ne lui ferait pas de mal.

Cette conversation ne plut pas à Lewis. Ils parlaient

par-dessus lui, comme s'il eût été absent. L'entrevue n'allait pas selon ses plans, mais que pouvait-il dire devant Sébastien?

— Je voudrais, dit-il, que vous ne parliez pas de moi comme d'un affreux destin que vous ou Florence auriez à supporter.

— Mais, rétorqua Sébastien, c'est ce que vous êtes. J'ai entendu Ike dire une fois qu'il avait toujours eu pitié des femmes de Sanger, mais qu'il avait encore beaucoup plus pitié des vôtres.

— Voyez-vous, Lewis, se plaignit Teresa, vous ne savez pas toujours ce que vous voulez. Sanger, au moins, le savait.

La promenade devenait désagréable. Teresa et Sébastien taquinèrent Lewis tout au long de la route jusqu'à leur arrivée à Kew-Bridge. Mais cette stratégie déconcertante ne fit que le rendre plus obstinément résolu et calma ses derniers scrupules. Enfin, comme ils étaient perchés sur le pont, observant la marée, il réussit à la surprendre.

— Eh bien, lui lança-t-il, allez à l'école! Mais j'ai appris par hasard que vous considériez l'école comme un abominable charnier et que vous vous jetteriez plutôt dans l'abîme fumeux de l'Etna... s'il était là tout près.

Elle reconnut la citation et devint livide de fureur.

— Naturellement... si vous avez lu mon journal...

— Vous n'avez qu'à ne pas le laisser traîner.

— Je sais que c'est folie de ma part. On ne devrait pas s'attendre, dans la maison de Florence, à trouver des gens qui furettent partout...

Elle l'injuria pendant plusieurs minutes et sans jamais se répéter.

— Tout ce langage de poissarde ne me dit qu'une chose...

— Et d'ailleurs le passage sur les charniers était un morceau poétique. Je l'ai écrit pour me soulager.

— Oh! est-ce que votre journal est poésie?

— La plupart du temps.

— Eh bien.. je vous accorde cela... je suis sûr maintenant...

— Si vous aviez des yeux vous auriez pu en être sûr avant, sans avoir besoin de lire mon journal intime.

— Mais j'étais modeste, je ne pouvais me croire sûr.

— De quoi n'étiez-vous pas sûr? demanda Sébastien étonné.

Lewis et Teresa se taisaient; il voulait l'entendre lui dire son amour et elle avait peur. Sébastien les regarda l'un et l'autre et s'exclama dans une profonde surprise :

— L'aimez-vous, Tessa?

— Il le croit, dit-elle gravement.

Lewis parut embarrassé comme si on l'avait accusé d'une effroyable indiscretion. Il n'avait rien à dire pour lui-même. Le long silence qui suivit fut rompu par Sébastien qui déclara vouloir aller à Camden Town. Il trouvait que la conversation avait pris un tour difficile, impossible à soutenir à trois, et un omnibus pour Camden Town arrivait justement sur le pont. Teresa, décidant que la fuite était le seul remède à cette situation, s'écria qu'elle accompagnerait son frère.

— Vous n'avez pas d'argent, dit le prudent Sébastien, et je n'en ai que pour moi.

— J'ai un billet de cinq livres.

— Il vous rendra la monnaie en pièces de deux sous.

— Eh bien! Lewis doit en avoir. Dites, Lewis! Prêtez-moi une demi-couronne.

Lewis, stupéfait, tendit une poignée de monnaie. Elle saisit rapidement une pièce d'argent et sauta dans le bus qui s'était arrêté devant eux.

— Attendez une minute! cria Lewis. Je n'ai pas fini!

— J'ai fini, moi!

Elle fut emportée loin de lui. Lewis, debout sur le bord du trottoir, regarda bouche bée le bus, et la

vit grimper sur l'impériale, ses longues tresses se balançant dans son dos et son petit frère à ses talons. Elle s'éloigna sous le ciel brillant d'avril, passa devant les maisons et les boutiques remplies de monde vers Hammersmith Broadway.

Il se ressaisit à la fin et se mit en route vers Strand-on-the-Green. Mais avant qu'il eût atteint sa maison il changea de résolution. Il n'endurerait pas davantage sa moquerie; il ne fallait pas qu'à son retour de Camden Town elle le trouvât honteusement là. Il partirait, sans un mot, il disparaîtrait et elle pourrait voir quel plaisir ça lui ferait. De toute façon, il détestait l'endroit et il n'y vivrait pas plus longtemps. Aussi il retourna à Chiswick et prit le train pour la ville. Strand-on-the-Green ne le revit pas de huit jours et Florence parcourut la maison comme si la fin du monde était arrivée.

Teresa, elle, fut secouée par les cahots sur l'impériale de l'omnibus et d'abord très malheureuse. Il lui avait été pénible de quitter ainsi Lewis, mais enfin c'était fini. Elle pleura un peu dans le mouchoir propre qu'elle trouva, contre son attente, dans la poche de son manteau. Sébastien la regarda avec compassion, mais ne dit rien jusqu'au moment où ils eurent dépassé Turnham Church. Alors il demanda :

— Sérieusement, vous irez à cette école?

— Je crois. Que m'importe ce que je fais?

— J'espère que vous y apprendrez beaucoup de choses, dit-il.

— Je ne crois pas avoir beaucoup à apprendre. Il n'y a plus rien de remarquable sous la lune.

— C'est de la folie, dit-il.

— Je crois bien. mais c'est mon sentiment.

— L'oncle Robert, dit Sébastien après un long silence, prétend que les jeunes ne peuvent pas savoir ce que c'est que le vrai chagrin.

— Vraiment. Vieil âne idiot! Regardez. Sébastien. Qu'est-ce que c'est que cette drôle de maison?

— C'est l'Olympia où aura lieu ce tournoi militaire dont Ike nous a parlé.

— Oh! J'aimerais voir cela! Croyez-vous que Ike pourra nous y amener avant notre départ pour l'école?

— Nous pouvons le lui demander. Je ne vois pas pourquoi vous appelez l'oncle Robert un vieil âne idiot, Tessa. Il a peut-être raison. Nous ne pouvons pas le savoir. Nous n'avons pas encore été vieux. Quand vous serez plus grande, vous aurez peut-être à traverser des passes plus difficiles que celles que vous avez franchies déjà.

— Oh! non, dit Teresa avec certitude, tendant le cou pour voir une dernière fois l'Olympia qu'elle considérait comme un monument admirable. Je suis sûre que non.

En ceci, sa sagesse l'avait instruite et elle ne connut jamais rien de pire.

LIVRE IV

LES TROIS SE RENCONTRENT

CHAPITRE XX

IL se passa presque une semaine avant que Florence se résolût à rechercher Lewis. D'abord elle ne voulut pas admettre qu'il n'y eût rien d'étrange dans son absence. Il avait des manières incompréhensibles. Il reviendrait. Elle bannit résolument de son esprit le soupçon obsédant qu'il l'avait quitté à jamais. Il était bien assez douloureux, horrible, de savoir que pareille chose était si aisément possible; cela ne pouvait vraiment pas arriver.

Quand après trois jours ses craintes devinrent plus exigeantes et plus vives, elle se raccrocha désespérément à sa dignité. Elle avait dit d'Evelyn Churchill qu'il était dégradant pour une épouse de poursuivre son mari. Elle ne ferait rien. Elle ne ferait pas attention à cette fugue, mais elle parcourait la maison avec une énergie fiévreuse, mécanique, et paraissait toujours écouter quelque chose. Elle avait beaucoup à faire, car Paulina devait être expédiée à Paris avec un trousseau convenable, à bref délai. Une occasion inattendue de la faire accompagner s'était présentée et l'on s'occupait en grande hâte de préparer le départ de l'enfant. Il n'y eut de repos pour personne jusqu'au matin où, poussant des cris perçants, elle fut confiée à la gare Victoria, à ses compagnons de voyage interloqués.

Florence avait refusé d'emmener Teresa et Sébastien

à la gare, craignant une scène sur le quai. Ils l'avaient boudée et elle ne fut pas surprise d'apprendre à son retour qu'ils s'étaient sauvés on ne savait où. Roberto croyait qu'ils avaient dû aller en ville, car Teresa avait mis son plus beau chapeau.

— Oh! soupira Florence, ça ne veut rien dire. Ils reviendront, j'espère.

C'eût été trop que d'espérer qu'ils étaient partis pour de bon, mais elle était heureuse qu'ils eussent quitté la maison pour un moment. Ils étaient un fardeau, les pauvres enfants, bien que depuis quelque temps elle eût été en meilleurs termes avec Teresa, qui était plus polie et plus docile depuis qu'on lui avait fait une sorte de promesse de ne pas l'envoyer en classe avant l'automne.

Dans le hall il y avait une pile de lettres pour Lewis. Quelques-unes d'entre elles paraissaient très importantes. Elle était très ennuyée de ne pas savoir où les lui envoyer. On pouvait évidemment les faire suivre au Hall où le dimanche suivant il devait faire répéter son concert. Florence se dit qu'elle pouvait y joindre une note courtoise où elle s'excuserait du retard à les faire suivre et laisserait entendre qu'il devait donner son adresse. Ainsi elle n'aurait pas trop l'air de le poursuivre; elle aurait agi par simple bon sens. A présent la pile ridicule qui augmentait chaque jour clamait à tout le monde dans la maison qu'elle ignorait où il se trouvait.

A Millicent qui vint la voir dans l'après-midi, elle se crut obligée de donner une explication.

— Voyez! n'est-ce pas stupide de la part de Lewis? Il est parti et il a oublié de me donner une adresse. Que diable vais-je faire de ces lettres? A moins qu'il n'écrive ou qu'il ne vienne, je ne le verrai pas avant la répétition de dimanche.

— Parti, dit Millicent, d'un air ahuri. Où?

— C'est ce que je voudrais bien savoir, gémit Florence avec un rire qui, elle l'espérait, était convain-

cant. Il est parti samedi pendant que j'étais sortie. C'est la créature la plus instable. Je crois plutôt qu'il est allé à la campagne. Ça lui arrive quelquefois quand il travaille, vous savez...

— Mais mon mari l'a vu hier soir, commença Millicent, et elle s'interrompit bouche bée, en attente.

— L'a vu? Où l'a-t-il vu?

Millicent la regarda pendant une seconde et dit :

— En train de souper au Savoy. Il n'a pas l'air d'avoir quitté la ville, n'est-ce pas?

— Non. Seulement c'est drôle qu'il n'écrive ni ne téléphone pour ses lettres.

— Très drôle.

— Etait-il seul, savez-vous?

— Oh! non. Avec des gens qui avaient l'air de Juifs. Hope dit qu'ils l'étaient, du moins les hommes en avaient l'air.

— Oh! oui, il connaît des tas de Juifs, dit Florence immédiatement. Venez vous asseoir au jardin. Il y fait très bon.

Elle se disait qu'elle cacherait mieux sa souffrance au jardin. Elle s'était sentie si malheureuse ces jours derniers qu'elle croyait presque que l'anxiété et la dépression se lisaient sur les murs de sa charmante maison comme on y voit l'humidité. Cette jeune femme curieuse s'en apercevait sûrement. Elles allèrent dans le jardin, s'assirent sous le mûrier, et Florence essaya de reprendre l'attitude d'une épouse tranquille et confiante. Elle avait découvert récemment que Lewis n'était pas entièrement à blâmer pour son attitude envers sa sœur. Millicent pouvait être très agréable quelquefois. Cet après-midi elle était insupportable. Rien ne l'intéressait. Elle restait assise, jouant avec ses perles et regardant devant elle avec un petit sourire, tandis que Florence s'efforçait péniblement, comme un bœuf qui tire la charrue, de parler de politique et d'art; et même elle descendit jusqu'à de petites histoires mondaines pour éviter une discussion

sur la famille. Enfin, après un silence prolongé, Millicent dit :

— J'espère que vous avez tancé Lewis pour la façon dont il s'est conduit à cet opéra de Sanger. Vous ne m'en voulez pas d'être franche, n'est-ce pas? Il faudrait lui faire comprendre qu'il ne doit pas se tenir comme ça. Tout Londres en parle.

« Tiens, pensa malignement Florence, vous voulez dire que vous en parlez à toute la ville. »

A voix haute elle dit que Lewis était porté à étaler ses opinions un peu trop franchement.

— Un peu. Si vous entendiez les Leyburn! Evidemment la grossièreté rapporte quelquefois. Mais elle doit être judicieuse et ne pas tomber à faux. Il parle tellement à tort et à travers. Il a toujours été ainsi. A sept semaines, il était malade rien que de penser à son riche parrain! Il n'a pas changé depuis.

Et Florence apprit que les Leyburn ne l'inviteraient jamais plus chez eux; qu'une cabale se montait contre l'exécution de sa *Symphonie en Trois Tons*, que même le vieux sir Bartlemy disait ne pas pouvoir supporter le jeune Dodd plus d'une demi-heure à la fois.

Tout ceci fut dit sur un ton d'ironie légère, auquel il était très difficile de répondre. Millicent s'en tenait avec soin aux limites permises à la franchise d'une sœur. Ce ne fut que lorsqu'elle toucha à des scandales non professionnels que Florence put protester.

— Vous savez, dit Millicent, il ne devrait pas se montrer avec tous ces affreux Juifs ni avec ces affreuses femmes que fréquentent ces affreux Juifs. Cela fait mauvaise impression. Naturellement on sait pourquoi il hésite à vous présenter ses amis; en fait, certains d'entre eux ne sont même pas présentables, mais cela donne une sorte de confirmation aux choses ridicules que disent les gens... Là encore je dois dire...

— Que devez-vous dire?

— Oh! je dis toujours ce que je pense. Mais si vous ne voulez pas entendre la vérité...

— Je ne veux pas entendre des commérages oiseux.

— Des commérages! ma chère. Il ne me viendrait même pas à l'esprit de vous répéter des commérages. Je sais combien vous êtes au-dessus de cela. Croyez-moi, je ne vous dis pas la moitié de ce que j'entends, pas le quart. Tout de même, laissons tomber le sujet si vous le trouvez pénible. A propos, j'ai lu dans les journaux que le bébé de la petite Mme Birnbaum était né.

— Oh! vraiment, je ne le savais pas. Quand? Dimanche? J'aurais dû m'en inquiéter. Il faut que j'aille les voir.

— Mariés depuis un an, n'est-ce pas?

— Bien près, calcula Florence.

— Hum! C'est plutôt stupide de la part des gens de dire que l'enfant n'est pas de Birnbaum, ne croyez-vous pas? Par ce que vous m'avez dit, je crois qu'ils formaient un couple assez uni.

— Dit-on cela? s'écria Florence indignée. C'est la bêtise la plus cruelle, la plus scandaleuse. C'est méchant! C'est ma cousine, vous savez, une fille de Sanger.

— Je sais. C'est cela. Les gens ont trouvé le nom. Il y a aujourd'hui une belle légende sur son compte. Personne ne peut croire qu'aucune de ses filles puisse être tout à fait... L'opinion générale est qu'il avait une sorte de harem dans cet endroit, en Autriche, et vous savez, la rumeur sur ce Birnbaum dit... Enfin... il faut les entendre pour les croire. Non que j'y ajoute entièrement foi, n'est-ce pas.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Je ne puis croire qu'il y ait grand mal à dire d'Antonia. C'était une petite personne très sauvage avant son mariage, mais elle s'est tout à fait assagie.

— Bien sûr, vous êtes allée là-bas avec votre oncle, n'est-ce pas? et vous n'avez pas trouvé de harem à ce que je crois.

— N... Non, dit Florence, puis d'une voix plus ferme : Oh! non.

C'est ridicule ce que disent les gens, n'est-ce pas? Et vous avez marié votre petite cousine tout de suite à Birnbaum, n'est-ce pas? Était-il déjà là ou bien d'où est-il sorti? Et, évidemment, c'est là aussi que vous avez rencontré Lewis. Je suis sûre que nous devons nous réjouir que ce soit vous que Lewis ait épousée et non votre cousine. Je ne pense pas que nous ayons accueilli dans la famille le cirque Sanger avec l'empressement que nous vous avons montré, ma chère.

Florence était trop en colère pour répondre, et Millicent à ce moment lui demanda si elle avait vu le bébé.

— Je dirai à tout le monde que vous l'avez vu, dit-elle, et qu'il ressemble autant qu'il est possible à Birnbaum. Nous devons soutenir autant qu'il est possible la réputation de la famille. A propos, vous êtes-vous débarrassée de l'autre fille, celle qui est laide?

— Teresa?

— Oui, Teresa. Qu'est-ce que vous en avez fait? Elle n'est pas partie pour Paris avec la petite, n'est-ce pas?

— Je ne sais que faire d'elle. Elle est délicate. Je doute qu'il faille l'envoyer à l'école. Elle a d'étranges faiblesses...

— C'est dommage. A votre place je courrais le risque de l'y envoyer. De quoi souffre-t-elle? Du cœur? Dans ces écoles on prend grand soin des cardiaques.

Et Millicent remettant ses gants dit pensivement :

— Il ne sera pas aussi facile de lui trouver un mari qu'à la jolie petite Birnbaum. Allons! il me faut partir. C'est si agréable de vous avoir vue, ma chère.

Elle se leva et Florence la suivit à travers la maison, expliqua combien Teresa était enfant pour son âge, combien elle était peu développée.

— Elle a près de seize ans, n'est-ce pas? dit Millicent, s'arrêtant sur le seuil de la porte. Je ne serais pas du tout surprise qu'elle en sût long, malgré tout ce que

vous dites, Florence; au revoir. La prochaine fois que vous perdrez Lewis, mettez une annonce. Je le ferais à votre place. Vous savez... la colonne des affligés...¹. « Revenez! Tout oublié et pardonné. » Vous pourriez essayer par les Birnbaum. Et elle partit, marchant légèrement le long du chemin qui côtoyait le fleuve, tandis que Florence qui la regardait fixement réfléchissait sur le caractère repoussant de saleté que prenaient rétrospectivement les affaires Sanger. La Karindehütte, depuis qu'elle faisait l'objet des commérages de Londres, ne paraissait vraiment pas valoir mieux que... que ce que Linda avait dit. Elle rentra dans la maison et regarda de nouveau les lettres. Elle décida qu'il valait mieux tenter de recourir aux Birnbaum, non qu'il y eût le plus petit atome de vérité dans les odieuses suppositions de Millicent, mais si Lewis dînait avec des Juifs il était très possible que Jacob fût en mesure de le retrouver. Elle irait porter des fleurs à Tony et resterait un peu avec elle; ce n'était pas plus qu'un simple devoir. Elle se bornerait à dire qu'elle n'avait pas d'adresse où faire suivre les lettres. Tony le répéterait à Jacob, Jacob à Lewis, et Lewis écrirait peut-être.

Elle parti pour Lexham Garden portant un gros bouquet d'iris, mais la chambre d'Antonia était déjà tellement remplie de fleurs qu'il restait à peine de la place pour en mettre de nouvelles! C'était une chambre bizarre, d'un luxe et d'une richesse écrasants, et cependant sale et mal tenue, avec cette espèce de désordre malpropre où les Sanger se sentaient le mieux chez eux. Même la garde de l'accouchée n'avait pu réussir à lui donner l'air d'une chambre de malade. Il y avait un piano dans cette chambre. Plusieurs carafes et un malaxeur étaient mêlés aux flacons pharmaceutiques sur

1. Les journaux de Londres possèdent une colonne spéciale où l'on publie des annonces relatives aux parents ou aux amis disparus. Cette colonne s'appelle « Agony column ».

la cheminée, de la cendre de cigares était répandue un peu partout.

Antonia, qui paraissait très bien portante et radieusement belle, était couchée dans un lit énorme. Son couvre-pieds de satin disparaissait sous les livres, fruits, bonbons, cigarettes et babioles que Jacob lui achetait chaque fois qu'il sortait. A la vue de Florence, elle poussa un cri de joie.

— Oh! ma chère! Pourquoi n'êtes-vous pas venue plus tôt? Avez-vous vu mon drôle de bébé?

— Chère Tony, comment vous sentez-vous?

— Avez-vous vu mon petit garçon? Oh! il est laid! Holà! Rachel! Amenez le *bübchen*.

— Attendez un peu, répondit une voix gutturale d'une chambre voisine. Dans trois minutes je l'apporterai.

— Oh! Florence. Il me tardait de vous le montrer. C'est la chose la plus laide que vous ayez jamais vue. Ike dit qu'il ne peut pas être à moi, tellement il est laid. Je crois qu'il ressemble d'une façon extraordinaire à son papa, mais je suis trop bien élevée pour le lui dire. Enlevez ces horribles vêtements de dessus cette chaise et asseyez-vous.

— Ma chérie! Comment allez-vous?

— Oh! je suis très bien. Je ne me suis jamais mieux portée. Mais je me sentais bien drôle dimanche, vous savez, je n'aurais jamais cru que ça durerait aussi longtemps. J'ai commencé à me sentir toute chose après le déjeuner, et naturellement je me suis dit que le *bübchen* allait arriver d'un moment à l'autre. La vieille Rachel n'était pas venue parce qu'elle ne savait pas si elle devait venir avant lundi. Ike était sorti, et vous savez je suis tellement timide avec les domestiques de cette maison : ils ont l'air si fiers. Je ne voulais pas leur dire ce que j'avais, et il n'y avait personne à qui je puisse le dire, sauf Lewis.

— Lewis!

— Oui. Il était encore au lit avec la migraine, parce

qu'il était rentré trop tard la nuit précédente. Je me mis à errer dans la maison. J'étais dans un affreux état d'esprit. Puis je me sentis un peu mieux, et je me demandai si cela ne me ferait pas du bien de sortir faire un tour en omnibus. Et puis je me suis sentie de nouveau malade; c'était vraiment affreux! J'étais tellement désespérée à la pensée que mon bébé serait né avant que Ike ou personne soit venu à mon aide que je montai éveiller Lewis. Oh! il a été si gentil! Vous ne pouvez pas imaginer comme il a été gentil! Il se leva à l'instant, s'habilla en deux secondes, envoya une des domestiques chercher Rachel, une autre Ike, et une troisième le docteur, parce que nous ne connaissions le numéro de téléphone d'aucun; deux nuits auparavant Ike avait jeté le bottin par la fenêtre pour chasser un chat. Puis il descendit me faire une tasse de thé. N'était-ce pas bien de sa part? Il me raconta de drôles d'histoires, comment Ike avait voulu une fois engager un cuisinier chinois. Oh! il sait être gentil quand il veut! J'étais un peu effrayée, mais je ne pouvais pas m'empêcher de rire. Alors Ike et Rachel et tous les domestiques arrivèrent en coup de vent. Ce ne fut fini que tard dans la soirée. Je fus beaucoup plus mal après, mais heureusement je n'avais pas su que je le serais. Lewis et Ike restèrent avec moi un long moment pour me réconforter et ils me chantèrent des passages d'*Othello*. Rachel chanta aussi. Elle a une jolie voix, bien qu'elle soit garde d'accouchée. C'est la cousine germaine de Jacob, vous savez. Il a de drôles de cousins. Le frère de Rachel tient une boutique de prêteur sur gages dans Old Kent Road, mais il est très riche.

Elles furent interrompues par l'entrée de Rachel qui apportait le bébé d'Antonia. C'était une vieille Juive malpropre, on aurait dit qu'elle avait revêtu le costume d'infirmière par erreur. Mais elle n'en était pas moins très réputée et Jacob avait su ce qu'il faisait en s'assurant ses services.

— Regardez-le, Florence, dit la jeune mère d'une voix chantante, n'est-ce pas une horreur?

C'était assurément un vilain bébé; il ressemblait à Birnbaum d'une manière si ridicule que Florence se mit à rire. Elle le pinça gentiment avec une tendresse jalouse et maladroite. En principe elle n'aimait pas les bébés encore trop petits pour se traîner sur le ventre, babiller, être amusants. Elle trouvait les tout petits un peu monotones. Naturellement elle désirait elle-même avoir un bébé, mais c'était là une autre affaire.

— Il a beaucoup de cheveux, dit-elle.

— Oui. Mais Rachel dit qu'ils tomberont, répondit tristement Tony. Ce sera pire encore quand il sera chauve.

Et elle le pressa contre son cœur, l'embrassa sur le sommet de sa tête menacée et lui murmura à l'oreille quelques mots tendres qu'on n'entendit pas.

Il était clair qu'elle voyait en lui la plus grande merveille du monde. Quelque chose dans le visage de Tony blessa Florence d'une manière presque intolérable; elle ne pouvait regarder ce visage. Elle se leva et erra dans la pièce, regarda les Gainsborough que l'ami de Jacob avait collectionnés. Au bout d'un instant elle demanda :

— Mais, est-ce que Lewis est ici?

— Lewis? dit Antonia, mais oui. Vous ne le saviez pas?

— Ma chère Tony! Lewis est très fatigant. Il a quitté la maison la semaine dernière et oublié de me donner une adresse. Je n'avais pas la moindre idée où il pouvait être.

— Florence!

Antonia ouvrait de très grands yeux.

— Vous ne saviez pas! Mais quand Tessa et Sébastien sont venus ici ce matin, sûrement...

— Ils sont venus?

— Mais oui. Vous ne le saviez pas? Ils sont sortis

avec Lewis et Ike pour aller au récital Stavgröd. Ils vont arriver d'un moment à l'autre.

— Je regrette qu'ils soient venus. Je n'avais pas idée de cela. J'espère qu'ils ne vous ont pas fatiguée?

— Mais c'est très bien. Je vois des tas de gens, n'est-ce pas, Rachel? Nous avons donné un dîner ici hier soir. Mais que penser de Lewis qui oublie de vous dire où il est! Sûrement Tessa et Sébastien le savaient, n'est-ce pas?

Florence ne put le lui dire. Au fond de son cœur elle croyait qu'ils le savaient et que toute la famille de Sanger complotait contre elle derrière son dos. Mais la vérité est qu'ils n'en avaient rien su. Ils étaient allés à Lexham Garden par pure fantaisie et personne n'aurait été plus surpris d'y trouver Lewis que ne le fût Teresa qui désirait sincèrement ne pas le rencontrer sur son chemin.

Florence essaya de se retirer avant la rentrée du concert; elle sentait qu'elle pourrait difficilement se contenir. Mais elle ne put partir à temps. On entendit un remue-ménage joyeux dans le hall pendant qu'elle disait au revoir à Antonia, et tous firent joyeusement irruption dans la chambre.

Jacob entra le premier, vaniteux, gonflé d'orgueil d'avoir une femme charmante et un fils laid à faire peur, jeta une nouvelle brassée de cadeaux sur le lit déjà chargé, embrassa Tony, le bébé, sa cousine Rachel, embrassa presque Florence quand il découvrit sa présence. Derrière lui venaient Lewis, Teresa, Sébastien, Nils Stavgröd et quelques étranges amis aux voix rauques et aux manières joyeuses. Florence fut effarée par tout ce bruit et ces rires et elle commença à plaindre Antonia. Mais elle n'avait pas lieu de se tourmenter. Antonia pouvait supporter plus que cela. Elle mit un châle sur sa poitrine blanche et sur son bébé, serra la main à tout le monde et pria Jacob de faire apporter des cocktails. A Lewis elle dit sévèrement :

— Pourquoi n'avoir pas dit à votre pauvre femme que vous veniez ici? Elle ne savait pas où vous étiez.

Lewis expliqua qu'il avait quitté la maison pour s'éloigner de sa femme. Il avait lancé un regard à Florence en entrant, un regard étincelant, sinistre, lugubre, et maintenant il paraissait résolu à ignorer sa présence. Elle dit avec calme :

— Je voulais seulement faire suivre les lettres. Il y en a un bon nombre qui l'attendent. Venez, enfants! Je crois qu'il vaut mieux que nous partions. Il n'est pas bon, je pense, pour Antonia qu'il y ait une telle foule dans la pièce.

— Ça n'a pas d'importance, s'écria Jacob. Elle adore la compagnie, n'est-ce pas, mon ange?

— Je ne le défends pas, intervint Rachel, un peu de compagnie, cela égaie, *nicht wahr* ¹?

Et voyant qu'elle ne pouvait emmener les enfants, Florence resta. Mais elle s'assit un peu en dehors du cercle des autres et elle réussit par son attitude à montrer qu'elle n'était pas des leurs. Avec un dégoût qui augmentait elle écouta leur conversation. Tony plaisantait avec les hommes et la vieille Rachel, avec de petits rires enroués, disait à l'occasion des anecdotes qui ne sortaient pas du domaine de son métier. Et jusque dans les réflexions hardies et puériles lancées par Teresa et Sébastien il y avait le même désir de parade.

Florence voyait dans toute sa splendeur la noble et tranquille beauté de la maternité d'Antonia; dans cette pièce c'était la seule bonne chose. Mais personne ne respectait cette beauté, et tous, dans leur langage, la profanaient. Florence se demandait comment elle avait jamais pu trouver leurs discours naïfs et amusants. Tony faisait à Stavgröd un récit détaillé de son séjour forcé à la chambre, sans doute pour lui expliquer son absence à son concert. Tous exprimèrent bruyamment

1. N'est-ce pas?

leur regret, qu'elle n'eût pu y assister. Stavgröd avait très bien joué la *Sonate à Kreutzer*.

Selon Lewis, il ne la jouerait jamais mieux.

— Oh! mon Dieu! Et je ne l'entendrai pas?

Antonia tourna ses yeux enchanteurs et sauvages vers le jeune homme blond, qui pâlit aussitôt d'admiration.

— Je serai très heureux... murmura-t-il. N'importe quand... maintenant... si Madame n'est pas fatiguée.

Madame le récompensa d'un autre de ses troublants sourires et Jacob ouvrit le piano. Lewis et Sébastien se disputèrent un peu pour savoir qui jouerait, mais Lewis l'emporta, car il affirma qu'il connaissait le morceau.

C'était une musique surprenante; Florence, pendant un moment, ne put s'empêcher d'écouter, malgré ses ennuis. Mais c'était plutôt Lewis que Stavgröd qui retenait son attention. Il jouait rarement du piano et elle ne l'avait jamais entendu en jouer comme il le faisait en ce moment. Il connaissait sûrement la sonate. Dans la façon dont il jouait il y avait une singulière passion, et une tristesse qui lui arrachait les fibres du cœur, comme si elle avait été elle-même un instrument sous ses doigts habiles et cruels. En outre, il lui donna l'impression d'une force contenue; elle sentit qu'il avait maîtrisé toute émotion, au point de pouvoir la faire servir à ses propres fins. Qu'il eût pu faire cela était outrageant. Elle le savait dur, sensuel, instable. Ce n'était pas son affaire de créer aussi facilement de la beauté. Jouer comme cela demandait de la noblesse de pensées et un ferme idéal. Mais alors, ceci était sa vie véritable. Et tous étaient ainsi. Elle les observa comme ils écoutaient la musique; même la vieille Rachel, grossière et laide comme elle était, avait une sorte de rayonnement sur son visage, tandis qu'appuyée contre la porte elle regardait le violoniste en souriant. Teresa et Sébastien étaient immobiles et attentifs. Jacob avait oublié sa femme et son enfant, il était parti loin d'eux

et regardait fixement à travers la pièce obscurcie par la fumée si derrière la fenêtre, parmi les arbres sombres du jardin, il n'apercevait quelque vision perdue. Et Tony, bien qu'elle pressât son bébé dans ses bras, laissait vagabonder son esprit. Ses beaux yeux avaient un regard plein de pensées, tourné vers sa vie intérieure. Pour tous ces gens-là, la musique était la première des choses. C'est pourquoi ils en parlaient comme si personne d'autre qu'eux n'en avait eu le droit. Florence, autrefois, les avait tous aimés, trop bien; maintenant qu'elle les comprenait mieux, ils l'effrayaient. Elle voulut les provoquer, leur montrer son pouvoir, les rappeler à ce monde de nécessités et de compromis qu'ils ignoraient superbement, mais avec lequel ils devraient compter plus tard. Après tout elle était la plus forte. Elle avait l'ordre et l'autorité de son côté. Ils n'étaient rien qu'une poignée de rebelles. Il lui fallait faire quelque chose immédiatement qui montrât qu'elle était plus forte qu'eux. Quand la musique fut finie, Florence se dressa et tous parurent s'être rendu compte de son émotion. Ils se turent et l'observèrent avec curiosité comme elle disait au revoir à Antonia. Seul Lewis, assis sur le tabouret du piano, lui tournait le dos et continuait de tapoter, mais elle savait qu'il écoutait :

— Au revoir, Tony, dit-elle, je vous amènerai Teresa avant son départ. C'est notre prochain départ, vous savez. Elle part pour l'école à Harrogate au lendemain du concert de Lewis.

C'était la date la plus rapprochée à laquelle Teresa pouvait partir. Florence achevait de boutonner ses gants pour laisser à sa bombe le temps de produire son effet. Teresa devint très pâle, mais elle ne fit aucune protestation. Lewis s'arrêta de jouer, se retourna d'un coup sur son tabouret et demanda à sa femme :

— Elle part aussi tôt que cela?

Son regard troubla Florence, mais elle réussit à dire avec fermeté :

— Dès que je pourrai l'embarquer.

— Quand avez-vous décidé cela? demanda-t-il d'une voix très basse :

— A l'instant, répondit-elle, soutenant son regard. Il fit une grimace et se tournant vers Teresa :

— Elle dit toujours la vérité, fit-il.

Il se leva et les accompagna dans le hall. Il prit son chapeau, et Florence, surprise, lui demanda s'il avait l'intention de revenir à Chiswick.

— A l'Etable d'Argent? dit-il. Oui, je n'ai pas de temps à perdre.

Ils descendirent les escaliers et goûtèrent, après la chaleur et les fumées de cette chambre en désordre, la fraîcheur de cette soirée de printemps.

A mi-voix, Florence dit :

— Vous ne croyez pas qu'en revenant vous pourrez changer mes plans au sujet de Teresa? Je vous en avertis, ce n'est pas la peine.

— Tessa! Il sourit un peu et regarda par-dessus son épaule Teresa qui se traînait distraitement derrière eux avec son jeune frère. Oh! Tout est réglé pour elle maintenant, n'est-ce pas, Tessa?

— Quoi? demanda-t-elle nonchalamment.

— Tout est réglé pour vous, n'est-ce pas?

Elle ne répondit rien. Elle secoua la tête pour exprimer une frayeur muette et les regarda tous deux comme pour se demander ce qu'il faudrait endurer de leur part. Elle se sentait fatiguée, elle avait envie de bâiller; elle marchait auprès d'eux sans faire grande attention où elle allait. A un carrefour, elle faillit se faire écraser sous les roues d'un taxi. Aussitôt, l'exaspération que ses aînés avait amassée se déversa sur elle en un flot de reproches. Elle dut marcher entre eux, agitant doucement ses paupières sous leurs remontrances — furieuse et effrayée.

— Pourquoi ne regardez-vous pas où vous allez? hurla Florence.

— Il y a des moyens plus élégants de se suicider, lui dit Lewis.

— C'est de l'insouciance pure.

— On dirait que vous ne savez pas vous conduire dans la rue.

— Une enfant de cinq ans aurait plus de sens.

— Et tellement irréfléchie! Gâter notre jolie promenade.

CHAPITRE XXI

LES jeunes Sanger ne pouvaient jamais se faire complètement à l'énorme importance qu'on attachait aux concerts à Strand-on-the-Green. Cela tenait à ce que, jusqu'à présent, ils avaient à peine saisi la différence entre la vie publique et la vie privée. Le passage de l'une à l'autre avait été, autrefois, moins sensible. Ils avaient été habitués à vivre pour ainsi dire sans réserve, allant du vacarme de leur maison au vacarme de l'Opéra, sans grand changement d'atmosphère. Ils n'avaient pas connu ces toilettes spéciales, ces préparatifs, ces façons étudiées de se présenter dans le monde.

Leur cousine, au contraire, avait un maintien particulier pour salles de concert, une attitude tranquille, sérieuse, attentive, qui parfois, dans les grandes occasions, apparaissait de très bonne heure le matin, comme si elle répétait en elle-même. Des signes de cette attitude apparurent une semaine avant l'exécution de la Symphonie Dodd. C'était là, naturellement, la chose la plus importante qui fût jamais arrivée. Une atmosphère solennelle imprégna cette journée. Ce fut une trêve, où l'impertinence, devenue plus dure, de Teresa et de Sébastien s'atténua; ils allèrent, de leur propre mouvement et de bonne heure dans la soirée, se laver la figure et revêtir leurs plus beaux habits, soins auxquels il fallait d'ordinaire qu'on les traînât.

Florence avait dit à Teresa de mettre sa robe blanche

neuve. C'était une robe simple, en mousseline brodée; on y avait mis des manches pour cacher les coudes pointus de Teresa, et un col très haut qui cachait les salières de son cou d'enfant. Un ruban blanc faisait le tour de la robe, en cet endroit où il était à espérer que Teresa aurait un jour une taille, et des nœuds également de couleur blanche attachaient sa tresse de cheveux blonds. Elle portait des souliers vernis, aux boucles d'acier, et des bas noirs en soie épaisse. Tout cet appareil devait servir pour les fêtes scolaires et les concerts. Cela lui allait à peu près aussi bien qu'à la Sybille de Delphes, à qui elle ressemblait de si près. Son manque de développement exagérait tout ce qui en elle était disproportionné; sa maigreur disgracieuse due à sa croissance rapide, et la timide et brusque noblesse de certains de ses gestes. Elle jeta un coup d'œil un peu triste au miroir et ne put s'empêcher de se dire qu'elle avait l'air d'une folle.

— Dieu dans sa sagesse vous a donné cette figure, dit-elle à son image, et Florence dans sa sagesse vous a donné cette robe; mais ils ne s'entendent pas à travailler en équipe. Et ni l'un ni l'autre n'a consulté vos sentiments. Ce n'est pas votre beauté, ma fille, qui vous donnera de l'ennui en ce monde.

Elle en était à un point tel de souffrance que tous les maux avaient même valeur. Ces habits qu'elle détestait, la certitude désolante d'aller à l'école, l'effort de décision qu'elle venait de faire, la perte de son foyer, la séparation d'avec les gens qu'elle aimait et comprenait, la répercussion de cette terreur et de ce choc épouvantable qui n'avait cessé de la hanter depuis la nuit de la mort de Sanger, tout cela l'oppressait d'un poids égal. Rejeter son amour de son cœur et de sa vie avait été un effort si monstrueux et si contre nature que toutes ses raisons de vivre étaient parties avec lui. Son instinct de révolte était mort; elle n'avait plus aucun désir; et elle se disait avec un étrange soulagement qui la surprenait, qu'il lui serait tout à fait

facile, à l'avenir, de faire ce qu'on lui dirait et d'aller où on l'enverrait. Comme elle ne désirait rien, elle ne craignait rien, sauf la douleur physique qui l'assaillait si souvent. A présent, son principal souci était de supporter cette douleur sans se plaindre. Les crises étaient épouvantables, mais elle n'en voulait rien dire à personne. La maladie, quelle qu'elle fût, était à ses yeux un peu honteuse. Le cirque Sanger ne l'avait jamais tolérée, et Kate était la seule qui sympathisât avec les peines et les douleurs. Cette maladie surtout, cette ennemie impitoyable qui prenait complètement possession d'elle, qui conquérait son esprit et la transformait, la réduisait à n'être plus qu'un corps torturé, paraissait basse à Teresa, comme s'il y avait eu quelque indécence dans la laideur d'une pareille lutte. Elle s'efforçait de n'y jamais penser, mais elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver quelque frayeur à l'idée qu'on la ferait courir à l'école d'un bout à l'autre de la journée. Maintenant quand elle devait courir il lui semblait qu'elle allait mourir.

Dans le dos de sa robe, elle ne pouvait atteindre deux boutons trop éloignés. Lever les bras lui faisait mal. Elle descendit pour se faire aider. Dans la chambre de sa cousine elle trouva Lewis à sa toilette, ses cheveux rouges tout ébouriffés. Il avait mis une chemise neuve et il était frémissant, mais patient, tandis que sa femme arrangeait sa cravate. Tous deux avaient l'air égaré, et cependant en meilleurs termes qu'ils ne l'avaient été depuis des mois. L'excitation du moment était telle qu'ils n'avaient pas le temps de penser à leurs griefs. Dans les moments d'animation, Florence paraissait toujours à son avantage. Sa belle toilette en lamé d'argent, et un châle chinois resplendissant étaient jetés sur le lit, et elle s'empressait, vêtue d'un jupon de soie, fourreau étroit pour sa beauté souple et svelte. Ses cheveux rejetés en arrière flottaient doucement comme des nuages sur ses bras blancs et sur ses épaules. Le dévouement chez elle était aussi délicieux que rare;

ses deux compagnons avaient conscience de ce charme. Ils la regardaient avec de grands yeux en une admiration muette, mais non cachée, saisis par le plaisir immédiat qui vient de la contemplation de la beauté, et qui était le plus grand besoin de leur nature. Lewis surtout ne pouvait quitter Florence des yeux; il était nerveux et préoccupé et redoutait en secret le travail qu'il aurait à faire ce soir. Il tremblait devant l'effort. Elle était l'image rassurante et consolante du repos. Il y avait une sorte de vague reconnaissance dans les regards qu'il lui lançait. Teresa s'aperçut qu'il était une fois encore à demi ensorcelé et se demanda si l'on assisterait bientôt à une nouvelle période de réconciliation. Elle jugea l'empire que Florence avait si visiblement sur les sens de Lewis, et elle y opposa l'inévitable esprit de révolte qui était en lui, la rancune, la rébellion contre toute domination qui avait rendu leur histoire si orageuse. Elle pensa :

— Désire-t-elle qu'il lui revienne? Elle pourrait l'avoir un peu, tandis qu'il se reposera après le concert.

Elle n'éprouvait aucun chagrin personnel à l'idée qu'ils pourraient se réconcilier; de pareilles pensées la troublaient peu dans la bonne tombe qu'elle se creusait pour elle-même avec tant de soin. Ce n'était pas dans son tempérament d'être jalouse de la beauté de sa cousine; elle ne pourrait jamais envier une qualité qui enrichissait le monde. Elle ne craignait pas non plus de faillir à sa résolution, puisqu'elle ne verrait plus Lewis. Il ne reviendrait plus à Chiswick après le concert; il coucherait cette nuit-là en ville et le lendemain il partirait pour l'étranger. Il avait dit qu'il ne savait pas où il irait et tout le monde avait parfaitement compris qu'en aucun cas il ne reviendrait. Florence avait eu l'air d'acquiescer. Personne ne pensait sérieusement qu'elle le rejoindrait plus tard, et cette cordialité tendre et soudaine embarrassait beaucoup Teresa qui n'y trouvait pas de cause. Elle ne pouvait s'expliquer en aucune façon la générosité avec laquelle

on traitait toujours Lewis, malgré l'énormité de ses fautes, si ce n'est comme preuve de cette puissance de pardon qu'elle avait appelé *bonté*¹ devant Charles, de cette bienveillance continue et noble, que, croyait-elle fermement, possédait sa cousine.

— Voilà, dit Florence achevant le nœud de la cravate, aplatissez vos cheveux et arrangez-vous. Que voulez-vous, Teresa?

— Ma robe.

— Vous ne pouvez vraiment pas attacher votre robe. Venez ici.

— Est-ce que ça va? demanda Lewis après s'être servi de la brosse qu'elle lui avait donnée?

— A peu près, dit sa femme.

— Vous avez l'air d'un veau enguirlandé qui va au sacrifice, lui dit Teresa.

A l'instant elle regretta ce qu'elle avait dit. C'était beaucoup trop vrai. Il avait en effet l'air d'une bête qu'on traîne, muette, à l'abattoir, et tous ces préparatifs de fête renforçaient cette impression.

Elle s'exclama pour l'encourager :

— Ce sera bientôt fini, vous savez.

— Dans très peu de temps, concéda-t-il avec une expression peu aimable. Où serons-nous tous à cette heure-ci demain? Vous réciterez la table de multiplication avec d'autres jeunes filles, Tessa, et je serai... Dieu sait où!

Ceci n'était pas tout à fait exact, car Teresa savait où il serait. Il lui avait dit, en particulier, qu'il prendrait au matin un bateau pour Bruxelles au cas où elle serait disposée à s'échapper de la maison et à le rejoindre; elle avait écouté cette proposition avec l'obstination muette, l'attitude boudeuse et résolue qui était son dernier moyen de défense. Mais elle ne souligna pas l'inexactitude des paroles de Lewis. Elle sentit que l'allusion au veau enguirlandé l'avait touché

1. En français dans le texte.

et elle se dit qu'il avait raison de lui faire une réponse peu aimable. Elle fit entendre seulement un murmure approbatif et mélancolique, puis se retira. Elle avait à peine fermé la porte derrière elle que Lewis, à moitié habillé, comprit brusquement la vérité. Il n'était pas, ce soir-là, tout à fait dans son bon sens. Il pouvait à peine croire qu'il lui avait dit adieu, qu'une chose impossible à imaginer avait eu vraiment lieu, qu'ils ne se parleraient jamais plus l'un à l'autre. Un instant, il resta pétrifié puis, se tournant vers Florence, il dit :

— Je ne verrai jamais plus Tessa!

— Non, dit-elle, d'un ton léger, sauf, naturellement, à travers la salle de Regent's Hall. Vous pouvez nous faire un salut particulier, si vous voulez. Vous... Vous ne me verrez plus longtemps non plus, vous savez.

Elle lui jeta un regard de côté. Il était plongé dans ses pensées, et il répondit comme en un rêve.

— Non, je ne le crois pas.

Il voulait tout lui dire : elle avait été si aimable toute la journée. Il était saisi par un désir soudain et violent de parler ouvertement avec elle, de lui mettre toute la vérité sous les yeux; il espérait qu'en disant la vérité les choses s'arrangeraient. Et pour lui, la vérité c'était l'histoire de la bonté de Tessa, de sa douce et profonde fidélité.

Il y avait eu quelque bassesse et de l'hostilité entre eux trois, mais la véritable Tessa n'en avait pas été touchée et il était près de croire qu'il n'en resterait rien si l'on faisait la lumière. Il partait. Il lui fallait laisser derrière lui son amour. Il lui semblait qu'il pourrait le supporter si Florence voulait seulement le comprendre. Il se retourna et lui dit avec une tendresse nouvelle et pleine de gravité :

— Je voudrais que vous soyez meilleures amies, Tessa et vous... que vous l'aimiez. Elle le mérite. Tous ceux qui la connaissent vraiment l'aiment, je crois. Si vous pouviez savoir comment elle parle de vous, comme elle vous admire... vous... vous ne pourriez pas vous

en empêcher. Je ne crois pas que vous compreniez tout à fait combien... combien elle est bonne.

— Non... Je ne le comprends pas tout à fait, dit-elle avec une amertume que dans son ardent appel il ne remarqua pas.

— Je ne peux pas supporter l'idée de partir et de la laisser avec ceux qui ignorent cela, dit-il simplement. Essayez, je vous en supplie, Florence! Je sais que je suis un mauvais avocat. Je sais que je me suis très mal conduit envers vous. C'est une histoire lamentable et il vaut mieux que je m'en aille, car je n'ai fait que vous rendre malheureuse et j'aurais continué. Mais je sens que ce que j'ai fait de pire c'est de vous avoir en quelque sorte jetées Teresa et vous l'une contre l'autre. Car vous devriez vous aimer. Ma faute la voilà! Je n'ai pas parlé clairement. Vous comprenez... je l'aime tant, tant! J'ai besoin de savoir qu'elle sera heureuse, et maintenant il faut que je vous la laisse et vous la traitiez comme si elle était une ennemie. Elle n'est pas une ennemie. Que dire de plus? Vous êtes tellement mieux faites pour vous aimer l'une l'autre vous deux, que moi, pour avoir quoi que ce soit à faire avec aucune de vous. Oh! Florence, ne pouvez-vous le comprendre? Si vous le pouviez seulement, je partirais en priant Dieu de vous bénir toutes les deux.

Elle n'avait pas cru possible qu'il parlât ainsi. Dans toute leur vie commune elle n'avait jamais entendu ces accents dans sa voix, elle n'avait jamais vu ce regard de profonde supplication, sauf dans le Tyrol quand il lui avait parlé pour la première fois des petites filles et qu'il l'avait priée de les amener en Angleterre. C'est dès ce moment qu'elle l'avait aimé. A présent elle savait que cette douceur, qu'elle avait devinée en lui, était toute pour Teresa. Elle avait donné son cœur à l'amant de Teresa.

— Depuis quand l'aimez-vous si terriblement?

Il ne le savait pas. Depuis toujours, croyait-il.

— Pourquoi alors m'avez-vous épousée?

— J'ai agi comme un fou. Oh! Florence, soyez en colère contre moi, mais pas contre elle. Elle n'a rien fait pour mériter votre colère. Elle vous aime.

— Le lui avez-vous dit? Sait-elle?

— Oui, elle sait. Et vous le saviez aussi, n'est-ce pas? N'est-ce pas, vous le saviez depuis longtemps? C'est pourquoi je parle maintenant parce que vous le saviez déjà et vous êtes un être à qui on peut dire la vérité. Vous étiez en colère parce que je ne l'avais pas dite, n'est-ce pas? Vous méritiez, pensiez-vous, qu'on agît plus franchement avec vous. Et maintenant vous voyez que ce n'est pas sa faute. Vous êtes trop généreuse pour rien faire d'autre...

Elle ne voulait pas le regarder. Elle prit sa montre et lui dit qu'il était temps de partir. Mais le fou ne voulait pas partir. Il continuait de plaider avec l'espoir absurde que cette supplication pourrait peut-être tout aplanir pour Tessa.

— Florence, ne me mettez pas dehors ainsi. Ne voyez-vous pas...

— Je ne vois aucune utilité à discuter cette affaire à présent.

— Si je pouvais vous faire comprendre comment elle est vraiment, s'écria-t-il avec désespoir. Je crois qu'elle ne pourrait jamais avoir une pensée vile sur personne. Elle est incapable d'une bassesse. Elle...

A ces mots elle l'interrompt net, lui jetant brusquement au visage la question qui depuis des semaines la tourmentait et qui revenait en son esprit aussi souvent qu'elle l'en chassait. Cette question jaillit de ses lèvres.

— A présent vous pouvez aussi bien me dire la vérité tout entière. Qu'y a-t-il eu exactement entre vous?

— Je vous l'ai dit, je l'aime.

— Et qu'est-ce que cela signifie? Est-elle votre maîtresse?

Bien qu'elle ne le regardât pas, elle sentit le choc de sa colère soudaine. Mais il s'efforça de se maîtriser.

— Non, elle n'est pas ma maîtresse. Je vous le dis, il n'y aura jamais rien entre nous parce qu'elle vous aime.

— Je ne vous crois pas.

— C'est la vérité. Elle ne voudrait jamais vous faire un pareil tort.

— Mais qui dois-je croire? Je connais assez votre bande pour savoir qu'on ne peut vous faire confiance.

Elle s'approcha de sa coiffeuse et se mit rapidement à arranger ses cheveux. Jetant un regard furtif dans la glace elle fut surprise de voir que cette blessure mortelle n'avait pas encore mis sa trace sur son visage. Seuls ses yeux avaient un regard alarmé. Elle se dit qu'il était trop tôt. Lewis qui l'observait passait rapidement à une extrême colère, dérouter par son impuissance et la nécessité de laisser son amie au pouvoir d'une femme qui la haïssait et la diffamait.

— A supposer que vous ayez raison, que feriez-vous?

— Je ne vous pardonnerais jamais.

— Vous voulez dire que vous ne lui pardonneriez jamais. Mais vous ne voulez pas lui pardonner maintenant quand je vous jure qu'elle ne vous a fait aucun tort. Vous commettez une cruelle erreur.

— Il n'est pas question de pardon en ce qui la concerne. Je n'ai pas de graves ressentiments contre elle; elle est trop méprisable. Elle ne vaut pas mieux que Tony. Elle est légère. Cela devait arriver tôt ou tard, je pense. Et il s'est trouvé que ce fut vous parce que vous n'avez pas eu la décence de respecter la maison de votre femme. J'aurais dû le prévoir. Non. C'est à vous que je ne pardonnerai jamais.

— Oh! si, vous me pardonneriez, ma chère! Vous me pardonneriez n'importe quoi!

Il dit ces mots avec toute l'insolence dont il était capable dans le seul but de la punir pour avoir si mal parlé de Tessa. Il lui jeta au visage les innombrables occasions où par ses cajoleries il l'avait fait se sou-

mettre et pardonner. Et comme elle ne voulait pas le regarder, il traversa la pièce et la saisit par les épaules, l'obligea à se retourner et parlant à voix basse :

— Prête à me pardonner, vous l'avez toujours été! Toujours si généreuse! Tessa croit que vous êtes un ange. Elle ne sait pas combien vous êtes facile à manier.

— Jamais... après ceci... jamais plus.

— Oh! si! aussi souvent que je voudrai, vous pardonneriez, vous pardonneriez!

— Je vous hais!

— Les femmes comme vous aiment beaucoup dire cela, mais cela ne signifie rien.

— Je prie Dieu de ne jamais vous revoir.

— J'ai déjà entendu cela aussi.

— Est-ce ainsi que vous la traitez? Je l'espère. J'espère que vous la faites souffrir comme je souffre.

— Oh! non.

Il la poussa loin de lui et répéta :

— Pas du tout. Il lui serait impossible de souffrir comme vous le faites; elle a de la fierté. Et de plus elle n'est pas comme vous autres. Si j'essayais mes manières séduisantes sur elle, elle me pocherait les yeux.

Et il s'en alla rapidement.

Florence resta où il l'avait laissée. Elle bougea à peine jusqu'au moment où quelques minutes plus tard elle entendit la porte d'entrée battre derrière lui, et le bruit de ses pas qui se hâtaient le long du chemin au bord du fleuve. Alors avec une sorte de précision hâtive, mécanique, elle acheva de se coiffer et de s'habiller. Une idée claire lui restait dans l'esprit; il lui fallait se tenir pour non battue jusqu'après le concert. Ce soir elle devait agir comme s'il n'était rien arrivé de mal et demain elle retournerait à Cambridge chez son père, et jamais plus elle ne se soucierait de Lewis. Elle dirait à son père la vérité sur cette trahison pour que le nom maudit de Teresa ne soit jamais prononcé devant elle.

Rien dans sa vie, pas même son amour, n'avait été si absorbant et si puissant que cette haine pour sa cousine. Elle était heureuse d'éprouver tant de colère. Enfin elle trouvait une justification au ressentiment et au soupçon qu'elle avait amassés depuis des mois. Cette passion distrayait sa pensée du choc qui avait brisé sa vie. Elle donnait de la cohérence à ses pensées et lui permettait de se maîtriser assez pour le concert. Elle ne voulait pas se laisser aller à penser aux paroles atroces de Lewis, il était suffisant de savoir que Teresa était responsable de tout.

Elle était redevenue presque calme quand un coup frappé à la porte la fit tressaillir. Sébastien était devant elle tout à fait digne dans son nouvel uniforme d'Eton, qui demandait des sels.

— Pourquoi? Etes-vous malade?

— Tessa est malade.

— Qu'a-t-elle?

— Je ne sais pas. Elle est étendue sur son lit. Elle a l'air très drôle.

— Oh! vraiment! Il vaudrait mieux dans ce cas qu'elle ne vienne pas au concert.

Ils montèrent à la chambre de Teresa et la trouvèrent assise sur son lit, essuyant la sueur de son visage et secouée de sanglots nerveux. Sa douleur avait été profonde à l'instant où elle avait entendu Lewis quitter la maison, mais elle était mieux maintenant, et déclara que ce n'était rien.

Florence sévère et active lui fit respirer des sels, renvoya Sébastien et dit avec fermeté :

— Vous feriez mieux de ne pas venir au concert, si vous vous sentez malade, Teresa. Avez-vous déjà eu de ces palpitations?

— Je suis très bien, je vous assure.

— On ne peut supporter ces manières. Si vous restez tranquillement à la maison ce soir, vous saurez une autre fois comment vous dominer.

— Il n'y aura pas d'autre fois. J'irai, Florence.

— Je ne vous emmènerai pas.

— Alors, j'irai seule. Vous ne pouvez pas m'en empêcher. J'ai de l'argent. Je partirai dès que vous aurez quitté la maison.

— Oh! très bien. Il n'y aura pas d'autre fois, comme vous dites. Vous ne pouvez pas vous déshonorer plus que vous ne l'avez déjà fait.

— Que voulez-vous dire? demanda doucement Teresa.

Florence hésita, mais sa passion l'emporta. Il lui fallait parler, même si elle devait le regretter ensuite. Elle parlerait maintenant, car plus tard la prudence pourrait l'arrêter. Elle expliqua d'une voix sèche, sans violence :

— Parce que je ne vous en ai jamais parlé, vous ne croyez pas que je n'ai pas vu... ce qui s'est passé tous ces mois derniers? Je l'ai vu et j'ai essayé de l'ignorer, parce que c'était si... si odieux. J'ai essayé de vous trouver des excuses, de me dire que vous étiez trop jeune pour savoir ce que vous faisiez. Je savais que vous seriez honteuse quand vous serez plus grande, mais...

— Honteuse?

Teresa était vraiment étonnée. Si Florence savait tout, il était naturel qu'elle fût tourmentée. Mais aucun d'eux certainement n'avait à éprouver de honte.

— Oui! honteuse! car j'ai honte pour vous. Et je sens maintenant qu'il n'est que juste que vous sachiez une chose ou deux avant de partir. Je parlerai donc maintenant, et puis nous n'en ferons jamais plus mention. Teresa, vous devez savoir que parmi les gens comme il faut une femme qui poursuit ouvertement un homme est considérée comme ayant perdu sa dignité et le respect de soi. Elle est méprisée, avilie, condamnée par tout le monde, surtout s'il s'agit d'un homme qui ne s'intéresse pas à elle particulièrement. Je ne puis... je ne puis vous dire comme elle se rend mépri-

sable. Et de voir une toute jeune fille se conduire ainsi est horrible.

— Oui, mais qu'est-ce que cela a à faire avec moi? Je n'ai pas poursuivi un homme qui ne s'intéresse pas, à moi particulièrement. C'est trop laid. J'en conviens avec vous.

— Vous savez parfaitement bien que vous l'avez fait. Il m'a été presque impossible de rien dire, puisque cet homme était mon mari, mais à présent qu'il est parti, à présent que vous ne le reverrez jamais, jamais plus, je puis vous le dire : vous avez fondu sur lui, vous vous êtes jetée à sa tête de la manière la plus désinvolte. C'était évident pour tout le monde.

— Je l'aime, je l'ai toujours aimé. Et peut-être, tout le monde a pu s'en apercevoir. Mais ce n'est pas vrai ce que vous avez dit.

— C'est absolument vrai. Il m'en a parlé lui-même.

— Lui? Oh! non! Vous devez vous être trompée, Florence. Jamais il...

— C'est odieux, comme je l'ai déjà dit, d'avoir à vous reprendre sur vos manières envers mon mari, mais pour votre propre bien...

— Je crains d'avoir à vous reprendre pour vos manières envers moi. Je ne crois pas que vous parliez sérieusement, n'est-ce pas, Florence? Mais je ne supporterai pas qu'on me dise de pareilles choses. Ce n'est pas ma faute si je l'aime. Je l'aime depuis si longtemps, depuis avant votre venue au Tyrol. Ce n'est pas du tout un bonheur. Cela ne m'a donné que de la tristesse; seulement cela a tellement été toute ma vie, que je ne pouvais rien désirer d'autre, de même que je ne puis désirer être changée en une autre personne. Et j'ai compris depuis que je suis ici que nous ne pouvions pas vivre ensemble, maintenant qu'il est votre mari. C'est pourquoi j'ai accepté d'aller à l'école. Autrement je ne l'aurais pas fait. J'avais dit d'abord, vous vous souvenez, que je ne voulais pas y aller, mais depuis j'ai compris qu'il fallait y aller. Je n'ai pas dit

un mot contre cela, n'est-ce pas, toutes ces semaines? J'ai voulu souvent écrire à l'oncle Charles pour qu'il m'emmène, mais je ne l'ai pas fait.

— Vous feriez mieux de ne pas lui écrire. Je devrais lui dire combien tout ceci a été difficile, et alors il verra, comme moi, que vous êtes mieux à l'école.

— Si vous lui dites des mensonges sur mon compte, je lui dirai moi-même la vérité.

— Qui de nous pensez-vous qu'il croira?

Teresa ne dit rien. Elle commençait à avoir peur de Florence. Mais elle était habituée à associer la colère avec les mots grossiers et la violence, et elle pouvait à peine croire que des injures mortelles peuvent quelquefois se dire doucement. Florence, si aimable et digne, ne pouvait pas vraiment la haïr, ne pouvait pas vraiment lui nier le droit d'aimer et de souffrir. Cette maîtrise d'elle-même qu'elle avait dans la haine, c'était une chose nouvelle pour Teresa, et qui l'effrayait terriblement. Elle dit, reculant :

— Vous vous trompez. Vous ne parlez pas sérieusement. Quelque chose d'étrange a dû arriver. Qu'y a-t-il?

Mais Florence ne voulait pas s'arrêter. Inflexible, elle poursuivit, d'une voix basse :

— Vous parlez d'amour! Que savez-vous de l'amour? Je m'étonne que vous osiez en parler. Quand vous serez plus vieille, peut-être aurez-vous honte.

— Je n'ignore rien de l'amour, interrompit sombrement Teresa.

— Que voulez-vous dire par là?

Cette question fut faite sur un ton de grandissante colère et Teresa s'exclama, prise de frayeur :

— Qu'avez-vous? Florence! Non! Ne me regardez pas ainsi! Ne parlez pas ainsi! Je ne vous ai pas fait de mal. Que pensez-vous que j'ai fait?

Cette femme devenait pour elle une méduse; elle ferma les yeux, pour ne plus voir ce visage dur, haineux, tout près du sien. Elle sentit qu'on lui saisissait

les épaules et la voix dure, rauque, chuchota de nouveau à son oreille :

— Dites-moi ce que cela signifie.

— Laissez. Je ne le dirai pas. Elle sanglotait et se débattait. Laissez-moi partir.

Avec un cri de terreur elle se délivra, quitta la pièce et s'enfuit de la maison. Florence restée seule dans la petite chambre à coucher, poussa un long soupir de soulagement. En cinq minutes le venin accumulé depuis des mois avait trouvé une issue. Elle était heureuse maintenant, bien qu'elle pensât que plus tard elle pourrait se repentir. Elle était triomphante. Il lui était même agréable de savoir qu'elle avait jeté une injure grossière à son ennemie qui s'enfuyait.

Demain elle rougirait sans doute à la pensée qu'elle avait pu crier une telle injure à travers la maison, mais le langage grossier était le seul que les Sanger pussent comprendre.

— Dieu merci! Je lui ai donné la crainte de Dieu, pensa-t-elle. Elle méritait chacun des mots que j'ai dits. Comme elle avait l'air effrayée et troublée! On aurait dit qu'elle n'avait jamais entendu personne jurer avant moi. Mais je crois que c'était plutôt l'étonnement de m'entendre jurer.

Une première pointe de doute tomba sur son exaltation et elle se hâta de retourner à sa chambre et mit son châle.

Teresa était presque mortellement atteinte. Sa frayeur était comme un cauchemar. Elle ne savait où aller ni comment se protéger de cette femme horrible qui avait l'air d'un ange et parlait comme un démon. L'oncle Charles pouvait bavarder sur les mérites de la vie civilisée, mais il n'y avait aucune certitude en eux. Si Florence, si belle et si bonne, était vraiment telle qu'elle s'était montrée, il n'y avait en eux aucune certitude. Mais elle ne pourrait jamais s'en aller, on l'avait prise maintenant comme dans une trappe. Lewis, le seul ami qu'elle eût au monde, était perdu pour elle.

Il était parti hors de son atteinte. Il l'aurait prise avec lui et protégée, et bien qu'il fût un peu rude quelquefois, elle aurait toujours su près de lui où elle était. Et puis elle l'aimait. Et cependant elle l'avait fait partir. Elle avait été folle. Encore haletante d'indignation et de frayeur, elle courut dans le crépuscule le long du chemin au bord du fleuve, puis regardant furtivement auprès d'elle, elle s'arrêta. Il n'y avait personne sur la route et les maisons paraissaient tranquilles. Deux cygnes barbotaient paresseusement dans l'eau obscure, derrière l'île, mais par ailleurs le fleuve était désert. Elle entendait la marée presque haute murmurer le long des péniches mouillées au bord de l'île. Elle examina les moyens d'en finir rapidement, et conclut que ce n'était pas la peine de se jeter par-dessus la digue de bois au bord du sentier. Elle ne ferait que s'embourber. Il fallait aller plus loin où la vase était plus profonde. Elle se mit en route vers le pont et se heurta à quelqu'un qui se hâtait vers la gare.

— *Scusa!* dit le quelqu'un.

C'était Roberto qui allait au concert, coiffé de son chapeau melon, avec son parapluie des dimanches sous le bras. Autrefois il emportait toujours ainsi son parapluie au concert. Il fallait qu'elle y aille, qu'elle atteigne Lewis.

— Est-ce vous? dit-elle. Vous serez la dernière personne qui aura parlé à la morte. J'espère qu'ils ne vous prendront pas pour m'avoir assassinée, Roberto. On peut s'attendre à tout dans ce pays.

— *Scusa!*

— Souvenez-vous de moi, mais... ah! oubliez mon sort, dit-elle d'une voix impressionnante.

— *Subito!* dit Roberto obligeamment.

Il disait *subito* quand des ordres qu'il ne comprenait pas lui étaient donnés; il marquait ainsi sa bonne volonté. Teresa rit. Elle sentit qu'il ne lui était pas possible de sauter dans le fleuve. Il y avait encore trop de choses dont on pouvait rire. Elle irait trouver Lewis

et ils s'évaderaient ensemble de tout cela. Elle demanda à Roberto s'il avait un crayon et du papier. Il en avait. Elle gribouilla un mot pour Lewis, disant qu'elle le retrouverait le lendemain au premier train de bateau. Ce mot devait être remis en main propre et elle le répéta avec insistance à Roberto dans deux langues.

— Allez au foyer des artistes, insista-t-elle. Vous trouverez bien le moyen d'y entrer.

— *Subito!*

Roberto avait passé la plus grande partie de sa vie chez les artistes et ne doutait pas de pouvoir entrer au foyer. Il s'en alla d'un pas rapide le long du chemin. Teresa redescendit en flânant vers la maison, poussant du pied de petits cailloux dans l'eau, comme Lewis avait l'habitude de le faire. Ils avaient beaucoup de gestes communs.

CHAPITRE XXII

LEURS places étaient au premier rang sur le côté et presque au-dessus de l'orchestre, de telle sorte qu'ils voyaient très bien toute la salle. Sébastien et Teresa après s'être chamaillés pour avoir la meilleure place, s'absorbèrent dans l'examen de la foule serrée dans l'amphithéâtre pour découvrir Roberto. Ils agitèrent les mains avec frénésie quand ils l'aperçurent. Florence se pencha pour observer quelle sorte de gens arrivaient. Cet examen la confirma dans l'idée qu'elle s'était faite de l'importance de cette soirée. Quoi qu'en eût dit Millicent, on venait. Elle vit des amies qui n'allaient jamais au concert, à moins que ce ne fût un événement important. Des gens qui n'étaient pas même musiciens mais dont les opinions étaient universellement respectées, des gens qui étaient venus entendre *Prester John*, et un autre groupe de meilleur choix qui sans doute ne se serait pas dérangé pour entendre du Sanger, mais qui était curieux de connaître la *Symphonie* de Dodd. Elle les voyait tous assis au-dessous et autour d'elle — tout ce monde qu'elle avait désiré conquérir. Les applaudissements et l'appréciation de cette assistance justifieraient, pensait-elle, devant le monde, la certitude qu'elle avait d'avoir épousé un grand homme. Ce serait là sa défense contre les critiques des Churchill, et maintenant que sa vie n'était plus que chagrin,

elle avait un profond besoin de trouver un moyen de défense.

Avec calme elle salua de la tête des amis ici et là. Elle avait tout à fait son attitude particulière des jours de concert. Elle levait fièrement sa tête brune, de forme arrondie, au-dessus de son châle aux reflets nombreux et chatoyants, et ses mains avaient des gestes sobres. Elle était décidée à ne paraître ni agitée, ni bavarde, elle ne voulait pas montrer d'émotion comme le font tant de femmes quand leurs maris sont en scène devant tout le monde. Etre sereine, calme, belle, c'était là son rôle, et si elle n'avait pas réussi à le bien jouer dans le passé, c'est qu'elle avait été forcée de se montrer au public avec les jeunes et bruyants Sanger à sa suite. A l'avenir... mais il n'y aurait pas d'avenir. Lewis avait passé toutes les limites permises et ils allaient se séparer. Les musiciens arrivaient un à un.

Les enfants penchés au balcon échangeaient des salutations avec des connaissances aux allures bizarres. Le vieux sir Bartlemy Pugh, de l'autre côté de la salle, les aperçut et vint lui parler. Elle fut heureuse, car elle venait de voir entrer Millicent accompagnée de son père, qui, plus que jamais avait l'air de l'image même du civisme. Sa fille et lui regardaient fixement et avec intérêt le vieux sir Bartlemy Pugh, et ils n'étaient pas les seuls dans le hall qui eussent observé que le vieux gentlemen s'était péniblement ouvert un chemin à travers les fauteuils de balcon pour plaire à Mme Dodd. Elle lui parla sur un ton calme, sans animation inopportune, mais une petite rougeur de plaisir parut sur ses joues.

— Il semble que tout le monde soit là, dit sir Bartlemy. Il y a longtemps que je n'ai pas traîné mes jambes goutteuses à une pareille affaire. Et l'on me dit qu'ils ont mis la *Symphonie* après l'horrible petite chose de Jansen. Je n'aurais pas dû me hâter après mon dîner. J'ai presque envie de rentrer chez moi finir mon café.

— Mais j'ai grande envie d'entendre la *Suite turque*, déclara Florence, ravie en son cœur du ton familier de sir Bartlemy.

Il était très rare que sir Bartlemy se permît de parler avec mépris d'un contemporain; il ne le faisait qu'avec des intimes. Elle ne l'avait jamais encore entendu dire de n'importe quelle œuvre que c'était horrible; elle sentit qu'elle avait grandi dans son amitié.

— Répugnant! Répugnant! dit-il en secouant la tête. A Greenwich nous appelons cela « délices turcs ». Comment allez-vous, Dawson? Est-ce que vous vous rendez compte que nous allons entendre la *Suite turque*!

Le docteur Dawson essayait de gagner une place derrière Florence. Il était accompagné d'un groupe de jeunes femmes pâles, membres de sa célèbre chorale, qui l'escortaient partout. L'une d'elles portait une couverture de voyage pour lui envelopper les genoux au cas où il y aurait des courants d'air à Regent's Hall.

Il sourit à sir Bartlemy et jeta un regard sévère de côté, à Florence, et dit rapidement :

— Comment allez-vous?

— J'arrive à l'instant et Lewis est déjà là. Je vous félicite, madame, de le produire au jour qui convient et dans la salle qui convient. Il faut qu'une femme soit habile pour y réussir. C'est une bonne idée de l'avoir envoyé ici sous la garde de votre domestique.

— Le domestique? dit Florence un peu étonnée.

— Votre Italien... Il avait l'air de chaperonner Lewis quand je suis descendu tout à l'heure. Je ne sais pas où il a disparu.

— Roberto? dit Florence en ouvrant de grands yeux. Je ne l'ai pas envoyé. Etes-vous sûr? Il est à l'amphithéâtre...

— Tout à fait sûr. Connaissez-vous Baines?

Et il lui présenta un petit vieillard qui était venu avec lui, un personnage presque légendaire qui avait formé plus de grands chanteurs qu'aucun des trois

grands hommes de sa génération. Il était à présent si vieux que la plupart le croyaient mort. Il habitait Wimbledon, avait quelques élèves pour se distraire, et se montrait une fois l'an à l'Opéra pour rappeler au monde qu'il était toujours vivant. Il n'assistait presque jamais à un concert et sa présence à la Symphonie Dodd était inattendue et sensationnelle.

Il cligna vers Florence un œil humide qui avait lorgné quatre générations de jolies femmes, et bavarda sans s'arrêter, avec un caquettement aigu, dans le vacarme confus des musiciens qui accordaient leurs instruments, les grondements sourds des contre-basses, les tons brefs et aigus des clarinettes. Il lui dit qu'il avait rencontré Lewis dix ans plus tôt à Vienne à un dîner offert par Sanger.

— Nous avons toujours le cirque Sanger avec nous, s'exclama le docteur Dawson. En voilà un numéro.

Il étendit le bras, saisit Sébastien par le col de son habit et le fit se retourner.

Branwell Baines parut un peu surpris de tant de propreté et d'ordre, et il commenta :

— Eh bien! Eh bien! je ne m'en serais pas douté! J'ai regretté d'avoir manqué *Prester John*, madame Dodd, mais je deviens vieux, vous savez, et je ne sors pas beaucoup, et sauf votre respect j'ai eu un petit refroidissement au foie, et ces vents d'est...

A ce moment les enfants se mirent à crier que Ike et Tony venaient d'arriver. N'était-ce pas trop tôt pour que Tony sortît. Florence et ses trois interlocuteurs se retournèrent pour regarder en bas et s'aperçurent que huit personnes sur dix les observaient curieusement. Antonia, encore un peu faible mais l'air d'une reine dans sa robe de velours noir parée de perles brillantes, se penchait au bras de Jacob, recevait les compliments et les félicitations d'un groupe de gentlemen d'allures sémitiques qui pour la plupart trouvèrent nécessaire de lui baiser la main. Elle leva les yeux vers l'endroit où Florence était assise, entre sir Bartlemy et Branwell

Baines, le docteur Dawson s'appuyant au dossier de sa chaise, et agita gaiement la main. Florence lui retourna un calme sourire et s'inclina vers Mme Leyburn et quelques autres personnes.

Les aimables dames qui devaient jouer de la harpe dans la *Suite turque* de Jansen gagnaient leur place à l'écart, en avant de la forêt des pupitres et des plastrons. Le bruit des musiciens cherchant leurs accords commençait à se calmer, et sir Bartlemy, après un rapide adieu, retourna tranquillement à sa place de l'autre côté de la salle. Florence qui s'installait confortablement, en prenant garde à sa toilette, sentit que Teresa, auprès d'elle, s'était raidie et, presque debout, examinait attentivement la salle. Elle regarda et vit que Lewis entrait. Il y eut quelques applaudissements, pas très nombreux, insuffisants pour qu'il remerciât, et il n'y fit pas attention. Un moment plus tard il monta sur l'estrade. Il tourna le dos au public. Il tapota sur son pupitre et le bourdonnement de la salle derrière lui se calma. Puis ce fut le silence. La musique se répandit comme un brouillard dans les grands espaces de la salle. Elle était suspendue dans l'air, devant Florence, presque visible, le dessin mouvant des cordes traversé par les notes aiguës des cuivres, confondant les rangées de visages qui s'étagaient jusqu'au lointain et sombre amphithéâtre. En bas, l'orchestre était une tapisserie en damier blanc et noir sur laquelle se détachait les archets sveltes et blancs qui vibraient ensemble. Seul Lewis était nettement visible, et Florence constata comme sa tête était bien faite, vue de dos, ce qui était connu depuis longtemps de Teresa. Debout, ainsi, il avait l'air de quelqu'un de tout différent. Elle l'examina avec curiosité pendant que se développaient les thèmes de la *Suite turque* qui lui paraissait être de bonne musique, bien qu'un peu douceâtre. Son attitude de chef d'orchestre lui plaisait beaucoup, mais elle aurait voulu voir son visage. Il était très calme et il y avait, à son avis, presque trop

de gravité dans son maintien, étant donné ce qu'on jouait. Les musiciens qui avançaient péniblement à travers les danses caucasiennes du second mouvement puisaient sans doute de l'énergie dans son expression, car il ne faisait presque aucun geste et son immobilité contrastait étrangement avec leur effort évident.

Puis, comme un *crescendo* s'enflait sur un léger frémissement de son bâton, elle se demanda ce qu'on entendrait s'il voulait s'en donner la peine. Il y avait beaucoup de bruit dans la *Symphonie en Trois Tons*. Elle commença à s'intéresser. Le morceau fut achevé bien plus tôt qu'on ne le pensait, et les applaudissements furent considérables. Florence ressentit quelque enthousiasme. La musique était meilleure qu'elle ne l'avait pensé. De nouvelles gens arrivaient. Les applaudissements continuaient. On demandait Jimmy Jansen. Il vint et s'inclina énergiquement devant l'auditoire, mais il n'avait pas l'air très satisfait. Le docteur Dawson se pencha sur sa couverture de voyage, donna un léger coup sur l'épaule à Florence et lui murmura :

— Eh bien! Jansen a écrit la fin *allegro ma non troppo* et Lewis l'a jouée *presto*. Ma parole, c'est beaucoup mieux.

— Il a cru sans doute, dit Teresa, avec un petit rire, qu'il avait écrit cela lui-même. C'est une faute qu'il commet souvent quand il dirige une exécution. Il s'arrête et dit : « Pourquoi ai-je fait cela? »

— C'est une absurdité, répondit froidement Florence.

Elle avait presque réussi à oublier Teresa et il était nécessaire qu'elle y parvînt. Etre mariée à un homme comme Lewis n'était pas chose facile; il y aurait toujours tant à oublier. Mais elle ne croyait pas qu'à l'avenir rien ne serait plus difficile à oublier que cette brouille dont Teresa était cause. Elle sentait presque qu'elle ne pouvait pas pardonner. Elle avait été trop outragée. Le seul moyen était de bannir tout cet épisode de son esprit, d'éloigner Teresa, de la chasser

hors de leur vie et de penser à elle si c'était possible avec indulgence et pitié. Il était injuste de la haïr, car elle ne pouvait s'empêcher d'être ce qu'elle était, un malheureux petit animal sans éducation, sans grande intelligence, si ignorante qu'il était presque impossible de la blâmer, obéissant aveuglément aux instincts qui la dominaient. Mais elle avait été sans le savoir la cause de beaucoup de souffrances; c'était sa faute s'il avait dit ces paroles qui lui avaient brisé le cœur. Vraiment il était trop cruel, on ne pouvait pas vivre avec lui. La scène de ce soir devait marquer la fin de tout. Et pourtant ils étaient tous ainsi; quelques-uns étaient bien pire. Sanger battait ses femmes; Lewis ne l'avait jamais fait. Toutes ces pensées traversaient l'esprit de Florence comme elle disait au docteur Dawson combien elle avait aimé la *Suite turque*.

— Il a donné de la noblesse à cela, assura le docteur Dawson. C'est un truc qu'il a.

Elle se rappela comment il avait joué la *Sonate à Kreutzer*. C'était certainement un truc qu'il avait, si la noblesse, la grandeur d'interprétation peut être appelée un truc. Elle repensa à toute leur vie commune, essayant de déchiffrer dans l'homme qu'elle connaissait les traits de l'artiste ainsi révélé. Il montrait comme musicien une largeur d'esprit qu'elle n'avait jamais devinée dans l'homme. Elle confia au docteur Dawson qu'elle ignorait qu'il fût aussi bon chef d'orchestre.

— Très peu d'entre nous le savaient, lui répondit-il.

Lewis revenait, l'air indifférent, plus sûr de lui, montant sur l'estrade avec une sorte de résolution allègre qui causa une grande surprise à Florence. Le silence sous son bâton levé, fut complet et soudain, comme l'éclair avant le claquement du tonnerre, un choc silencieux, une pause, le bâton s'abaissa, et il lâcha sur l'assistance le majestueux vacarme de sa symphonie. C'était un pandémonium étonnant, écrit au temps où l'influence de Sanger dominait toutes ses idées et cependant d'une forme et d'un dessin qui dépassait toujours

les pures formules révolutionnaires inventées par son maître. Ses longs intervalles, ses rythmes violents, tombaient d'abord dans l'oreille comme une injure et Florence sentit, comme elle l'avait toujours fait en écoutant cette symphonie, que son esprit critique l'abandonnait. Elle était sans recours sous la puissance d'idées plus fortes que les siennes. Sa langue musicale ordinairement claire comme le cristal perdait sa forme, s'obscurcissait, tombait en poussière. Elle était transportée dans une région de larges espaces, dans l'éther sans forme, dans le brouillard et les flammes d'étoiles perdues où l'imagination brusquement élargie saisissait enfin l'idée de l'ordre, de la lente procession des mondes étincelants qui brodaient une forme dans le vide. Je ne me suis pas trompée, pensa-t-elle. C'est merveilleux. Lewis est un grand homme. Peu m'importe ce que pensent les autres. Elle se pencha et l'observa dirigeant ce libre orage qu'il avait voulu, son bâton partait comme une flèche et vacillait au grand vent des sons, ses cheveux rouges rejetés sur le sommet de la tête. Puis elle regarda vers le public et ne vit plus d'astres brillants, mais seulement Jacob et Antonia qui écoutaient, la bouche ouverte. Antonia n'aimait pas cela. Elle détestait le grand bruit, et les tambours, dont Lewis faisait un grand usage, l'effrayaient presque comme un orage. Jacob lui tapotait la main pour la calmer. Jimmy Jansen et les critiques qui se trouvaient juste derrière montraient largement les dents. Florence scruta anxieusement d'autres visages, de nombreuses personnes avaient l'air amusées. Elle sentit grandir en elle l'irritation que lui causait leur impénétrable stupidité. Il lui était plus facile de pardonner à ceux qui avaient l'air horrifiés. Puis elle se remit à écouter, entièrement sous le charme du second mouvement et de son thème pour instruments à corde. Le son des tambours s'était éloigné; on pouvait à peine l'entendre, faible comme le battement d'un cœur à travers les cadences mourantes des violoncelles et des altos. Les

clarinettes et les cuivres étaient silencieux. Lewis, ayant dompté son public à coup de trique, ayant brisé son pouvoir de résistance, défense contre la beauté dangereuse qu'un esprit sain nourrit, se préparait à leur jouer une mélodie. Maintenant il pouvait faire ce qu'il voulait avec ceux qui avaient accepté son art. Et même pour ceux qui ne l'avaient pas fait, son thème était magnifique, car Lewis, malgré toute sa mélodie, ne pouvait s'empêcher de composer ces mélodies qui sont si rares dans le monde. Cet interlude porté à une suprême simplicité par son contraste avec le vacarme qu'il avait donné d'abord était si court qu'il semblait n'être qu'un répit, une illustration de l'effet particulier que peut produire une mélodie entendue après un choc violent. L'interlude s'acheva et la marche de la musique se précipita vers la violence du dernier mouvement qui était un retour aux méthodes de Sanger. Teresa et Sébastien qui aimaient les mélodies de Lewis et détestaient ses tambours soupirèrent profondément quand l'interlude s'acheva.

Florence sortit de son rêve, se rappela brusquement qu'elle avait été sur le point de se séparer de cet homme, mais elle ne pouvait se souvenir nettement pourquoi. Elle avait pourtant pensé à retourner à Cambridge et à lui permettre de partir sans elle. Elle l'avait presque perdu et pourtant il avait été sien. Il le serait de nouveau. Elle emploierait tout son charme et tout son esprit à le reconquérir. C'était un grand musicien; il était digne de tout l'amour et de tout le dévouement qu'elle pouvait donner. S'il voulait vivre à l'étranger, elle irait avec lui. S'il était difficile à vivre, elle le supporterait. S'il était cruel, elle cuirasserait son cœur. Mais jamais, jamais elle ne le laisserait partir.

L'orage atteignait son point culminant, s'achevait en une explosion, et Lewis, frénétique, égaré, sauta en l'air comme s'il eût voulu plonger la tête la première au milieu des musiciens en sueur. L'auditoire abattu se ressaisit et applaudit mollement. Quelques enthousias-

tes poussèrent des cris, et quelque part, au fond de la salle, on essaya de siffler.

Une atmosphère de désordre régnait dans la salle comme s'il venait de se produire un attentat d'une incroyable violence. Beaucoup s'en allèrent, d'autres coururent boire; le travail d'écouter les avait altérés. Le docteur Dawson se leva, tendit sa couverture à l'une de ses dames et partit se coucher en marchant lourdement. Il grogna en passant près du bienveillant Baines :

— Qu'est-ce que vous en dites, eh? Vous n'avez jamais entendu un aussi dégoûtant tintamarre dans votre vie, n'est-ce pas?

Mais le bon vieillard agita simplement une main décrépite, indulgente, et dit en se lamentant :

— Ah! ces jeunes hommes! ces jeunes hommes! Ils veulent tout changer, n'est-ce pas? Pourquoi changeraient-ils quelque chose? Je n'ai pas besoin de changement. Et pourquoi, alors qu'il peut écrire un second mouvement comme celui-là... mais... (il se tourna vers Florence) je puis vous dire en confiance que sa manière de conduire est... je n'ai jamais rien vu de pareil... et j'en ai vu beaucoup dans mon temps. Le plus triomphant...

Millicent arriva et dit :

— Je crains que ce ne soit plutôt un échec, ma chère. Vous aimez sa musique, je suppose? Naturellement ces œuvres polytoniales ne paraissent pas laides à quelques-uns. Pour moi je me disais, en écoutant ces tambours, que c'était comme d'avoir les plombiers chez soi. Et quel est le diable d'instrument qui fait ces drôles de bruits comme si l'on bâillait?

Florence ne put le lui dire, mais Sébastien qui le pouvait l'expliqua très clairement à l'amusement de sir Bartlemy qui était venu s'asseoir à la place du docteur Dawson.

— Eh bien! Florence, dit-il, cette symphonie de votre mari après la *Suite turque*, cela ressemble un peu

à un ogre qui tomberait au milieu d'un thé. Pourquoi Dawson est-il parti? Ne veut-il pas écouter le concerto? Quel sot! Comment, mais c'est le clou de la soirée!

— Je ne me sens pas à la hauteur, dit Millicent. Il me semble que j'ai dégringolé plusieurs étages, et qu'est-ce que cela signifie d'avoir mis du classique après cela? Comment peut-on espérer que les gens écouteront? Il est trop tard.

— C'est cela! C'est cela! dit sir Bartlemy qui riait doucement et se frottait les mains. C'est un petit tour de notre ami Dodd. Ecoutez! Dieu vous bénisse! Bien sûr qu'ils écouteront. Ils ne pourront rien contre cela maintenant. C'est son procédé. Rien ne vous fait si bien écouter que d'être bien secoué. Ils trouveront cela aussi facile que de laisser tomber une bûche.

— Ils préfèrent cela, dit Millicent distraitement.

— Qu'ils le préfèrent? Bien sûr. Tous nous le préférons. Nous l'aimons tellement que nous ne l'écoutons pas. Nous en perdrons la moitié. Ce soir nous ne perdrons rien, il ne nous le permettra pas.

Florence se demanda, plus tard, si c'était là vraiment la vérité. Elle fut elle-même émue, comme jamais elle ne l'avait été, par le numéro suivant. Les applaudissements écrasants la surprirent. Pour la plupart des gens qui étaient là, ces succès étaient la revanche de la musique ancienne sur le moderne. La presse, le lendemain matin, loua Dodd comme chef d'orchestre et rit de sa symphonie. Mais Jacob Birnbaum, dans les stalles, discutait avec ses amis le programme du prochain concert. Il devait avoir lieu à très bref délai, disait Jacob.

Lewis, cependant, ne donna jamais d'autre concert à Londres.

CHAPITRE XXIII

LE train, en arrivant près d'Ashford, changea son allure rythmée pour de brusques et violentes secousses. Lewis sortit de son assoupissement. Il ouvrit les yeux au soleil du matin qui lui tombait sur le visage et comprit confusément que la nuit était passée. Il essaya de penser. C'était un de ces jours mauvais où rien ne va et il ne put réussir à lier deux idées. Il se rendit compte de la lenteur de son esprit, de cette extrême lassitude intellectuelle qui le saisissait toujours après un concert. Il écoutait, cherchant quelque cohérence dans le bruit du train, et n'en trouvait pas. Le soleil sur ses paupières lui donna mal à la tête. Il cligna des yeux en le regardant avec colère.

La personne qui était assise en face de lui se pencha et abaissa un store pour protéger son visage. Regardant vers elle par un mouvement de gratitude muette il ne fut pas très surpris de voir que c'était Tessa. Mais il lui fallut un peu de temps pour se rappeler pourquoi elle était là et qu'ils étaient en route vers Douvres. Il lui revint peu à peu à l'esprit que Roberto lui avait apporté un mot la veille au soir et qu'il avait failli manquer le train. Il avait sauté sur le quai au dernier moment. Elle l'attendait, un peu pâle, mais ferme, près de la barrière. Comme ils quittaient la gare sombre et arrivaient dans la clarté du jour, il s'endormit et ne s'éveilla que pour une seconde quand ils traversèrent le

pont, Teresa ayant ouvert la vitre et s'étant penchée pour regarder une dernière fois Londres et le fleuve étincelant. A présent, pour autant qu'il pouvait s'en rendre compte, ils étaient dans le comté de Kent et se hâtaient vers le sud par une matinée claire et pleine de vent. C'était délicieux d'être avec elle. C'était la seule personne au monde qui eût l'esprit d'abaisser un store sans qu'on le lui demandât. Il retrouva sa langue et demanda à Tessa si elle avait déjeuné. Elle secoua la tête.

— Moi non plus, dit-il. Nous prendrons quelque chose sur le bateau.

— Vous prendrez quelque chose si vous voulez. Pour moi, manger sur un bateau c'est perdre la marchandise. J'ai un estomac délicat.

Les autres personnes dans le compartiment la regardèrent avec un étrange et sombre ressentiment, et Lewis lui dit :

— C'est fou de parler de cette façon. Nous devons tous prendre le bateau. (Puis, distraitement :) Etes-vous malade?

Il savait à peine pourquoi il lui demandait cela, mais elle ne paraissait pas bien.

— Non, c'est tout le remue-ménage d'hier, le concert, le manque de sommeil, m'être levée tôt et n'avoir pas mangé.

Cette kyrielle d'ennuis le rassura presque. Peut-être, après tout, n'avait-elle pas l'air si étrange. Il lui dit de l'éveiller quand ils arriveraient à Douvres. Puis il ferma les yeux, mais les ouvrit un moment après pour lui donner un nouveau regard. Elle avait mis pour ce voyage un uniforme d'école neuf en serge très simple et très propre et elle avait comme bagages un paquet enveloppé de papier brun. Il lui vint à l'idée, pour la première fois, qu'elle pouvait être malheureuse et effrayée de la voie où elle s'engageait. Il lui sourit et elle lui retourna son regard un peu tristement, comme quelqu'un dont la pensée est ailleurs. Il essaya de

trouver quelques paroles de réconfort et de protection pour les lui dire, mais ne put que lui demander si elle était tout à fait bien. Elle hocha la tête et il réfléchit qu'elle devait savoir prendre soin d'elle-même, car elle y avait été habituée. La paix bienfaisante de sa présence l'envahissait à nouveau et il se laissa glisser au sommeil.

Elle était assise, observant par la portière les longues haies de houblon qui tournaient comme les rayons d'une roue. Cela l'avait frappée, elle s'en souvenait, quand elle était venue en Angleterre, il y avait moins d'un an. Et maintenant, avec une rapidité inattendue, elle repartait à nouveau, ayant appris dans ce court espace de temps beaucoup de choses qui, cependant, ne lui seraient par la suite d'aucune utilité. Elle avait idée que, pour la paix de son esprit, mieux vaudrait oublier tout ce qui était arrivé depuis la mort de Sanger. Elle s'en retournait par les chemins de son enfance, non parce qu'ils lui paraissaient admirables, mais parce qu'il n'y avait place pour elle nulle part ailleurs.

Elle était profondément heureuse, mais un peu interdite par ce changement soudain dans sa vie. C'était un tel miracle que de se retrouver vivante et avec Lewis, au lieu de l'école et de la mort. Il lui semblait maintenant qu'elle avait échappé à la destruction par le plus pur hasard et elle pouvait à peine croire à sa sécurité retrouvée. Puisqu'elle avait préféré la vie à la mort, elle était sauvée pour toujours. Elle était assise très calme, les mains jointes, et veillait son ami qui dormait. Il était tassé dans son coin, et sa figure au repos paraissait jeune et fatiguée, les lignes dures qui la sillonnaient dans les heures de veille avaient l'air maintenant douloureuses et innocentes. Elle réalisa qu'il était à bout de fatigue, et elle fut ennuyée quand ils traversèrent les falaises crayeuses au bord de la mer et qu'elle s'aperçut qu'il fallait l'éveiller.

L'air matinal, à Douvres, était très froid, et son paquet enveloppé de papier, bien que petit, était devenu si lourd qu'elle le laissait presque tomber en suivant

Lewis sur la passerelle du bateau. Une foule bruyante la bousculait et elle ne vit pas de place où elle aurait pu s'asseoir et se reposer.

— Oh! mon Dieu, dit-elle avec effort, j'ai si froid! Je suis si fatiguée! Ne pourrions-nous pas trouver une chaise ou quelque chose? Plusieurs messieurs ont des chaises.

— Elles sont pour les passagers de première classe, ma chérie, promenons-nous un moment et nous nous réchaufferons.

Elle frissonnait tellement qu'il ouvrit son sac et en sortit son vieux cache-nez jaune et lui enveloppa la gorge et les épaules. Cela rappela brusquement les anciens jours, car, dans le Tyrol, il le portait en toute occasion et elle ne l'avait jamais plus revu depuis. Florence l'avait supprimé. Il était imprégné de pas mal d'odeurs, en particulier de celle du tabac. Elle s'y serra avec reconnaissance et ils trouvèrent un endroit abrité où ils purent observer l'énorme grue grinçante qui soulevait d'innombrables quantités de bagages et les plongeait dans la cale. Teresa pensait à tous les vêtements dans toutes ces malles et elle regardait son petit paquet et se sentit heureuse d'être restée aussi libre de toute possession pendant son séjour en Angleterre. Même sa tasse à reflets était brisée, elle était aussi libre que les mouettes qui planaient dans le soleil au-dessus de leurs têtes.

Pour le moment la cloche sonnait, la sirène criait et la longue série des porteurs courait sur les passerelles. Le bateau s'éloigna du quai de Douvres et le mur blanc qui cachait les trains, la ville grise en terrasse, et ses falaises, et tous les remparts de la côte anglaise diminuèrent et disparurent. Teresa agita les mains en signe d'adieu à ce pays, et à la nièce de l'oncle Charles, ombre incertaine, création de son imagination persuasive et pendant un bref moment presque réelle. Ce n'était pas un adieu pénible, car de tout ce que cette jeune femme avait pu espérer pour elle-même, et craindre,

à la fois, bien que d'une manière obscure, rien ne s'était produit. Sa destinée était si soumise aux événements qu'elle aurait tout aussi bien pu ne pas naître. Teresa avait perdu confiance en elle. La matinée venteuse n'était pas fort avancée quand elle dut descendre dans ce purgatoire où les femmes de chambre belges, en tabliers douteux, se livraient à leur redoutable besogne. Elle se sentait désespérément malade et pourtant pas au point de ne pouvoir s'amuser des attitudes grotesques de ses compagnons de voyage. A mi-voix elle répétait leur plainte, disait comment elle se sentait, imitant toutes sortes d'accents, celui de Glasgow et de Kensington, celui de Cambridge et de Dublin, celui de Leeds, de Wappings et de New York. Mais avant la fin de la traversée, qui fut mauvaise, la vie avait perdu tout intérêt pour elle, le temps avait cessé d'exister quand, dans le brouillard qui l'enveloppait, en son épuisement, et lui fermait le monde, une voix lui demanda :

— Mademoiselle est seule, elle n'a pas d'amis?

Deux femmes de chambre la regardaient avec une anxiété évidente, leur visage flottait dans le brouillard au-dessus de sa tête. L'une d'elles dit qu'elle était toute bleue, puis lui demanda de nouveau si elle était seule, cette fois en français et d'une voix très forte, faisant du bruit comme deux tambours.

— *Toute seule*, répéta-t-elle faiblement... *non... un monsieur... là-haut... On arrive déjà?*

— *Nous sommes en retard... Mademoiselle est vraiment malade... Elle se trouve mieux à présent* ¹...

— De mal en pis, dit Teresa, qui se souvint de la dame de New York qui était dans la couchette voisine, et imita son accent.

Si elle survivait à cette traversée, elle ferait rire Lewis en lui parlant de toutes ces dames. Elle dit, d'une voix un peu plus forte, que ça irait mieux avec un peu de brandy s'il y en avait. Elles lui donnèrent

1. En français dans le texte.

du brandy et elle trouva la force de se mettre debout. Autour d'elle les femmes exténuées se ressaisissaient et ramassaient leur bagage. Elle regarda dans son porte-monnaie et trouva une demi-couronne et six sous. Elle donna la demi-couronne aux femmes de chambre et monta l'échelle en titubant. Elle remarqua que l'une des femmes de chambre se tenait au pied de l'échelle et la regardait monter avec inquiétude comme si elle craignait que Teresa ne tombât brusquement en arrière.

— Je dois avoir un air effrayant, pensa-t-elle.

Dehors, l'air froid lui fit du bien, elle vit que le bateau était près d'arriver, on passait rapidement devant l'interminable plage d'Ostende frangée d'hôtels et de casinos. Dans l'après-midi le temps était devenu violent et changeant, et le ciel énorme était couvert de nuages qui couraient tous à des vitesses différentes, traversés par des flèches de lumière brillante et humide et, derrière eux, s'étendait un désert gris et désagréable, déjà brouillé par la pluie.

Une foule dense se pressait devant les passerelles et elle ne voyait Lewis nulle part, mais comme la foule commençait à s'écouler hors du bateau, elle crut l'apercevoir bien loin devant elle, puis entrer à la douane. Elle le suivit dans cette direction et fit examiner son paquet après une longue et bruyante bousculade. Elle dut défaire la ficelle qui l'enveloppait et fut épouvantée d'entendre dire, comme elle le refaisait, que le train de Bruxelles était sur le point de partir. Saisissant dans ses bras tout ce qu'elle possédait elle se mit à courir, jonchant le quai d'articles de toilette. Lewis, penché à la portière d'un compartiment, la héla :

— Vous voilà, sautez. J'ai failli partir sans vous.

Elle sauta dans le wagon et le train s'ébranla.

— Votre brosse à dents est sur le quai, dit-il, jetant un dernier regard par la portière. Qu'est-ce qui vous a fait rater le train de si près, faisiez-vous de la monnaie?

— Non, répliqua-t-elle, reprenant enfin son souffle,

je ne voulais pas changer une telle somme à la hâte. Elle lui montra ses six sous et il rit.

— Il faudra que vous m'achetiez une autre brosse à dents.

— Au contraire, il faudra vous en passer Des tas de gens très bien le font.

Elle fronça les sourcils et lui demanda doucement :

— Avez-vous été malade sur le bateau, ma tourterelle?

Il dit que non, mais elle ne le crut guère, car il était tout jaune.

Le train roulait à travers le paysage plat de Belgique. Il refusait de lui dire quelles étaient les villes où ils passaient, sur quoi elle se mit à questionner un jeune Belge à l'air hardi, assis auprès d'elle, expliqua en montrant Lewis, d'un geste, que son mari n'avait encore jamais mis les pieds à l'étranger et qu'il était en train de se remettre des effets du mal de mer. Le jeune homme regarda avec insolence ses tresses qui se balançaient et ses habits d'écolière, demanda avec esprit si madame avait jamais été, elle aussi, à l'étranger.

Madame répliqua avec quelque aplomb qu'elle y avait été; elle était encore sous l'influence du brandy qu'elle avait bu à bord et parlait beaucoup à tout le monde, ce qui gênait Lewis qui savait que leur allure paraissait bizarre et pourrait provoquer des commentaires. Il fut soulagé quand ils arrivèrent à Bruxelles et ils débarquèrent du train sans ennui. Ils marchèrent un peu, puis ils prirent un tram. Teresa était à présent silencieuse et docile. Elle était assise près de Lewis. Ils traversaient un faubourg éloigné. Appuyée à son épaule, elle regardait derrière les maisons le coucher du soleil orageux. Le ciel était menaçant; des lambeaux de nuages comme des bannières rouges étaient suspendus au-dessus des rues brillantes et éclairaient les visages des gens d'une flamme de colère. Les cris et les clameurs de la ville retentissaient à ses oreilles comme des appels d'angoisse, provoqués par la lumière étrange.

Quand, petite fille, elle était venue à Bruxelles, la ville lui avait paru sombre; mais aujourd'hui c'était comme une ville de rêves, une ville d'aventure et de flamme où tout pouvait arriver. Elle regarda Lewis pour voir si lui aussi trouvait ce spectacle passionnant. Il observait le ciel brillant avec cette gravité sérieuse qu'il donnait à toutes les choses importantes. C'était la première fois qu'il avait l'air éveillé depuis le début de leur voyage. Il paraissait observer cette splendeur et l'installer dans son esprit. Une idée vint à Teresa qui demanda :

— Où allons-nous?

Il ramena son regard lumineux et calme des nuages enflammés vers Teresa et cligna des yeux comme s'il cherchait à se rappeler où ils allaient. Puis il dit :

— Chez Mme Marx. Elle nous logera. Vous vous la rappelez? Vous avez habité chez elle une fois déjà, n'est-ce pas?

— Je crois me rappeler, dit-elle lentement.

Quand elle était une toute petite fille, le cirque Sanger avait passé quelques mois chez Mme Marx. Elle croyait se rappeler une vieille femme étonnamment grosse, oh! mais monstrueuse! A cet âge on voit toutes les choses hors de proportion.

— Est-elle grosse? demanda-t-elle.

— Grosse! Nous l'appelions la *Reine des Fées*¹, vous voyez?

Teresa se souvint qu'ils l'appelaient ainsi en effet. Oui, et elle avait un buste pareil à une large étagère soutenue par un corset très baleiné. C'était avec quelque angoisse que les jeunes Sanger la regardaient manger, tellement il lui était impossible de voir son assiette. La même idée leur était venue à tous en même temps; elle aurait bien mieux fait de mettre l'assiette sur l'étagère, juste au-dessous du menton. Et elle se rappela brusquement, comme une sombre image, le jour où Sanger l'avait dit. Il s'était penché tout à coup vers elle

1. En français dans le texte.

au milieu d'un repas silencieux et lui avait dit d'un ton persuasif :

— Reine, pourquoi ne mettez-vous pas votre assiette sur votre poitrine? Ça irait mieux, vous laissez tomber tout ce que vous mangez sur votre belle robe.

Un autre souvenir lui revint à l'esprit : la belle Evelyn, sa mère qu'elle se rappelait si difficilement, avait réprimandé les enfants pour le bruit qu'ils faisaient et qui aurait pu offenser Mme Marx.

— Sommes-nous obligés d'aller là? demanda Teresa avec répugnance.

— Elle nous connaît tous, répliqua Lewis... elle se taira... si quelqu'un vient nous demander...

— Je comprends. J'ai tout à fait oublié Bruxelles.

Mais quand elle arriva devant la porte de la maison Marx elle reconnut la maison d'en face où il y avait autrefois une cage avec un canari. L'odeur de l'entresol, une odeur mélangée d'oignons et de latrines, de linge sale et de poussière lui rappela plus complètement son enfance. La porte refermée derrière eux comme une trappe, le petit garçon maigre qui leur avait ouvert se mit à marcher devant eux pour leur montrer le chemin. Une accablante odeur du passé s'éleva et s'accrocha à elle, comme ils entraient dans la petite pièce où Mme Marx, plus grosse même que son souvenir ne la lui avait montrée, était étendue sur un sofa et respirait péniblement entourée de précieuses reliques, de plantes exotiques et de chats. C'était une chambre très petite, beaucoup trop petite pour elle; on avait dû la construire autour d'elle, car elle n'avait jamais pu entrer par la porte.

Lewis fut salué par une cascade de petits rires d'asthmatique et un grand nombre de questions posées d'une voix perçante. Teresa eut le temps de regarder autour d'elle. Elle se rappela la gravure au-dessus du poêle, un groupe étrange formé par une femme nue au corps sinueux, et un cygne, qu'une étude récente du dictionnaire classique lui permit d'identifier. Mais en

dépité de sa science elle se sentait bien petite fille et, debout, elle serrait timidement la main de son amant qui s'entendait avec la reine des fées pour louer une chambre. Un instant plus tard, il la poussa en avant et la présenta. La vieille femme se la rappelait et Teresa fut enveloppée dans une étreinte flasque, odieuse, assaisonnée de postillons. Elle demanda des nouvelles des frères et sœurs, Caryl et Kate. Comment allaient-ils?

— Je ne sais pas, dit Teresa d'un ton vague, quand Sanger est mort, nous nous sommes tous séparés.

— Oh! cet homme! cet homme! souffla madame, il avait tant d'enfants! On ne sait pas combien; et maintenant tous dispersés? Ici, nous en avons un; tu le connais, mignonne? Un frère à toi, mon petit-fils.

— Oui, dit Lewis, j'avais oublié Paul, comment va-t-il, Reine?

— Mais il est malade, nous ne le garderons pas longtemps. A présent il est à l'école chez les jésuites. Depuis longtemps il a un mauvais rhume et ça ne va pas, mais il remporte tous les prix.

— Il tient de son père, dit Lewis, ils tiennent tous de leur père. Ils sont tous trop bien doués pour vivre.

Teresa se rappela le petit garçon aux épaules étroites qui leur avait ouvert la porte. Elle n'éprouva aucun enthousiasme à la pensée que c'était son frère. Mais il était probablement vrai qu'il était intelligent. Sanger paraissait avoir répandu très abondamment la malédiction de l'intelligence à travers le monde. En un éclair l'idée pénible de la continuité de la vie lui traversa l'esprit. Tout cela ne finirait jamais. Elle se demanda combien des enfants engendrés par la luxure de Sanger lui seraient reconnaissants de leur avoir donné la vie. Puis Lewis annonça à madame que Tony avait un bébé. Madame se rappelait parfaitement Tony, une jolie petite chienne, et déjà maman! Eh bien! eh bien! Teresa, selon toute apparence, avait aussi un homme. Ses petits yeux noirs lancèrent une œillade à Lewis. Eh bien! eh bien! Lewis lui apprendrait.

— Car c'est le premier, n'est-ce pas, mon ange?

Teresa fit oui de la tête, serrant toujours la main de Lewis.

— Tu aurais pu difficilement commencer plus tôt, commenta la vieille femme. Quel âge? voyons, quinze ans... Mère de Dieu! Comme les filles d'aujourd'hui sont pressées! Pourtant... je n'étais pas plus vieille...

Et elle se plongea dans des souvenirs cruels. Lewis, qui avait à peine écouté la conversation, devint attentif et dit en anglais avec impatience :

— Une vieille femme obscène, n'est-ce pas?

Teresa rit : elle trouvait Mme Marx aussi intéressante qu'une scène de Shakespeare représentée au *Nine Muses*. Un beau spectacle, plus beau même que celui des dames qui avaient le mal de mer. Mais c'est parce qu'elle était avec Lewis; ils se complétaient si bien que le monde n'existait plus pour eux, ils étaient comme des gens qui assistent à une comédie et qui trouvent plus de sens à la vie, qui en savourent davantage l'humour parce que leur cœur en est plus éloigné.

Mme Marx avait une chambre pour eux au troisième, une jolie chambre avec un bon lit.

— Cela fera votre affaire, je crois. Si vous le voulez vous pourrez y bien dormir. Pour ma part j'ai souvent pensé qu'un bon lit est perdu pour des amoureux. Ils n'y prennent jamais garde; mais elle paraît fatiguée, la gosse, fatiguée et pâle. Tu as été malade dernièrement, mon enfant?

— Sur le bateau seulement, madame.

— Le bateau. Ah! ah! on comprend. Voulez-vous monter dans la chambre? Je ne peux vous conduire, je ne monte jamais d'escalier. Depuis cinq ans je vis au rez-de-chaussée. Mais ma fille vous fera voir. Vous rappelez-vous Gabrielle, petite? Non? Ah! votre père se la rappellerait, j'imagine!

Elle cria pour appeler sa fille, qui répondit en brailant sourdement de la pièce voisine et la rejoignit

aussitôt, vêtue d'un jupon et d'un cache-corset, disant avec humeur qu'elle s'habillait pour sortir. C'était une jolie souillon avec de petits yeux noirs, la peau ambrée et une grosse figure. Teresa se rappelait sa bouche petite et voluptueuse qui se perdait dans les courbes amples des joues et du menton, mais le visage qu'elle se rappelait était plus jeune, plus vivant et couronné de cheveux noirs, nuageux, très différents des touffes écourtées et laineuses qui pendaient dans le cou brun de Gabrielle. C'était là, paraissait-il, la mère de l'intelligent Paul. Gabrielle accueillit Lewis avec un jaillissant éclat de rire et un éclair rapide dans ses yeux durs, mais elle se refusa à se rappeler rien de Teresa.

— L'une des enfants Sanger, caqueta madame, une petite sœur de ton Paul.

— Je suis navrée d'apprendre de mauvaises nouvelles de Paul.

— *Il est poitrinaire*¹ leur dit Gabrielle avec indifférence. A quoi me sert son intelligence? Il ne gagnera jamais un sou. Il sera toujours une source de dépenses pour nous, s'il vit... Et elle demanda brusquement à Teresa si sa mère était morte.

— Oui, dit Teresa d'une voix ennuyée, et je suis une enfant légitime.

Elle sentait que Gabrielle avait autrefois été pour Evelyn un sujet d'ennuis et qu'un peu de grossièreté de la part des enfants d'Evelyn ne serait que justice.

Madame s'esclaffa de rire et appela Teresa un *type original*².

— Ce qui signifie, dit Lewis gravement, comme il montait l'escalier derrière Gabrielle, que vous êtes une petite fille très mal élevée.

Teresa lui pinça le bras et chuchota un aphorisme qu'elle avait appris de tante May, la femme de Robert

1. En français dans le texte.

2. *Id.*

Churchill : « Tout cela montre que vous ne sauriez être trop prudente. »

Ils arrivèrent dans leur chambrette perchée, essoufflés à force de rire.

Gabrielle ouvrit violemment les volets et se retourna pour crier avant de rabattre la porte qu'ils n'avaient qu'à descendre bientôt s'ils voulaient manger. C'était une chambre sombre et petite avec un grand lit d'aspect malpropre. Il était trop difficile d'identifier les autres meubles. La force, qui jusqu'à présent avait soutenu Teresa, lui manqua. Elle se laissa tomber sur le lit avec un léger soupir, trop épuisée pour pouvoir même ôter son chapeau. Lewis le lui enleva, troublé de quelques remords et dit qu'il fallait descendre tout de suite pour manger. Puis il se mit à défaire son sac, éparpilla ses affaires dans toute la pièce. Bientôt il y eut partout des feuillets couverts de musique. Ces feuillets et le cache-nez jaune jetés au pied du lit rendaient cette chambre exactement semblable à toutes celles qu'il avait autrefois habitées. Pour Teresa, c'était la maison. Elle vit en esprit toutes les drôles de chambres qu'ils partageaient, et elles ressemblaient toutes à celle-ci, à moitié enfouie sous les feuillets de musique, une paire de souliers sur la cheminée et un grand lit dur et en désordre. Elle voulut lui dire tout cela, mais elle s'aperçut qu'elle disait :

— Lewis, je me sens si malade.

Il parut effrayé, puis il dit qu'il n'y avait pas de quoi s'étonner. Elle serait tout à fait remise par un bon repas et une bonne nuit de repos. Il lui demanda avec insistance de lui obéir sur ce point, ce qu'elle accepta immédiatement, surprise elle-même d'avoir poussé cette plainte.

— Bien que je doute pouvoir me reposer cette nuit, dit-elle. C'est cela vraiment, que la vieille Greymalkin appelle un bon lit?

— La vieille quoi?

— La vieille Greymalkin, la sorcière en bas. Elle a

tellement raconté que c'était un bon lit et tout ce qui s'ensuit...

— Vraiment, ce sera notre lit nuptial, je pense, et il est dommage qu'il ne soit pas confortable. Laissez-moi voir! Oh! Teresa, il n'est pas si mauvais, j'ai dormi dans pire que ça.

— Pour moi, c'est comme une carrière de pierres. C'est un drôle d'endroit ici, en tout cas. Je suis surprise que vous m'y ayez amenée. Voulez-vous regarder sur le dessus de la cheminée, cet indécent petit bibelot chinois, voisin d'une statuette du sacré-cœur. Comme l'oncle Charles rirait!

— Il rirait?

— Je suis sûre que oui, c'est pourquoi je ris moi-même. Il y a un an je n'aurais pas vu ce qu'il y a de drôle là-dedans, j'aurais pensé qu'il était tout à fait naturel que ces deux-là soient l'un à côté de l'autre. Oh! mon Dieu! Il n'y a pas moyen d'échapper. On ne peut revenir jamais tout à fait en arrière!

Lewis regardait la chambre et essayait par un gros effort d'imagination de la voir avec les yeux de l'oncle Charles. Il examina les rideaux déchirés, les papiers salis par les mouches, le bec de gaz et les bibelots incongrus. Finalement, il se tourna vers Teresa épuisée mais courageuse, étendue sur le lit. Il se prit la tête dans les mains, comme dans une sorte de crise, et annonça :

— Dites que je suis fou si vous voulez, mais nous partirons demain.

— Mon cher cœur, pourquoi? Sommes-nous le Juif errant?

— Sale endroit!

— Ça ne peut pas nous blesser.

— Vraiment, ma chère, je n'en suis pas sûr. Il y a d'autres hôtels.

— Je crois que vous les trouverez à peu près tous semblables.

— J'aurais dû penser... cela m'a tellement surpris,

votre brusque revirement, au dernier moment... je n'aurais jamais cru... Tessa!

— Hum?

— Vous ne m'avez pas encore dit pourquoi vous avez changé si brusquement.

— Non, et je ne vous le dirai jamais.

— Pourquoi pas?

— Ce n'est pas un sujet convenable d'entretien.

— Mon Dieu!

Il était surpris; il ne pouvait imaginer pour quelle raison terrifiante Tessa se taisait. Il vint s'asseoir sur le lit et lui dit à voix basse :

— Dites-le-moi.

— Le diable m'emporte si je dis rien!

— Tessa... il le faut! Vous devez tout me donner... maintenant.

— Rien du tout. Vous ne saurez jamais. Vous pouvez chercher à deviner jusqu'à ce que les poules aient des dents, mais je ne vous dirai rien.

— Je n'ai pas besoin de deviner. Vous avez un visage comme un cinématographe. On y lirait en courant. Je sais ce que vous avez.

— Je parie que non.

— Quelque chose vous a effrayée.

— Comme vous êtes habile!

— Qu'est-ce que c'était? Je le sais toujours quand vous êtes effrayée. Il y a deux drôles de petites lampes dans vos yeux, tout au milieu de vos yeux qui s'allument quand vous avez peur. Vous avez encore peur, Tessa; ne vous cachez pas de moi, dites-moi ce que c'est.

Elle s'était éloignée de lui en se tortillant et elle cachait dans l'oreiller sa figure qui en disait trop long mais il pouvait voir une vive rougeur qui se répandait sur sa joue et dans son cou. Son étonnement grandit. Qu'est-ce qui diable pouvait la faire rougir?

— Avez-vous honte de quelque chose? demanda-t-il sévèrement.

D'une voix étouffée elle le pria de la laisser tranquille.

— Eh bien! regardez-moi.

Elle s'assit et le regarda droit dans les yeux avec reproche. La rougeur se retirait lentement de ses joues. Il vit qu'elle avait eu honte, mais non pas pour elle-même. Quelqu'un d'autre était intervenu, mais qui?

Après qu'il avait quitté Chiswick... Oh! c'était évident...

— C'est quelque chose que Florence a dit, déclarait-il.

— Lewis! Je vous en prie...

— Vous vous êtes querellés?

— Je ne vous le dirai pas.

— Et elle vous a effrayée, elle vous a fait honte? Pourquoi ne voulez-vous pas me le dire?

— Parce que... les femmes ne doivent pas... dire aux hommes ce qui se passe entre elles.

— Je comprends. Eh bien! nous laisserons cela. Mais vous êtes une créature étonnante. Vous pouvez écouter une conversation de Reine sans qu'un de vos cheveux frémisses, tandis qu'une aimable personne comme Florence...

— Je vous en prie.

Il rit. Il pouvait très bien imaginer ce que Florence avait dit et il y en avait probablement assez pour faire rougir n'importe qui. Quoi que ce pût être, il bénit Florence pour ce qu'elle avait dit, puisque ainsi elle avait envoyé Tessa vers lui. Il continua à la taquiner un peu, mais il ne la pressa pas de parler.

— Je ne crois pas que vous ayez vraiment compris la moitié de ce que Reine a dit.

— Peut-être pas, murmura-t-elle, appuyant sa joue contre celle de Lewis, mais je sais ce qu'elle pense. Elle a une drôle d'idée sur vous et sur moi. Elle croit que je suis... un caprice.

— Florence aussi, en réalité.

— Vraiment? Tessa repoussait tout souvenir de Flo-

rence. Mais, Lewis, j'ai quelque chose de difficile à vous demander. Si je ne suis pas ce qu'ils pensent, que suis-je?

Il réfléchit longtemps, silencieux, la tenant doucement dans ses bras, comme si elle était quelque chose de précieux et de fragile, puis il dit :

— Vous voulez dire, comment je vous appellerais si je n'étais pas votre amant? voilà la difficulté! Ecoutez! Ceci ira-t-il? Je ne voudrais... je ne pourrais... jamais plus... dans toute ma vie... donner à une femme un nom qui vous paraîtrait trop brutal. Je penserai que toute femme peut être pour un homme ce que vous êtes pour moi.

— C'est tout à fait bien. N'ayez pas l'air si ennuyé. Je voulais seulement savoir. C'est... tout à fait sans importance...

Il avait un peu perdu conscience de lui-même, emporté par sa passion et le feu de son esprit. Il se croyait presque capable d'un amour semblable à celui de Tessa. Ils étaient assis regardant la chute rapide du jour dans le ciel, pendant que les bruits de l'activité de la rue montaient vers leur retraite cachée. Il s'aperçut à la fin qu'elle avait très froid, ses petits doigts emprisonnés dans les siens étaient glacés, et elle frissonnait si souvent qu'il lui offrit à nouveau de lui prêter son cache-nez. Il alluma le gaz, pauvre jet bruyant qui jeta une lumière verte sur le désordre de la chambre et changea en noir le saphir des vitres. Elle paraissait plus blême et plus fragile que jamais, et il s'exclama :

— Vous avez l'air moulue. Venez dîner.

— Je ne peux vraiment pas. Je n'ai besoin de rien. Je suis trop fatiguée.

— Bien, alors je vais descendre et j'apporterai quelque chose ici.

Et il la laissa, traversant légèrement la pièce et ferma la porte derrière lui avec précaution. Dehors dans l'étroitesse du palier sombre, le démon de la

maison parut s'abattre sur lui, et il comprit pleinement où il l'avait amenée. Il l'arracherait de là. Il descendit à tâtons jusqu'en bas, passa devant les portes mystérieuses, parcourant le monde en esprit à la recherche d'un abri qui leur conviendrait à tous deux, aucun lieu ne s'offrit à son imagination. Comme elle l'avait dit, n'importe où, ce serait la même chose. Leur sécurité n'était qu'en eux-mêmes, et elle n'en doutait pas. Pourquoi en aurait-elle douté? Mais pour lui c'était différent; il n'avait pas ce fidèle et ferme amour qui éclaire comme une torche dans la nuit les chambres hostiles.

Il alla trouver Gabrielle et lui persuada, en lui glissant quelque argent, de préparer et de leur monter de quoi manger. Il lui dit qu'ils partiraient le lendemain matin. Puis il remonta vivement, se débattant toujours avec le problème de leur avenir. Que diable allait-il faire d'elle? Il n'avait malheureusement pas d'amis à consulter. Personne n'aimait Tessa, si ce n'est peut-être ce vieux gentleman, son oncle.

Au souvenir de Charles Churchill, Lewis devint tout songeur.

Il trouva Tessa debout qui s'efforçait péniblement d'ôter sa robe. Il s'assit et se cacha la figure dans les mains, essayant de rendre ses idées claires, bien que son esprit fût encore en proie à cette léthargie qui l'avait laissé désarmé toute la journée. Il dit enfin :

- Si j'écrivais à votre oncle?...
- L'oncle Charles? Pourquoi voulez-vous lui écrire?
- Je ne sais pas.
- Je lui enverrai vos amitiés quand je lui écrirai, n'est-ce pas? se moqua-t-elle.
- Oh! Vous lui écrirez vraiment?
- Je me disais que je lui enverrais une carte postale illustrée de temps en temps.
- Eh bien! quand vous le ferez, dites-lui...
- Quoi? Maudit bouton!
- Il faut que je réfléchisse.
- Que voulait-il, au fond, dire à Charles? Il était plus

facile de deviner ce que Charles pourrait lui dire. Mais Charles était la seule personne au monde qui eût une véritable valeur aux yeux de Tessa.

— On étouffe ici, dit-elle brusquement d'une petite voix étranglée.

Il lui dit d'ouvrir la fenêtre. Dans son esprit il avait commencé une lettre à Charles. Il n'était pas un bon épistolier. Il ne pourrait absolument pas réussir à dresser le plan d'une lettre où il expliquerait la nature de sa passion pour la nièce de Charles. C'était une chose si délicate que les mots paraissaient la blesser, une chose si belle qu'il fallait de toute façon la protéger, une chose si forte que rien au monde ne pouvait lui barrer la route.

— Je ne peux pas l'ouvrir, dit Teresa qui secouait la fenêtre. Elle est dure.

— Essayez par en haut, conseilla-t-il sans regarder.

Elle contempla le haut de la fenêtre serrant les mains contre sa poitrine où elle sentait une douleur vive et menaçante. Puis elle rassembla ses forces pour un nouvel effort.

Lewis abandonna la lettre. Il n'y aurait aucune espèce d'intérêt à écrire à Charles. Le seul résultat serait une séparation. On viendrait et on lui enlèverait Teresa. Il n'y fallait pas penser. L'autre terme de l'alternative était de s'abandonner à la maison Marx. Il aurait voulu que Gabrielle se dépêchât d'apporter à manger. Mais il ne lui permettrait pas d'entrer. Cette chambre était la forteresse de Tessa. Il sortirait et prendrait le plateau sur le palier.

On aurait dit que le bruit du gaz était devenu plus fort. Le silence de la pièce était effrayant. Teresa avait cessé de tirer sur la fenêtre. Elle avait cessé de bouger. Il se retourna et vit qu'elle avait glissé sur le plancher.

— Vous êtes-vous évanouie? demanda-t-il en se redressant.

Elle ne répondit pas.

Il la releva et l'étendit sur le lit. Il n'y avait pas d'eau dans la chambre. Mais il trouva parmi ses affaires une

éponge humide et il se mit avec angoisse à lui humecter le visage pour la ramener à elle. Son teint l'effrayait. Un instant une lueur de conscience brilla dans les yeux de Teresa.

— Faites de la lumière, murmura-t-elle.

— C'est allumé.

Elle regardait fixement la haute flamme verte et il s'aperçut qu'elle ne la voyait pas.

— Tessa! s'écria-t-il, mon très cher amour...

Il continua de lui éponger la figure. Le sifflement du gaz était devenu si intense qu'il pouvait à peine entendre si elle respirait. Et tout le jour elle avait eu froid.

Il entendit le heurt du plateau contre la porte et il appela Gabrielle à l'aide. Elle ouvrit la porte d'un coup en poussant le plateau devant elle, mais quand elle vit le lit elle s'exclama et s'avança rapidement.

Elle déposa le plateau sur le plancher, s'approcha de Lewis et lui arracha l'éponge des mains.

— A quoi bon faire cela? demanda-t-elle d'un ton de colère et de frayeur.

Alors il s'aperçut que cela ne servait à rien. Le trésor de son cœur était parti. Elle avait échappé à son amour et à sa folie. Il sentit en un instant la certitude de sa perte et abandonna la pauvre chose sans défense qu'il tenait dans ses bras aux soins de la grossière et dure Gabrielle. A présent elle ne pouvait faire aucun mal à la Tessa vivante. Il la regarda, tandis qu'elle faisait un examen rapide et indigné de Tessa, et il dit à la fin stupidement :

— Elle s'est sauvée... elle est morte.

— C'est évident, acquiesça Gabrielle. Il faut quand même aller chercher un docteur. Je vais envoyer Paul.

Elle sortit en courant et bientôt on commença d'entendre des bruits de pas et les cris de gens alarmés en bas dans la maison.

Lewis sentait à son tour que l'air manquait dans la pièce. Il voulut ouvrir la fenêtre. Il n'y réussit pas et s'aperçut qu'elle était calée en haut. Quand il eut enlevé

la cale, l'espagnolette tourna facilement. Il tenait la cale dans sa main, la regardait et pensait avec un lent étonnement qu'elle avait tué Tessa.

Le vent de la nuit entra dans la chambre, agita les rideaux poussiéreux, et tous les feuillets de musique, épars sur le plancher, s'envolèrent en bruissant et en claquant comme des feuilles mortes. Une froide tempête souffla sur le lit tranquille, mais ne réussit pas à réveiller Teresa. Elle continuait de dormir là où il l'avait jetée, parmi les oreillers, silencieuse, triomphante, invaincue, jeune. Lewis se pencha profondément à la fenêtre comme pour saluer le départ d'un ami. En bas dans la rue il vit une longue, longue et double rangée de lampes qui brûlaient obstinément malgré la tempête. Les gens passaient comme des ombres sur les trottoirs brillants. Au-dessus des maisons, très haut dans le ciel, une lune petite et pâle courait à travers les nuages comme poursuivie par un ennemi.

CHAPITRE XXIV

FLORENCE avait été forcée de demander l'aide des Birnbaum. Elle n'avait pas l'intention de leur dire ses craintes quand elle se hâtait vers Lexham Gardens pour chercher Teresa. Mais Antonia s'était écriée immédiatement :

— Tessa partie? *Himmel* ¹! Je sais qu'ils le feraient. Et Jacob ajouta :

— Il faut les suivre! Il faut la ramener! Ils tenaient pour certain que Lewis et Teresa étaient partis ensemble. Il sembla à Florence que toute la famille attendait ce malheur. Ils avaient dû en être avertis de tout temps. Eh bien, qu'ils fussent bons et se tourmentassent pour elle, elle ne pouvait s'empêcher d'avoir une certaine méfiance à leur égard, car elle avait le sentiment que leurs sympathies étaient pour l'autre bord. Ils étaient très évidemment désespérés et anxieux. Il fallait, disaient-ils, poursuivre Teresa et la retrouver. Jacob était sûr qu'ils étaient partis pour Bruxelles et Tony suggéra qu'ils devaient habiter chez Reine.

— Nous y descendions toujours quand nous allions à Bruxelles, expliqua-t-elle.

Jacob qui connaissait Mme Marx de réputation, partageait son avis. Il dit qu'il prendrait le premier train le jour suivant.

1. Ciel!

— Vous? s'écria Florence surprise. Avez-vous l'intention d'y aller?

— Cela vaut mieux, dit-il, à moins que votre père...

Elle n'aurait pas cru qu'il ferait de cela une affaire personnelle. Il avait un sentiment de la famille très développé. Teresa était comme si elle appartenait à Tony et il ne permettrait pas qu'elle fût perdue.

— C'est à moi d'y aller, dit Florence, je suis responsable.

— Je crois, dit-il nerveusement, qu'il vaudrait mieux que j'y aille. Il n'y a pas de nécessité...

— C'est très bien de votre part. Mais elle était sous ma garde. Je pourrai m'en tirer seule.

— Madame Dodd, il faut que vous me laissiez vous accompagner ou que votre père vous accompagne. Mais peut-être vaudrait-il mieux que ce fût moi. Vous ne connaissez pas ces gens. Vous ne pourrez rien faire avec eux.

— Reine est un vieux démon, renchérit Antonia.

Florence ne voulait pas de lui. L'idée de voyager avec lui lui répugnait. Mais elle comprit qu'elle pourrait peut-être avoir besoin de son aide. Elle ne pouvait vraiment pas se présenter à la maison de cette Mme Marx pour y réclamer son mari. C'était horrible. Elle remercia Jacob et consentit à accepter qu'il l'accompagnât. Quand elle fut partie, il dit en grognant à Antonia qu'il aurait très bien pu arranger cette affaire et ramener Teresa par lui-même.

— Ne comprenez-vous pas, dit Antonia, qu'elle court après Lewis. Elle ne se soucie pas le moins du monde de ce qui peut arriver à Tessa. Elle hait Tessa, mais elle ne veut pas laisser partir Lewis.

— Vous vous trompez, affirma Jacob. Elle le quittera après ceci. Naturellement elle ne supportera pas une pareille conduite. C'est la fin de leur ménage.

— Pas du tout. Vous la croyez fière. Elle ne l'est pas pour un sou. Elle le suivra n'importe où. Elle ne

le laissera pas à Tessa, bien que tout le monde sache qu'il aime Tessa et pas elle.

— Est-ce qu'il aime Tessa? Je crois qu'il n'aime personne que lui et je suis effrayé de penser à ce qui va arriver à cette petite fille.

— Ils sont très bien ensemble, insista-t-elle tranquillement. Ils s'aiment l'un l'autre... mais... comme nous nous aimons.

— Je ne vois rien de sûr dans tout cela, dit-il farouchement. Et nous arriverons probablement trop tard. Mais il est clair qu'il faut la ramener. Je voudrais que votre cousine ne vînt pas. Elle m'effraie, cette femme. Elle est toujours si correcte et je... je ne suis pas toujours correct, vous comprenez. Quel voyage nous allons faire!

— Pauvre Florence!

— Pourquoi la plaignez-vous? Elle n'aurait pas dû l'épouser. Elle n'était plus tout à fait jeune et on peut supposer qu'elle connaissait le monde. Tout cela est de sa faute.

— Elle a été très bonne pour nous l'été dernier.

— Pour vous peut-être, pour moi elle n'a jamais été bonne. Je suis un homme très méchant! Que dira-t-elle, alors, de Lewis? Vous vous trompez, Tony. Elle ne lui pardonnera jamais. Elle doit le haïr.

— Peut-être. On peut haïr quelqu'un et l'aimer.

Il en convint et lui jeta un regard nerveux sans oser lui demander ce qu'elle voulait dire exactement. Il se perdait toujours quand il s'efforçait d'explorer les profondeurs de son esprit.

Le voyage ne se passa pas mieux qu'il ne l'avait prévu. Il fit son possible pour ne pas la froisser. Mais son attitude quand il voyageait était trop fleurie pour le goût de Florence et sa gaucherie n'améliorait rien. Auprès de son élégance sûre, il était étonnamment peu à sa place. Il l'aida à monter et à descendre des compartiments de première classe, commanda des repas somptueux, bouscula les employés et se rendit, lui et sa

richesse, parfaitement insupportable. Ce fut un soulagement quand ils arrivèrent à Bruxelles.

Il choisit un hôtel grand, bruyant, coûteux qu'elle détesta. Elle y resta pendant qu'il allait faire son enquête sur les fugitifs. Ce côté particulièrement odieux de l'affaire lui était du moins épargné; il s'occuperait de tout, comme il avait transporté ses couvertures et donné des pourboires aux porteurs. Elle attendit son retour dans une chambre luxueuse et froide. Son énergie faiblissait à mesure que le temps passait; elle devenait la proie d'une lassitude désespérante. Elle se demanda avec douleur pourquoi elle était venue. La veille ses forces étaient tendues et elle avait été très impatiente de partir; toute la nuit son imagination implacable et fiévreuse l'avait empêchée de dormir. A présent elle se disait que rien n'avait d'importance, le temps ne pressait plus. Elle se souciait à peine qu'on retrouvât ou non Teresa. Elle était sûre qu'ils étaient arrivés trop tard.

— Pourquoi suis-je venue? se murmura-t-elle à elle-même. Je ne le verrai pas.

Elle ôta son chapeau et son voile et arrangea ses cheveux. Puis elle se mit à marcher dans la chambre de long en large pendant que les longues minutes se traînaient. Enfin elle se jeta sur le lit près de la fenêtre et ferma les yeux. Immédiatement flotta devant ses yeux la vision qui hantait son esprit depuis quarante-huit heures, l'obscur dessin en damier d'un orchestre et les archets blancs s'agitant tous ensemble en l'air. Les thèmes de la Symphonie Dodd retentissaient dans sa tête, à la rendre folle, à travers tous ses autres tourments. C'est au son de ces rythmes qu'elle avait fait ses préparatifs pour ce voyage précipité, elle les avait entendus dans tous les trains et dans tous les bruits de la rue à Bruxelles. A présent, comme elle s'assoupissait, la musique s'enfla et devint plus bruyante, vibrant dans son esprit fatigué. Les violons prenaient les sons doux et émouvants qu'ils ont dans les rêves; le mauvais

présage des martèlements de tambour l'effraya. Ils devenaient si forts qu'elle s'éveilla. Jacob frappait à sa porte et demandait s'il pouvait l'entretenir un moment.

Elle sortit et lui parla dans le couloir.

— Eh bien, demanda-t-elle.

Il était pâle et défait. L'agitation faisait frissonner sa large et opulente personne, son visage bienveillant frémissait.

Il regarda derrière elle, dans la chambre, et demanda s'il pouvait entrer. Il dit que tout allait mal. Elle ouvrit sa porte plus largement et le laissa entrer. Son aversion pour lui était si grande qu'il lui déplaisait de le recevoir, même dans cette chambre banale. Une fois entré, il parut à peine savoir quoi dire. Il la regardait, la langue liée, le malheureux. Elle lui demanda s'il les avait trouvés.

— Oui, dit-il, ils sont allés chez Mme Marx.

— Vous les avez vus?

— J'ai vu Lewis, madame Dodd... c'est terrible... je me demande comment vous dire... je... Elle...

— Vous voulez dire qu'il l'a...? dit-elle pour l'aider.

— Elle est morte.

Il cria presque ces mots dans son effort pour s'en débarrasser. Florence s'écarta vivement de lui; elle devint très pâle et s'écria :

— Non! Oh! non! Impossible...

Il crut qu'elle allait se trouver mal et fut soulagé à cette pensée. Cela mettrait fin à cet entretien pénible et lui permettrait d'appeler à l'aide. Mais elle se maîtrisa et demanda à voix basse :

— Quand cela est-il arrivé?

— Hier.

— Je ne puis le croire.

— Je sais... je sais... Je ne le pouvais pas non plus.

— Hier! Quand? Après leur arrivée ici?

— Je le pense.

Il lui donna les détails qu'il avait pu apprendre.

Au premier mot, elle montra beaucoup de calme, et un grand désir de tout apprendre.

— Où est Lewis? demanda-t-elle enfin.

— Ici.

— Ici?

— Dans le vestibule. En bas. J'ai pensé que vous voudriez peut-être le voir. Faut-il lui dire de s'en aller?

— Non, non, ne faites pas cela.

Elle réfléchit un moment et demanda :

— Est-ce que... est-ce qu'il désire me voir?

— Je le pense. Il vous a télégraphié ce matin.

— Télégraphié à moi? Pourquoi a-t-il fait cela?

Il était clair qu'il l'avait envoyé chercher. Il avait dit à Jacob qu'elle se chargerait des affaires. Il y avait des complications, un docteur avait été appelé trop tard et une sorte d'enquête devait avoir lieu. Lewis, complètement bouleversé par toutes les responsabilités qui lui incombaient, avait envoyé chercher sa femme.

— Elle était malade depuis quelque temps, dit pensivement Florence, une croissance trop rapide, vous comprenez. Et vous dites que la traversée a été mauvaise. Cela explique tout facilement. L'avez-vous vue?

— Non. Ils l'avaient emmenée à la morgue, je pense.

— Mais Lewis était là?

— Oui. Il sait à peine ce qu'il fait. Il dit qu'elle vous appartient à présent.

— Et il m'a télégraphié ce matin? Oui!

Elle tapotait du pied en réfléchissant, puis elle conclut avec énergie :

— Il a eu tout à fait raison. Mon arrivée ici aujourd'hui arrangera tout. Je représente ses tuteurs s'il se produit quelque chose. Il y a toutes chances pour qu'on étouffe l'affaire. Nous pourrions dire qu'ils sont venus en avant. Cette femme, Mme Marx, elle nous aidera à en sortir. Elle racontera la même histoire que nous, s'il nous faut inventer quelque chose pour donner bon visage à l'affaire.

— Reine jurera n'importe quoi, pourvu qu'elle n'ait pas affaire à la police, lui affirma Jacob. Elle est à moitié folle de terreur. Il sera très facile...

— Il faudra que je voie Lewis, décida Florence. Tout cela sera malaisé. L'affaire a l'air difficile. Elle n'avait pas seize ans, vous savez, la loi...

— Cela dépend de vous, dit Jacob la regardant curieusement. C'est à vous de dire s'il l'a persuadée de se soustraire à la protection de ses amis...

Il s'interrompt. Il était étonné et un peu choqué de son attitude. Il aurait voulu qu'elle eût un peu plus de chagrin. Elle ne paraissait voir dans les choses qu'une menace de déshonneur. C'est ainsi que lui-même il les voyait, bien qu'il éprouvât beaucoup de peine de la mort de sa jeune belle-sœur. Comme il retournait à l'hôtel, son esprit imaginait de nombreuses hypothèses très désagréables. Il avait redouté la rencontre avec Florence, supposé que cette affreuse nouvelle l'abattrait complètement. Il s'était vu lui-même la seule personne de sens pratique qu'on eût sous la main, mêlé aux docteurs et aux policiers et persuadant son orgueilleuse compagne de la nécessité d'en venir à un compromis. Mais il lui avait semblé impossible que Reine et Florence pussent jamais être amenées à agir de concert. A présent, voyant que cela était très possible, remarquant que la jeune femme n'était pas moins anxieuse d'éviter un scandale que la vieille, trouvant une froide aisance là où il avait attendu désespoir et indignation, il était soulagé mais malheureux.

Elle lui demanda si Lewis serait raisonnable et il répondit d'une voix lugubre qu'il ne le savait pas. A personne, pas même à Tony, il n'aurait pu décrire l'impression que Lewis avait faite sur lui. Si Florence montrait trop peu de sensibilité, Lewis, comme d'habitude, en montrait beaucoup trop. Jacob, qui était un homme simple, était tourmenté entre eux. Florence continua de parler de sa voix tranquille et sèche, énumérant les mesures qu'il fallait prendre. Comment

pourrait-il lui décrire cette petite chambre malpropre où Teresa était morte et où Lewis était resté assis toute la journée après qu'on l'eut emportée pour toujours, dans une sorte de léthargie hébétée et inconsciente parmi les feuilles de musique éparses sur le plancher? Il y avait dans cette espèce de pétrification du chagrin quelque chose qui avait effrayé Jacob. Il dit à Florence :

— Il ne faut pas qu'il reste là.

— Croyez-vous qu'il viendrait ici?

— Peut-être. Je crois qu'il fera ce qu'on lui dira.

— Eh bien! alors, amenez-le ici. Il nous faudra bien sûr rester à Bruxelles jusqu'à ce que cette affaire soit réglée. Il faut que je fasse venir mon père. Pouvez-vous demander une chambre pour Lewis?

— Certainement, madame Dodd. Voulez-vous le voir tout de suite?

Elle pensa qu'il valait mieux ne pas le voir tout de suite. Elle ne se sentait pas encore tout à fait préparée à cette entrevue. Mais Jacob s'occuperait de lui. Et ses lettres! Il valait mieux les faire descendre. Elles étaient sur la table de toilette. Jacob alla les chercher et aperçut auprès des lettres plusieurs coupures de journaux relatives à la *Symphonie* de Dodd qu'elle avait trouvé le moyen de rassembler la veille malgré le trouble de son esprit.

— Je suppose qu'il n'aura pas vu cela, dit-elle en rougissant légèrement.

— Je ne pense pas, dit Jacob d'un air presque farouche. Il a quitté l'Angleterre moins de dix heures après le concert.

— Peut-être feriez-vous mieux de les descendre dans ce cas, proposa-t-elle.

« *Du lieber allmächtiger Gott* ¹! » pensa Jacob en mettant les coupures dans sa poche, peut-être vaudrait-il mieux ne pas les prendre! Toutes les femmes sont étonnantes, mais celle-ci...

1. Dieu tout-puissant.

Ce n'était pas un homme très raffiné, et il attachait beaucoup d'importance aux journaux, mais la politesse qu'il ferait en montrant ces coupures à Lewis ne lui paraissait guère opportune. Florence, laissée à elle-même, fut aussi un peu surprise de son détachement calme. On aurait dit qu'elle avait prévu depuis toujours cette tournure des événements, tant sa décision et son action furent immédiates. Elle s'assit et rassembla ses esprits afin d'expliquer la situation à son père et lui faire comprendre que Lewis qui lui était rendu de façon si inattendue était l'être le plus précieux de la terre. Elle l'avait tout à fait en son pouvoir et, pour la plus grande sécurité de leur avenir, il était absolument nécessaire qu'elle oubliât le passé comme s'il lui était étranger.

« Vous me trouverez dure, écrivait-elle à Charles, mais vous verrez que je dois l'être. Essayez de penser à cela dans le même esprit que moi; que le chagrin que vous aurez d'elle ne vous fasse pas m'oublier. Ce n'est pas sa mort, mais ma vie qui importe. Je ne peux pas vivre sans lui. Et, de plus, je dois penser à l'avenir. »

Teresa avait tenté la chance et elle l'avait perdue. Et elle s'était évadée de la vie si facilement! Florence ne pouvait même prétendre à s'apitoyer sur elle en ce moment. Continuer de vivre, être aux prises chaque jour avec la nécessité de penser, prévoir les années à venir et faire des projets, élever sur les ruines d'un amour un monument digne d'elle, c'était là une chose beaucoup plus difficile.

Jacob redescendit et trouva Lewis dans le vestibule; il attendait, absorbé dans une méditation profonde et prostré, tandis que des gens se pressaient en foule vers la salle du restaurant. On aurait dit qu'il était là depuis toujours. Jacob lui tapa sur l'épaule et lui ordonna, avec une pitié maladroite, de venir manger quelque chose. Ils entrèrent dans le restaurant où un orchestre jouait et où s'étaient des victuailles. Jacob, en dépit de la gravité du moment et de sa pitié réelle pour l'homme

qui était près de lui, ne put s'empêcher de s'épanouir un peu. Il jeta un regard d'homme riche sur la salle et on leur trouva immédiatement une table.

— Votre femme, dit-il à Lewis, se repose. Elle vous verra plus tard.

Lewis le regarda distraitement et secoua la tête.

— Très bien, dit-il.

— Elle pense que vous feriez mieux de venir habiter ici.

Lewis répéta : « Très bien », et il ajouta, comme se ravisant, qu'il n'avait pas d'argent. On lui laissa entendre qu'il n'avait pas à s'occuper de cela.

Jacob commanda le repas et ils se mirent à manger en silence.

Au bout de quelques minutes, Lewis dit :

— Sanger ne l'a jamais aimé non plus.

— Qui? demanda Jacob étonné.

— Trigorin!

— Trigorin! Oh! oui, nous parlions de lui?

— Non.

Lewis fronça les sourcils et expliqua avec effort :

— Ils sont en train de jouer la musique du ballet d'*Akbar*.

— Ach! En effet. Et c'est Trigorin qui a dessiné le ballet. Oui!

Tous deux écoutèrent les thèmes vigoureux qui, depuis la mort de Sanger, étaient devenus si populaires. Jacob pensa qu'il faudrait qu'il donnât *Akbar* dans un de ses théâtres. Il se mit à estimer dans son esprit les risques et la vogue probable qui ne faisait que commencer. Il pensa à la quantité énorme d'œuvres laissées par Sanger et encore non représentées, et s'exclama :

— Cet homme! Son influence jusqu'à présent est à peine sentie. Il a tant laissé de vie après lui!

Lewis n'entendit pas. Il pensait à Trigorin et s'était évadé pour un instant vers la montagne du printemps. Il déjeunait, avec l'absurde personnage, dans la petite auberge d'Erfurt. Il respirait de nouveau l'air divin,

comme le train traversait en soufflant les bois de pins; il entendait les clochettes des vaches dans les hauts pâturages et, de nouveau, il taquinait Trigorin juste comme ils traversaient le lac et arrivaient près du débarcadère où Tessa attendait. Ici, son esprit retrouva l'angoisse présente; chaque pensée aboutissait à la découverte de la mort de Tessa. Il avait retrouvé son angoisse avant que son sourire à Trigorin se fût effacé de son visage et Jacob lui demanda la cause de sa gaieté.

— Je pensais à notre perte, expliqua-t-il. Tessa... Je veux dire... perte.

Il se murmura le mot à lui-même une fois ou deux, comme s'il essayait de s'y habituer. Jacob qui pensait qu'il éprouverait le même sentiment si Tony était morte, essaya de timides consolations.

— Cela passera, dit-il, vous oublierez. Tout devient plus facile avec le temps. Nous ne souffrons pas toujours.

— Non, répondit Lewis.

Mais il paraissait révolté, comme s'il ne pouvait supporter l'idée que nous ne devons pas continuer à souffrir, comme s'il eût voulu prétendre que notre souvenir est immuable. Il détestait en vérité cette souple et servile adaptation qui permet à la race humaine de survivre. Il s'écria avec une sorte d'horreur à Jacob :

— Je l'oublierai!

Evidemment il n'était pas près de se montrer raisonnable. Jacob se rappelant l'extraordinaire puissance de raison de la dame d'en haut, était tout près de préférer cette manière. Mais il était harcelé entre eux deux et il comprit comment la jeune Teresa, ballottée entre de tels moniteurs, avait renoncé au problème.

On entendit le dernier accord du ballet de Sanger et, par-dessus le vacarme de la vaisselle et des couteaux, le tumulte de conversations en toutes langues, quelques faibles applaudissements s'élevèrent. *Akbar* était un numéro de prédilection. Jacob soupira profondément et

regarda avec une rare indifférence le mulet rose dans son assiette. Il aurait voulu être chez lui et pensait avec un serrement de cœur mi-joyeux, mi-contrit, comment Tony, quand elle apprendrait cette nouvelle, pleurerait et sangloterait et chercherait auprès de lui la consolation. Elle avait si rarement besoin de lui, et ses larmes étaient si belles ! Et, à son avis, il convenait que quelques larmes fussent versées par quelqu'un après cette lourde journée.

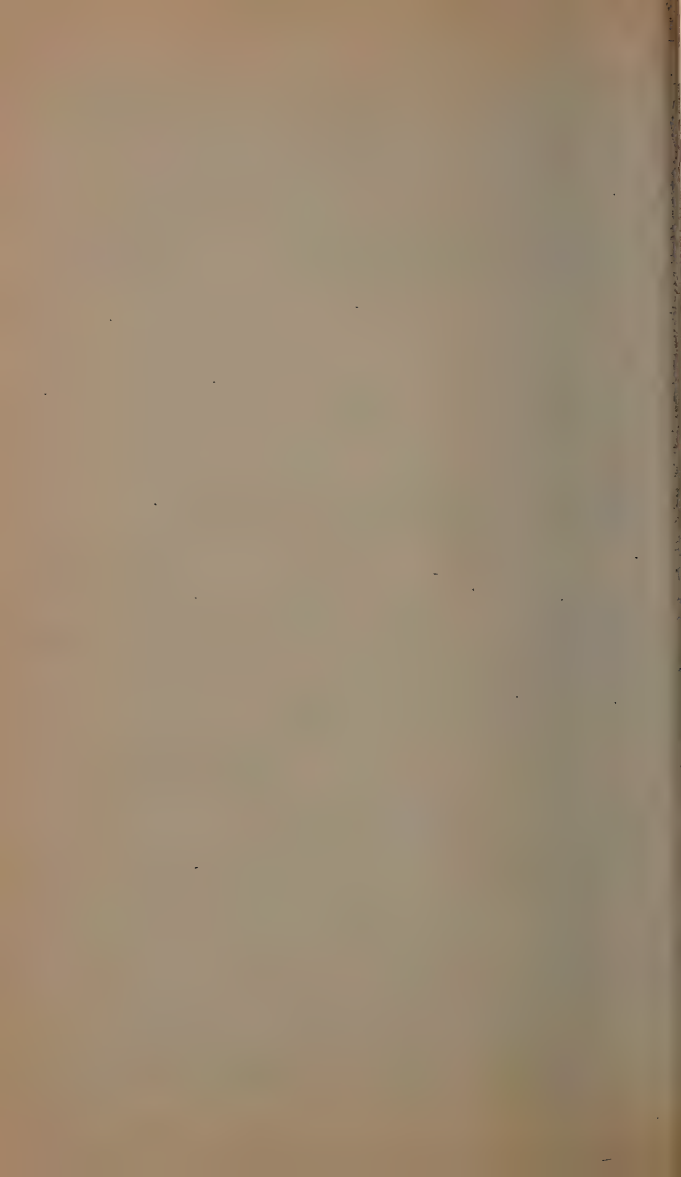


TABLE DES MATIÈRES

LIVRE 1 ^{er} . — Le cirque Sanger.....	7
— II. — Nymphes et Bergers.....	91
— III. — L'Étable d'argent.....	189
— IV. — Les trois se rencontrent.....	295

LA COMPOSITION, L'IMPRESSION ET LE BROCHAGE DE CE LIVRE
ONT ÉTÉ EFFECTUÉS PAR FIRMIN-DIDOT S.A.
POUR LE COMPTE DES PRESSES POCKET
ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 20 DÉCEMBRE 1978



Imprimé en France
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1979
N° d'édition : 1429 — N° d'impression : 3382



PARUS DANS PRESSES POCKET :

ELISABETH GOUDGE

L'APPEL DU PASSÉ

LA VALLÉE QUI CHANTE

L'AUBERGE DU PÈLERIN

LA COLLINE AUX GENTIANES

PARUS DANS PRESSES POCKET :

PHILLIS WHITNEY

LA PEUR DU PASSÉ

UN AMOUR D'HIVER

Margaret Kennedy

La nymphe au cœur fidèle

Tessa est la fleur de l'in vraisemblable famille Sanger, où grandissent ensemble les enfants de plusieurs mères, réunis dans le même culte de l'art. Elle aime le compositeur Lewis Dodd, commensal de la famille, d'un amour sans espoir. Lui, l'artiste créateur il aime toujours la petite Tessa de quinze ans, nattes au dos, dans son costume en serge bleue de pensionnaire, sans voir la jeune fille qu'elle est devenue. Et il épouse Florence, une belle patricienne. Mais il ne peut se passer de Tessa : elle seule l'avertit de la fausse note, de l'entrée manquée d'un violon... Evadée du pensionnat où on l'avait reléguée, Tessa vit en intruse sous le toit du ménage Dodd, souffrant en silence. Seule l'injustice passionnée de Florence la jettera dans les bras de Lewis.